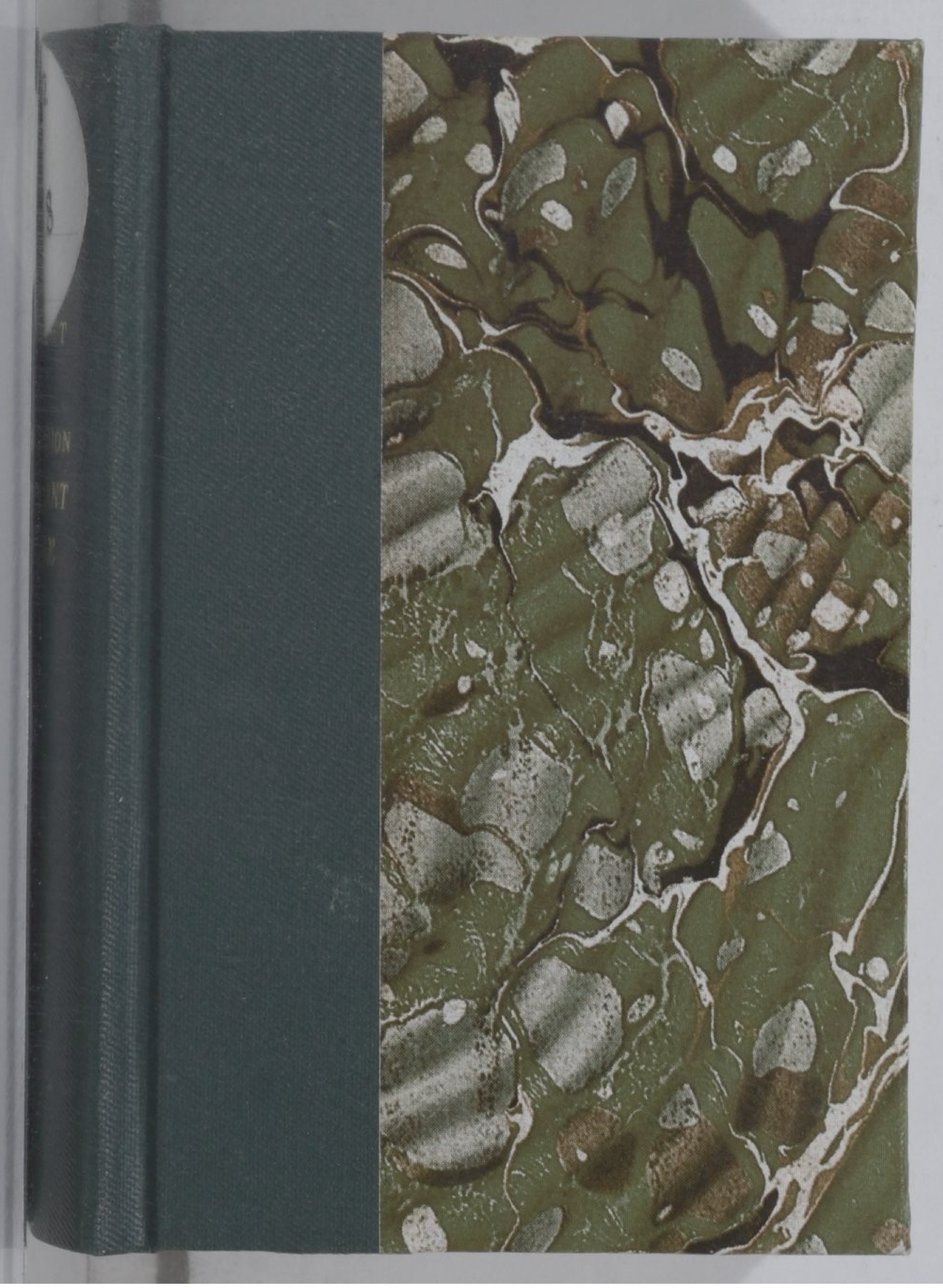
Alfred de Musset. La Confession d'un enfant du siècle, avec un portrait... par Eugène Lami... et une eau-forte de M. [...]







PETITE BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

LA CONFESSION
D'UN
ENFANT DU SIÈCLE

PAR

ALFRED DE MUSSET

AVEC UN PORTRAIT DE L'AUTEUR
dessiné à la sanguine par EUGÈNE LAMI
fac-simile par M. Legenisel
ET UNE EAU-FORTE DE M. LALAUZE
d'après Bida

PARIS
G. CHARPENTIER, ÉDITEUR
13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1879

PETITE BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

LA CONFESSION

D'UN

ENFANT DU SIÈCLE

PARIS. — IMPRIMERIE E. CAPIOMONT ET V. RENAULT
6, rue des Poitevins, 6.

ALFRED DE MUSSET

LA CONFESSION
D'UN
ENFANT DU SIÈCLE

AVEC UN PORTRAIT DE L'AUTEUR
dessiné à la sanguine par EUGÈNE LAMI
fac-simile par M. Legenisel

ET UNE EAU-FORTE DE M. LALAUZE
d'après Bida

PARIS
G. CHARPENTIER, ÉDITEUR
13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1879



LA CONFESSION

D'UN

ENFANT DU SIÈCLE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Pour écrire l'histoire de sa vie, il faut d'abord avoir vécu : aussi n'est-ce pas la mienne que j'écris.

Ayant été atteint, jeune encore, d'une maladie morale abominable, je raconte ce qui m'est arrivé pendant trois ans. Si j'étais seul malade, je n'en dirais rien ; mais, comme il y en a beaucoup d'autres que moi qui souffrent du même mal, j'écris pour ceux-là, sans trop savoir s'ils y feront attention : car, dans le cas où personne n'y prendrait garde, j'aurai encore retiré ce fruit de mes paroles,

de m'être mieux guéri moi-même, et, comme le renard pris au piége, j'aurai rongé mon pied captif.

CHAPITRE II

Pendant les guerres de l'Empire, tandis que les maris et les frères étaient en Allemagne, les mères inquiètes avaient mis au monde une génération ardente, pâle, nerveuse. Conçus entre deux batailles, élevés dans les colléges au roulement des tambours, des milliers d'enfants se regardaient entre eux d'un œil sombre, en essayant leurs muscles chétifs. De temps en temps leurs pères ensanglantés apparaissaient, les soulevaient sur leurs poitrines chamarrées d'or, puis les posaient à terre et remontaient à cheval.

Un seul homme était en vie alors en Europe; le reste des êtres tâchait de se remplir les poumons de l'air qu'il avait respiré. Chaque année, la France faisait présent à cet homme de trois cent mille jeunes gens; c'était l'impôt payé à César, et, s'il n'avait ce

troupeau derrière lui, il ne pouvait suivre sa fortune. C'était l'escorte qu'il lui fallait pour qu'il pût traverser le monde, et s'en aller tomber dans une petite vallée d'une île déserte, sous un saule pleureur.

Jamais il n'y eut tant de nuits sans sommeil que du temps de cet homme ; jamais on ne vit se pencher sur les remparts des villes un tel peuple de mères désolées ; jamais il n'y eut un tel silence autour de ceux qui parlaient de mort. Et pourtant jamais il n'y eut tant de joie, tant de vie, tant de fanfares guerrières dans tous les cœurs. Jamais il n'y eut de soleils si purs que ceux qui séchèrent tout ce sang. On disait que Dieu les faisait pour cet homme, et on les appelait ses soleils d'Austerlitz. Mais il les faisait bien lui-même avec ses canons toujours tonnants, et qui ne laissaient des nuages qu'aux lendemains de ses batailles.

C'était l'air de ce ciel sans tache, où brillait tant de gloire, où resplendissait tant d'acier, que les enfants respiraient alors. Ils savaient bien qu'ils étaient destinés aux hécatombes ; mais ils croyaient Murat invulnérable, et on avait vu passer l'empereur sur

un pont où sifflaient tant de balles, qu'on ne savait s'il pouvait mourir. Et quand même on aurait dû mourir, qu'était-ce que cela? La mort elle-même était si belle alors, si grande, si magnifique dans sa pourpre fumante! elle ressemblait si bien à l'espérance, elle fauchait de si verts épis, qu'elle en était comme devenue jeune, et qu'on ne croyait plus à la vieillesse. Tous les berceaux de France étaient des boucliers, tous les cercueils en étaient aussi; il n'y avait vraiment plus de vieillards, il n'y avait que des cadavres ou des demi-dieux.

Cependant l'immortel empereur était un jour sur une colline à regarder sept peuples s'égorger; comme il ne savait pas encore s'il serait le maître du monde ou seulement de la moitié, Azraël passa sur la route, il l'effleura du bout de l'aile, et le poussa dans l'Océan. Au bruit de sa chute, les puissances moribondes se redressèrent sur leurs lits de douleurs, et, avançant leurs pattes crochues, toutes les royales araignées découpèrent l'Europe, et de la pourpre de César se firent un habit d'Arlequin.

De même qu'un voyageur, tant qu'il est

sur le chemin, court nuit et jour par la pluie et par le soleil, sans s'apercevoir de ses veilles ni des dangers ; mais, dès qu'il est arrivé au milieu de sa famille et qu'il s'asseoit devant le feu, il éprouve une lassitude sans bornes et peut à peine se traîner à son lit : ainsi la France, veuve de César, sentit tout à coup sa blessure. Elle tomba en défaillance, et s'endormit d'un si profond sommeil, que ses vieux rois, la croyant morte, l'enveloppèrent d'un linceul blanc. La vieille armée en cheveux gris rentra épuisée de fatigue, et les foyers des châteaux déserts se rallumèrent tristement.

Alors ces hommes de l'Empire, qui avaient tant couru et tant égorgé, embrassèrent leurs femmes amaigries et parlèrent de leurs premières amours ; ils se regardèrent dans les fontaines de leurs prairies natales, et ils s'y virent si vieux, si mutilés, qu'ils se souvinrent de leurs fils, afin qu'on leur fermât les yeux. Ils demandèrent où ils étaient, les enfants sortirent des colléges, et, ne voyant plus ni sabres, ni cuirasses, ni fantassins, ni cavaliers, ils demandèrent à leur tour où étaient leurs pères. Mais on leur répondit

que la guerre était finie, que César était mort, et que les portraits de Wellington et de Blücher étaient suspendus dans les antichambres des consulats et des ambassades, avec ces deux mots au bas : *Salvatoribus mundi.*

Alors s'assit sur un monde en ruines une jeunesse soucieuse. Tous ces enfants étaient des gouttes d'un sang brûlant qui avait inondé la terre; ils étaient nés au sein de la guerre, pour la guerre. Ils avaient rêvé pendant quinze ans des neiges de Moscou et du soleil des Pyramides. Ils n'étaient pas sortis de leurs villes; mais on leur avait dit que, par chaque barrière de ces villes, on allait à une capitale d'Europe. Ils avaient dans la tête tout un monde; ils regardaient la terre, le ciel, les rues et les chemins : tout cela était vide, et les cloches de leurs paroisses résonnaient seules dans le lointain.

De pâles fantômes, couverts de robes noires, traversaient lentement les campagnes; d'autres frappaient aux portes des maisons, et, dès qu'on leur avait ouvert, ils tiraient de leurs poches de grands parchemins tout usés, avec lesquels ils chassaient les habitants. De tous côtés arrivaient des

hommes encore tout tremblants de la peur qui leur avait pris à leur départ, vingt ans auparavant. Tous réclamaient, disputaient et criaient ; on s'étonnait qu'une seule mort pût appeler tant de corbeaux.

Le roi de France était sur son trône, regardant çà et là s'il ne voyait pas une abeille dans ses tapisseries. Les uns lui tendaient leur chapeau, et il leur donnait de l'argent ; les autres lui montraient un crucifix, et il le baisait ; d'autres se contentaient de lui crier aux oreilles de grands noms retentissants, et il répondait à ceux-là d'aller dans sa grand'-salle, que les échos en étaient sonores ; d'autres encore lui montraient leurs vieux manteaux, comme ils en avaient bien effacé les abeilles, et à ceux-là il donnait un habit neuf.

Les enfants regardaient tout cela, pensant toujours que l'ombre de César allait débarquer à Cannes et souffler sur ces larves ; mais le silence continuait toujours, et l'on ne voyait flotter dans le ciel que la pâleur des lis. Quand les enfants parlaient de gloire, on leur disait : « Faites-vous prêtres ! » quand ils parlaient d'ambition : « Faites-vous prê-

tres! » d'espérance, d'amour, de force, de vie : « Faites-vous prêtres! »

Cependant il monta à la tribune aux harangues un homme qui tenait à la main un contrat entre le roi et le peuple : il commença à dire que la gloire était une belle chose, et l'ambition de la guerre aussi; mais qu'il y en avait une plus belle, qui s'appelait la liberté.

Les enfants relevèrent la tête et se souvinrent de leurs grands-pères, qui en avaient aussi parlé. Ils se souvinrent d'avoir rencontré, dans les coins obscurs de la maison paternelle, des bustes mystérieux avec de longs cheveux de marbre et une inscription romaine; ils se souvinrent d'avoir vu le soir, à la veillée, leurs aïeules branler la tête et parler d'un fleuve de sang bien plus terrible encore que celui de l'empereur. Il y avait pour eux, dans ce mot de liberté, quelque chose qui leur faisait battre le cœur, à la fois comme un lointain et terrible souvenir et comme une chère espérance, plus lointaine encore.

Ils tressaillirent en l'entendant; mais en rentrant au logis ils virent trois paniers qu'on portait à Clamart : c'étaient trois jeunes gens

qui avaient prononcé trop haut ce mot de liberté.

Un étrange sourire leur passa sur les lèvres à cette triste vue; mais d'autres harangueurs, montant à la tribune, commencèrent à calculer publiquement ce que coûtait l'ambition, et que la gloire était bien chère; ils firent voir l'horreur de la guerre, et appelèrent boucheries les hécatombes. Et ils parlèrent tant et si longtemps, que toutes les illusions humaines, comme des arbres en automne, tombaient feuille à feuille autour d'eux, et que ceux qui les écoutaient passaient leur main sur leur front, comme des fiévreux qui s'éveillent.

Les uns disaient : « Ce qui a causé la chute de l'empereur, c'est que le peuple n'en voulait plus ; » les autres : « Le peuple voulait le roi ; non, la liberté ; non, la raison ; non, la religion ; non, la constitution anglaise ; non, l'absolutisme ; » un dernier ajouta : « Non, rien de tout cela, mais le repos. »

Trois éléments partageaient donc la vie qui s'offrait alors aux jeunes gens : derrière eux un passé à jamais détruit, s'agitant encore sur ses ruines, avec tous les fossiles des

siècles de l'absolutisme ; devant eux l'aurore d'un immense horizon, les premières clartés de l'avenir ; et entre ces deux mondes... quelque chose de semblable à l'Océan qui sépare le vieux continent de la jeune Amérique, je ne sais quoi de vague et de flottant, une mer houleuse et pleine de naufrages, traversée de temps en temps par quelque blanche voile lointaine ou par quelque navire soufflant une lourde vapeur ; le siècle présent, en un mot, qui sépare le passé de l'avenir, qui n'est ni l'un ni l'autre et qui ressemble à tous deux à la fois, et où l'on ne sait, à chaque pas qu'on fait, si l'on marche sur une semence ou sur un débris.

Voilà dans quel chaos il fallut choisir alors ; voilà ce qui se présentait à des enfants pleins de force et d'audace, fils de l'Empire et petits-fils de la Révolution.

Or, du passé ils n'en voulaient plus, car la foi en rien ne se donne ; l'avenir, ils l'aimaient, mais quoi ! comme Pygmalion Galatée : c'était pour eux comme une amante de marbre, et ils attendaient qu'elle s'animât, que le sang colorât ses veines.

Il leur restait donc le présent, l'esprit du

siècle, ange du crépuscule qui n'est ni la nuit ni le jour; ils le trouvèrent assis sur un sac de chaux plein d'ossements, serré dans le manteau des égoïstes, et grelottant d'un froid terrible. L'angoisse de la mort leur entra dans l'âme à la vue de ce spectre moitié momie et moitié fœtus; ils s'en approchèrent comme le voyageur à qui l'on montre à Strasbourg la fille d'un vieux comte de Saarwerden, embaumée dans sa parure de fiancée : ce squelette enfantin fait frémir, car ses mains fluettes et livides portent l'anneau des épousées, et sa tête tombe en poussière au milieu des fleurs d'oranger.

Comme, à l'approche d'une tempête, il passe dans les forêts un vent terrible qui fait frissonner tous les arbres, à quoi succède un profond silence : ainsi Napoléon avait tout ébranlé en passant sur le monde; les rois avaient senti vaciller leur couronne, et, portant leur main à leur tête, ils n'y avaient trouvé que leurs cheveux hérissés de terreur. Le pape avait fait trois cents lieues pour le bénir au nom de Dieu et lui poser son diadème; mais Napoléon le lui avait pris des mains Ainsi tout avait tremblé dans cette

forêt lugubre de la vieille Europe; puis le silence avait succédé.

On dit que, lorsqu'on rencontre un chien furieux, si on a le courage de marcher gravement, sans se retourner, et d'une manière régulière, le chien se contente de vous suivre pendant un certain temps en grommelant entre ses dents; tandis que, si on laisse échapper un geste de terreur, si on fait un pas trop vite, il se jette sur vous et vous dévore; car, une fois la première morsure faite, il n'y a plus moyen de lui échapper.

Or, dans l'histoire européenne, il était arrivé souvent qu'un souverain eût fait ce geste de terreur et que son peuple l'eût dévoré; mais, si un l'avait fait, tous ne l'avaient pas fait en même temps, c'est-à-dire qu'un roi avait disparu, mais non la majesté royale. Devant Napoléon, la majesté royale l'avait fait, ce geste qui perd tout, et non-seulement la majesté, mais la religion, mais la noblesse, mais toute puissance divine et humaine.

Napoléon mort, les puissances divines et humaines étaient bien rétablies de fait, mais la croyance en elles n'existait plus. Il y a un danger terrible à savoir ce qui est possible,

car l'esprit va toujours plus loin. Autre chose est de se dire : « Ceci pourrait être, » ou de se dire : « Ceci a été ; » c'est la première morsure du chien.

Napoléon despote fut la dernière lueur de la lampe du despotisme ; il détruisit et parodia les rois, comme Voltaire les livres saints. Et après lui on entendit un grand bruit : c'était la pierre de Sainte-Hélène qui venait de tomber sur l'ancien monde. Aussitôt parut dans le ciel l'astre glacial de la raison, et ses rayons, pareils à ceux de la froide déesse des nuits, versant de la lumière sans chaleur, enveloppèrent le monde d'un suaire livide.

On avait bien vu jusqu'alors des gens qui haïssaient les nobles, qui déclamaient contre les prêtres, qui conspiraient contre les rois ; on avait bien crié contre les abus et les préjugés ; mais ce fut une grande nouveauté que de voir le peuple en sourire. S'il passait un noble, ou un prêtre, ou un souverain, les paysans qui avaient fait la guerre commençaient à hocher la tête et à dire : « Ah ! celui-là, nous l'avons vu en temps et lieu ; il avait un autre visage. » Et, quand on parlait du

trône et de l'autel, ils répondaient : « Ce sont quatre ais de bois ; nous les avons cloués et décloués. » Et quand on leur disait : « Peuple, tu es revenu des erreurs qui t'avaient égaré ; tu as rappelé tes rois et tes prêtres, » ils répondaient : « Ce n'est pas nous, ce sont ces bavards-là. » Et quand on leur disait : « Peuple, oublie le passé, laboure et obéis, » ils se redressaient sur leurs siéges, et on entendait un sourd retentissement. C'était un sabre rouillé et ébréché qui avait remué dans un coin de la chaumière. Alors on ajoutait aussitôt : « Reste en repos du moins ; si on ne te nuit pas, ne cherche pas à nuire. » Hélas! ils se contentaient de cela

Mais la jeunesse ne s'en contentait pas Il est certain qu'il y a dans l'homme deux puissances occultes qui combattent jusqu'à la mort : l'une, clairvoyante et froide, s'attache à la réalité, la calcule, la pèse, et juge le passé ; l'autre a soif de l'avenir et s'élance vers l'inconnu. Quand la passion emporte l'homme, la raison le suit en pleurant et en l'avertissant du danger ; mais, dès que l'homme s'est arrêté à la voix de la raison, dès qu'il s'est dit : « C'est vrai, je suis un fou ; où al-

lais-je?» la passion lui crie: «Et moi, je vais donc mourir?»

Un sentiment de malaise inexprimable commença donc à fermenter dans tous les jeunes cœurs. Condamnés au repos par les souverains du monde, livrés aux cuistres de toute espèce, à l'oisiveté et à l'ennui, les jeunes gens voyaient se retirer d'eux les vagues écumantes contre lesquelles ils avaient préparé leurs bras. Tous ces gladiateurs frottés d'huile se sentaient au fond de l'âme une misère insupportable. Les plus riches se firent libertins; ceux d'une fortune médiocre prirent un état, et se résignèrent soit à la robe, soit à l'épée; les plus pauvres se jetèrent dans l'enthousiasme à froid, dans les grands mots, dans l'affreuse mer de l'action sans but. Comme la faiblesse humaine cherche l'association et que les hommes sont troupeaux de nature, la politique s'en mêla. On s'allait battre avec les gardes du corps sur les marches de la chambre législative, on courait à une pièce de théâtre où Talma portait une perruque qui le faisait ressembler à César, on se ruait à l'enterrement d'un député libéral. Mais des membres des deux partis oppo-

sés, il n'en était pas un qui, en rentrant chez lui, ne sentît amèrement le vide de son existence et la pauvreté de ses mains.

En même temps que la vie au dehors était si pâle et si mesquine, la vie intérieure de la société prenait un aspect sombre et silencieux; l'hypocrisie la plus sévère régnait dans les mœurs; les idées anglaises se joignant à la dévotion, la gaieté même avait disparu. Peut-être était-ce la Providence qui préparait déjà ses voies nouvelles, peut-être était-ce l'ange avant-coureur des sociétés futures qui semait déjà dans le cœur des femmes les germes de l'indépendance humaine, que quelque jour elles réclameront. Mais il est certain que tout d'un coup, chose inouïe, dans tous les salons de Paris, les hommes passèrent d'un côté et les femmes de l'autre; et ainsi, les unes vêtues de blanc comme des fiancées, les autres vêtus de noir comme des orphelins, ils commencèrent à se mesurer des yeux.

Qu'on ne s'y trompe pas : ce vêtement noir que portent les hommes de notre temps est un symbole terrible; pour en venir là, il a fallu que les armures tombassent pièce à pièce et les broderies fleur à fleur. C'est la

raison humaine qui a renversé toutes les illusions; mais elle porte en elle-même le deuil, afin qu'on la console.

Les mœurs des étudiants et des artistes, ces mœurs si libres, si belles, si pleines de jeunesse, se ressentirent du changement universel. Les hommes, en se séparant des femmes, avaient chuchoté un mot qui blesse à mort : le mépris. Ils s'étaient jetés dans le vin et dans les courtisanes. Les étudiants et les artistes s'y jetèrent aussi : l'amour était traité comme la gloire et la religion; c'était une illusion ancienne. On allait donc aux mauvais lieux; la *grisette*, cette classe si rêveuse, si romanesque, et d'un amour si tendre et si doux, se vit abandonnée aux comptoirs des boutiques. Elle était pauvre, et on ne l'aimait plus; elle voulait avoir des robes et des chapeaux, elle se vendit. O misère! le jeune homme qui aurait dû l'aimer, qu'elle aurait aimé elle-même; celui qui la conduisait autrefois aux bois de Verrières et de Romainville, aux danses sur le gazon, aux soupers sous l'ombrage; celui qui venait causer le soir sous la lampe, au fond de la boutique, durant les longues veillées d'hiver : celui qui

partageait avec elle son morceau de pai
trempé de la sueur de son front, et son amou
sublime et pauvre ; celui-là, ce même homme
après l'avoir délaissée, la retrouvait quelqu
soir d'orgie au fond du lupanar, pâle et plom
bée, à jamais perdue, avec la faim sur le
lèvres et la prostitution dans le cœur !

Or, vers ce temps-là, deux poëtes, les deu
plus beaux génies du siècle après Napoléon
venaient de consacrer leur vie à rassemble
tous les éléments d'angoisse et de douleu
épars dans l'univers. Gœthe, le patriarch
d'une littérature nouvelle, après avoir pein
dans Werther la passion qui mène au suicide
avait tracé dans son Faust la plus sombr
figure humaine qui eût jamais représenté l
mal et le malheur. Ses écrits commencèren
alors à passer d'Allemagne en France. D
fond de son cabinet d'étude, entouré de ta
bleaux et de statues, riche, heureux et tran
quille, il regardait venir à nous son œuvr
de ténèbres avec un sourire paternel. Byron
lui répondit par un cri de douleur qui fit tres
saillir la Grèce, et suspendit Manfred sur le
abîmes, comme si le néant eût été le mot d
l'énigme hideuse dont il s'enveloppait.

Pardonnez-moi, ô grands poëtes, qui êtes
naintenant un peu de cendre et qui reposez
ous la terre! pardonnez-moi! vous êtes des
lemi-dieux, et je ne suis qu'un enfant qui
ouffre. Mais, en écrivant tout ceci, je ne puis
n'empêcher de vous maudire. Que ne chan-
iez-vous le parfum des fleurs, les voix de la
ature, l'espérance et l'amour, la vigne et le
oleil, l'azur et la beauté? Sans doute vous
onnaissiez la vie, et sans doute vous aviez
ouffert, et le monde croulait autour de vous,
vous pleuriez sur ses ruines, et vous déses-
ériez; et vos maîtresses vous avaient trahis,
vos amis calomniés, et vos compatriotes
éconnus; et vous aviez le vide dans le cœur,
mort devant les yeux, et vous étiez des co-
sses de douleur. Mais dites-moi, vous, noble
ethe, n'y avait-il plus de voix consolatrice
ns le murmure religieux de vos vieilles
rêts d'Allemagne? Vous pour qui la belle
ésie était la sœur de la science, ne pou-
ient-elles à elles deux trouver dans l'im-
ortelle nature une plante salutaire pour le
eur de leur favori? Vous qui étiez un pan-
éiste, un poëte antique de la Grèce, un
nant des formes sacrées, ne pouviez-vous

mettre un peu de miel dans ces beaux vas
que vous saviez faire, vous qui n'aviez qu
sourire et à laisser les abeilles vous venir s
les lèvres? Et toi, et toi, Byron, n'avais-tu p
près de Ravenne, sous tes orangers d'Itali
sous ton beau ciel vénitien, près de ta chè
Adriatique, n'avais-tu pas ta bien-aimé
O Dieu! moi qui te parle, et qui ne suis qu'u
faible enfant, j'ai connu peut-être des ma
que tu n'as pas soufferts; et cependant
crois à l'espérance, et cependant je bén
Dieu.

Quand les idées anglaises et allemand
passèrent ainsi sur nos têtes, ce fut comm
un dégoût morne et silencieux, suivi d'u
convulsion terrible: car formuler des idé
générales, c'est changer le salpêtre en poud
et la cervelle homérique du grand Gœthe av
sucé, comme un alambic, toute la liqueur
fruit défendu. Ceux qui ne le lurent pas al
crurent n'en rien savoir. Pauvres créature
l'explosion les emporta comme des grains
poussière dans l'abîme du doute universel.

Ce fut comme une dénégation de tout
choses du ciel et de la terre, qu'on peut no
mer désenchantement, ou, si l'on veut, *dés*

pérance; comme si l'humanité en léthargie avait été crue morte par ceux qui lui tâtaient le pouls. De même que ce soldat à qui l'on demanda jadis : « A quoi crois-tu? » et qui le premier répondit : « A moi; » ainsi la jeunesse de France, entendant cette question, répondit la première : « A rien. »

Dès lors il se forma comme deux camps : d'une part, les esprits exaltés, souffrants, toutes les âmes expansives qui ont besoin de l'infini, plièrent la tête en pleurant; ils s'enveloppèrent de rêves maladifs, et l'on ne vit plus que de frêles roseaux sur un océan d'amertume. D'une autre part, les hommes de chair restèrent debout, inflexibles, au milieu des jouissances positives, et il ne leur prit d'autre souci que de compter l'argent qu'ils avaient. Ce ne fut qu'un sanglot et un éclat de rire, l'un venant de l'âme, l'autre du corps.

Voici donc ce que disait l'âme :

« Hélas! hélas! la religion s'en va; les nuages du ciel tombent en pluie; nous n'avons plus ni espoir ni attente, pas deux petits morceaux de bois noir en croix devant lesquels tendre les mains. L'astre de l'avenir se lève à peine; il ne peut sortir de l'horizon;

il reste enveloppé de nuages, et, comme le so
leil en hiver, son disque y apparaît d'un roug
de sang, qu'il a gardé de 93. Il n'y a plu
d'amour, il n'y a plus de gloire. Quelle épaiss
nuit sur la terre! Et nous serons morts quan
il fera jour! »

Voici donc ce que disait le corps :

« L'homme est ici-bas pour se servir de se
sens; il a plus ou moins de morceaux d'un
métal jaune ou blanc, avec quoi il a droit à
plus ou moins d'estime. Manger, boire et
dormir, c'est vivre. Quant aux liens qui
existent entre les hommes, l'amitié consiste
à prêter de l'argent; mais il est rare d'avoir
un ami qu'on puisse aimer assez pour cela.
La parenté sert aux héritages; l'amour est
un exercice du corps; la seule jouissance
intellectuelle est la vanité. »

Pareille à la peste asiatique exhalée des vapeurs du Gange, l'affreuse *désespérance* marchait à grands pas sur la terre. Déjà Chateaubriand, prince de la poésie, enveloppant l'horrible idole de son manteau de pèlerin, l'avait placée sur un autel de marbre, au milieu des parfums des encensoirs sacrés. Déjà, pleins d'une force désormais inutile,

les enfants du siècle roidissaient leurs mains oisives et buvaient dans leur coupe stérile le breuvage empoisonné. Déjà tout s'abîmait, quand les chacals sortirent de terre. Une littérature cadavéreuse et infecte, qui n'avait que la forme, mais une forme hideuse, commença d'arroser d'un sang fétide tous les monstres de la nature.

Qui osera jamais raconter ce qui se passait alors dans les colléges? Les hommes doutaient de tout : les jeunes gens nièrent tout. Les poëtes chantaient le désespoir : les jeunes gens sortirent des écoles avec le front serein, le visage frais et vermeil, et le blasphème à la bouche. D'ailleurs, le caractère français, qui de sa nature est gai et ouvert, prédominant toujours, les cerveaux se remplirent aisément des idées anglaises et allemandes; mais les cœurs, trop légers pour lutter et pour souffrir, se flétrirent comme des fleurs brisées. Ainsi le principe de mort descendit froidement et sans secousse de la tête aux entrailles. Au lieu d'avoir l'enthousiasme du mal, nous n'eûmes que l'abnégation du bien; au lieu du désespoir, l'insensibilité. Des enfants de quinze ans, assis nonchalamment

sous des arbrisseaux en fleur, tenaient p
passe-temps des propos qui auraient fait fr
mir d'horreur les bosquets immobiles
Versailles. La communion du Christ, l'hosti
ce symbole éternel de l'amour céleste, se
vait à cacheter des lettres; les enfants cr
chaient le pain de Dieu.

Heureux ceux qui échappèrent à ces temp
heureux ceux qui passèrent sur les abîm
en regardant le ciel ! Il y en eut sans dout
et ceux-là nous plaindront.

Il est malheureusement vrai qu'il y a da
le blasphème une grande déperdition de for
qui soulage le cœur trop plein. Lorsqu'u
athée, tirant sa montre, donnait un qua
d'heure à Dieu pour le foudroyer, il est ce
tain que c'était un quart d'heure de colère
de jouissance atroce qu'il se procurait. C'éta
le paroxysme du désespoir, un appel san
nom à toutes les puissances célestes; c'éta
une pauvre et misérable créature se tordan
sous le pied qui l'écrase; c'était un grand c
de douleur. Et qui sait? aux yeux de celu
qui voit tout, c'était peut-être une prière.

Ainsi les jeunes gens trouvaient un emplo
de la force inactive dans l'affectation du dé

sespoir. Se railler de la gloire, de la religion, de l'amour, de tout au monde, est une grande consolation pour ceux qui ne savent que faire; ils se moquent par là d'eux-mêmes et se donnent raison tout en se faisant la leçon. Et puis il est doux de se croire malheureux, lorsqu'on n'est que vide et ennuyé. La débauche, en outre, première conclusion des principes de mort, est une terrible meule de pressoir lorsqu'il s'agit de s'énerver.

En sorte que les riches se disaient : « Il n'y a de vrai que la richesse, tout le reste est un rêve; jouissons et mourons. » Ceux d'une fortune médiocre se disaient : « Il n'y a de vrai que l'oubli, tout le reste est un rêve; oublions et mourons. « Et les pauvres disaient : « Il n'y a de vrai que le malheur, tout le reste est un rêve; blasphémons et mourons. »

Ceci est-il trop noir? est-ce exagéré? Qu'en pensez-vous? Suis-je un misanthrope? Qu'on me permette une réflexion.

En lisant l'histoire de la chute de l'empire romain, il est impossible de ne pas s'apercevoir du mal que les chrétiens, si admirables dans le désert, firent à l'État dès qu'ils eurent

la puissance. « Quand je pense, dit Montesquieu, à l'ignorance profonde dans laquelle le clergé grec plongea les laïques, je ne puis m'empêcher de le comparer à ces Scythes dont parle Hérodote, qui crevaient les yeux à leurs esclaves, afin que rien ne pût les distraire et les empêcher de battre leur lait. — Aucune affaire d'État, aucune paix, aucune guerre, aucune trêve, aucune négociation, aucun mariage, ne se traitèrent que par le ministère des moines. On ne saurait croire quel mal il en résulta. »

Montesquieu aurait pu ajouter : Le christianisme perdit les empereurs, mais il sauva les peuples. Il ouvrit aux barbares les palais de Constantinople, mais il ouvrit les portes des chaumières aux anges consolateurs du Christ. Il s'agissait bien des grands de la terre! et voilà qui est intéressant que les derniers râlements d'un empire corrompu jusqu'à la moelle des os, que le sombre galvanisme au moyen duquel s'agitait encore le squelette de la tyrannie sur la tombe d'Héliogabale et de Caracalla! La belle chose à conserver que la momie de Rome embaumée des parfums de Néron, emmaillottée du lin-

ıul de Tibère! Il s'agıssait, messieurs les
ɔlitiques, d'aller trouver les pauvres et de
uı dire d'être en paix; il s'agissait de laisser
s vers et les taupes ronger les monuments
: honte, mais de tirer des flancs de la mo-
ie une vierge aussi belle que la mère du
édempteur, l'espérance, amie des opprimés.
Voilà ce que fit le christianisme; et main-
nant, depuis tant d'années, qu'ont fait ceux
ıı l'ont détruit? Ils ont vu que le pauvre se
ıssait opprimer par le riche, le faible par
fort, par cette raison qu'ils se disaient :
Le riche et le fort m'opprimeront sur la
rre; mais, quand ils voudront entrer au
ıradis, je serai à la porte et je les accuserai
ı tribunal de Dieu. » Ainsi, hélas! ils pre-
ıient patience.

Les antagonistes du Christ ont donc dit au
ıuvre : « Tu prends patience jusqu'au jour
justice : il n'y a point de justice; tu at-
nds la vie éternelle pour y réclamer ta
ngeance : il n'y a point de vie éternelle; tu
ıasses tes larmes et celles de ta famille, les
is de tes enfants et les sanglots de ta femme,
ɔur les porter aux pieds de Dieu à l'heure
: ta mort : il n'y a point de Dieu. »

Alors il est certain que le pauvre a séc
ses larmes, qu'il a dit à sa femme de se tair
à ses enfants de venir avec lui, et qu'il s'e
redressé sur la glèbe avec la force d'un ta
reau. Il a dit au riche : « Toi qui m'opprime
tu n'es qu'un homme ; » et au prêtre : « T
qui m'as consolé, tu en as menti. » C'éta
justement là ce que voulaient les antag
nistes du Christ. Peut-être croyaient-ils fai
ainsi le bonheur des hommes, en envoyant
pauvre à la conquête de la liberté.

Mais, si le pauvre, ayant bien compris un
fois que les prêtres le trompent, que les rich
le dérobent, que tous les hommes ont l
mêmes droits, que tous les biens sont de
monde, et que sa misère est impie ; si
pauvre, croyant à lui et à ses deux bras pou
toute croyance, s'est dit un beau jour
« Guerre au riche ! à moi aussi la jouissanc
ici-bas, puisqu'il n'y en a pas d'autre ! à m
la terre, puisque le ciel est vide ! à moi et
tous, puisque tous sont égaux ! » ô raison
neurs sublimes qui l'avez mené là, que l
direz-vous s'il est vaincu ?

Sans doute vous êtes des philanthropes
sans doute vous avez raison pour l'avenir, e

le jour viendra où vous serez bénis : mais pas encore, en vérité, nous ne pouvons pas vous bénir. Lorsqu'autrefois l'oppresseur disait : « A moi la terre ! — A moi le ciel ! » répondait l'opprimé. A présent que répondra-t-il ?

Toute la maladie du siècle présent vient de deux causes ; le peuple qui a passé par 93 et par 1814 porte au cœur deux blessures. Tout ce qui était n'est plus ; tout ce qui sera n'est pas encore. Ne cherchez pas ailleurs le secret de nos maux.

Voilà un homme dont la maison tombe en ruine ; il l'a démolie pour en bâtir une autre. Les décombres gisent sur son champ, et il attend des pierres nouvelles pour son édifice nouveau. Au moment où le voilà prêt à tailler ses moellons et à faire son ciment, la pioche en main, les bras retroussés, on vient lui dire que les pierres manquent, et lui conseiller de reblanchir les vieilles pour en tirer parti. Que voulez-vous qu'il fasse, lui qui ne veut point de ruines pour faire un nid à sa couvée ? La carrière est pourtant profonde, les instruments trop faibles pour en tirer les pierres. « Attendez, lui dit-on, on les tirera peu à peu ; espérez, travaillez, avancez, reculez. »

Que ne lui dit-on pas? Et pendant ce temps-là cet homme, n'ayant plus sa vieille mai-son et pas encore sa maison nouvelle, n sait comment se défendre de la pluie, n comment préparer son repas du soir, ni o travailler, ni où reposer, ni où vivre, ni o mourir; et ses enfants sont nouveau-nés.

Ou je me trompe étrangement, ou nou ressemblons à cet homme. O peuples des siècles futurs! lorsque, par une chaude journée d'été, vous serez courbés sur vos charrues dans les vertes campagnes de la patrie lorsque vous verrez, sous un soleil pur et sans tache, la terre, votre mère féconde sourire dans sa robe matinale au travailleur, son enfant bien-aimé; lorsque, essuyant sur vos fronts tranquilles le saint baptême de la sueur, vous promènerez vos regards sur votre horizon immense, où il n'y aura pas un épi plus haut que l'autre dans la moisson humaine, mais seulement des bluets et des marguerites au milieu des blés jaunissants; ô hommes libres! quand alors vous remercierez Dieu d'être nés pour cette récolte, pensez à nous qui n'y serons plus, dites-vous que nous avons acheté bien cher le repos dont

ous jouirez, plaignez-nous plus que tous os pères : car nous avons beaucoup des naux qui les rendaient dignes de plainte, et ous avons perdu ce qui les consolait.

CHAPITRE III

J'ai à raconter à quelle occasion je fus pris abord de la maladie du siècle.

J'étais à table, à un grand souper, après ne mascarade. Autour de moi mes amis chement costumés, de tous côtés des jeunes ens et des femmes, tous étincelants de beauté de joie; à droite et à gauche, des mets quis, des flacons, des lustres, des fleurs; -dessus de ma tête un orchestre bruyant, en face de moi ma maîtresse, créature perbe que j'idolâtrais.

J'avais alors dix-neuf ans; je n'avais éprouvé cun malheur ni aucune maladie; j'étais un caractère à la fois hautain et ouvert, ec toutes les espérances et un cœur débor-nt. Les vapeurs du vin fermentaient dans es veines: c'était un de ces moments d'i-

vresse où tout ce qu'on voit, tout ce qu'
entend, vous parle de la bien-aimée. La natu
entière paraît alors comme une pierre pr
cieuse à mille facettes, sur laquelle est gra
le nom mystérieux. On embrasserait volo
tiers tous ceux qu'on voit sourire, et on
sent le frère de tout ce qui existe. Ma ma
tresse m'avait donné rendez-vous pour
nuit, et je portais lentement mon verre à m
lèvres en la regardant.

Comme je me retournais pour prendre u
assiette, ma fourchette tomba. Je me baiss
pour la ramasser, et, ne la trouvant pas d
bord, je soulevai la nappe pour voir où el
avait roulé. J'aperçus alors sous la table
pied de ma maîtresse qui était posé sur cel
d'un jeune homme assis à côté d'elle; leu
jambes étaient croisées et entrelacées,
ils les resserraient doucement de temps
temps.

Je me relevai parfaitement calme, dema
dai une autre fourchette et continuai à so
per. Ma maîtresse et son voisin étaient,
leur côté, très-tranquilles aussi, se parlant
peine et ne se regardant pas. Le jeune homm
avait les coudes sur la table, et plaisanta

vec une autre femme qui lui montrait son
ollier et ses bracelets. Ma maîtresse était
nmobile, les yeux fixes et noyés de langueur.
e les observai tous deux tant que dura le
epas, et je ne vis ni dans leurs gestes ni sur
urs visages rien qui pût les trahir. A la fin,
rsqu'on fut au dessert, je fis glisser ma
rviette à terre, et, m'étant baissé de nou-
eau, je les retrouvai dans la même position,
roitement liés l'un à l'autre.
J'avais promis à ma maîtresse de la rame-
er ce soir-là chez elle. Elle était veuve, et
r conséquent fort libre, au moyen d'un
eux parent qui l'accompagnait et lui ser-
it de chaperon. Comme je traversais le pé-
style, elle m'appela. « Allons, Octave, me
-elle, partons, me voilà. » Je me mis à rire
sortis sans répondre. Au bout de quelques
s je m'assis sur une borne. Je ne sais à quoi
pensais· j'étais comme abruti et devenu
ot par l'infidélité de cette femme dont je
vais jamais été jaloux et sur laquelle je
vais jamais conçu un soupçon. Ce que je
nais de voir ne me laissant aucun doute,
demeurai comme étourdi d'un coup de mas-
e, et ne me rappelle rien de ce qui s'opéra

en moi durant le temps que je restai sur cet borne, sinon que, regardant machinalemei le ciel et voyant une étoile filer, je salu cette lueur fugitive, où les poëtes voient u monde détruit, et lui ôtai gravement mo chapeau.

Je rentrai chez moi fort tranquillemen n'éprouvant rien, ne sentant rien, et comn privé de réflexion. Je commençai à me dé habiller, et me mis au lit, mais à peine eu je posé la tête sur le chevet, que les espri de la vengeance me saisirent avec une tel force, que je me redressai tout à coup cont la muraille, comme si tous les muscles mon corps fussent devenus de bois. Je de cendis de mon lit en criant, les bras étendu ne pouvant marcher que sur les talons, ta les nerfs de mes orteils étaient crispés. passai ainsi près d'une heure, complétem fou et roide comme un squelette. Ce fut premier accès de colère que j'éprouvai.

L'homme que j'avais surpris auprès de r maîtresse était un de mes amis les plus i times. J'allai chez lui le lendemain, acco pagné d'un jeune avocat nommé Desgena nous prîmes des pistolets, un autre témoi

et fûmes au bois de Vincennes. Pendant toute la route j'évitai de parler à mon adversaire et même de l'approcher : je résistai ainsi à l'envie que j'avais de le frapper ou de l'insulter, ces sortes de violences étant toujours hideuses et inutiles, du moment que la loi tolère le combat en règle. Mais je ne pus me défendre d'avoir les yeux fixés sur lui. C'était un de mes camarades d'enfance, et il y avait eu entre nous un échange perpétuel de services depuis nombre d'années. Il connaissait parfaitement mon amour pour ma maîtresse, et m'avait même plusieurs fois fait entendre clairement que ces sortes de liens étaient sacrés pour un ami, et qu'il serait incapable de chercher à me supplanter, quand même il aimerait la même femme que moi. Enfin j'avais toute sorte de confiance en lui, et je n'avais peut-être jamais serré la main d'une créature humaine plus cordialement que la sienne.

Je regardais curieusement, avidement, cet homme que j'avais entendu parler de l'amitié comme un héros de l'antiquité, et que je venais de voir caressant ma maîtresse. C'était la première fois de ma vie que je voyais un mons-

tre: je le toisais d'un œil hagard pour obse ver comment il était fait. Lui que j'ava connu à l'âge de dix ans, avec qui j'ava vécu jour par jour dans la plus parfaite et plus étroite amitié, il me semblait que je r l'avais jamais vu. Je me servirai ici d'u comparaison.

Il y a une pièce espagnole, connue de to le monde, dans laquelle une statue de pier vient souper chez un débauché, envoyée p la justice céleste. Le débauché fait bonne co tenance et s'efforce de paraître indifféren mais la statue lui demande la main, et, d qu'il la lui a donnée, l'homme se sent pr d'un froid mortel et tombe en convulsion.

Or, toutes les fois que, durant ma vie, m'est arrivé d'avoir cru pendant longtem avec confiance, soit à un ami, soit à une ma tresse, et de découvrir tout d'un coup q j'étais trompé, je ne puis rendre l'effet q cette découverte a produit sur moi qu'en comparant à la poignée de main de la statu C'est véritablement l'impression du marbr comme si la réalité, dans toute sa mortel froideur, me glaçait d'un baiser; c'est le to cher de l'homme de pierre. Hélas! l'affreu

:onvive a frappé plus d'une fois à ma porte; ›lus d'une fois nous avons soupé ensemble.

Cependant, les arrangements faits, nous ıous mîmes en ligne, mon adversaire et moi, ıvançant lentement l'un sur l'autre. Il tira le remier et me blessa au bras droit. Je pris ussitôt mon pistolet de l'autre main; mais e ne pus le soulever, la force me manquant, t je tombai sur un genou.

Alors je vis mon ennemi s'avancer précipiamment, d'un air inquiet et le visage trèsâle. Mes témoins accoururent en même emps, voyant que j'étais blessé; mais il les carta et me prit la main de mon bras maıde. Il avait les dents serrées et ne pouvait arler. Je vis son angoisse. Il souffrait du lus affreux mal que l'homme puisse éprouer. « Va-t'en! lui criai-je, va-t'en t'essuyer ux draps de *** ! » Il suffoquait, et moi aussi.

On me mit dans un fiacre, où je trouvai un ıédecin. La blessure ne se trouva pas danereuse, la balle n'ayant point touché les os; ıais j'étais dans un tel état d'excitation, qu'il ıt impossible de me panser sur-le-champ. u moment où le fiacre partait, je vis à la ›rtière une main tremblante: c'était mon

adversaire qui revenait encore. Je secouai l tête pour toute réponse ; j'étais dans une tell rage, que j'aurais vainement fait un effor pour lui pardonner, tout en sentant bien qu son repentir était sincère.

Arrivé chez moi, le sang qui coulait abondamment de mon bras me soulagea beaucoup ; car la faiblesse me délivra de ma co lère, qui me faisait plus de mal que m blessure. Je me couchai avec délices, et j crois que je n'ai jamais rien bu de plus agréable que le premier verre d'eau qu'on m donna.

M'étant mis au lit, la fièvre me prit. Ce fu alors que je commençai à verser des larmes Ce que je ne pouvais concevoir, ce n'était pa que ma maîtresse eût cessé de m'aimer, mai c'était qu'elle m'eût trompé. Je ne compre nais pas par quelle raison une femme qu n'est forcée ni par le devoir ni par l'intérêt peut mentir à un homme lorsqu'elle en aim un autre. Je demandais vingt fois par jour à Desgenais comment cela était possible. « S j'étais son mari, disais-je, ou si je la payais je concevrais qu'elle me trompât ; mais pourquoi, si elle ne m'aimait plus, ne pas me l

dire? pourquoi me tromper? » Je ne concevais pas qu'on pût mentir en amour : j'étais un enfant alors, et j'avoue qu'à présent je ne le comprends pas encore. Toutes les fois que je suis devenu amoureux d'une femme, je le lui ai dit, et toutes les fois que j'ai cessé d'aimer une femme, je le lui ai dit de même, avec la même sincérité, ayant toujours pensé que, sur ces sortes de choses, nous ne pouvons rien par notre volonté, et qu'il n'y a de crime qu'au mensonge.

Desgenais, à tout ce que je disais, me répondait : « C'est une misérable; promettez-moi de ne plus la voir. » Je le lui jurai solennellement. Il me conseilla, en outre, de ne lui point écrire, même pour lui faire des reproches, et, si elle m'écrivait, de ne pas répondre. Je lui promis tout cela, presque étonné qu'il me le demandât, et indigné de ce qu'il pouvait supposer le contraire.

Cependant la première chose que je fis, dès que je pus me lever et sortir de ma chambre, fut de courir chez ma maîtresse. Je la trouvai seule, assise sur une chaise, dans un coin de sa chambre, le visage abattu et dans le plus grand désordre. Je l'accablai des plus

violents reproches; j'étais ivre de désespoir. Je criais à faire retentir toute la maison, en même temps les larmes me coupaient parfois la parole si violemment, que je tombai sur le lit pour leur donner un libre cours. « Ah! infidèle! ah! malheureuse! lui disais-je en pleurant, tu sais que j'en mourrai: cela te fait-il plaisir? que t'ai-je fait? »

Elle se jeta à mon cou, me dit qu'elle avait été séduite, entraînée; que mon rival l'avait enivrée dans ce fatal souper, mais qu'elle n'avait jamais été à lui, qu'elle s'était abandonnée à un moment d'oubli; qu'elle avait commis une faute, mais non pas un crime; enfin, qu'elle voyait bien tout le mal qu'elle m'avait fait; mais que, si je ne lui pardonnais, elle en mourrait aussi. Tout ce que le repentir sincère a de larmes, tout ce que la douleur a d'éloquence, elle l'épuisa pour me consoler; pâle et égarée, sa robe entr'ouverte, ses cheveux épars sur ses épaules, à genoux au milieu de la chambre, jamais je ne l'avais vue si belle, et je frémissais d'horreur pendant que tous mes sens se soulevaient à ce spectacle.

Je sortis brisé, n'y voyant plus et pouvant

peine me soutenir. Je ne voulais jamais la voir; mais, au bout d'un quart d'heure, j'y tournai. Je ne sais quelle force désespérée 'y poussait; j'avais comme une sourde en- e de la posséder encore une fois, de boire r son corps magnifique toutes ces larmes nères, et de nous tuer après tous les deux. ıfin, je l'abhorrais et je l'idolâtrais; je sen- is que son amour était ma perte, mais que vre sans elle était impossible. Je montai ez elle comme un éclair; je ne parlai à au- n domestique; j'entrai tout droit, connais- nt la maison, et je poussai la porte de sa ambre.

Je la trouvai assise devant sa toilette, im- obile et couverte de pierreries. Sa femme chambre la coiffait; elle tenait à la main morceau de crêpe rouge qu'elle passait ;èrement sur ses joues. Je crus faire un ve : il me paraissait impossible que ce fût cette femme que je venais de voir, il y avait quart d'heure, noyée de douleur et éten- e sur le carreau; je restai comme une sta- e. Elle, entendant sa porte s'ouvrir, tourna tête en souriant. « Est-ce vous? » dit-elle. le allait au bal, et attendait mon rival, qui

devait l'y conduire. Elle me reconnut, ser
les lèvres et fronça le sourcil.

Je fis un pas pour sortir. Je regardai
nuque, lisse et parfumée, où ses cheve
étaient noués, et sur laquelle étincelait
peigne de diamant : cette nuque, siége de
force vitale, était plus noire que l'enfer ; de
tresses luisantes y étaient tordues, et
légers épis d'argent se balançaient au-dessu
Ses épaules et son cou, plus blanc que le la
en faisaient ressortir le duvet rude et abo
dant. Il y avait dans cette crinière retrouss
je ne sais quoi d'impudemment beau qui se
blait me railler du désordre où je l'avais v
un instant auparavant. J'avançai tout d'
coup et frappai cette nuque d'un revers
mon poing fermé. Ma maîtresse ne pous
pas un cri ; elle tomba sur ses mains, apr
quoi je sortis précipitamment.

Rentré chez moi, la fièvre me reprit av
une telle violence, que je fus obligé de n
remettre au lit. Ma blessure s'était rouvert
et j'en souffrais beaucoup. Desgenais vint n
voir ; je lui racontai tout ce qui s'était pass
Il m'écouta dans un grand silence, puis
promena quelque temps par la chamb

mme un homme irrésolu. Enfin il s'arrêta vant moi et partit d'un éclat de rire. Est-ce que c'est votre première maîtresse? dit-il. — Non! lui dis-je, c'est la derère. »

Vers le milieu de la nuit, comme je dorais d'un sommeil agité, il me sembla dans rêve entendre un profond soupir. J'ouvris yeux et vis ma maîtresse debout près de on lit, les bras croisés, pareille à un spectre. ne pus retenir un cri d'épouvante, croyant ine apparition sortie de mon cerveau mae. Je me lançai hors du lit et m'enfuis à utre bout de la chambre; mais elle vint à i. « C'est moi, » dit-elle; et, me prenant à as-le-corps, elle m'entraîna. « Que me ux-tu? criai-je; lâche-moi! je suis capable te tuer tout à l'heure!

– Eh bien, tue-moi! dit-elle. Je t'ai trahi, t'ai menti : je suis infâme et misérable; is je t'aime, et ne puis me passer de toi. » e la regardai: qu'elle était belle! Tout son ps frémissait; ses yeux, perdus d'amour, andaient des torrents de volupté; sa gorge it nue, ses lèvres brûlaient. Je la soulevai as mes bras. « Soit! lui dis-je; mais devant

Dieu qui nous voit, par l'âme de mon pèr
je te jure que je te tue tout à l'heure
moi aussi. » Je pris un couteau de table q
était sur ma cheminée et le posai sous l
reiller.

« Allons, Octave, me dit-elle en souria
et en m'embrassant, ne fais pas de fol
Viens, mon enfant! toutes ces horreurs
font mal; tu as la fièvre. Donne-moi ce co
teau. »

Je vis qu'elle voulait le prendre. « Écoute
moi, lui dis-je alors: je ne sais qui vous êt
et quelle comédie vous jouez; mais, quant
moi, je ne la joue pas. Je vous ai aimée auta
qu'un homme peut aimer sur la terre, e
pour mon malheur et ma mort, sachez que
vous aime encore éperdument. Vous ven
me dire que vous m'aimez aussi, je le veu
bien; mais, par tout ce qu'il y a de sacré a
monde, si je suis votre amant ce soir, un autr
ne le sera pas demain. Devant Dieu, devan
Dieu, répétai-je, je ne vous reprendrai pa
pour maîtresse, car je vous hais autant qu
je vous aime. Devant Dieu, si vous voulez d
moi, je vous tue demain matin. » En parlan
ainsi, je me renversai dans un complet dé

·e. Elle jeta son manteau sur ses épaules et
rtit en courant.

Lorsque Desgenais sut cette histoire, il me
t : « Pourquoi n'avez-vous pas voulu d'elle?
ous êtes bien dégoûté : c'est une jolie
mme.

— Plaisantez-vous? lui dis-je. Croyez-vous
u'une pareille femme puisse être ma maî-
esse? croyez-vous que je consente jamais à
rtager avec un autre? songez-vous qu'elle-
ême avoue qu'un autre la possède, et
ulez-vous que j'oublie que je l'aime, afin
 la posséder aussi? Si ce sont là vos amours,
us me faites pitié. »

Desgenais me répondit qu'il n'aimait que
 filles, et qu'il n'y regardait pas de si près.
Mon cher Octave, ajouta-t-il, vous êtes bien
une; vous voudriez avoir bien des choses,
 de belles choses, mais qui n'existent pas.
ous croyez à une singulière sorte d'amour,
ut-être en êtes-vous capable; je le crois,
ais ne le souhaite pas pour vous. Vous aurez
autres maîtresses, mon ami, et vous regrette
z un jour à venir ce qui vous est arrivé cette
it. Quand cette femme est venue vous trou-
r, il est certain qu'elle vous aimait; elle ne

vous aime peut-être pas à l'heure qu'il e
elle est peut-être dans les bras d'un autr
mais elle vous aimait cette nuit-là, da
cette chambre; et que vous importe le rest
Vous aviez là une belle nuit, et vous la r
gretterez, soyez-en sûr, car elle ne reviend
plus. Une femme pardonne tout, excep
qu'on ne veuille pas d'elle. Il fallait que s
amour pour vous fût terrible, pour qu'e
vînt vous trouver, se sachant et s'avoua
coupable, se doutant peut-être qu'elle sera
refusée. Croyez-moi, vous regretterez u
nuit pareille, car c'est moi qui vous dis q
vous n'en aurez guère. »

Il y avait dans tout ce que disait Desg
nais un air de conviction si simple et
profond, une si désespérante tranquilli
d'expérience, que je frissonnais en l'écoutan
Pendant qu'il parlait, j'éprouvai une tent
tion violente d'aller encore chez ma ma
tresse, ou de lui écrire pour la faire veni
J'étais incapable de me lever : cela me sau
de la honte de m'exposer de nouveau à
trouver ou attendant mon rival ou enferm
avec lui. Mais j'avais toujours la facilité d
lui écrire; je me demandais malgré mo

ans le cas où je lui écrirais, si elle viendrait.

Lorsque Desgenais fut parti, je sentis une gitation si affreuse, que je résolus d'y ettre un terme, de quelque manière que ce t. Après une lutte terrible, l'horreur surponta enfin l'amour. J'écrivis à ma maîtresse ue je ne la reverrais jamais, et que je la iais de ne plus revenir, si elle ne voulait exposer à être refusée à ma porte. Je sonai violemment, j'ordonnai qu'on portât ma ttre le plus vite possible. A peine mon doestique eut-il fermé la porte, que je le rappelai. Il ne m'entendit pas; je n'osai le rapeler une seconde fois; et, mettant mes deux ains sur mon visage, je demeurai enseveli ans le plus profond désespoir.

CHAPITRE IV

Le lendemain, au lever du soleil, la preière pensée qui me vint fut de me demaner : « Que ferai-je à présent? »

Je n'avais point d'état, aucune occupation.

J'avais étudié la médecine et le droit, sa
pouvoir me décider à prendre l'une ou l'aut
de ces deux carrières; j'avais travaillé s
mois chez un banquier avec une telle inexa
titude, que j'avais été obligé de donner r
démission à temps pour n'être pas re
voyé. J'avais fait de bonnes études, ma
superficielles, ayant une mémoire qui ve
de l'exercice et qui oublie aussi facileme
qu'elle apprend.

Mon seul trésor, après l'amour, était l'i
dépendance. Dès ma puberté, je lui ava
voué un culte farouche, et je l'avais pou
ainsi dire consacrée dans mon cœur. C'éta
un certain jour que mon père, pensant dé
à mon avenir, m'avait parlé de plusieurs ca
rières, entre lesquelles il me laissait le choi
J'étais accoudé à ma fenêtre, et je regarda
un peuplier maigre et solitaire qui se balar
çait dans le jardin. Je réfléchissais à tou
ces états divers, et délibérais d'en prendr
un. Je les remuai tous dans ma tête l'u
après l'autre jusqu'au dernier; après quo
ne me sentant du goût pour aucun, je laissa
flotter mes pensées. Il me sembla tout à cou
que je sentais la terre se mouvoir, et que l


Bida del. Edon Charpentier. A.Lalauze sc.

CONFESSION D'UN ENFANT DU SIÈCLE.

orce sourde et invisible qui l'entraîne dans espace se rendait saisissable à mes sens; je voyais monter dans le ciel; il me semblait ue j'étais comme sur un navire; le peulier que j'avais devant les yeux me paraisait comme un mât de vaisseau; je me levai n étendant les bras et m'écriai : « C'est bien ssez peu de chose d'être un passager d'un our sur ce navire flottant dans l'éther; c'est ien assez peu d'être un homme, un point oir sur ce navire: je serai un homme, mais on une espèce d'homme particulière! »

Tel était le premier vœu qu'à l'âge de uatorze ans j'avais prononcé en face de la ature, et depuis ce temps je n'avais rien ssayé que par obéissance pour mon père, ais sans pouvoir jamais vaincre ma répuance.

J'étais donc libre, non par paresse, mais ar volonté; aimant d'ailleurs tout ce qu'a it Dieu, et bien peu de ce qu'a fait l'homme. n'avais connu de la vie que l'amour, du onde que ma maîtresse, et n'en voulais voir autre chose. Aussi, étant devenu moureux en sortant du collége, j'avais cru ncèrement que c'était pour ma vie en-

tière, et toute autre pensée avait disparu.

Mon existence était sédentaire. Je passais la journée chez ma maîtresse, mon grand plaisir était de l'emmener à la campagne durant les beaux jours de l'été, et de me coucher près d'elle dans les bois, sur l'herbe ou sur la mousse, le spectacle de la nature dans sa splendeur ayant toujours été pour moi le plus puissant des aphrodisiaques. En hiver, comme elle aimait le monde, nous courions les bals et les masques, en sorte que cette vie oisive ne cessait jamais; et, par la raison que je n'avais pensé qu'à elle tant qu'elle m'avait été fidèle, je me trouvai sans une pensée lorsqu'elle m'eut trahi.

Pour donner une idée de l'état où se trouvait alors mon esprit, je ne puis mieux le comparer qu'à un de ces appartements comme on en voit aujourd'hui, où se trouvent rassemblés et confondus des meubles de tous les temps et de tous les pays. Notre siècle n'a point de formes. Nous n'avons imprimé le cachet de notre temps ni à nos maisons, ni à nos jardins, ni à quoi que ce soit. On rencontre dans les rues des gens qui ont la barbe taillée comme du temps de Henri III, d'autres

qui sont rasés, d'autres qui ont les cheveux arrangés comme ceux du portrait de Raphaël, d'autres comme du temps de Jésus-Christ. Aussi les appartements des riches sont des cabinets de curiosités : l'antique, le gothique, le goût de la Renaissance, celui de Louis XIII, tout est pêle-mêle. Enfin nous avons de tous les siècles, hors du nôtre, chose qui n'a jamais été vue à une autre époque : l'éclectisme est notre goût ; nous prenons tout ce que nous trouvons, ceci pour sa beauté, cela pour sa commodité, telle autre chose pour son antiquité, telle autre pour sa laideur même ; en sorte que nous ne vivons que de débris, comme si la fin du monde était proche.

Tel était mon esprit : j'avais beaucoup lu ; en outre, j'avais appris à peindre. Je savais par cœur une grande quantité de choses, mais rien par ordre, de façon que j'avais la tête à la fois vide et gonflée, comme une éponge. Je devenais amoureux de tous les poëtes l'un après l'autre ; mais, étant d'une nature très-impressionnable, le dernier venu avait toujours le don de me dégoûter du reste. Je m'étais fait un grand magasin de ruines,

jusqu'à ce qu'enfin, n'ayant plus soif à force de boire la nouveauté et l'inconnu, je m'étais trouvé une ruine moi-même.

Cependant sur cette ruine il y avait quelque chose de bien jeune encore : c'était l'espérance de mon cœur, qui n'était qu'un enfant.

Cette espérance, que rien n'avait flétrie ni corrompue, et que l'amour avait exaltée jusqu'à l'excès, venait tout à coup de recevoir une blessure mortelle. La perfidie de ma maîtresse l'avait frappée au plus haut de son vol, et, lorsque j'y pensais, je me sentais dans l'âme quelque chose qui défaillait convulsivement, comme un oiseau blessé qui agonise.

La société, qui fait tant de mal, ressemble à ce serpent des Indes dont la demeure est la feuille d'une plante qui guérit sa morsure : elle présente presque toujours le remède à côté de la souffrance qu'elle a causée. Par exemple, un homme qui a son existence réglée, les affaires au lever, les visites à telle heure, le travail à telle autre, l'amour à telle autre, peut perdre sans danger sa maîtresse. Ses occupations et ses pensées sont comme

ces soldats impassibles rangés en bataille sur une même ligne : un coup de feu en emporte un ; les voisins se resserrent, et il n'y paraît pas.

Je n'avais pas cette ressource depuis que j'étais seul : la nature, ma mère chérie, me semblait au contraire plus vaste et plus vide que jamais. Si j'avais pu oublier entièrement ma maîtresse, j'aurais été sauvé. Que de gens à qui il n'en faut pas tant pour les guérir ! Ceux-là sont incapables d'aimer une femme infidèle, et leur conduite, en pareil cas, est admirable de fermeté. Mais est-ce ainsi qu'on aime à dix-neuf ans, alors que, ne connaissant rien au monde, désirant tout, le jeune homme sent à la fois le germe de toutes les passions ? De quoi doute cet âge ? A droite, à gauche, là-bas, à l'horizon, partout quelque voix qui l'appelle. Tout est désir, tout est rêverie. Il n'y a réalité qui tienne lorsque le cœur est jeune ; il n'y a chêne si noueux et si dur dont ne sorte une dryade ; et, si on avait cent bras, on ne craindrait pas de les ouvrir dans le vide : on n'a qu'à y serrer sa maîtresse, et le vide est rempli.

Quant à moi, je ne concevais pas qu'on fît

autre chose que d'aimer; et, lorsqu'on me parlait d'une autre occupation, je ne répondais pas. Ma passion pour ma maîtresse avait été comme sauvage, et toute ma vie en ressentait je ne sais quoi de monacal et de farouche. Je n'en veux citer qu'un exemple. Elle m'avait donné son portrait en miniature dans un médaillon; je le portais sur le cœur, chose que font bien des hommes; mais, ayant trouvé un jour chez un marchand de curiosités une discipline de fer, au bout de laquelle était une plaque hérissée de pointes, j'avais fait attacher le médaillon sur la plaque et le portais ainsi. Ces clous, qui m'entraient dans la poitrine à chaque mouvement, me causaient une volupté si étrange, que j'appuyais quelquefois ma main pour les sentir plus profondément. Je sais bien que c'est de la folie; l'amour en fait bien d'autres.

Depuis que cette femme m'avait trahi, j'avais ôté le cruel médaillon. Je ne puis dire avec quelle tristesse j'en détachai la ceinture de fer, et quel soupir poussa mon cœur lorsqu'il s'en trouva délivré! « Ah! pauvres cicatrices, me dis-je, vous allez donc vous effacer? Ah! ma blessure, ma chère bles-

sure, quel baume vais-je poser sur toi? »

J'avais beau haïr cette femme : elle était, pour ainsi dire, dans le sang de mes veines; je la maudissais, mais j'en rêvais. Que faire à cela? que faire à un rêve? quelle raison donner à des souvenirs de chair et de sang? Macbeth, ayant tué Duncan, dit que l'Océan ne laverait pas ses mains; il n'aurait pas lavé mes cicatrices. Je le dis à Desgenais : « Que voulez-vous? dès que je m'endors, sa tête est là sur l'oreiller. »

Je n'avais vécu que par cette femme : douter d'elle, c'était douter de tout; la maudire, tout renier, la perdre, tout détruire. Je ne sortais plus; le monde m'apparaissait comme peuplé de monstres, de bêtes fauves et de crocodiles. A tout ce qu'on me disait pour me distraire, je répondais : « Oui, c'est bien dit, et soyez certain que je n'en ferai rien. »

Je me mettais à la fenêtre et je me disais : « Elle va venir, j'en suis sûr; elle vient, elle tourne la rue : je la sens qui approche. Elle ne peut vivre sans moi, pas plus que moi sans elle. Que lui dirai-je? quel visage ferai-je? » Là-dessus ses perfidies me revenaient. « Ah! qu'elle ne vienne pas! m'é-

criais-je; qu'elle n'approche pas! je suis capable de la tuer! »

Depuis ma dernière lettre, je n'en entendais plus parler. « Enfin, que fait-elle? me disais-je. Elle en aime un autre? aimons-en donc une autre aussi. Qui aimer? » Et, tout en cherchant, j'entendais comme une voix lointaine qui me criait : « Toi, une autre que moi! Deux êtres qui s'aiment, qui s'embrassent, et qui ne sont pas toi et moi! Est-ce que c'est possible? Est-ce que tu es fou? »

« Lâche! me disait Desgenais, quand oublierez-vous cette femme? Est-ce donc une si grande perte? Le beau plaisir d'être aimé d'elle! Prenez la première venue.

— Non, lui répondais-je, ce n'est pas une si grande perte. N'ai-je pas fait ce que je devais? ne l'ai-je pas chassée d'ici? Qu'avez-vous donc à dire? Le reste me regarde : les taureaux blessés dans le cirque sont libres d'aller se coucher dans un coin avec l'épée du matador dans l'épaule, et de finir en paix. Qu'est-ce que j'irai faire, dites-moi, là ou là? Qu'est-ce que c'est que vos premières venues? Vous me montrerez un ciel pur, des arbres et des maisons, des hommes qui parlent,

oivent, chantent, des femmes qui dansent des chevaux qui galopent : tout cela n'est as la vie, c'est le bruit de la vie. Allez, allez, issez-moi le repos. »

CHAPITRE V

Quand Desgenais vit que mon désespoir ait sans remède, que je ne voulais écouter rsonne ni sortir de ma chambre, il prit la iose au sérieux. Je le vis arriver un soir ec un air de gravité ; il me parla de ma aîtresse, et continua sur un ton de persige, disant des femmes tout le mal qu'il nsait. Tandis qu'il parlait, je m'étais apyé sur mon coude, et, me soulevant sur on lit, je l'écoutais attentivement.

C'était par une de ces sombres soirées où vent qui siffle ressemble aux plaintes d'un ourant ; une pluie aiguë fouettait les vitres, ssant par intervalles un silence de mort. ute la nature souffre par ces temps : les bres s'agitent avec douleur ou courbent stement la tête ; les oiseaux des champs se

serrent dans les buissons ; les rues des cit sont vides. Ma blessure me faisait souffri La veille encore, j'avais une maîtresse et u ami : ma maîtresse m'avait trahi, mon am m'avait étendu dans un lit de douleur. Je n démêlais pas encore clairement ce qui se pa sait dans ma tête : il me semblait tantôt qu j'avais fait un rêve plein d'horreur, et que j n'avais qu'à fermer les yeux pour me réveil ler heureux le lendemain ; tantôt c'était m vie entière qui me paraissait un songe ridi cule et puéril, dont la fausseté venait de s dévoiler. Desgenais était assis devant moi près de la lampe ; il était ferme et sérieux avec un sourire perpétuel. C'était un homm plein de cœur, mais sec comme la pierr ponce. Une précoce expérience l'avait rendu chauve avant l'âge ; il connaissait la vie e avait pleuré dans son temps ; mais sa dou-leur portait cuirasse : il était matérialiste et attendait la mort.

« Octave, me dit-il, d'après ce qui se passe en vous, je vois que vous croyez à l'amour tel que les romanciers et les poëtes le repré-sentent ; vous croyez, en un mot, à ce qui se dit ici-bas et non à ce qui s'y fait. Cela vient

ce que vous ne raisonnez pas sainement peut vous mener à de très-grands malheurs.

« Les poëtes représentent l'amour comme s sculpteurs nous peignent la beauté, mme les musiciens créent la mélodie: est-à-dire que, doués d'une organisation erveuse et exquise, ils rassemblent avec scernement et avec ardeur les éléments les us purs de la vie, les lignes les plus belles la matière et les voix les plus harmonieuses de la nature. Il y avait, dit-on, à thènes, une grande quantité de belles filles: raxitèle les dessina toutes l'une après l'aure, après quoi, de toutes ces beautés diverses, qui chacune avaient leur défaut, il fit ne beauté unique, sans défaut, et créa la énus. Le premier homme qui fit un instruient de musique, et qui donna à cet art ses ègles et ses lois, avait écouté, longtemps uparavant, murmurer les roseaux et chaner les fauvettes. Ainsi les poëtes, qui conaissaient la vie, après avoir vu beaucoup 'amours plus ou moins passagers, après voir senti profondément jusqu'à quel degré 'exaltation sublime la passion peut s'élever

par moments, retranchant de la nature h maine tous les éléments qui la dégraden créèrent ces noms mystérieux qui passère d'âge en âge sur les lèvres des homme Daphnis et Chloé, Héro et Léandre, Pyran et Thisbé.

« Vouloir chercher dans la vie réelle d amours pareils à ceux-là, éternels et abs lus, c'est la même chose que de chercher su la place publique des femmes aussi belles qu la Vénus, ou de vouloir que les rossignol chantent les symphonies de Beethoven.

« La perfection n'existe pas : la comprendr est le triomphe de l'intelligence humaine ; l désirer pour la posséder est la plus dan gereuse des folies. Ouvrez votre fenêtre Octave ; ne voyez-vous pas l'infini ? ne sen tez-vous pas que le ciel est sans bornes votre raison ne vous le dit-elle pas ? Cepen dant, concevez-vous l'infini ? vous faites-vous quelque idée d'une chose sans fin, vous qu êtes né d'hier et qui mourrez demain ? Ce spectacle de l'immensité a, dans tous les pays du monde, produit les plus grandes dé-mences. Les religions viennent de là ; c'est pour posséder l'infini que Caton s'est coupé

gorge, que les chrétiens se livraient aux ns, les huguenots aux catholiques; tous peuples de la terre ont étendu les bras rs cet espace immense, et ont voulu s'y écipiter. L'insensé veut posséder le ciel; sage l'admire, s'agenouille et ne désire s.

« La perfection, ami, n'est pas plus faite ur nous que l'immensité. Il faut ne la cher-er en rien, ne la demander à rien, ni à mour, ni à la beauté, ni au bonheur, ni à vertu, mais il faut l'aimer pour être ver-eux, beau et heureux autant que l'homme ut l'être.

« Supposons que vous avez dans votre ca-net d'étude un tableau de Raphaël que vous gardiez comme parfait; supposons qu'hier ir, en le considérant de près, vous avez dé-uvert dans un des personnages de ce ta-eau une faute grossière de dessin, un embre cassé ou un muscle hors nature, mme il s'en trouve un, dit-on, dans l'un s bras du Gladiateur antique : vous éprou-rez certainement un grand déplaisir, mais us ne jetterez cependant pas au feu votre bleau ; vous direz seulement qu'il n'est pas

parfait, mais qu'il y a des morceaux qui sor
dignes d'admiration.

« Il y a des femmes que leur bon natur
et la sincérité de leur cœur empêchent d'avoi
deux amants à la fois. Vous avez cru qu
votre maîtresse était ainsi; cela vaudra
mieux en effet. Vous avez découvert qu'ell
vous trompait; cela vous oblige-t-il à la mé
priser, à la maltraiter, à croire enfin qu'ell
est digne de votre haine?

« Quand bien même votre maîtresse n
vous aurait jamais trompé, et quand ell
n'aimerait que vous à présent, songez
Octave, combien son amour serait encor
loin de la perfection, combien il serait hu
main, petit, restreint aux lois de l'hypocrisi
du monde; songez qu'un autre homme l'
possédée avant vous, et même plus d'u
autre homme; que d'autres encore la possé
deront après vous.

« Faites cette réflexion : ce qui vous pouss
en ce moment au désespoir, c'est cette idé
de perfection que vous vous étiez faite su
votre maîtresse, et dont vous voyez qu'ell
est déchue. Mais, dès que vous comprendre
bien que cette idée première elle-même étai

maine, petite et restreinte, vous verrez
ie c'est bien peu de chose qu'un degré de
us ou de moins sur cette grande échelle
urrie de l'imperfection humaine.

« Vous conviendrez volontiers, n'est-ce
s? que votre maîtresse a eu d'autres
mmes et qu'elle en aura d'autres, vous me
rez sans doute que peu vous importe de le
voir, pourvu qu'elle vous aime, et qu'elle
ait que vous tant qu'elle vous aimera. Mais
oi je vous dis : Puisqu'elle a eu d'autres
mmes que vous, qu'importe donc que ce
it hier ou il y a deux ans? Puisqu'elle aura
autres hommes, qu'importe que ce soit de-
ain ou dans deux autres années? Puisqu'elle
doit vous aimer qu'un temps, et puis-
'elle vous aime, qu'importe donc que ce
it pendant deux ans ou pendant une nuit?
es-vous homme, Octave? Voyez-vous les
uilles tomber des arbres, le soleil se lever
se coucher? Entendez-vous vibrer l'horloge
la vie à chaque battement de votre cœur?
a-t-il donc une si grande différence pour
us entre un amour d'un an et un amour
une heure, insensé qui, par cette fenêtre
rande comme la main, pouvez voir l'infini?

« Vous appelez honnête la femme qui vou aime deux ans fidèlement; vous avez ap paremment un almanach fait exprès pou savoir combien de temps les baisers de hommes mettent à sécher sur les lèvres de femmes. Vous faites une grande différenc entre la femme qui se donne pour de l'argen et celle qui se donne pour du plaisir, entr celle qui se donne pour de l'orgueil et cell qui se donne pour du dévouement. Parmi le femmes que vous achetez, vous payez les une plus cher que les autres; parmi celles qu vous recherchez pour le plaisir des sens vous vous abandonnez aux unes avec plus d confiance qu'aux autres; parmi celles qu vous avez par vanité, vous vous montrez plu glorieux de celle-ci que de celle-là, et d celles à qui vous vous dévouez, il y en a à qui vous donnerez le tiers de votre cœur, à une autre le quart, à une autre la moitié selon son éducation, ses mœurs, son nom sa naissance, sa beauté, son tempérament selon l'occasion, selon ce qu'on en dit, selon l'heure qu'il est, selon ce que vous avez bu à dîner.

« Vous avez des femmes, Octave, par la

ison que vous êtes jeune, ardent, que votre
sage est ovale et régulier, que vos cheveux
nt peignés avec soin; mais, par cette rai-
n même, mon ami, vous ne savez pas ce
e c'est qu'une femme.

« La nature, avant tout, veut la reproduc-
on des êtres; partout, depuis le sommet
s montagnes jusqu'au fond de l'Océan, la
e a peur de mourir. Dieu, pour conserver
n ouvrage, a donc établi cette loi, que la
us grande jouissance de tous les êtres
vants fût l'acte de la génération. Le pal-
ier, envoyant à sa femelle sa poussière fé-
nde, frémit d'amour dans les vents embra-
s; le cerf en rut éventre sa biche qui lui
siste; la colombe palpite sous les ailes du
âle comme une sensitive amoureuse; et
omme, tenant dans ses bras sa compagne,
sein de la toute-puissante nature, sent
ndir dans son cœur l'étincelle divine qui
créé.

« O mon ami! lorsque vous serrez dans
s bras nus une belle et robuste femme, si
volupté vous arrache des larmes, si vous
ntez sangloter sur vos lèvres des serments
mour éternel, si l'infini vous descend dans

le cœur, ne craignez pas de vous livrer, fus
siez-vous avec une courtisane.

« Mais ne confondez pas le vin avec l'i
vresse ; ne croyez pas la coupe divine où vou
buvez le breuvage divin ; ne vous étonne
pas le soir de la trouver vide et brisée. C'es
une femme, c'est un vase fragile, fait de terr
par un potier.

« Remerciez Dieu de vous montrer le ciel
et parce que vous battez de l'aile ne vou
croyez pas un oiseau. Les oiseaux eux
mêmes ne peuvent franchir les nuages ; il
a une sphère où ils manquent d'air, et l'al
louette, qui s'élève en chantant dans le
brouillards du matin, retombe quelquefoi
morte sur le sillon.

« Prenez de l'amour ce qu'un homme sobr
prend de vin, ne devenez pas un ivrogne. S
votre maîtresse est sincère et fidèle, aimez-l
pour cela : mais, si elle ne l'est pas, et qu'ell
soit jeune et belle, aimez-la parce qu'elle es
jeune et belle ; et, si elle est agréable et spi
rituelle, aimez-la encore ; et, si elle n'est rie
de tout cela, mais qu'elle vous aime seule
ment, aimez-la encore. On n'est pas aimé tou
les soirs.

« Ne vous arrachez pas les cheveux et ne rlez pas de vous poignarder parce que us avez un rival. Vous dites que votre aîtresse vous trompe pour un autre; c'est tre orgueil qui en souffre : mais changez ulement les mots; dites-vous que c'est lui 'elle trompe pour vous, et vous voilà glo-ux.

« Ne vous faites pas de règle de conduite, et dites pas que vous voulez être aimé exclu-ement à tout autre : car, en disant cela, mme vous êtes homme et inconstant vous-ême, vous êtes forcé d'ajouter tacitement: Autant que cela est possible. »

Prenez le temps comme il vient, le vent mme il souffle, la femme comme elle est. s Espagnoles, les premières des femmes, ment fidèlement; leur cœur est sincère et lent, mais elles portent un stylet sur le ur. Les Italiennes sont lascives, mais elles erchent de larges épaules et prennent me-re de leur amant avec des aunes de tail-r. Les Anglaises sont exaltées et mélan-iques, mais elles sont froides et guindées. s Allemandes sont tendres et douces, mais les et monotones. Les Françaises sont spi-

rituelles, élégantes et voluptueuses, mais elles mentent comme des démons.

« Avant tout, n'accusez pas les femmes d'être ce qu'elles sont; c'est nous qui les avons faites ainsi, défaisant l'ouvrage de la nature en toute occasion.

« La nature, qui pense à tout, a fait la vierge pour être amante; mais à son premier enfant ses cheveux tombent, son sein se déforme, son corps porte une cicatrice; la femme est faite pour être mère. L'homme s'en éloignerait peut-être alors, dégoûté par la beauté perdue; mais son enfant s'attache à lui en pleurant. Voilà la famille, la loi humaine; tout ce qui s'en écarte est monstrueux. Ce qui fait la vertu des campagnards, c'est que leurs femmes sont des machines à enfantement et à allaitement, comme ils sont, eux, des machines à labourage. Ils n'ont ni faux cheveux ni lait virginal; mais leurs amours n'ont pas la lèpre; ils ne s'aperçoivent pas, dans leurs accouplements naïfs, qu'on a découvert l'Amérique. A défaut de sensualité, leurs femmes sont saines; elles ont les mains calleuses, aussi leur cœur ne l'est-il pas.

« La civilisation fait le contraire de la na-
ıre. Dans nos villes et selon nos mœurs, la
ierge, faite pour courir au soleil, pour
dmirer les lutteurs nus, comme à Lacédé-
ıone, pour choisir, pour aimer, on l'en-
rme, on la verrouille; cependant elle cache
ı roman sous son crucifix; pâle et oisive,
le se corrompt devant son miroir, elle flé-
it dans le silence des nuits cette beauté qui
touffe et qui a besoin du grand air. Puis
ut d'un coup on la tire de là, ne sachant
en, n'aimant rien, désirant tout; une vieille
ndoctrine, on lui chuchote un mot obscène
l'oreille, et on la jette dans le lit d'un in-
nnu qui la viole. Voilà le mariage, c'est-à-
re la famille civilisée. Et maintenant voilà
tte pauvre fille qui fait un enfant; voilà ses
eveux, son beau sein, son corps qui se flé-
ssent; voilà qu'elle a perdu la beauté des
ıantes, et elle n'a point aimé! Voilà qu'elle a
nçu, voilà qu'elle a enfanté, et elle se de-
ande pourquoi. On lui apporte un enfant, et
lui dit : « Vous êtes mère. » Elle répond :
Je ne suis pas mère; qu'on donne cet en-
nt à une femme qui ait du lait : il n'y en
pas dans mes mamelles; » ce n'est pas

ainsi que le lait vient aux femmes. Son mari lui répond qu'elle a raison, que son enfant le dégoûterait d'elle. On vient, on la pare, on met une dentelle de Malines sur son lit ensanglanté; on la soigne, on la guérit du mal de la maternité. Un mois après, la voilà aux Tuileries, au bal, à l'Opéra; son enfant est à Chaillot, à Auxerre son mari au mauvais lieu. Dix jeunes gens lui parlent d'amour, de dévouement, de sympathie, d'éternel embrassement, de tout ce qu'elle a dans le cœur. Elle en prend un l'attire sur sa poitrine; il la déshonore, se retourne, et s'en va à la Bourse. Maintenan la voilà lancée, elle pleure une nuit, et trouve que les larmes lui rougissent les yeux. Elle prend un consolateur, de la perte duquel un autre la console; ainsi jusqu'à trente ans e plus. C'est alors que, blasée et gangrenée n'ayant plus rien d'humain, pas même l dégoût, elle rencontre un soir un bel adolescent aux cheveux noirs, à l'œil ardent, au cœur palpitant d'espérance; elle reconnaî sa jeunesse, elle se souvient de ce qu'elle a souffert, et, lui rendant les leçons de sa vie elle lui apprend à ne jamais aimer.

« Voilà la femme telle que nous l'avons ite; voilà nos maîtresses. Mais quoi! ce nt des femmes, et il y a avec elles de bons oments!

« Si vous êtes d'une trempe ferme, sûr de ous-même et vraiment homme, voici donc que je vous conseille: lancez-vous sans ainte dans le torrent du monde; ayez des urtisanes, des danseuses, des bourgeoises des marquises. Soyez constant et infidèle, iste et joyeux, trompé ou respecté; mais chez si vous êtes aimé, car, du moment ie vous le serez, que vous importe le reste?

« Si vous êtes un homme médiocre et or-naire, je suis d'avis que vous cherchiez ielque temps avant de vous décider, mais ie vous ne comptiez sur rien de ce que ous aurez cru trouver dans votre maîtresse.

« Si vous êtes un homme faible, enclin à ous laisser dominer et à prendre racine là vous voyez un peu de terre, faites-vous ie cuirasse qui résiste à tout; car, si vous dez à votre nature débile, là où vous aurez is racine, vous ne pousserez pas; vous cherez comme une plante oisive, et vous aurez ni fleurs ni fruits. La séve de votre

vie passera dans une écorce étrangère; toutes vos actions seront pâles comme la feuille du saule; vous n'aurez pour vous arroser que vos propres larmes, et pour vous nourrir que votre propre cœur.

« Mais, si vous êtes d'une nature exaltée, croyant à des rêves et voulant les réaliser, je vous réponds alors tout net : « L'amour n'existe pas. »

« Car j'abonde dans votre sens, et je vous dis : Aimer, c'est se donner corps et âme, ou, pour mieux dire, c'est faire un seul être de deux; c'est se promener au soleil, en plein vent, au milieu des blés et des prairies, avec un corps à quatre bras, à deux têtes et à deux cœurs. L'amour, c'est la foi, c'est la religion du bonheur terrestre; c'est un triangle lumineux placé à la voûte de ce temple qu'on appelle le monde. Aimer, c'est marcher librement dans ce temple, et avoir à son côté un être capable de comprendre pourquoi une pensée, un mot, une fleur, font que vous vous arrêtez et que vous relevez la tête vers le triangle céleste. Exercer les nobles facultés de l'homme est un grand bien, voilà pourquoi le génie est une belle

hose; mais doubler ses facultés, presser un œur et une intelligence sur son intelligence et sur son cœur, c'est le bonheur uprême. Dieu n'en a pas fait plus pour homme; voilà pourquoi l'amour vaut mieux ue le génie. Or, dites-moi, est-ce là l'amour e nos femmes? Non, non, il faut en convenir. Aimer, pour elles, c'est autre chose: est sortir voilées, écrire avec mystère, archer en tremblant sur la pointe du pied, omploter et railler, faire des yeux languisants, pousser de chastes soupirs dans une obe empesée et guindée, puis tirer les verous pour la jeter par-dessus sa tête, humiier une rivale, tromper un mari, désoler s amants; aimer, pour nos femmes, c'est uer à mentir comme les enfants jouent à cacher: hideuse débauche du cœur, pire ue toute la lubricité romaine aux saturales de Priape; parodie bâtarde du vice i-même aussi bien que de la vertu; comée sourde et basse où tout se chuchote et travaille avec des regards obliques, où out est petit, élégant et difforme, comme ans ces monstres de porcelaine qu'on aporte de Chine; dérision lamentable de ce

qu'il y a de beau et de laid, de divin et d'infernal au monde; ombre sans corps, squelette de tout ce que Dieu a fait. »

Ainsi parlait Desgenais d'une voix mordante, au milieu du silence de la nuit.

CHAPITRE VI

Je fus le lendemain au bois de Boulogne, avant dîner; le temps était sombre. Arrivé à la porte Maillot, je laissai mon cheval aller où bon lui sembla, et, m'abandonnant à une rêverie profonde, je repassai peu à peu dans ma tête tout ce que m'avait dit Desgenais.

Comme je traversais une allée, je m'entendis appeler par mon nom. Je me retournai, et vis dans une voiture découverte une des amies intimes de ma maîtresse. Elle cria d'arrêter, et, me tendant la main d'un air amical, me demanda si je n'avais rien à faire, de venir dîner avec elle.

Cette femme, qui s'appelait madame Levasseur, était petite, grasse et très-blonde;

le m'avait toujours déplu, je ne sais pourquoi, nos relations n'ayant jamais rien eu que d'agréable. Cependant je ne pus résister l'envie d'accepter son invitation ; je serrai main en la remerciant : je sentais que nous allions parler de ma maîtresse.

Elle me donna quelqu'un pour ramener mon cheval ; je montai dans sa voiture, elle était seule, et nous reprîmes aussitôt le chemin de Paris. La pluie commençait à tomber, on ferma la voiture ; ainsi enfermés en tête-à-tête, nous demeurâmes d'abord silencieux. Je la regardais avec une tristesse inexprimable ; non-seulement elle était l'amie de mon infidèle, mais elle était sa confidente. Souvent, durant les jours heureux, elle avait été en tiers dans nos soirées. Avec quelle impatience je l'avais supportée alors ! Combien de fois j'avais compté les instants qu'elle passait avec nous ! De là sans doute mon aversion pour elle. J'avais beau savoir qu'elle approuvait nos amours, qu'elle me défendait même parfois auprès de ma maîtresse dans les jours de brouille, je ne pouvais, en faveur de toute son amitié, lui pardonner ses importunités. Malgré sa bonté et

les services qu'elle nous rendait, elle me semblait laide, fatigante. Hélas! maintenant que je la trouvais belle! Je regardais ses mains, ses vêtements; chacun de ses gestes m'allait au cœur; tout le passé y était écrit. Elle me voyait, elle sentait ce que j'éprouvais auprès d'elle et que de souvenirs m'oppressaient. Le chemin s'écoula ainsi, moi la regardant, elle me souriant. Enfin, quand nous entrâmes à Paris, elle me prit la main : « Eh bien? dit-elle. — Eh bien, répondis-je en sanglotant, dites-le-lui, madame, si vous le voulez. » Et je versai un torrent de larmes.

Mais lorsqu'après dîner nous fûmes au coin du feu : « Mais enfin, dit-elle, toute cette affaire est-elle irrévocable? n'y a-t-il plus aucun moyen?

— Hélas! madame, lui répondis-je, il n'y a rien d'irrévocable que la douleur qui me tuera. Mon histoire n'est pas longue à dire : je ne puis ni l'aimer, ni en aimer une autre, ni me passer d'aimer. »

Elle se renversa sur sa chaise à ces paroles, et je vis sur son visage les marques de sa compassion. Longtemps elle parut réflé-

ir et se reporter sur elle-même, comme
ntant dans son cœur un écho. Ses yeux se
ilèrent, et elle restait enfermée comme
ns un souvenir. Elle me tendit la main,
m'approchai d'elle. « Et moi, murmura-
lle, et moi aussi! voilà ce que j'ai connu
temps et lieu. » Une vive émotion l'arrêta.
De toutes les sœurs de l'amour, l'une des
us belles est la pitié. Je tenais la main de
adame Levasseur; elle était presque dans
es bras; elle commença à me dire tout
qu'elle put imaginer en faveur de ma
aîtresse, pour me plaindre autant que
ur l'excuser. Ma tristesse s'en accrut; que
pondre? Elle en vint à parler d'elle-même.
Il n'y avait pas longtemps, me dit-elle,
'un homme qui l'aimait l'avait quittée.
le avait fait de grands sacrifices, sa for-
ne était compromise, aussi bien que l'hon-
ur de son nom. De la part de son mari,
'elle connaissait pour vindicatif, il y avait
des menaces. Ce fut un récit mêlé de lar-
es, et qui m'intéressa au point que j'oubliai
es douleurs en écoutant les siennes. On
vait mariée à contre-cœur, elle avait lutté
ndant longtemps; mais elle ne regrettait

rien, sinon de n'être plus aimée. Je crus même qu'elle s'accusait en quelque sorte, comme n'ayant pas su conserver le cœur de son amánt, et ayant agi avec légèreté à son égard.

Lorsqu'après avoir soulagé son cœur elle demeura peu à peu comme muette et incertaine : « Non, madame, lui dis-je, ce n'est point le hasard qui m'a conduit aujourd'hui au bois de Boulogne. Laissez-moi croire que les douleurs humaines sont des sœurs égarées, mais qu'un bon ange est quelque part qui unit parfois à dessein ces faibles mains tremblantes tendues vers Dieu. Puisque je vous ai revue, et que vous m'avez appelée, ne vous repentez donc point d'avoir parlé, et, qui que ce soit qui vous écoute, ne vous repentez jamais des larmes. Le secret que vous me confiez n'est qu'une larme tombée de vos yeux, mais elle est restée sur mon cœur. Permettez-moi de revenir, et souffrons quelquefois ensemble. »

Une sympathie si vive s'empara de moi en parlant ainsi, que, sans y réfléchir, je l'embrassai ; il ne me vint pas à l'esprit qu'elle s'en pût trouver offensée, et elle ne parut même pas s'en apercevoir.

Un silence profond régnait dans l'hôtel l'habitait madame Levasseur. Quelque lo-taire y étant malade, on avait répandu la paille dans la rue, en sorte que les itures n'y faisaient aucun bruit. J'étais ès d'elle, la tenant dans mes bras, et m'a-ndonnant à l'une des plus douces émo-ns du cœur, le sentiment d'une douleur rtagée.

Notre entretien continua sur le ton de la us expansive amitié. Elle me disait ses uffrances, je lui contais les miennes; et tre ces deux douleurs qui se touchaient sentais s'élever je ne sais quelle douceur, ne sais quelle voix consolante, comme un cord pur et céleste né du concert de deux ix gémissantes. Cependant, durant toutes s larmes, comme je m'étais penché sur ma-me Levasseur, je ne voyais que son vi-ge. Dans un moment de silence, m'étant levé et éloigné quelque peu, je m'aperçus ie, pendant que nous parlions, elle avait ppuyé son pied assez haut sur le cham-anle de la cheminée, en sorte que, sa robe ant glissé, sa jambe se trouvait entière-ent découverte. Il me parut singulier que,

voyant ma confusion, elle ne se dérangea point, et je fis quelques pas en détournan la tête pour lui donner le temps de s'ajuster elle n'en fit rien. Revenant à la cheminée j'y restai appuyé en silence, regardant c désordre, dont l'apparence était trop révo tante pour se supporter. Enfin, rencon trant ses yeux, et voyant clairement qu'el s'apercevait fort bien elle-même de ce qu en était, je me sentis frappé de la foudre car je compris net que j'étais le jouet d'un effronterie tellement monstrueuse que l douleur elle-même n'était pour elle qu'un séduction des sens. Je pris mon chapea sans dire un mot : elle rabaissa lente ment sa robe, et je sortis de la salle e lui faisant un grand salut.

CHAPITRE VII

En rentrant chez moi, je trouvai au milie de ma chambre une grande caisse de bois Une de mes tantes était morte, et j'avai une part dans son héritage, qui n'était pa

onsidérable. Cette caisse renfermait, entre
utres objets indifférents, une quantité de
ieux livres poudreux. Ne sachant que faire
rongé d'ennui, je pris le parti d'en lire
uelques-uns. C'étaient pour la plupart des
omans du siècle de Louis XV; ma tante,
rt dévote, en avait probablement hérité
le-même, et les avait conservés sans les
re; car c'étaient pour ainsi dire autant de
atéchismes de libertinage.

J'ai dans l'esprit une singulière propen-
on à réfléchir à tout ce qui m'arrive, même
ux moindres incidents, et à leur donner
ne sorte de raison conséquente et morale;
en fais en quelque sorte comme des grains
e chapelet, et je tâche malgré moi de les
ttacher à un même fil.

Dussé-je paraître puéril en ceci, l'arrivée
e ces livres me frappa, dans la circonstance
ù je me trouvais. Je les dévorai avec une
mertume et une tristesse sans bornes, le
œur brisé et le sourire sur les lèvres. « Oui,
ous avez raison, leur disais-je, vous seuls
avez les secrets de la vie; vous seuls osez
ire que rien n'est vrai que la débauche,
'hypocrisie et la corruption. Soyez mes

amis, jetez sur la plaie de mon âme vos poisons corrosifs; apprenez-moi à croire en vous. »

Pendant que je m'enfonçais ainsi dans les ténèbres, mes poëtes favoris et mes livres d'études restaient épars dans la poussière. Je les foulais aux pieds dans mes accès de colère : « Et vous, leur disais-je, rêveurs insensés qui n'apprenez qu'à souffrir, misérables arrangeurs de paroles, charlatans si vous saviez la vérité, niais si vous étiez de bonne foi, menteurs dans les deux cas, qui faites des contes de fées avec le cœur humain, je vous brûlerai tous jusqu'au dernier ! »

Au milieu de tout cela les larmes venaient à mon aide, et je m'apercevais qu'il n'y avait de vrai que ma douleur. « Eh bien, criai-je alors dans mon délire, dites-moi, bons et mauvais génies, conseillers du bien et du mal, dites-moi donc ce qu'il faut faire ! Choisissez donc un arbitre entre vous. »

Je saisis une vieille Bible qui était sur ma table, et l'ouvris au hasard. « Réponds-moi, toi, livre de Dieu, lui dis-je ; sachons un peu quel est ton avis. » Je tombai

ur ces paroles de l'Ecclésiaste, chapitre IX : « J'ai agité toutes ces choses dans mon œur, et je me suis mis en peine d'en trouer l'intelligence. Il y a des justes et des ages, et leurs œuvres sont dans la main de ieu ; néanmoins l'homme ne sait s'il est igne d'amour ou de haine.

« Mais tout est réservé pour l'avenir et emeure incertain, parce que tout arrive galement au juste et à l'injuste, au bon et u méchant, au pur et à l'impur, à celui qui nmole des victimes et à celui qui méprise s sacrifices. L'innocent est traité comme pécheur, et le parjure comme celui qui ıre la vérité.

« C'est là ce qu'il y a de plus fâcheux dans ut ce qui se passe sous le soleil, que tout rrive de même à tous. De là vient que les œurs des enfants des hommes sont remplis e malice et de mépris pendant leur vie, et près cela ils seront mis entre les morts. »

Je demeurai stupéfait après avoir lu ces aroles ; je ne croyais pas qu'un sentiment areil existât dans la Bible. « Ainsi donc, lui is-je, et toi aussi tu doutes, livre de l'espéance. »

Que pensent donc les astronomes, lorsqu'ils prédisent à point nommé, à l'heure dite, le passage d'une comète, le plus irrégulier des promeneurs célestes? Que pensent donc les naturalistes, lorsqu'ils vous montrent à travers un microscope des animaux dans une goutte d'eau? Croient-ils donc qu'ils inventent ce qu'ils aperçoivent, et que leurs microscopes et leurs lunettes fassent la loi à la nature? Que pensa donc le premier législateur des hommes, lorsque, cherchant quelle devait être la première pierre de l'édifice social, irrité sans doute par quelque parleur importun, il frappa sur ses tables d'airain, et sentit crier dans ses entrailles la loi du talion? avait-il donc inventé la justice? Et celui qui le premier arracha de la terre le fruit planté par son voisin, et qui le mit sous son manteau, et qui s'enfuit en regardant çà et là, avait-il inventé la honte? Et celui qui, ayant trouvé ce même voleur qui l'avait dépouillé du produit de son travail, lui pardonna le premier sa faute, et, au lieu de lever la main sur lui, lui dit : » Assieds-toi là et prends encore ceci; » lorsque, après avoir ainsi rendu le bien pour le mal, il releva la

ête vers le ciel, et sentit son cœur tressaillir, t ses yeux se mouiller de larmes, et ses genoux fléchir jusqu'à terre, avait-il donc inventé la vertu? O Dieu! ô Dieu! voilà une emme qui parle d'amour, et qui me trompe; oilà un homme qui parle d'amitié, et qui me onseille de me distraire dans la débauche; oilà une autre femme qui pleure, et qui veut ne consoler avec les muscles de son jarret; oilà une Bible qui parle de Dieu, et qui répond : « Peut-être; tout cela est indifférent. »

Je me précipitai vers ma fenêtre ouverte : Est-ce donc vrai que tu es vide? criai-je en egardant un grand ciel pâle qui se déployait ur ma tête? Réponds, réponds! Avant que e meure, me mettras-tu autre chose qu'un êve entre ces deux bras que voici? »

Un profond silence régnait sur la place que dominaient mes croisées. Comme je restais les bras étendus et les yeux perdus dans l'espace, une hirondelle poussa un cri plaintif; je la suivis du regard malgré moi; tandis qu'elle disparaissait comme une flèche à perte de vue, une fillette passa en chantant.

CHAPITRE VIII

Je ne voulais pourtant pas céder. Avant d'en venir à prendre réellement la vie par son côté plaisant, qui m'en paraissait le côté sinistre, j'avais résolu de tout essayer. Je restai ainsi fort longtemps en proie à des chagrins sans nombre et tourmenté de rêves terribles.

La grande raison qui m'empêchait de guérir, c'était ma jeunesse. Dans quelque lieu que je fusse, quelque occupation que je m'imposasse, je ne pouvais penser qu'aux femmes; la vue d'une femme me faisait trembler. Que de fois je me suis relevé, la nuit, baigné de sueur, pour coller ma bouche sur mes murailles, me sentant prêt à suffoquer!

Il m'était arrivé un des plus grands bonheurs, et peut-être des plus rares, celui de donner à l'amour ma virginité. Mais il en résultait que toute idée de plaisir des sens s'unissait en moi à une idée d'amour; c'était là ce qui me perdait. Car, ne pouvant m'em-

êcher de penser continuellement aux femmes, je ne pouvais faire autre chose en même temps que repasser jour et nuit dans ma tête toutes ces idées de débauche, de fausses amours et de trahisons féminines, dont j'étais plein. Posséder une femme, pour moi, c'était aimer; or je ne songeais qu'aux femmes, et je ne croyais plus à la possibilité d'un véritable amour.

Toutes ces souffrances m'inspiraient comme une sorte de rage; tantôt j'avais envie de faire comme les moines, et de me meurtrir pour vaincre mes sens; tantôt j'avais envie d'aller dans la rue, dans la campagne, je ne sais où, de me jeter aux pieds de la première femme que je rencontrerais, et de lui jurer un amour éternel.

Dieu m'est témoin que je fis alors tout au monde pour me distraire et pour me guérir. D'abord, toujours préoccupé de cette idée involontaire que la société des hommes était un repaire de vices et d'hypocrisie, où tout ressemblait à ma maîtresse, je résolus de m'en séparer et de m'isoler tout à fait. Je repris d'anciennes études; je me jetai dans l'histoire, dans les poëtes antiques,

dans l'anatomie. Il y avait dans la maison au quatrième étage, un vieil Allemand for instruit, qui vivait seul et retiré. Je le déte minai, non sans peine, à m'apprendre s langue, une fois à la besogne, ce pauvr homme la prit à cœur. Mes distractions pe pétuelles le désolaient. Que de fois, assis e tête-à-tête avec moi, sous sa lampe enfumée il resta avec un étonnement patient, me re gardant les mains croisées sur son livre tandis que, perdu dans mes rêves, je n m'apercevais ni de sa présence ni de s pitié ! « Mon bon monsieur, lui dis-je enfin voilà qui est inutile, mais vous êtes le meil leur des hommes. Quelle tâche vous entre-prenez ! Il faut me laisser à ma destinée : nous n'y pouvons rien, ni vous ni moi. » Je ne sais s'il comprit ce langage ; il me serra les mains sans mot dire, et il ne fut plus question de l'allemand.

Je sentis aussitôt que la solitude, loin de me guérir, me perdait, et changeai complétement de système. J'allai à la campagne et me lançai au galop dans les bois, à la chasse ; je faisais des armes jusqu'à perdre haleine ; je me brisais de fatigue, et lorsque,

prés une journée de sueur et de courses, arrivais le soir à mon lit, sentant l'écurie la poudre, j'enfonçais ma tête dans l'o-iller, je me roulais dans mes couvertures, je criais : « Fantôme, fantôme! es-tu s aussi? me quitteras-tu quelque nuit? »

Mais à quoi bon ces vains efforts? la soli-ide me renvoyait à la nature, et la nature l'amour. Lorsqu'à la rue de l'Observance me voyais entouré de cadavres, essuyant es mains sur mon tablier sanglant, pâle u milieu des morts, suffoqué par l'odeur la putréfaction, je me détournais malgré ioi, je voyais flotter devant mes yeux des ioissons verdoyantes, des prairies embau-iées, et la pensive harmonie du soir. « Non, ie disais-je, ce n'est pas la science qui me onsolera; j'aurai beau me plonger dans ette nature morte, j'y mourrai moi-même omme un noyé livide dans la peau d'un gneau écorché. Je ne me guérirai pas de ia jeunesse; allons vivre là où est la vie, u mourons du moins au soleil. » Je par-ais, je prenais un cheval, je m'enfonçais ans les promenades de Sèvres et de Cha-ille; j'allais m'étendre sur un pré en fleur,

dans quelque vallée écartée. Hélas ! et toute ces forêts, toutes ces prairies me criaient « Que viens-tu chercher ? Nous somme vertes, pauvre enfant, nous portons la cou leur de l'espérance. »

Alors je rentrais dans la ville ; je me per dais dans les rues obscures ; je regardais le lumières de toutes ces croisées, tous ces nid mystérieux des familles, les voitures pas sant, les hommes se heurtant. Oh ! quelle sol tude ! quelle triste fumée sur ces toits ! quell douleur dans ces rues tortueuses où tou piétine, travaille et sue, où des milliers d'in connus vont se touchant le coude ; cloaqu où les corps seuls sont en société, laissan les âmes solitaires, et où il n'y a que les pro stituées qui vous tendent la main au pas sage ! « Corromps-toi, corromps-toi ! tu n souffriras plus ! » Voilà ce que les ville crient à l'homme, ce qui est écrit sur le murs avec du charbon, sur les pavés ave de la boue, sur les visages avec du sang ex travasé.

Et parfois, lorsque, assis à l'écart dans un salon, j'assistais à une fête brillante, voyan sauter toutes ces femmes roses, bleues

nches, avec leurs bras nus et leurs grap- de cheveux, comme des chérubins ivres lumière dans leurs sphères d'harmonie de beauté : « Ah ! quel jardin ! me di-s-je ; quelles fleurs à cueillir, à respirer ! ! marguerites, marguerites ! que dira re dernier pétale à celui qui vous effeuil-a ? « Un peu, un peu, et pas du tout. » là la morale du monde, voilà la fin de sourires. C'est sur ce triste abîme que s promenez si légèrement toutes ces gazes semées de fleurs ; c'est sur cette vérité euse que vous courez comme des biches la pointe de vos petits pieds ! »

Eh ! mon Dieu, disait Desgenais, pour-oi tout prendre au sérieux ? C'est ce qui s'est jamais vu. Vous plaignez-vous que bouteilles se vident ? Il y a des tonneaux ns les caves, et des caves sur les coteaux. ites-moi un bon hameçon doré de douces roles, avec une mouche à miel pour ap-t ; et alerte ! pêchez-moi dans le fleuve ubli une jolie consolatrice, fraîche et glis-nte comme une anguille ; il nous en res-a encore, quand elle vous aura passé tre les doigts. Aimez, aimez, vous en

mourez d'envie. Il faut que jeunesse passe; et, si j'étais de vous, j'enlèver plutôt la reine de Portugal que de faire l'anatomie. »

Tels étaient les conseils qu'il me fai entendre à tout propos; et, quand l'he arrivait, je prenais le chemin du logis cœur gonflé, le manteau sur le visage; m'agenouillais sur le bord de mon lit, e pauvre cœur se soulageait. Quelles larm quels vœux! quelles prières! Galilée fr pait la terre en s'écriant : « Elle se me pourtant! » Ainsi je me frappais le cœur

CHAPITRE IX

Tout à coup, au milieu du plus noir c grin, le désespoir, la jeunesse et le hasa me firent commettre une action qui déc de mon sort.

J'avais écrit à ma maîtresse que je ne vo lais plus la revoir: je tenais en effet ma p role, mais je passais les nuits sous ses cr sées, assis sur un banc à sa porte; je voy

fenêtres éclairées, j'entendais le bruit de
ı piano; parfois je l'apercevais comme
e ombre derrière ses rideaux entr'ouverts.
Jne certaine nuit que j'étais sur ce banc,
ngé dans une affreuse tristesse, je vis
sser un ouvrier attardé qui chancelait. Il
lbutiait des mots sans suite, mêlés d'excla-
ations de joie; puis il s'interrompait pour
anter. Il était pris de vin, et ses jambes
aiblies le conduisaient tantôt d'un côté du
isseau, tantôt de l'autre. Il vint tomber
r le banc d'une autre maison en face de
oi. Là il se berça quelque temps sur ses
udes, puis s'endormit profondément.

La rue était déserte; un vent sec balayait
poussière; la lune, au milieu d'un ciel
ns nuages, éclairait la place où dormait
omme. Je me trouvais donc tête à tête
ec ce rustre, qui ne se doutait pas de ma
ésence, et qui reposait sur cette pierre
us délicieusement peut-être que dans son
.

Malgré moi cet homme fit diversion à ma
ouleur; je me levai pour lui céder la place,
ais je revins et me rassis. Je ne pouvais
uitter cette porte, où je n'aurais pas frappé

pour un empire; enfin, après m'être pr
mené dans tous les sens, je m'arrêtai mach
nalement devant le dormeur.

« Quel sommeil! me disais-je. Assuréme
cet homme ne fait aucun rêve. Sa femme,
l'heure qu'il est, ouvre peut-être à son vo
sin la porte du grenier où il couche. S
habits sont en haillons, ses joues so
creuses, ses mains ridées; c'est quelqu
malheureux qui n'a pas de pain tous l
jours. Mille soucis dévorants, mille angoiss
mortelles, l'attendent à son réveil; cepe
dant il avait ce soir un écu dans sa poch
il est entré dans un cabaret où on lui a vend
l'oubli de ses maux; il a gagné dans sa s
maine de quoi avoir une nuit de sommeil,
l'a prise peut-être sur le souper de ses e
fants. Maintenant sa maîtresse peut le trahi
son ami peut se glisser comme un vole
dans son taudis; moi-même je peux lui fra
per sur l'épaule, et lui crier qu'on l'assassin
que sa maison est en feu; il se retourne
sur l'autre flanc, et se rendormira.

« Et moi, et moi! continuais-je en trave
sant à grands pas la rue, je ne dors pas, m
qui ai dans ma poche ce soir de quoi le fai

mir un an ; je suis si fier et si insensé, je n'ose entrer dans un cabaret, et je ne perçois pas que, si tous les malheux y entrent, c'est parce qu'il en sort heureux. O Dieu ! une grappe de rai- écrasée sous la plante des pieds suffit ır dissiper les soucis les plus noirs et ır briser tous les fils invisibles que les ıies du mal tendent sur notre chemin. ıus pleurons comme des femmes, nous ıffrons comme des martyrs ; il nous sem-, dans notre désespoir, qu'un monde s'est oulé sur notre tête, et nous nous asseyons ıs nos larmes comme Adam aux portes den. Et pour guérir une blessure plus ge que le monde, il suffit de faire un it mouvement de la main et d'humecter re poitrine. Quelles misères sont donc chagrins, puisqu'on les console ainsi ? us nous étonnons que la Providence, qui voit, n'envoie pas ses anges nous exaucer ns nos prières ; elle n'a pas besoin de se ıt mettre en peine ; elle a vu toutes nos uffrances, tous nos désirs, tout notre gueil d'esprits déchus, et l'océan de maux i nous environne, et elle s'est contentée

de suspendre un petit fruit noir au bord d
nos routes. Puisque cet homme dort si bi
sur ce banc, pourquoi ne dormirais-je p
de même sur le mien? Mon rival passe peu
être la nuit chez ma maîtresse; il en sorti
au point du jour; elle l'accompagnera dem
nue jusqu'à la porte, et ils me verront e
dormi. Les baisers ne m'éveilleront pas,
ils me frapperont sur l'épaule; je me retou
nerai sur l'autre flanc, et me rendormirai.

Ainsi, plein d'une joie farouche, je me m
en quête d'un cabaret. Comme il était minu
passé, presque tous se trouvaient fermé
cela me mettait en fureur. « Eh quoi! pe
sais-je, cette consolation même me sera r
fusée? » Je courais de tous côtés, frappa
aux boutiques et criant : « Du vin! du vin!

Enfin je trouvai un cabaret ouvert : j
demandai une bouteille, et, sans regarder
elle était bonne ou mauvaise, je l'aval
coup sur coup; une seconde suivit, puis un
troisième. Je me traitais comme un malad
et je buvais par force, comme s'il se fût a
d'un remède ordonné par un médecin, sou
peine de la vie.

Bientôt les vapeurs de la liqueur épaiss

i sans doute était frelatée, m'environ-
rent d'un nuage, Comme j'avais bu préci-
amment, l'ivresse me prit tout à coup; je
tis mes idées se troubler, puis se calmer,
s se troubler encore. Enfin, la réflexion
bandonnant, je levai les yeux au ciel,
nme pour me dire adieu à moi-même, et
tendis les coudes sur la table.

lors seulement je m'aperçus que je n'étais
seul dans la salle. A l'autre extrémité du
aret était un groupe d'hommes hideux,
c des figures hâves et des voix rauques.
r costume annonçait qu'ils n'étaient pas
peuple, sans être des bourgeois; en un
t, ils appartenaient à cette classe ambiguë,
lus vile de toutes, qui n'a ni état, ni for-
e, ni même une industrie, sinon une in-
trie ignoble, qui n'est ni le pauvre ni le
ne, et qui a les vices de l'un et la misère
'autre.

s disputaient sourdement sur des cartes
oûtantes. Au milieu d'eux était une fille
-jeune et très-jolie, proprement mise, et
ne paraissait leur ressembler en rien, si
n'est par la voix, qu'elle avait aussi en-
ée et aussi cassée, avec un visage de

rose, que si elle avait été crieuse publiqu pendant soixante ans. Elle me regarda attentivement, étonnée sans doute de m voir dans un cabaret; car j'étais élégan ment vêtu, et presque recherché dans m toilette. Peu à peu elle s'approcha; en pa sant devant ma table, elle souleva les bo teilles qui s'y trouvaient, et, les voya toutes trois vides, elle sourit. Je vis qu'el avait des dents superbes, et d'une blanche éclatante; je lui pris la main, et la priai s'asseoir près de moi; elle le fit de bon grâce, et demanda, pour son compte, qu' lui apportât à souper.

Je la regardais sans dire un mot, et j'ava les yeux pleins de larmes; elle s'en aperçu et me demanda pourquoi. Mais je ne pouva lui répondre; je secouais la tête, comm pour faire couler mes pleurs plus abonda ment, car je les sentais ruisseler sur m joues. Elle comprit que j'avais quelque ch grin secret, et ne chercha pas à en devin la cause; elle tira son mouchoir, et, tout soupant fort gaiement, elle m'essuyait temps en temps le visage.

Il y avait dans cette fille je ne sais quoi

horrible et de si doux, et une impudence singulièrement mêlée de pitié, que je ne vais qu'en penser. Si elle m'eût pris la ain dans la rue, elle m'eût fait horreur; ais il me paraissait si bizarre qu'une créare que je n'avais jamais vue, quelle qu'elle t, vînt, sans me dire un mot, souper en ce de moi et m'essuyer mes larmes avec n mouchoir, que je restais interdit, à la is révolté et charmé. J'entendis que le baretier lui demandait si elle me connaisit; elle répondit que oui, et qu'on me laist tranquille. Bientôt les joueurs s'en allènt, et, le cabaretier ayant passé dans son rière-boutique après avoir fermé sa porte ses volets au dehors, je restai seul avec tte fille.

Tout ce que je venais de faire était venu si e, et j'avais obéi à un mouvement de déspoir si étrange, que je croyais rêver, et e mes pensées se débattaient dans un labyrthe. Il me semblait ou que j'étais fou, ou e j'avais obéi à une puissance surnaturelle.

« Qui es-tu? m'écriai-je tout d'un coup; e me veux-tu? d'où me connais-tu? qui t'a t d'essuyer mes larmes? Est-ce ton métier

que tu fais, et crois-tu que je veuille de toi Je ne te toucherais pas seulement du bou du doigt. Que fais-tu là? réponds. Est-ce d l'argent qu'il te faut? Combien vends-tu cett pitié que tu as? »

Je me levai et voulus sortir; mais je sen tis que je chancelais. En même temps me yeux se troublèrent, une faiblesse mortell s'empara de moi, et je tombai sur un esca beau.

« Vous souffrez, me dit cette fille en m prenant le bras; vous avez bu comme u enfant que vous êtes, sans savoir ce qu vous faisiez. Restez sur cette chaise, e attendez qu'il passe un fiacre dans la rue vous me direz où demeure votre mère, et i vous mènera chez vous, puisque vraiment ajouta-t-elle en riant, puisque vraiment vou me trouvez laide. »

Comme elle parlait, je levai les yeux Peut-être fut-ce l'ivresse qui me trompa; j ne sais si j'avais mal vu jusqu'alors, ou si j vis mal en ce moment; mais je m'aperçu tout à coup que cette malheureuse portai sur son visage la ressemblance fatale de m maîtresse. Je me sentis glacé à cette vue. l

t un certain frisson qui prend l'homme aux eveux; les gens du peuple disent que c'est mort qui vous passe sur la tête, mais ce tait pas la mort qui passait sur la enne.

C'était la maladie du siècle, ou plutôt cette e l'était elle-même; et ce fut elle qui, sous traits pâles et moqueurs, avec cette ix enrouée, vint s'asseoir devant moi au nd du cabaret.

CHAPITRE X

Au moment où je m'étais aperçu que cette nme ressemblait à ma maîtresse, une idée reuse, irrésistible, s'était emparée de mon veau malade, et je l'exécutai tout à coup.

Durant les premiers temps de nos amours, maîtresse était venue quelquefois me iter à la dérobée. C'étaient alors des jours fête pour ma petite chambre; les fleurs rrivaient, le feu s'allumait gaiement, je parais un bon souper; le lit avait aussi sa ure de noces pour recevoir la bien-aimée.

Souvent, assise sur mon canapé, sous l
glace, je l'avais contemplée durant les heure
silencieuses où nos cœurs se parlaient. Je l
regardais, pareille à la fée Mab, changer e
paradis ce petit espace solitaire où tant d
fois j'avais pleuré. Elle était là au milieu d
tous ces livres, de tous ces vêtements épars
de tous ces meubles délabrés, entre ce
quatre murs si tristes : qu'elle brillait dou
cement dans toute cette pauvreté !

Ces souvenirs, depuis que je l'avais per
due, me poursuivaient sans relâche; il
m'ôtaient le sommeil. Mes livres, mes murs
me parlaient d'elle : je ne pouvais les sup
porter. Mon lit me chassait dans la rue ; j'e
avais horreur quand je n'y pleurais pas.

J'amenai donc là cette fille ; je lui dis d
s'asseoir en me tournant le dos ; je la f
mettre demi-nue. Puis j'arrangeai ma cham
bre autour d'elle comme autrefois pour m
maîtresse. Je plaçai les fauteuils là où i
étaient un certain soir que je me rappelais
En général, dans toutes nos idées de bon
heur il y a un certain souvenir qui domine
un jour, une heure qui a surpassé toute
les autres, ou, sinon, qui en a été comme l

ype et le modèle ineffaçable; un moment st venu, au milieu de tout cela, où l'homme est écrié comme Théodore, dans la comédie e Lope de Vega : « Fortune! mets un clou or à ta roue. »

Ayant ainsi tout disposé, j'allumai un rand feu, et, m'asseyant sur mes talons, je ommençai à m'enivrer d'un désespoir sans ornes. Je descendais jusqu'au fond de mon œur, pour le sentir se tordre et se serrer. ependant je murmurais dans ma tête une omance tyrolienne que ma maîtresse chanait sans cesse :

Altra volta gieri biele,
Bianch' e rossa com' un' fiore ;
Ma ora nò. Non son più biele,
Consumatis dal' amore [1].

J'écoutais l'écho de cette pauvre romance ésonner dans le désert de mon cœur. Je isais : « Voilà le bonheur de l'homme; oilà mon petit paradis; voilà ma fée Mab, 'est une fille des rues. Ma maîtresse ne vaut

1. Autrefois j'étais belle, blanche et rose comme une fleur; nais aujourd'hui non. Je ne suis plus belle, consumée par l'anour.

pas mieux. Voilà ce qu'on trouve au fond du verre où on a bu le nectar des dieux voilà le cadavre de l'amour. »

La malheureuse, m'entendant chanter, se mit à chanter aussi. J'en devins pâle comme la mort; car cette voix rauque et ignoble sortant de cet être qui ressemblait à ma maîtresse, me paraissait comme un symbole de ce que j'éprouvais. C'était la débauche en personne qui lui grasseyait dans la gorge, au milieu d'une jeunesse en fleur. Il me semblait que ma maîtresse, depuis ses perfidies, devait avoir cette voix-là. Je me souvins de Faust, qui, dansant au Broken avec une jeune sorcière nue, lui voit sortir une souris rouge de la bouche.

« Tais-toi! » lui criai-je. Je me levai et m'approchai d'elle; elle s'assit en souriant sur mon lit, et je m'y étendis à ses côtés comme ma propre statue sur mon tombeau.

Je vous le demande, à vous, hommes du siècle, qui, à l'heure qu'il est, courez à vos plaisirs, au bal ou à l'Opéra, et qui ce soir, en vous couchant, lirez pour vous endormir quelque blasphème usé du vieux Voltaire, quelque badinage raisonnable de Paul-Louis

urier, quelque discours économique d'une nmission de nos Chambres, qui respirez, un mot, par quelqu'un de vos pores les ides substances de ce nénufar monstrueux la Raison plante au cœur de nos villes; vous le demande, si par hasard ce livre cur vient à tomber entre vos mains, ne riez pas d'un noble dédain, ne haussez trop les épaules; ne vous dites pas avec p de sécurité que je me plains d'un mal ginaire; qu'après tout la raison humine est la plus belle de nos facultés, et il n'y a de vrai ici-bas que les agiotages la Bourse, les brelans au jeu, le vin de deaux à table, une bonne santé au corps, différence pour autrui, et le soir, au lit, muscles lascifs recouverts d'une peau fumée.

ar, quelque jour, au milieu de votre vie gnante et immobile, il peut passer un p de vent. Ces beaux arbres que vous osez des eaux tranquilles de vos fleuves ubli, la Providence peut souffler dessus; s pouvez être au désespoir, messieurs impassibles; il y a des larmes dans vos x. Je ne vous dirai pas que vos maî-

tresses peuvent vous trahir : ce n'est p
pour vous peine si grande que lorsqu'il vo
meurt un cheval; mais je vous dirai qu'
perd à la Bourse; que, quand on joue av
un brelan, on peut en rencontrer un autr
et, si vous ne jouez pas, pensez que v
écus, votre tranquillité monnayée, vot
bonheur d'or et d'argent, sont chez un ba
quier qui peut faillir, ou dans des fonds p
blics qui peuvent ne pas payer; je vous di
qu'enfin, tout glacés que vous êtes, vo
pouvez aimer quelque chose; il peut se
tendre une fibre au fond de vos entraill
et vous pouvez pousser un cri qui ressem
à de la douleur. Quelque jour, errant da
les rues boueuses, quand les jouissances r
térielles ne seront plus là pour user vo
force oisive, quand le réel et le quotid
vous manqueront, vous pouvez d'avent
en venir à regarder autour de vous avec
joues creuses, et à vous asseoir sur un ba
désert à minuit.

O hommes de marbre, sublimes égoïst
inimitables raisonneurs, qui n'avez jam
fait ni un acte de désespoir, ni une fa
d'arithmétique, si jamais cela vous arri

l'heure de votre ruine ressouvenez-vous Abeilard quand il eut perdu Héloïse. Car l'aimait plus que vous vos chevaux, vos us d'or et vos maîtresses; car il avait rdu, en se séparant d'elle, plus que vous perdrez jamais, plus que votre prince tan ne perdrait lui-même en retombant ne seconde fois des cieux; car il l'aimait un certain amour dont les gazettes ne rlent pas, et dont vos femmes et vos filles aperçoivent pas l'ombre sur nos théâtres dans nos livres; car il avait passé la oitié de sa vie à la baiser sur son front ndide, en lui apprenant à chanter les aumes de David et les cantiques de Saül; r il n'avait qu'elle sur terre; et cependant eu l'a consolé.

Croyez-moi, lorsque, dans vos détresses, us penserez à Abeilard, vous ne verrez s du même œil les doux blasphèmes du ux Voltaire et les badinages de Courier; us sentirez que la raison humaine peut érir les illusions, mais non pas guérir les uffrances; que Dieu l'a faite bonne ména-re, mais non pas sœur de charité. Vous ouverez que le cœur de l'homme, quand

il a dit : « Je ne crois à rien, car je ne vo rien, » n'avait pas dit son dernier mot. Vou chercherez autour de vous quelque cho comme une espérance ; vous irez secouer le portes des églises pour voir si elles branle encore, mais vous les trouverez murée vous penserez à vous faire trappistes, et destinée qui vous raille vous répondra p une bouteille de vin du peuple et une cou tisane.

Et, si vous buvez la bouteille, si vous pr nez la courtisane et l'emmenez dans vot lit, sachez comme il en peut advenir.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

e sentis en m'éveillant le lendemain un
profond dégoût de moi-même, je me trou-
v si avili, si dégradé à mes propres yeux,
qu'une tentation horrible s'empara de moi
au premier mouvement. Je m'élançai hors
du lit, j'ordonnai à la créature de s'habiller
et de partir le plus vite possible; puis je
m'assis, et, comme je promenais des re-
gards désolés sur les murs de la chambre,
je les arrêtai machinalement vers l'angle
où étaient suspendus mes pistolets.
ors même que la pensée souffrante s'a-
vance pour ainsi dire les bras tendus vers
l'anéantissement, lorsque notre âme prend
un parti violent, il semble que, dans l'ac-

tion physique de décrocher une arme, l'apprêter, dans le froid même du fer, semble qu'il y ait une horreur matériel indépendante de la volonté; les doigts préparent avec angoisse, le bras se roid Quiconque marche à la mort, la nature tière recule en lui. Ainsi je ne puis exprim ce que j'éprouvai tandis que cette fille s'h billait, si ce n'est que ce fut comme si m pistolet m'eût dit : « Pense à ce que tu v faire. »

Depuis, en effet, j'ai souvent pensé à qui me serait arrivé si, comme je le voula la créature se fût habillée à la hâte et tirée aussitôt. Sans doute le premier ef de la honte se serait calmé; la tristesse n' pas le désespoir, et Dieu les a unis com des frères, afin que l'un ne nous lais jamais seul avec l'autre. Une fois l'air ma chambre vide de cette femme, m cœur eût été soulagé. Il ne serait resté près de moi que le repentir, à qui l'ar du pardon céleste a défendu de tuer p sonne. Mais sans doute, du moins, j'ét guéri pour la vie; la débauche était p toujours chassée du seuil de ma porte,

ne serais jamais revenu sur le sentiment horreur que sa première visite m'avait piré.

Mais il en arriva tout autrement. La lutte se faisait en moi, les réflexions poi-antes qui m'accablaient, le dégoût, la inte, la colère même (car je ressentais le choses à la fois), toutes ces puissances ales me clouaient sur mon fauteuil; et, dis que j'étais ainsi en proie au plus dan-reux délire, la créature, penchée devant miroir, ne pensait qu'à ajuster de son eux sa robe, et se coiffait en souriant le s tranquillement du monde. Tout ce ma-ge de coquetterie dura plus d'un quart eure, durant lequel j'avais presque fini r l'oublier. Enfin, à quelque bruit qu'elle m'étant retourné avec impatience, je la ai de me laisser seul avec un accent de ère si marqué, qu'elle fut prête en un ment, et tourna le bouton de la porte en envoyant un baiser.

Au même instant, on sonna à la porte érieure. Je me levai précipitamment, et us que le temps d'ouvrir à la créature cabinet où elle se jeta. Desgenais entra

presque aussitôt avec deux jeunes gens d voisinage.

Ces grands courants d'eau que l'on ren contre au milieu des mers ressemblent certains événements de la vie. Fatalité, ha sard, Providence, qu'importe le nom ? Ceu qui croient nier l'un en lui opposant l'autr ne font qu'abuser de la parole. Il n'en es pourtant pas un de ceux-là mêmes qui, e parlant de César ou de Napoléon, ne dis naturellement : « C'était l'homme de la Pr vidence. » Ils croient apparemment que le héros méritent seuls que le ciel s'en occupe et que la couleur de la pourpre attire le dieux comme les taureaux.

Ce que décident ici-bas les plus petite choses, ce que les objets et les circonstance en apparence les moins importants amèner de changements dans notre fortune, il n' a pas, à mon sens, de plus profond abîm pour la pensée. Il en est de nos actions o dinaires comme de petites flèches émoussée que nous nous habituons à envoyer au bu ou à peu près, en sorte que nous en venon à faire de tous ces petits résultats un êtr abstrait et régulier que nous appelons notr

idence ou notre volonté. Puis passe un ıp de vent, et voilà la moindre de ces ches, la plus légère, la plus futile, qui nlève à perte de vue, par delà l'horizon ıs le sein immense de Dieu.

Avec quelle violence nous sommes saisis rs ! Que deviennent ces fantômes de l'or-eil tranquille, la volonté et la prudence? force elle-même, cette maîtresse du nde, cette épée de l'homme dans le com- de la vie, c'est en vain que nous la bran-sons avec colère, que nous tentons de us en couvrir pour échapper au coup qui us menace; une main invisible en écarte pointe, et tout l'élan de notre effort, dé-urné dans le vide, ne sert qu'à nous faire mber plus loin.

Ainsi, au moment où je n'aspirais qu'à laver de la faute que j'avais commise, ut-être même à m'en punir, à l'instant ème où une horreur profonde s'emparait moi, j'appris que j'avais à soutenir une ngereuse épreuve à laquelle je succombai.

Desgenais était radieux; il commença, en tendant sur le sofa, par quelques raille-s sur mon visage, qui, disait-il, n'avait

pas bien dormi. Comme j'étais peu dispos
à soutenir ses plaisanteries, je le priai sèche
ment de me les épargner.

Il n'eut pas l'air d'y prendre garde; mais
sur le même ton, il aborda le sujet qui l'a
menait. Il venait m'apprendre que ma mai
tresse avait eu non-seulement deux amant
à la fois, mais trois, c'est-à-dire qu'elle ava
traité mon rival aussi mal que moi; ce qu
le pauvre garçon ayant appris, il en ava
fait un bruit effroyable, et tout Paris l
savait. Je compris d'abord assez mal c
qu'il me disait, n'écoutant pas attentive
ment; mais lorsque, après le lui avoir fai
répéter jusqu'à trois fois dans le plus gran
détail, je me fus mis exactement au fait d
cette terrible histoire, je demeurai déconte
nancé et si stupéfait que je ne pouvais ré
pondre. Mon premier mouvement fut d'e
rire, car je voyais clairement que je n'avai
aimé que la dernière des femmes; mais i
n'en était pas moins vrai que je l'avai
aimée, et, pour mieux dire, que je l'aimai
encore. « Est-ce possible? » voilà tout c
que je pus trouver.

Les amis de Desgenais confirmèrent alor

ut ce qu'il avait dit. C'était dans sa propre aison que ma maîtresse, surprise entre ses eux amants, avait essuyé de leur part une ène que tout le monde savait par cœur. lle était déshonorée, obligée de quitter ıris, si elle ne voulait s'exposer au plus uel scandale.

Il m'était aisé de voir que, dans toutes ces aisanteries, il y avait une bonne part de dicule répandu sur mon duel au sujet de tte même femme, sur mon invincible pas- on pour elle, enfin sur toute ma conduite son égard. Dire qu'elle méritait les noms s plus odieux, que ce n'était, après tout, ı'une misérable qui en avait fait peut-être nt fois pis que ce qu'on en savait, c'était e faire sentir amèrement que je n'étais ı'une dupe comme tant d'autres.

Tout cela ne me plaisait pas; les jeunes ens, qui s'en aperçurent, y mirent de la scrétion; mais Desgenais avait ses projets; avait pris à tâche de me guérir de mon nour, et il le traitait impitoyablement omme une maladie. Une longue amitié, fon- ée sur des services mutuels, lui donnait des roits, et, comme son motif lui paraissait

louable, il n'hésitait pas à les faire valoir.

Non-seulement donc il ne m'épargnait pas, mais, du moment qu'il vit mon trouble et ma honte, il fit tout au monde pour me pousser sur cette route aussi loin qu'il le put. Mon impatience devint bientôt trop visible pour lui permettre de continuer; il s'arrêta alors, et prit le parti du silence, qui m'irrita encore plus.

A mon tour je fis des questions; j'allais et venais par la chambre. Il m'avait été insupportable d'entendre raconter cette histoire; j'aurais voulu qu'on me la recommençât. Je m'efforçais de prendre tantôt un air riant, tantôt un visage tranquille; mais ce fut en vain. Desgenais était devenu tout à coup muet, après s'être montré le plus détestable bavard. Tandis que je marchais à grands pas, il me regardait avec indifférence, et me laissait me démener dans la chambre comme un renard dans une ménagerie.

Je ne puis dire ce que j'éprouvais. Une femme qui pendant si longtemps avait été l'idole de mon cœur, et qui, depuis que je l'avais perdue, me causait de si vives souffrances, la seule que j'eusse aimée, celle que je voulais

eurer jusqu'à la mort, devenue tout à coup
ie éhontée sans vergogne, le sujet des quo-
pets des jeunes gens, d'un blâme et d'un
andale universels! Il me semblait que je
ntais sur mon épaule l'impression d'un fer
uge, et que j'étais marqué d'un stigmate
ûlant.

Plus je réfléchissais, plus je sentais la nuit
paissir autour de moi. De temps en temps
détournais la tête, et j'entrevoyais un sou-
re glacial ou un regard curieux qui m'ob-
rvait. Desgenais ne me quittait pas; il
mprenait bien ce qu'il faisait : nous nous
nnaissions de longue main; il savait bien
ie j'étais capable de toutes les folies, et
ie l'exaltation de mon caractère pouvait
'entraîner au delà de toutes les bornes, sur
ielque route que ce fût, excepté sur une
ule. Voilà pourquoi il déshonorait ma
uffrance, et en appelait de ma tête à mon
eur.

Lorsqu'il me vit enfin au point où il dési-
it m'amener, il ne tarda pas davantage à
e porter le dernier coup. « Est-ce que l'his-
ire vous déplaît? me dit-il. Voilà le meil-
ur, qui en est la fin. C'est, mon cher

Octave, que la scène chez *** s'est passée un certaine nuit qu'il faisait un beau clair d lune; or, pendant que les deux amants s querellaient de leur mieux chez la dame e parlaient de se couper la gorge à côté d'u bon feu, il paraît qu'on a vu dans la rue un ombre qui se promenait fort tranquillement laquelle vous ressemblait si fort, qu'on en conclu que c'était vous.

— Qui a dit cela? répondis-je, qui m'a v dans la rue?

— Votre maîtresse elle-même; elle le ra conte à qui veut l'entendre, tout aussi gaie ment que nous vous racontons sa propr histoire. Elle soutient que vous l'aimez en core, que vous montez la garde à sa porte enfin... tout ce que vous pensez; qu'il vou suffise de savoir qu'elle en parle publique ment. »

Je n'ai jamais pu mentir, et, toutes les foi qu'il m'est arrivé de vouloir déguiser la vé rité, mon visage m'a toujours trahi. L'amour propre, la honte d'avouer ma faiblesse de vant témoins, me firent cependant faire u effort. « Il est bien certain, me disais-je d'ail leurs, que j'étais dans la rue. Mais, si j'avai

que ma maîtresse était pire encore que je la croyais, je n'y eusse sans doute pas ;. » Enfin je me persuadais qu'on ne pouit m'avoir vu distinctement; je tentai de er. Le rouge me monta à la figure avec e telle force, que je sentis moi-même iutilité de ma feinte. Desgenais en sourit. Prenez garde, lui dis-je, prenez garde! illons pas trop loin! »

Je continuais à marcher comme un fou, je savais à qui m'en prendre; il aurait fallu 'e, et c'était encore plus impossible. En ème temps des signes évidents m'appreient ma faute; j'étais convaincu. « Est-ce ie je le savais? m'écriai-je, est-ce que je vais que cette misérable... »

Desgenais pinça les lèvres comme pour gnifier : « Vous en saviez assez. »

Je demeurai court, balbutiant à tout moent une phrase ridicule. Mon sang, excité puis un quart d'heure, commençait à battre ins mes tempes avec une force dont je ne pondais plus.

« Moi dans la rue, baigné de larmes, au désspoir! et pendant ce temps-là cette renintre chez elle! Quoi! cette nuit même,

raillé par elle! elle railler! Vraiment, Desg
nais! vous ne rêvez pas? Est-ce vrai? est-
possible? Qu'en savez-vous? »

Ainsi parlant au hasard, je perdais la têt
et pendant ce temps-là une colère insu
montable me dominait de plus en plus. Enf
je m'assis épuisé, les mains tremblantes.

« Mon ami, me dit Desgenais, ne pren
pas la chose au sérieux. Cette vie solitai
que vous menez depuis deux mois vous
fait beaucoup de mal : je le vois, vous av
besoin de distractions. Venez ce soir soup
avec nous, et demain déjeuner à la car
pagne. »

Le ton dont il prononça ces paroles me
plus de mal que tout le reste. Je sentis q
je lui faisais pitié, et qu'il me traitait comm
un enfant.

Immobile, assis à l'écart, je faisais
vains efforts pour prendre quelque empi
sur moi-même. « Eh quoi! pensais-je, tra
par cette femme, empoisonné de consei
horribles, n'ayant trouvé nulle part de r
fuge, ni dans le travail ni dans la fatigu
quand j'ai pour unique sauvegarde, à vin
ans, contre le désespoir et la corruption, ur

nte et affreuse douleur, ô Dieu! c'est
te douleur même, cette relique sacrée de
souffrance, qu'on vient me briser dans
mains! Ce n'est plus à mon amour, c'est
non désespoir qu'on insulte! Railler! elle
ller quand je pleure! » Cela me paraissait
royable. Tous les souvenirs du passé me
luaient au cœur quand j'y pensais. Il me
nblait voir se lever l'un après l'autre les
ctres de nos nuits d'amour; ils se pen-
aient sur un abîme sans fond, éternel,
ir comme le néant; et sur les profon-
urs de l'abîme voltigeait un éclat de rire
ux et moqueur : « Voilà ta récompense! »
Si on m'avait appris seulement que le
nde se moquait de moi, j'aurais répondu:
Tant pis pour lui, » et ne m'en serais pas
trement fâché; mais on m'apprenait en
me temps que ma maîtresse n'était
'une infâme. Ainsi, d'une part, le ridicule
it public, avéré, constaté par deux té-
oins, qui, avant de raconter qu'ils m'a-
ient vu, ne pouvaient manquer de dire en
elle occasion: le monde avait raison contre
oi; et, d'une autre part, que pouvais-je lui
pondre? à quoi me rattacher? en quoi me

renfermer? que faire lorsque le centre de vie, mon cœur lui-même, était ruiné, anéanti? Que dis-je? lorsque cette fem pour laquelle j'aurais tout bravé, le ridic comme le blâme, pour laquelle j'au laissé une montagne de misère s'amonce sur moi; lorsque cette femme, que j'aim et qui en aimait un autre, et à qui je demandais pas de m'aimer, de qui je ne v lais rien que la permission de pleurer à porte, rien que de me laisser vouer l d'elle ma jeunesse à son souvenir, et écr son nom, son nom seul sur le tombeau mes espérances!... Ah! lorsque j'y songe je me sentais mourir; c'était cette fem qui me raillait; c'était elle qui, la premiè me montrait au doigt, me signalait à ce foule oisive, à ce peuple vide et ennuyé, s'en va ricanant autour de tout ce qui méprise et l'oublie; c'était elle, c'étaient lèvres tant de fois collées sur les mienn c'était ce corps, cette âme de ma vie, chair et mon sang, c'était de là que sort l'injure; oui, la dernière de toutes, la p lâche et la plus amère, le rire sans pitié crache au visage de la douleur.

us je m'enfonçais dans mes pensées, et ma colère augmentait. Est-ce de la co- qu'il faut dire? car je ne sais quel nom e le sentiment qui m'agitait. Ce qu'il y certain, c'est qu'un besoin désordonné vengeance finit par prendre le dessus. omment me venger d'une femme? J'au- payé ce qu'on aurait voulu pour avoir à disposition une arme qui pût l'atteindre; s quelle arme? Je n'en avais aucune, pas ne celle qu'elle avait employée; je ne vais lui répondre en sa langue.

out à coup j'aperçus une ombre derrière ideau de la porte vitrée; c'était la créa- e qui attendait dans le cabinet.

e l'avais oubliée. « Écoutez! m'écriai-je me levant dans un transport; j'ai aimé, aimé comme un fou, comme un sot. J'ai rité tout le ridicule que vous voudrez. is, par le ciel! il faut que je vous montre lque chose qui vous prouvera que je ne s pas encore si sot que vous croyez. »

n disant cela, je frappai du pied la porte rée qui céda, et je leur montrai cette fille s'était blottie dans un coin.

Entrez donc là-dedans, dis-je à Desge-

nais; vous qui me trouvez fou d'aimer
femme et qui n'aimez que les filles
voyez-vous pas votre suprême sagesse
traîne par là sur ce fauteuil? Demande
si ma nuit tout entière s'est passée sou
fenêtres de ***; elle vous en dira que
chose. Mais ce n'est pas tout, ajoutai-j
n'est pas tout ce que j'ai à vous dire.
avez ce soir un souper, demain une p
de campagne; j'y vais, et croyez-moi,
je ne vous quitte pas d'ici là. Nous ne
séparerons pas, nous allons passer la j
née ensemble; vous aurez des fleurets,
cartes, des dés, du punch, ce que vous
drez, mais vous ne vous en irez pas. É
vous à moi? moi à vous; tope! J'ai vo
faire de mon cœur le mausolée de m
amour; mais je jetterai mon amour d
une autre tombe, ô Dieu de justice! qu
je devrais la creuser dans mon cœur. »

A ces mots je me rassis, tandis qu'ils
traient dans le cabinet, et je sentis comb
l'indignation qui se soulage peut nous d-
ner de joie. Quant à celui qui s'étonnera q
partir de ce jour j'aie changé complétem
ma vie, il ne connaît pas le cœur de l'hom

ne sait pas qu'on peut hésiter vingt ans
e un pas, mais non reculer quand on
it.

CHAPITRE II

pprentissage de la débauche ressemble
vertige : on y ressent d'abord je ne
uelle terreur mêlée de volupté, comme
ne tour élevée. Tandis que le liberti-
honteux et secret avilit l'homme le
noble, dans le désordre franc et hardi,
ce qu'on peut nommer la débauche en
air, il y a quelque grandeur, même
le plus dépravé. Celui qui, à la nuit
née, s'en va, le manteau sur le nez,
incognito sa vie et secouer clandesti-
nt l'hypocrisie de la journée, ressemble
Italien qui frappe son ennemi par der-
, n'osant le provoquer en duel. Il y a
assassinat dans le coin des bornes et
l'attente de la nuit; au lieu que, dans
ureur des orgies bruyantes, on croirait
que à un guerrier; c'est quelque chose
ent le combat, une apparence de lutte

superbe. « Tout le monde le fait, et
cache; fais-le, et ne t'en cache pas. » A
parle l'orgueil, et, une fois cette cuir
endossée, voilà le soleil qui y reluit.

On raconte que Damoclès voyait une
sur sa tête; c'est ainsi que les libertins
blent avoir au-dessus d'eux je ne sais
qui leur crie sans cesse : « Va, va toujo
je tiens à un fil. » Ces voitures de mas
qu'on voit au temps du carnaval son
fidèle image de leur vie. Un carrosse dél
ouvert à tout vent, des torches flamboya
éclairant des têtes plâtrées; ceux-là ri
ceux-ci chantent; au milieu s'agitent co
des femmes : ce sont en effet des reste
femmes, avec des semblants presque
mains. On les caresse, on les insulte; o
sait ni leur nom ni qui elles sont. Tout
flotte et se balance sous la résine brûla
dans une ivresse qui ne pense à rien, et
laquelle, dit-on, veille un dieu. On a
par moments de se pencher et de s'emb
ser; il y en a un de tombé dans un ca
qu'importe? on vient de là, on va là, e
chevaux galopent.

Mais, si le premier mouvement est l'é

ent, le second est l'horreur, et le troi-e la pitié. Il y a là en effet tant de, ou plutôt un si étrange abus de la, qu'il arrive souvent que les carac-les plus nobles et les organisations les belles s'y laissent prendre. Cela leur ît hardi et dangereux; ils se font ainsi ligues d'eux-mêmes; ils s'attachent sur la uche comme Mazeppa sur sa bête sau-; ils s'y garrottent, ils se font cen-es; et ils ne voient ni la route de sang les lambeaux de leur chair tracent sur rbres, ni les yeux des loups qui se tei-t de pourpre à leur suite, ni le désert, s corbeaux.

ncé dans cette vie par les circonstances j'ai dites, j'ai à dire maintenant ce que i vu.

a première fois que j'ai vu de près ces mblées fameuses qu'on appelle les bals qués des théâtres, j'avais entendu parler débauches de la Régence, et d'une reine France déguisée en marchande de vio-s. Je trouvai là des marchandes de vio-s déguisées en vivandières. Je m'atten-à du libertinage, mais en vérité il n'y

en a point là. Ce n'est pas du libertina que de la suie, des coups et des filles iv mortes sur des bouteilles cassées.

La première fois que j'ai vu des déba ches de table, j'avais entendu parler des s pers d'Héliogabale, et d'un philosophe de Grèce qui avait fait des plaisirs des sens u espèce de religion de la nature. Je m' tendais à quelque chose comme de l'oul sinon comme de la joie; je trouvai là qu'il y a de pire au monde, l'ennui tâcha de vivre, et des Anglais qui se disaient: « fais ceci ou cela, donc je m'amuse. J payé tant de pièces d'or, donc je ressens ta de plaisir. » Et ils usent leur vie sur ce meule.

La première fois que j'ai vu des cour sanes, j'avais entendu parler d'Aspasie, s'asseyait sur les genoux d'Alcibiade en d cutant avec Socrate. Je m'attendais à qu que chose de dégourdi, d'insolent, mais gai, de brave et de vivace, à quelque ch comme le petillement du vin de Champag je trouvai une bouche béante, un œil f et des mains crochues.

La première fois que j'ai vu des cour

nes titrées, j'avais lu Boccace et Bandello;
ant tout j'avais lu Shakspeare. J'avais rêvé
es belles fringantes, à ces chérubins de
fer, à ces viveuses pleines de désinvol-
e, à qui les cavaliers du Décaméron pré-
tent l'eau bénite au sortir de la messe.
vais crayonné mille fois de ces têtes si
tiquement folles, si inventrices dans leur
lace, de ces maîtresses têtes fêlées qui
s décochent tout un roman dans une
lade, et qui ne marchent dans la vie que
flots et par secousses, comme des sirènes
loyantes. Je me souvenais de ces fées des
uvelles nouvelles, qui sont toujours grises
mour, si elles n'en sont pas ivres. Je
uvai des écriveuses de lettres, des ar-
geuses d'heures précises, qui ne savent
mentir à des inconnus, et enfouir leurs
sesses dans leur hypocrisie, et qui ne
ent dans tout cela qu'à se donner et à
lier.

a première fois que je suis entré au jeu,
ais entendu parler de flots d'or, de for-
es faites en un quart d'heure, et d'un sei-
ur de la cour de Henri IV qui gagna sur
carte cent mille écus que lui coûtait

son habit. Je trouvai un vestiaire où l
ouvriers qui n'ont qu'une chemise loue
un habit à vingt sous la soirée, des genda
mes assis à la porte, et des affamés joua
un morceau de pain contre un coup de p
tolet.

La première fois que j'ai vu une assem
blée quelconque, publique ou non, ouver
à quelqu'une des trente mille femmes c
ont, à Paris, permission de se vendre, j
vais entendu parler des saturnales de tc
temps, de toutes les orgies possibles, depı
Babylone jusqu'à Rome, depuis le temple
Priape jusqu'au Parc-aux-Cerfs, et j'av
toujours vu écrit au seuil de la porte
seul mot : « Plaisir. » Je n'ai trouvé n
plus de ce temps-ci qu'un seul mot : « Pr
titution ; » mais je l'y ai toujours vu in
façable, non pas gravé dans ce fier mé
qui porte la couleur du soleil, mais dans
plus pâle de tous, celui que la froide lumiè
de la nuit semble avoir teint de ses rayo
blafards, l'argent.

La première fois que j'ai vu le peuple
c'était par une affreuse matinée, le mercr
des Cendres, à la descente de la Courtille

bait depuis la veille au soir une pluie fine laciale ; les rues étaient des mares de s. Les voitures de masques défilaient -mêle, en se heurtant, en se froissant, e deux longues haies d'hommes et de nes hideux, debout sur les trottoirs. e muraille de spectateurs sinistres avait, ses yeux rouges de vin, une haine de ti- Sur une lieue de long tout cela gromme- tandis que les roues des carrosses leur uraient la poitrine sans qu'ils fissent un n arrière. J'étais debout sur la banquette, iture découverte ; de temps en temps omme en haillons sortait de la haie, vomissait un torrent d'injures au visage, nous jetait un nuage de farine. Bientôt reçûmes de la boue ; cependant nous tions toujours, gagnant l'Ile-d'Amour et li bois de Romainville, où tant de doux rs sur l'herbe se donnaient autrefois. de nos amis, assis sur le siége, tomba, isque de se tuer, sur le pavé. Le peuple récipita sur lui pour l'assommer : il t y courir et l'entourer. Un des sonneurs rompe qui nous précédaient à cheval t un pavé sur l'épaule : la farine man-

quait. Je n'avais jamais entendu parler rien de semblable à cela.

Je commençai à comprendre le siècle, e savoir en quel temps nous vivons.

CHAPITRE III

Desgenais avait organisé à sa maison campagne une réunion de jeunes gens. l meilleurs vins, une table splendide, le j la danse, les courses à cheval, rien n'y ma quait. Desgenais était riche et d'une gran magnificence. Il avait une hospitalité antic avec des mœurs de ce temps-ci. D'aille on trouvait chez lui les meilleurs livr sa conversation était celle d'un homme i truit et élevé. C'était un problème que homme.

J'avais apporté chez lui une humeur ta turne que rien ne pouvait surmonter ; i respecta scrupuleusement. Je ne répond pas à ses questions, il ne m'en fit plu l'important pour lui était que j'eusse oub ma maîtresse. Cependant j'allais à la chas

je me montrais à table aussi bon convive que les autres ; il ne m'en demandait pas davantage.

Il ne manque pas dans le monde de gens pareils, qui prennent à cœur de vous rendre un service, et qui vous jetteraient sans regards le plus lourd pavé pour écraser la mouche qui vous pique. Ils ne s'inquiètent que de vous empêcher de mal faire ; c'est-à-dire qu'ils n'ont point de repos qu'ils ne vous aient rendu semblable à eux. Arrivés à ce but, n'importe par quel moyen, ils se frottent les mains, et l'idée ne leur viendrait pas que vous puissiez être tombé de mal en pis ; tout cela de bonne amitié.

C'est un des grands malheurs de la jeunesse sans expérience que de se figurer le monde d'après les premiers objets qui la frappent ; mais il y a aussi, il faut l'avouer, une race d'hommes bien malheureux : ce sont ceux qui, en pareil cas, sont toujours là pour dire à la jeunesse : « Tu as raison de croire au mal, et nous savons ce qui en est. » J'ai entendu parler, par exemple, de quelque chose de singulier : c'était comme un milieu entre le bien et le mal, un certain arrange-

ment entre les femmes sans cœur et hommes dignes d'elles ; ils appelaient cel sentiment passager. Ils en parlaient com d'une machine à vapeur inventée par carrossier ou un entrepreneur de bâtime Ils me disaient : « On convient de ceci ou cela, on prononce telles phrases qui en f répondre telles autres, on écrit des lettre telle façon, on se met à genoux de telle tre. » Tout cela était réglé comme une rade ; ces braves gens avaient des chev gris.

Cela me fit rire. Malheureusement p moi, je ne puis dire à une femme que méprise que j'ai de l'amour pour elle, mê en sachant que c'est une convention et qu' ne s'y trompera pas. Je n'ai jamais mi genou en terre sans y mettre le cœur. Ai cette classe de femmes qu'on appelle faci m'est inconnue, ou, si je m'y suis lai prendre, c'est sans le savoir et par sim cité.

Je comprends qu'on mette son âme côté, mais non qu'on y touche. Qu'il y de l'orgueil à le dire, cela est possible n'entends ni me vanter ni me rabaisser.

s par-dessus tout les femmes qui rient de
nour, et leur permets de me le rendre ; il
aura jamais de dispute entre nous.
Ces femmes-là sont bien au-dessous des
urtisanes : les courtisanes peuvent mentir,
ces femmes-là aussi ; mais les courtisanes
uvent aimer, et ces femmes-là ne le peuvent
s. Je me souviens d'une qui m'aimait, et
i disait à un homme trois fois plus riche
e moi, avec lequel elle vivait : « Vous m'en-
yez, je vais trouver mon amant. » Cette
le-là valait mieux que bien d'autres qu'on
paye pas.
Je passai la saison entière chez Desgenais,
j'appris que ma maîtresse était partie, et
'elle était sortie de France ; cette nouvelle
e laissa dans le cœur une langueur qui ne
e quitta plus.
A l'aspect de ce monde si nouveau pour
oi qui m'entourait à cette campagne, je me
ntis pris d'abord d'une curiosité bizarre,
iste et profonde, qui me faisait regarder de
avers comme un cheval ombrageux. Voici
première chose qui y donna lieu.
Desgenais avait alors une très-belle maî-
esse, qui l'aimait beaucoup : un soir que je

me promenais avec lui, je lui dis que je
trouvais telle qu'elle était, c'est-à-dire adm
rable, tant par sa beauté que par son att
chement pour lui. Bref, je fis son éloge av
chaleur, et lui donnai à entendre qu'il deva
s'en trouver heureux.

Il ne me répondit rien. C'était sa manièr
et je le connaissais pour le plus sec des hon
mes. La nuit venue et chacun retiré, il
avait un quart d'heure que j'étais couch
lorsque j'entendis frapper à ma porte. J
criai qu'on entrât, croyant à quelque visiteu
pris d'insomnie.

Je vis entrer une femme plus pâle que l
mort, à demi nue, et un bouquet à la mair
Elle vint à moi, et me présenta son bouquet
un morceau de papier y était attaché, su
lequel je trouvai ce peu de mots : « A Octave
son ami Desgenais, à charge de revanche.

Je n'eus pas plus tôt lu, qu'un éclair m
frappa l'esprit. Je compris tout ce qu'il
avait dans cette action de Desgenais, m'en
voyant ainsi sa maîtresse et m'en faisan
une sorte de cadeau à la turque, sur quelque
paroles que je lui avais dites. Du caractèr
que je lui savais, il n'y avait là ni ostentation

générosité ni trait de rouerie ; il n'y avait 'une leçon. Cette femme l'aimait ; je lui avais fait l'éloge, et il voulait m'appren- à ne pas l'aimer, soit que je la prisse, t que je la refusasse.

Cela me donna à penser ; cette pauvre fille urait, et n'osait essuyer ses larmes, de ır de m'en faire apercevoir. De quoi ait-il menacée pour la déterminer à venir? l'ignorais. « Mademoiselle, lui dis-je, il ne it pas vous chagriner. Allez chez vous, et craignez rien. » Elle me répondit que, si sortait de ma chambre avant le lende- in matin, Desgenais la renverrait à Paris ; sa mère était pauvre, et qu'elle ne pou- t s'y résoudre. « Très-bien, lui dis-je, vo- mère est pauvre, vous aussi probablement, sorte que vous obéiriez à Desgenais si je lais. Vous êtes belle, et cela pourrait me ter. Mais vous pleurez, et, vos larmes ant pas pour moi, je n'ai que faire du te. Allez-vous-en, et je me charge d'empê- r qu'on ne vous renvoie à Paris. »

'est une chose qui m'est particulière, que néditation, qui, chez le plus grand nom- , est une qualité ferme et constante de

l'esprit, n'est en moi qu'un instinct indépe
dant de ma volonté, et qui me saisit p
accès comme une passion violente. Elle
vient par intervalles, à son heure, malg
moi, et n'importe où. Mais là où elle vie
je ne puis rien contre elle. Elle m'entraîne
bon lui semble et par le chemin qu'elle ve

Cette femme partie, je me mis sur m
séant. « Mon ami, me dis-je, voilà ce q
Dieu t'envoie. Si Desgenais ne t'avait
voulu donner sa maîtresse, il ne se tromp
peut-être pas en croyant que tu en ser
devenu amoureux.

« L'as-tu bien regardée ? Un sublime
divin mystère s'est accompli dans les entra
les qui l'ont conçue. Un pareil être coût
la nature ses plus vigilants regards mat
nels ; cependant l'homme qui veut te gué
n'a rien trouvé de mieux que de te pous
sur ses lèvres pour y désapprendre à aim

« Comment cela se fait-il ? D'autres
toi l'ont admirée sans doute, mais ils
couraient aucun risque ; elle pouvait essa
sur eux toutes les séductions qu'elle voula
toi seul étais en danger.

« Il faut pourtant, quelle que soit sa

ce Desgenais ait un cœur, puisqu'il vit. quoi diffère-t-il de toi? C'est un homme ne croit à rien, ne craint rien, qui n'a ni souci ni un ennui peut-être, et il est clair une légère piqûre au talon le remplirait terreur; car, si son corps l'abandonnait, deviendrait-il? Il n'y a en lui de vivant le corps. Quelle est donc cette créature traite son âme comme les flagellants leur ir? Est-ce qu'on peut vivre sans tête?

Pense à cela. Voilà un homme qui tient ns ses bras la plus belle femme du monde; st jeune et ardent; il la trouve belle, il ui dit; elle lui répond qu'elle l'aime. Là-sus quelqu'un lui frappe sur l'épaule, et dit : « C'est une fille. » Rien de plus, il sûr de lui. Si on lui avait dit : « C'est une poisonneuse, » il l'eût peut-être aimée, il lui en donnera pas un baiser de moins; is c'est une fille, et il ne sera pas plus stion d'amour que de l'étoile de Saturne.

Qu'est-ce que c'est donc que ce mot-là? mot juste, mérité, positif, flétrissant, ccord. Mais enfin, quoi? un mot, pour-it. Tue-t-on un corps avec un mot?

Et si tu l'aimes, toi, ce corps? On te

verse un verre de vin, et on te dit : « N'air
pas cela, on en a quatre pour six francs
Et si tu te grises?

« Mais ce Desgenais aime sa maîtres
puisqu'il la paye; il a donc une façon d'a
mer particulière? Non, il n'en a pas; sa f
çon d'aimer n'est pas de l'amour, et il n'
ressent pas plus pour la femme qui le m
rite que pour celle qui en est indigne.
n'aime personne, tout simplement.

« Qui l'a donc amené là? est-il né ain
ou l'est-il devenu? Aimer est aussi natu
que de boire et de manger. Ce n'est pas
homme. Est-ce un avorton ou un géan
Quoi! toujours sûr de ce corps impassibl
Vraiment, jusqu'à se jeter sans danger da
les bras d'une femme qui l'aime? Quoi! sa
pâlir? Jamais d'autre échange que de l'
contre de la chair? Quel festin est-ce donc q
sa vie, et quels breuvages y boit-on dans s
coupes? Le voilà, à trente ans, comme
vieux Mithridate: les poisons des vipères l
sont amis et familiers.

« Il y a là un grand secret, mon enfan
une clef à saisir. De quelques raisonnemen
qu'on puisse étayer la débauche, on pro

a qu'elle est naturelle un jour, une heure, soir, mais non demain, ni tous les jours. n'y a pas un peuple sur la terre qui n'ait nsidéré la femme ou comme la compagne a consolation de l'homme, ou comme l'instument sacré de sa vie, et, sous ces deux mes, qui ne l'ait honorée. Cependant voilà guerrier armé qui saute dans l'abîme que u a creusé de ses mains entre l'homme et nimal; autant vaudrait renier la parole. el Titan muet est-ce donc, pour oser refuler sous les baisers du corps l'amour de pensée, et pour se planter sur les lèvres le gmate qui fait la brute, le sceau du silence ernel?

Il y a là un mot à savoir. Il souffle làssous le vent de ces forêts lugubres qu'on pelle corporations secrètes, un de ces mysres que les anges de destruction se chuotent à l'oreille lorsque la nuit descend sur terre. Cet homme est pire ou meilleur e Dieu ne l'a fait. Ses entrailles sont mme celles des femmes stériles, ou la nare ne les a qu'ébauchées, ou il s'y est distillé ns l'ombre quelque herbe vénéneuse.

« Eh bien, ni le travail ni l'étude n'ont pu

te guérir, mon ami. Oublier et apprendı voilà ta devise. Tu feuilletais des livr morts; tu es trop jeune pour les ruines. R garde autour de toi, le pâle troupeau d hommes t'environne. Les yeux des sphi étincellent au milieu des hiéroglyphes divin déchiffre le livre de vie! Courage, écolie lance-toi dans le Styx, le fleuve invuln rable, et que ses flots en deuil te mènent la mort ou à Dieu. »

CHAPITRE IV

« Tout ce qu'il y avait de bien en cela, su posé qu'il pût y en avoir quelqu'un, c'e que ces faux plaisirs étaient des semenc de douleurs et d'amertumes qui me fat guaient à n'en pouvoir plus. » Telles sont l simples paroles que dit, à propos de sa je nesse, l'homme le plus homme qui ait j mais été, saint Augustin. De ceux qui o fait comme lui, peu diraient ces paroles, to les ont dans le cœur; je n'en trouve pa d'autres dans le mien.

evenu à Paris, au mois de décembre, ès la saison, je passai l'hiver en parties plaisir, en mascarades, en soupers, quit- t rarement Desgenais, qui était enchanté moi ; je ne l'étais guère. Plus j'allais, plus me sentais de souci. Il me sembla, au ıt de bien peu de temps, que ce monde si ange, qui au premier aspect m'avait paru abîme, se resserrait, pour ainsi dire, à que pas ; là où j'avais cru voir un spectre, nesure que j'avançais, je ne voyais qu'une bre.

Desgenais me demandait ce que j'avais. t vous, lui disais-je, qu'avez-vous ? Vous ıvient-il de quelque parent mort ? n'auriez- us pas quelque blessure que l'humidité t rouvrir ? »

Alors il me semblait parfois qu'il m'en- ıdait sans me répondre. Nous nous jetions r une table, buvant à en perdre la tête ; au lieu de la nuit nous prenions des chevaux poste, et nous allions déjeuner à dix ou uze lieues dans la campagne ; en reve- nt, au bain, de là à table, de là au jeu, là au lit ; et quand j'étais au bord du ien.... alors je poussais le verrou de la

porte, je tombais à genoux et je pleura
C'était ma prière du soir.

Chose étrange! je mettais de l'orguei
passer pour ce qu'au fond je n'étais pas
tout; je me vantais de faire pis que je ne f
sais, et je trouvais à cette forfanterie un pl
sir bizarre, mêlé de tristesse. Lorsque j'av
réellement fait ce que je racontais, je ne s
tais que de l'ennui; mais, lorsque j'inve
tais quelque folie, comme une histoire
débauche ou le récit d'une orgie à laque
je n'avais pas assisté, il me semblait que j
vais le cœur plus satisfait, je ne sais pourqu

Ce qui me faisait le plus de mal, c'ét
lorsque, dans une partie de plaisir, nous
lions dans quelque lieu aux environs
Paris où j'avais été autrefois avec ma m
tresse. Je devenais stupide, je m'en all
seul, à l'écart, regardant les buissons et l
troncs d'arbre avec une amertume sans bo
nes, jusqu'à les frapper du pied comme po
les mettre en poussière. Puis je revenais, r
pétant cent fois de suite entre mes dent
« Dieu ne m'aime guère, Dieu ne m'aim
guère! » Je demeurais alors des heures sa
parler.

Cette idée funeste, que la vérité c'est la
dité, me revenait à propos de tout. « Le
nde, me disais-je, appelle son fard vertu,
ı chapelet religion, son manteau traî-
nt convenance· L'honneur et la morale
nt ses femmes de chambre; il boit dans
ı vin les larmes des pauvres d'esprit qui
oient en lui; il se promène les yeux
ssés tant que le soleil est au ciel; il va
l'église, au bal, aux assemblées, et le
r arrive, il dénoue sa robe, et on aper-
t une bacchante nue avec deux pieds de
uc. »

Mais en parlant ainsi je me faisais horreur
noi-même; car je sentais que, si le corps
it sous l'habit, le squelette était sous le
rps. « Est-ce possible que ce soit là tout? »
demandais-je malgré moi. Puis je ren-
is à la ville, je rencontrais sur mon che-
n une jolie fillette donnant le bras à sa
re, je la suivais des yeux en soupirant,
je redevenais comme un enfant.

Quoique j'eusse pris avec mes amis des
bitudes de tous les jours, et que nous
ssions réglé notre désordre, je ne laissais
s d'aller dans le monde. La vue des

femmes m'y causait un trouble insupp
table; je ne leur touchais la main qu
tremblant. Mon parti était pris de n'aim
plus jamais.

Cependant je revins un certain soir d
bal avec le cœur si malade, que je sentis c
c'était de l'amour. Je m'étais trouvé à s
per auprès d'une femme, la plus charma
et la plus distinguée dont le souvenir
soit resté. Lorsque je fermai les yeux p
m'endormir, je la vis devant moi. Je me c
perdu ; je résolus aussitôt de ne plus la renc
trer, d'éviter tous les lieux où je savais qu'e
allait. Cette sorte de fièvre dura quinze jou
pendant lesquels je restai presque consta
ment étendu sur mon canapé, et me r
pelant sans fin, malgré moi, jusqu'a
moindres mots que j'avais échangés a
elle.

Comme il n'y a pas d'endroits sous le c
où l'on s'occupe de son voisin autant q
Paris, il ne se passa pas longtemps ava
que les gens de ma connaissance, qui
rencontraient avec Desgenais, n'eussent c
claré que j'étais le plus grand libertin. J'a
mirai en cela l'esprit du monde : autant j

s passé pour niais et pour novice lors de
a rupture avec ma maîtresse, autant je pas-
s maintenant pour insensible et endurci.
en venait à me dire qu'il était bien clair
e jamais je n'avais aimé cette femme, que
me faisais sans doute un jeu de l'amour, ce
i était un grand éloge que l'on croyait
adresser ; et le pire de l'affaire, c'est que
tais gonflé d'une vanité si misérable, que
la me charmait.

Ma prétention était de passer pour blasé,
même temps que j'étais plein de désirs et
e mon imagination exaltée m'emportait
rs de toutes limites. Je commençai à
re que je ne pouvais faire aucun cas des
mmes ; ma tête s'épuisait en chimères que
disais préférer à la réalité. Enfin mon uni-
e plaisir était de me dénaturer. Il suffisait
'une pensée fût extraordinaire, qu'elle
oquât le sens commun, pour que je m'en
se aussitôt le champion, au risque d'avan-
r les sentiments les plus blâmables.

Mon plus grand défaut était l'imitation de
ut ce qui me frappait, non pas par sa
auté, mais par son étrangeté, et, ne vou-
nt pas m'avouer imitateur, je me perdais

dans l'exagération, afin de paraître origin
A mon gré, rien n'était bon ni même pass
ble ; rien ne valait la peine de tourner la têt
cependant, dès que je m'échauffais dans u
discussion, il semblait qu'il n'y eût pas da
la langue française d'expression assez am
poulée pour louer ce que je soutenais ; ma
il suffisait de se ranger à mon avis po
faire tomber toute ma chaleur.

C'était une suite naturelle de ma condui
Dégoûté de la vie que je menais, je ne voula
pourtant pas en changer :

> Simigliante a quella 'nferma
> Che non può trovar posa in su le piume,
> Ma con dar volta suo dolore scherma.
>
> DANTE.

Ainsi je tourmentais mon esprit pour l
donner le change, et je tombais dans tous l
travers pour sortir de moi-même.

Mais tandis que ma vanité s'occupait ain
mon cœur souffrait, en sorte qu'il y ava
presque constamment en moi un homme q
riait et un autre qui pleurait. C'était comm
un contre-coup perpétuel de ma tête à mo
cœur. Mes propres railleries me faisaie

elquefois une peine extrême, et mes cha-
ins les plus profonds me donnaient envie
éclater de rire.

Un homme se vantait un jour d'être inac-
ssible aux craintes superstitieuses et de
avoir peur de rien; ses amis mirent dans
n lit un squelette humain, puis se postèrent
ns une chambre voisine pour le guetter
rsqu'il rentrerait. Ils n'entendirent aucun
uit; mais, le lendemain matin, lorsqu'ils
trèrent dans sa chambre, ils le trouvèrent
essé sur son séant et jouant avec les osse-
ents : il avait perdu la raison.

Il y avait en moi quelque chose de sembla-
e à cet homme, si ce n'est que mes osselets
voris étaient ceux d'un squelette bien-aimé;
étaient les débris de mon amour, tout ce
ui restait du passé.

Il ne faut pourtant pas dire que dans tout
e désordre il n'y eût pas de bons moments.
es compagnons de Desgenais étaient des
eunes gens de distinction, bon nombre
taient artistes. Nous passions quelquefois
nsemble des soirées délicieuses, sous pré-
exte de faire les libertins. L'un d'eux était
lors épris d'une belle cantatrice qui nous

charmait par sa voix fraîche et mélan
colique. Que de fois nous sommes restés
assis en cercle, à l'écouter, tandis que l
table était dressée ! Que de fois l'un de nous
au moment où les flacons se débouchaient
tenait à la main un volume de Lamartine e
lisait d'une voix émue ! Il fallait voir alor
comme toute autre pensée disparaissait ! Le
heures s'envolaient pendant ce temps-là ; e
quand nous nous mettions à table, les singu
liers libertins que nous faisions ! nous n
disions mot, et nous avions des larmes dan
les yeux.

Desgenais surtout, habituellement le plu
froid et le plus sec des hommes, était in
croyable ces jours-là. Il se livrait à des sen
timents si extraordinaires, qu'on eût dit u
poëte en délire. Mais, après ces expansions
il arrivait qu'il se sentait pris d'une joie fu
rieuse. Il brisait tout dès que le vin l'avai
échauffé ; le génie de la destruction lui sor
tait tout armé de la tête ; et je l'ai vu quel
quefois, au milieu de ses folies, lancer un
chaise dans une fenêtre fermée avec un va
carme à faire sauver.

Je ne pouvais m'empêcher de faire de ce

nme un bizarre sujet d'étude. Il me parais- comme le type marqué d'une classe de s qui devaient exister quelque part, mais m'étaient inconnus. On ne savait, lorsqu'il ssait, si c'était le désespoir d'un malade la lubie d'un enfant gâté.

l se montrait particulièrement les jours fête dans un état d'excitation nerveuse le poussait à se conduire comme un itable écolier. Son sang-froid était alors nourir de rire. Il me persuada un jour de tir à pied tous deux, seuls à la brune, ublés de costumes grotesques, avec des asques et des instruments de musique. us nous promenâmes ainsi toute la nuit, avement, au milieu du plus affreux chari- ri. Nous trouvâmes un cocher d'une voi- re de place endormi sur son siége; nous telâmes les chevaux; après quoi, feignant sortir d'un bal, nous l'appelâmes à grands is. Le cocher s'éveilla, et, au premier up de fouet qu'il donna, ses chevaux par- rent au trot, le laissant ainsi perché sur n siége. Nous fûmes le même soir aux hamps-Elysées; Desgenais, voyant passer ne autre voiture, l'arrêta, ni plus ni moins

qu'un voleur; il intimida le cocher pas s menaces, et le força de descendre et de mettre à plat ventre. C'était un jeu à faire tuer. Cependant il ouvrit la voiture, nous trouvâmes dedans un jeune homr et une dame immobiles de frayeur. Il r dit alors de l'imiter, et, ayant ouve les deux portières, nous commençâmes entrer par une porte et à sortir par l'aut en sorte que dans l'obscurité les pauvr gens du carrosse croyaient à une processi de bandits.

Je me figure que les hommes qui dise que le monde donne de l'expérience doive être bien étonnés qu'on les croie. Le mon n'est que tourbillons, et il n'y a aucun ra port entre ces tourbillons; tout s'en va p bandes comme des volées d'oiseaux. Les d férents quartiers d'une ville ne se resser blent même pas entre eux, et il y a auta à apprendre, pour quelqu'un de la Chauss d'Antin, au Marais qu'à Lisbonne. Il est se lement vrai que ces tourbillons divers so traversés, depuis que le monde existe, p sept personnages toujours les mêmes: premier s'appelle l'espérance; le second,

nscience; le troisième, l'opinion; le quatème, l'envie; le cinquième, la tristesse; le ième, l'orgueil; et le septième s'appelle omme.

Nous étions donc, mes compagnons et moi, ne volée d'oiseaux, et nous restâmes ensemble jusqu'au printemps, tantôt jouant, ntôt courant...

« Mais, dira le lecteur, au milieu de tout la, quelles femmes aviez-vous? Je ne vois s là la débauche en personne. »

O créatures qui portiez le nom de femmes, qui avez passé comme des rêves dans une e qui n'était elle-même qu'un rêve, que rai-je de vous? Là où il n'y eut jamais mbre d'une espérance, est-ce qu'il y aurait elque souvenir? Où vous trouverai-je ur cela? Qu'y a-t-il de plus muet dans la émoire humaine? qu'y a-t-il de plus oublié ie vous?

S'il faut parler des femmes, j'en citerai ux; en voici une:

Je vous le demande, que voulez-vous que sse une pauvre lingère, jeune et jolie, ayant x-huit ans, et par conséquent des désirs; yant un roman sur son comptoir, où il n'est

question que d'amour; ne sachant rie
n'ayant aucune idée de morale; cousant ét
nellement à une fenêtre devant laquelle l
processions ne passent plus, par ordre
police, mais devant laquelle rôdent tous l
soirs une douzaine de filles patentées, reco
nues par la même police; que voulez-vo
qu'elle fasse lorsque, après avoir fatigué s
mains et ses yeux pendant toute une journ
sur une robe ou sur un chapeau, elle s'a
coude un moment à cette fenêtre à la nu
tombante? Cette robe qu'elle a cousue,
chapeau qu'elle a coupé de ses pauvres
honnêtes mains, pour rapporter de qu
souper à la maison, elle les voit passer s
la tête et sur le corps d'une fille publiqu
Trente fois par jour, il s'arrête une voitu
de louage à sa porte, et il en descend u
prostituée numérotée comme le fiacre qui
roule, laquelle vient d'un air dédaigneu
minauder devant une glace, essayer, ôt
et remettre dix fois ce triste et patie
ouvrage de ses veilles. Elle voit cette fil
tirer de sa poche six pièces d'or, elle qui
a une par semaine; elle la regarde des pie
à la tête, elle examine sa parure, elle la su

'à son carrosse; et puis, que voulez-
? quand la nuit est bien noire, un soir
'ouvrage manque, que sa mère est ma-
elle entr'ouvre la porte, étend la main,
rête un passant.

lle était l'histoire d'une fille que j'ai
ue. Elle savait un peu toucher du piano,
eu compter, un peu dessiner, même un
d'histoire et de grammaire, et ainsi de
un peu. Que de fois j'ai regardé avec
compassion poignante cette triste ébau-
de la nature, mutilée encore par la so-
! Que de fois j'ai suivi dans cette nuit
onde les pâles et vacillantes lueurs d'une
celle souffrante et avortée! Que de fois
tenté de rallumer quelques charbons
ts sous cette pauvre cendre! Hélas!
longs cheveux avaient réellement la cou-
de la cendre, et nous l'appelions Cen-
lon.

n'étais pas assez riche pour lui donner
maîtres; Desgenais, d'après mon conseil,
téressa à cette créature; il lui fit appren-
de nouveau tout ce dont elle avait les
nents. Mais elle ne put jamais faire en
un progrès sensible : dès que son maître

était parti, elle se croisait les bras et rest ainsi des heures entières, regardant à trav les carreaux. Quelles journées ! quelle misè Je la menaçai un jour, si elle ne travaill pas, de la laisser sans argent ; elle se n silencieusement à l'ouvrage, et j'appris p de temps après qu'elle sortait à la dérob Où allait-elle ? Dieu le sait. Je la priai, ava qu'elle partît, de me broder une bourse ; j' conservé longtemps cette triste relique ; el était accrochée dans ma chambre comme u des monuments les plus sombres de tout qui est ruine ici-bas.

Maintenant en voici une autre.

Il était environ dix heures du soir, lorsqu après une journée entière de bruit et de fa tigues, nous nous rendîmes chez Desgenai qui nous avait devancés de quelques heur pour faire ses préparatifs. L'orchestre éta déjà en train, et le salon rempli à notre ar rivée.

La plupart des danseuses étaient des fille de théâtre ; on m'expliqua pourquoi celles-l valent mieux que les autres : c'est que tout l monde se les arrache.

A peine entré, je me lançai dans le tour

on de la valse. Cet exercice vraiment dé-
eux m'a toujours été cher; je n'en connais
de plus noble, ni qui soit plus digne en
t d'une belle femme et d'un jeune garçon;
tes les danses, au prix de celle-là, ne sont
des conventions insipides ou des pré-
tes pour les entretiens les plus insigni-
nts. C'est véritablement posséder en quel-
sorte une femme que de la tenir une
ni-heure dans ses bras, et de l'entraîner
si, palpitante malgre elle, et non sans
elque risque, de telle sorte qu'on ne pour-
t dire si on la protége ou si on la force.
elques-unes se livrent alors avec une si
uptueuse pudeur, avec un si doux et si
r abandon, qu'on ne sait si ce qu'on ressent
s d'elles est du désir ou de la crainte, et
en les serrant sur son cœur, on se pâme-
t ou on les briserait comme des roseaux.
llemagne, où l'on a inventé cette danse,
à coup sûr un pays où l'on aime.

e tenais dans mes bras une superbe dan-
use d'un théâtre d'Italie, venue à Paris
ur le carnaval; elle était en costume de
cchante, avec une robe de peau de pan-
ère. Jamais je n'ai rien vu de si languissant

que cette créature. Elle était grande et minc et, tout en valsant avec une rapidité extrêm elle avait l'air de se traîner; à la voir, on e dit qu'elle devait fatiguer son valseur; ma on ne la sentait pas, elle courait comme p enchantement.

Sur son sein était un bouquet énorm dont les parfums m'enivraient malgré m Au moindre mouvement de mon bras, je sentais plier comme une liane des Inde pleine d'une mollesse si douce et si symp thique, qu'elle m'entourait comme d'un voi de soie embaumé. A chaque tour, on ente dait à peine un léger froissement de son co lier sur sa ceinture de métal; elle se mouva si divinement, que je croyais voir un b astre, et tout cela avec un sourire, comm une fée qui va s'envoler. La musique de valse, tendre et voluptueuse, avait l'air de l sortir des lèvres, tandis que sa tête, chargé d'une forêt de cheveux noirs tressés en natte penchait en arrière, comme si son cou eú été trop faible pour la porter.

Lorsque la valse fut finie, je me jetai su une chaise au fond d'un boudoir; mon cœu battait, j'étais hors de moi. « O Dieu! m'

i-je, comment cela est-il possible? O
nstre superbe! ô beau reptile! comme tu
nces, comme tu ondoies, douce couleuvre,
c ta peau souple et tachetée! Comme ton
sin le serpent t'a appris à te rouler autour
l'arbre de la vie, avec la pomme dans les
res! O Mélusine! ô Mélusine! les cœurs
hommes sont à toi. Tu le sais bien, en-
nteresse, avec ta moelleuse langueur qui
pas l'air de s'en douter! Tu sais bien que
perds, tu sais bien que tu noies, tu sais
on va souffrir lorsqu'on t'aura touchée;
sais qu'on meurt de tes sourires, du
rfum de tes fleurs, du contact de tes
luptés : voilà pourquoi tu te livres avec
nt de mollesse; voilà pourquoi ton sourire
si doux, tes fleurs si fraîches; voilà pour-
oi tu poses si doucement ton bras sur nos
aules. O Dieu! ô Dieu! que veux-tu donc
nous? »

Le professeur Hallé a dit un mot terrible:
La femme est la partie nerveuse de l'hu-
anité, et l'homme la partie musculaire. »
umboldt lui-même, ce savant sérieux, a dit
'autour des nerfs humains était une atmo-
hère invisible. Je ne parle pas des rêveurs

qui suivent le vol tournoyant des chauve
souris de Spallanzani, et qui pensent avo
trouvé un sixième sens à la nature. Tel
qu'elle est, ses mystères sont bien assez r
doutables, ses puissances bien assez profo
des, à cette nature qui nous crée, nous rail
et nous tue, sans qu'il faille encore épaiss
les ténèbres qui nous entourent! Mais qu
est l'homme qui croit avoir vécu, s'il nie
puissance des femmes? s'il n'a jamais quit
une belle danseuse avec des mains trembla
tes? s'il n'a jamais senti ce je ne sais qu
indéfinissable, ce magnétisme énervant qu
au milieu d'un bal, au bruit des instrument
à la chaleur qui fait pâlir les lustres, so
peu à peu d'une jeune femme, l'électrise ell
même, et voltige autour d'elle comme
parfum des aloès sur l'encensoir qui se b
lance au vent?

J'étais frappé d'une stupeur profond
Qu'une semblable ivresse existât quand o
aime, cela ne m'était pas nouveau : je sava
ce que c'était que cette auréole dont rayonn
la bien-aimée. Mais exciter de tels battement
de cœur, évoquer de pareils fantômes, rie
qu'avec sa beauté, des fleurs et la peau bi

rée d'une bête féroce, avec de certains uvements, une certaine façon de tourner cercle, qu'elle a apprise de quelque ba-in, avec les contours d'un beau bras; et sans une parole, sans une pensée, sans elle daigne paraître le savoir! Qu'était c le chaos, si c'est là l'œuvre des sept rs?

e n'était pourtant pas de l'amour que je sentais, et je ne puis dire autre chose, on que c'était de la soif. Pour la première de ma vie, je sentais vibrer dans mon une corde étrangère à mon cœur. La de ce bel animal en avait fait rugir un re dans mes entrailles. Je sentais bien je n'aurais pas dit à cette femme que je mais, ni qu'elle me plaisait, ni même elle était belle; il n'y avait rien sur mes res que l'envie de baiser les siennes, de dire : « Ces bras nonchalants, fais-m'en ceinture; cette tête penchée, appuie-la moi; ce doux sourire, colle-le sur ma uche. » Mon corps aimait le sien; j'étais s de beauté comme on est pris de vin.

Desgenais passa, qui me demanda ce que faisais là. « Quelle est cette femme? » lui

dis-je. Il me répondit : « Quelle femme? de qui voulez-vous parler? »

Je le pris par le bras et le menai dans la salle. L'Italienne nous vit venir. Elle sourit; je fis un pas en arrière. « Ah! ah! dit Desgenais, vous avez valsé avec Marco?

—Qu'est-ce que c'est que Marco? lui dis-je.

—Eh! c'est cette fainéante qui rit là-bas; est-ce qu'elle vous plaît?

— Non, répliquai-je, j'ai valsé avec elle et je voulais savoir son nom; elle ne me plaît pas autrement. »

C'était la honte qui me faisait parler ainsi; mais, dès que Desgenais m'eut quitté, je courus après lui.

« Vous êtes bien prompt! dit-il en riant. Marco n'est pas une fille ordinaire; elle est entretenue et presque mariée à M. de ***, ambassadeur à Milan. C'est un de ses amis qui me l'a amenée. Cependant, ajouta-t-il, comptez que je vais lui parler; nous ne vous laisserons mourir qu'autant qu'il n'y aura pas d'autre ressource. Il se peut qu'on obtienne de la laisser ici à souper. »

Il s'éloigna là-dessus. Je ne saurais dire quelle inquiétude je ressentis en le voyant

pprocher d'elle; mais je ne pus les suivre, se dérobèrent dans la foule.

« Est-ce donc vrai? me disais-je, en vienais-je là? Eh quoi! en un instant! O Dieu! ait-ce là ce que je vais aimer? Mais, après ut, pensais-je, ce sont mes sens qui agisnt; mon cœur n'est pour rien là-dedans. »

Je cherchais ainsi à me tranquilliser. Cepennt, quelques instants après, Desgenais me appa sur l'épaule. « Nous souperons tout l'heure, me dit-il; vous donnerez le bras à arco; elle sait qu'elle vous a plu, et cela t convenu.

— Ecoutez, lui dis-je; je ne sais ce que prouve. Il me semble que je vois Vulcain pied boiteux couvrant Vénus de ses baiirs, avec sa barbe enfumée, dans sa forge. fixe ses yeux effarés sur la chair épaisse sa proie. Il se concentre dans la vue de tte femme, son bien unique; il s'efforce de re de joie, il fait comme s'il frémissait de nheur; et, pendant ce temps-là, il se souent de son père Jupiter, qui est assis au aut des cieux. »

Desgenais me regarda sans répondre; il e prit le bras et m'entraîna. « Je suis fati-

gué, me dit-il, je suis triste; ce bruit me tue. Allons souper, cela nous remontera. »

Le souper fut splendide; mais je ne fis qu'y assister. Je ne pouvais toucher à rien les lèvres me défaillaient. « Qu'avez-vous donc? » me dit Marco. Mais je restais comme une statue, et je la regardais de la tête aux pieds dans un muet étonnement.

Elle se mit à rire, Desgenais aussi, qu nous observait de loin. Devant elle était un grand verre de cristal taillé en forme de coupe, qui reflétait sur mille facettes étincelantes la lumière des lustres, et qui brillai comme le prisme des sept couleurs de l'arc en-ciel. Elle étendit son bras nonchalant, e l'emplit jusqu'au bord d'un flot doré de vin de Chypre, de ce vin sucré d'Orient que j'a trouvé si amer plus tard sur la grève desert du Lido. « Tenez, dit-elle en me le présen tant, *per voi, bambino mio.*

— Pour toi et moi, » lui dis-je en lui pré sentant le verre à mon tour. Elle y tremp ses lèvres, et je le vidai avec une tristess qu'elle sembla lire dans mes yeux.

« Est-ce qu'il est mauvais? dit-elle.—Non répondis-je.—Ou si vous avez mal à la tête

Non. — Ou si vous êtes las? — Non. —
donc! c'est un ennui d'amour? » En
rlant ainsi dans son jargon, ses yeux
venaient sérieux. Je savais qu'elle était
Naples, et, malgré elle, en parlant
mour, son Italie lui battait dans le cœur.
Une autre folie vint là-dessus. Déjà les
es s'échauffaient, les verres se choquaient;
à montait sur les joues les plus pâles
te pourpre légère dont le vin colore les
ages, comme pour défendre à la pudeur
paraître; un murmure confus, semblable
elui de la marée montante, grondait par
ousses; les regards s'enflammaient çà et
puis tout à coup se fixaient et restaient
les; je ne sais quel vent faisait flotter
ne vers l'autre toutes ces ivresses incer-
nes. Une femme se leva, comme dans une
r encore tranquille la première vague qui
t la tempête, et qui se dresse pour l'an-
ncer; elle fit signe de la main pour de-
ander le silence, vida son verre d'un coup,
du mouvement qu'elle fit, elle se décoiffa;
e nappe de cheveux dorés lui roula sur
épaules; elle ouvrit les lèvres et voulut
tonner une chanson de table; son œil était

à demi fermé. Elle respirait avec effort deux fois un son rauque sortit de sa poitrin oppressée; une pâleur mortelle la couvri tout à coup, et elle retomba sur sa chaise

Alors commença un vacarme qui, pendan plus d'une heure que dura encore le souper ne cessa pas jusqu'à la fin. Il était impossible d'y rien distinguer, ni les rires, ni le chansons, pas même les cris.

« Qu'en pensez-vous? me dit Desgenais
— Rien, répondis-je; je me bouche le oreilles et je regarde. »

Au milieu de ce bacchanal la belle Marc restait muette, ne buvant pas, appuyé tranquillement sur son bras nu et laissan rêver sa paresse. Elle ne semblait ni étonné ni émue. « N'en voulez-vous pas faire autan qu'eux? lui demandai-je; vous qui m'ave offert du vin de Chypre tout à l'heure, n voulez-vous pas y goûter aussi? » Je lui versai, en disant cela, un grand verre plein jusqu'au bord; elle le souleva lentement, l but d'un trait, puis le reposa sur la table e reprit son attitude distraite.

Plus j'observais cette Marco, plus elle m paraissait singulière; elle ne prenait plaisi

rien, mais ne s'ennuyait non plus de rien.
paraissait aussi difficile de la fâcher que
lui plaire; elle faisait ce qu'on lui de-
andait, mais rien de son propre mouve-
ent. Je pensai au génie du repos éternel,
je me disais que, si cette pâle statue
venait somnambule, elle ressemblerait à
arco.

« Es-tu bonne ou méchante? lui disais-je,
iste ou gaie? As-tu aimé? veux-tu qu'on
ime? aimes-tu l'argent, le plaisir, quoi?
s chevaux, la campagne, le bal? Qui te
aît? à quoi rêves-tu? » Et à toutes ces de-
andes le même sourire de sa part, un sou-
re sans joie et sans peine, qui voulait dire :
Qu'importe? » et rien de plus.

J'approchai mes lèvres des siennes; elle
ie donna un baiser distrait et nonchalant
omme elle, puis elle porta son mouchoir à
ı bouche. « Marco, lui dis-je, malheur à
ui t'aimerait! »

Elle abaissa sur moi son œil noir, puis le
va au ciel, et, mettant un doigt en l'air,
vec ce geste italien qui ne s'imite pas, elle
rononça doucement le grand mot féminin
le son pays : *Forse!*

Cependant on servit le dessert; plusieur des convives s'étaient levés; les uns fu maient, d'autres s'étaient mis à jouer, u petit nombre restait à table; des femmes dar saient, d'autres s'endormaient. L'orchestr revint; les bougies pâlissaient, on en rem d'autres. Je me souvins du souper de Pé trone, où les lampes s'éteignent autour de maîtres assoupis, tandis que des esclave entrent sur la pointe du pied et volent l'ar genterie. Au milieu de tout cela les char sons allaient toujours, et trois Anglais, troi de ces figures mornes dont le continent es l'hôpital, continuèrent en dépit de tout l plus sinistre ballade qui soit sortie de leur marais.

« Viens, dis-je à Marco, partons! » Elle s leva et prit mon bras. « A demain! » m cria Desgenais; et nous sortîmes de la salle

En approchant du logis de Marco, mon cœur battait avec violence; je ne pouvai parler. Je n'avais aucune idée d'une femme pareille; elle n'éprouvait ni désir ni dégoût et je ne savais que penser de voir trembler ma main auprès de cet être immobile.

Sa chambre était, comme elle, sombre e

uptueuse; une lampe d'albâtre l'éclairait lemi. Les fauteuils, le sofa, étaient moelix comme des lits, et je crois que tout y it fait de duvet et de soie. En entrant, je frappé d'une forte odeur de pastilles tures, non pas de celles qu'on vend ici dans rues, mais de celles de Constantinople, i sont les plus nerveux et les plus dangeux des parfums. Elle sonna, une fille de ambre entra. Elle passa avec elle dans son ôve sans me dire un mot, et quelques tants après je la vis couchée, appuyée sur n coude, toujours dans la posture nonchante qui lui était habituelle.

'étais debout et je la regardais. Chose ange! plus je l'admirais, plus je la trouvais le, plus je sentais s'évanouir les désirs 'elle m'inspirait. Je ne sais si ce fut un et magnétique; son silence et son immolité me gagnaient. Je fis comme elle, je m'éndis sur le sofa en face de l'alcôve, et le oid de la mort me descendit dans l'âme.

Les battements du sang dans les artères nt une étrange horloge qu'on ne sent vibrer e la nuit. L'homme, abandonné alors par objets extérieurs, retombe sur lui-même;

il s'entend vivre. Malgré la fatigue et la tr tesse, je ne pouvais fermer les yeux; ceux Marco étaient fixés sur moi; nous nous 1 gardions en silence, et lentement, si l'on pe ainsi parler.

« Que faites-vous là? dit-elle enfin; ne v nez-vous pas près de moi?

— Si fait, lui répondis-je; vous êtes bi belle! »

Un faible soupir se fit entendre, semblal à une plainte : une des cordes de la harpe Marco venait de se détendre. Je tournai tête à ce bruit, et je vis que la pâle teinte d premiers rayons de l'aurore colorait l croisées.

Je me levai et j'ouvris les rideaux; u vive lumière pénétra dans la chambre. m'approchai d'une fenêtre et m'y arrêt quelques instants; le ciel était pur, le sol sans nuages.

« Viendrez-vous donc? » répéta Marco.

Je lui fis signe d'attendre encore. Qu ques raisons de prudence lui avaient fa choisir un quartier éloigné du centre de ville; peut-être avait-elle ailleurs un aut appartement, car elle recevait quelquefoi

amis de son amant venaient chez elle, et
chambre où nous étions n'était sans doute
une sorte de *petite maison;* elle donnait
le Luxembourg, dont le jardin s'étendait
loin devant mes yeux.

omme un liége qui, plongé dans l'eau,
able inquiet sous la main qui le renferme,
glisse entre les doigts pour remonter à la
face, ainsi s'agitait en moi quelque chose
je ne pouvais ni vaincre ni écarter.
spect des allées du Luxembourg me fit
ndir le cœur et toute autre pensée s'éva-
uit. Que de fois, sur ces petits tertres,
sant l'école buissonnière, je m'étais étendu
us l'ombrage, avec quelque bon livre, tout
in de folle poésie! car, hélas! c'étaient là
débauches de mon enfance. Je retrouvais
s ces souvenirs lointains sur les arbres
pouillés, sur les herbes flétries des parter-
. Là, quand j'avais dix ans, je m'étais pro-
né avec mon frère et mon précepteur,
ant du pain à quelques pauvres oiseaux
nsis; là, assis dans un coin, j'avais re-
rdé durant des heures danser en rond les
tites filles ; j'écoutais battre mon cœur naïf
x refrains de leurs chansons enfantines;

là, rentrant du collége, j'avais traversé m
fois la même allée, perdu dans un vers
Virgile, et chassant du pied un caillou.
mon enfance! vous voilà! m'écriai-je; ô m
Dieu! vous voilà ici! »

Je me retournai. Marco s'était endorm
la lampe s'était éteinte, la lumière du j
avait changé tout l'aspect de la chamb
les tentures, qui m'avaient semblé d'un b
d'azur, étaient d'une teinte verdâtre et fan
et Marco, la belle statue, étendue dans l
côve, était livide comme une morte.

Je frissonnai malgré moi; je regardai l
côve, puis le jardin : ma tête épuisée s'alo
dissait. Je fis quelques pas, et j'allai m'asse
devant un secrétaire ouvert, près d'une au
croisée. Je m'y étais appuyé, et regard
machinalement une lettre dépliée qui av
été laissée dessus : elle ne contenait que qu
ques mots. Je les lus plusieurs fois de su
sans y prendre garde, jusqu'à ce que le se
en devînt intelligible à ma pensée à force
revenir; j'en fus frappé tout à coup, quoiqu
ne me fût pas possible de tout saisir. Je p
le papier, et lus ce qui suit, écrit avec u
mauvaise orthographe :

Elle est morte hier. A onze heures du elle se sentait défaillir; elle m'a ape, et elle m'a dit : « Louison, je vais reindre mon camarade; tu vas aller à l'aroire, et tu vas décrocher le drap qui est clou; c'est le pareil de l'autre » Je me suis à genoux en pleurant; mais elle étendait ain en criant : «Ne pleure pas! ne pleure ! » Et elle a poussé un tel soupir... »

reste était déchiré. Je ne puis rendre et que cette lecture sinistre produisit sur ; je retournai le papier et vis l'adresse Marco, la date de la veille. « Elle est te? et qui donc morte? m'écriai-je invoairement en allant à l'alcôve. Morte! qui c? qui donc? »

arco ouvrit les yeux; elle me vit assis son lit, la lettre à la main. « C'est ma e, dit-elle, qui est morte. Vous ne venez c pas près de moi? »

n disant cela, elle étendit la main. « Sie ! lui dis-je; dors, et laisse-moi là. » Elle retourna, et se rendormit. Je la regardai lque temps jusqu'à ce que, m'étant assuré elle ne pouvait plus m'entendre, je m'é-gnai et sortis doucement.

CHAPITRE V

J'étais assis un soir au coin du feu a
Desgenais. La fenêtre était ouverte; c'ét
un de ces premiers jours de mars, qui s
les messagers du printemps; il avait plu, u
douce odeur venait du jardin.

« Que ferons-nous, mon ami, lui-dis-
lorsque le printemps sera venu? Je me se
l'envie de voyager.

— Je ferai, me dit Desgenais, ce que j
fait l'an passé; j'irai à la campagne qua
ce sera le temps d'y aller.

— Quoi! répondis-je, faites-vous tous l
ans la même chose? Vous allez donc reco
mencer votre vie de cette année?

— Que voulez-vous que je fasse? répliqua-t-

— C'est juste! m'écriai-je en me levant
sursaut; oui, que voulez-vous que je fass
vous avez bien dit. Ah! Desgenais, que to
cela me fatigue! Est-ce que vous n'êtes jama
las de cette vie que vous menez?

— Non, » me dit-il.

étais debout devant une gravure qui re-
sentait la Madeleine au désert; je joignis
mains involontairement. «Que faites-vous
c? demanda Desgenais.

- Si j'étais peintre, lui dis-je, et si je vou-
peindre la mélancolie, je ne peindrais
une jeune fille rêveuse, un livre entre
mains.

- A qui en avez-vous ce soir? dit-il en riant.

- Non, en vérité, continuai-je; cette Ma-
ine dans les larmes a le sein gonflé d'es-
ance; cette main pâle et maladive, sur
elle elle soutient sa tête, est encore
aumée des parfums qu'elle a versés sur
pieds du Christ. Ne voyez-vous pas que
s ce désert il y a un peuple de pensées
prient? Ce n'est pas là la mélancolie.

- C'est une femme qui lit, répondit-il d'une
sèche.

- Et une heureuse femme, lui dis-je, et un
reux livre. »

esgenais comprit ce que je voulais dire;
it qu'une profonde tristesse s'emparait de
. Il me demanda si j'avais quelque cause
hagrin. J'hésitais à lui répondre, et je sen-
mon cœur se briser.

« Enfin, me dit-il, mon cher Octave, si v
avez un sujet de peine, n'hésitez pas à m
confier; parlez ouvertement, et vous trou-
rez en moi un ami.

— Je le sais, répondis-je, j'ai un ami, m
ma peine n'a pas d'ami. »

Il me pressa de m'expliquer. « Eh bien,
dis-je, si je m'explique, de quoi cela v
servira-t-il, puisque vous n'y pouvez rien,
moi non plus? Est-ce le fond de mon cœ
que vous me demandez, ou est-ce seulem
la première parole venue, et une excuse?

— Soyez franc, me dit-il.

— Eh bien, répliquai-je, eh bien, Desg
nais, vous m'avez donné des conseils en tem
et lieu, et je vous prie de m'écouter comm
je vous ai écouté alors. Vous me demand
ce que j'ai dans le cœur, je vais vous le di

« Prenez le premier homme venu, et dite
lui : « Voilà des gens qui passent leur vie
« boire, à monter à cheval, à rire, à jouer
« user de tous les plaisirs; aucune entra
« ne les retient, ils ont pour loi ce qui le
« plaît, des femmes tant qu'ils en veulen
« ils sont riches. D'autre souci, pas un; to
« les jours sont fêtes pour eux. » Qu'en pe

vous ? A moins que cet homme ne soit dévot sévère, il vous répondra que c'est a faiblesse humaine, s'il ne vous répond simplement que c'est le plus grand bon-r qui puisse s'imaginer.

Conduisez donc cet homme à l'action ; tez-le à table, une femme à ses côtés, un re à la main, une poignée d'or tous les tins, et puis dites-lui : « Voilà ta vie. endant que tu t'endormiras près de ta maî-esse, tes chevaux piafferont dans l'écu-e ; pendant que tu feras caracoler ton ieval sur le sable des promenades, le vin ûrira dans tes caves ; pendant que tu asseras la nuit à boire, les banquiers ugmenteront ta richesse. Tu n'as qu'à ouhaiter, et tes désirs sont des réalités. u es le plus heureux des hommes ; ais prends garde que tu boiras un soir utre mesure et que tu ne trouveras plus on corps prêt à jouir. Ce sera un grand alheur, car toutes les douleurs se con-olent, hormis celles-là. Tu galoperas une elle nuit dans la forêt avec de joyeux ompagnons ; ton cheval fera un faux pas, u tomberas dans un fossé plein de bourbe,

« et tu risqueras que tes compagnons p
« de vin, au milieu de leurs fanfares joy
« ses, n'entendent pas tes cris d'angois
« prends garde qu'ils ne passent sans t'ap
« cevoir, et que le bruit de leur joie ne s'
« fonce dans la forêt, tandis que tu te tr
« neras dans les ténèbres sur tes memb
« rompus. Tu perdras au jeu quelque so
« la fortune a ses mauvais jours. Quand
« rentreras chez toi et que tu t'assiéras
« coin de ton feu, prends garde de te frap
« le front, de laisser le chagrin mouiller
« paupières, et de jeter les yeux çà et là a
« amertume, comme quand on cherche
« ami ; prends garde surtout de penser t
« à coup, dans ta solitude, à ceux qui
« par là, sous quelque toit de chaume,
« ménage tranquille, et qui s'endorment
« se tenant la main ; car en face de toi,
« ton lit splendide, sera assise, pour to
« confidente, la pâle créature qui est l'ama
« de tes écus. Tu te pencheras sur elle p
« soulager ta poitrine oppressée, et elle f
« cette réflexion que tu es bien triste, et c
« la perte doit être considérable ; les larmes
« tes yeux lui causeront un grand souci,

es sont capables de laisser vieillir la be qu'elle porte et de faire tomber les gues de ses doigts. Ne lui nomme pas lui qui t'a gagné ce soir ; il se pourrait 'elle le rencontrât demain, et qu'elle fît yeux doux à ta ruine. Voilà ce que c'est e la faiblesse humaine : es-tù de force à oir celle-là ? Es-tu un homme ? prends rde au dégoût ; c'est encore un mal in-rable : un mort vaut mieux qu'un vivant goûté de vivre. As-tu un cœur ? prends rde à l'amour ; c'est pis qu'un mal pour débauché, c'est un ridicule : les débau-és payent leurs maîtresses, et la femme i se vend n'a droit de mépris que sur un ul homme au monde : celui qui l'aime. -tu des passions ? prends garde à ton age ; c'est une honte pour un soldat de ier son armure, et pour un débauché de raître tenir à quoi que ce soit ; sa gloire nsiste à ne toucher à rien qu'avec des ains de marbre frottées d'huile, sur les-elles tout doit glisser. As-tu une tête aude ? si tu veux vivre, apprends à tuer : vin est parfois querelleur. As-tu une nscience ? prends garde à ton sommeil ;

« un débauché qui se repent trop tard
« comme un vaisseau qui prend l'eau : i
« peut ni revenir à terre ni continuer
« route ; les vents ont beau le pousser, l'Oc
« l'attire, il tourne sur lui-même et dis
« raît. Si tu as un corps, prends garde
« souffrance ; si tu as une âme, prends ga
« au désespoir. O malheureux ! prends ga
« aux hommes ; tant que tu marcheras
« la route où tu es, il te semblera voir
« plaine immense où se déploie en guir
« des fleuries une farandole de danseurs
« se tiennent comme les anneaux d'
« chaîne ; mais ce n'est là qu'un mirage
« ger ; ceux qui regardent à leurs pieds
« vent qu'ils voltigent sur un fil de soie te
« sur un abîme, et que l'abîme englo
« bien des chutes silencieuses sans une r
« à sa surface. Que le pied ne te manque p
« La nature elle-même sent reculer aut
« de toi ses entrailles divines ; les arbres et
« roseaux ne te reconnaissent plus ; tu
« faussé les lois de ta mère, tu n'es plus
« frère des nourrissons, et les oiseaux
« champs se taisent en te voyant. Tu es se
« Prends garde à Dieu ! tu es seul en face

, debout, comme une froide statue, sur
piédestal de ta volonté. La pluie du ciel
te rafraîchit plus, elle te mine, elle
travaille. Le vent qui passe ne te
nne plus le baiser de vie, commu-
on sacrée de tout ce qui respire ; il
branle, il te fait chanceler. Chaque
mme que tu embrasses prend une étin-
lle de ta force sans t'en rendre une de la
enne ; tu t'épuises sur des fantômes ; là
tombe une goutte de ta sueur pousse
ne des plantes sinistres qui croissent aux
metières. Meurs ! tu es l'ennemi de tout
qui aime ; affaisse-toi sur ta solitude,
attends pas la vieillesse ; ne laisse pas
enfant sur la terre, ne féconde pas un
ng corrompu ; efface-toi comme la fumée,
prive pas le grain de blé qui pousse d'un
ayon de soleil ! »

n achevant ces mots, je tombai sur un
teuil, et un ruisseau de larmes coula de
s yeux. « Ah ! Desgenais, m'écriai-je en
glotant, ce n'est pas là ce que vous m'a-
dit. Ne le saviez-vous donc pas ? et si
us le saviez, que ne le disiez-vous ? »

Mais Desgenais avait lui-même les mains

jointes ; il était pâle comme un linceul une longue larme lui coulait sur la joue.

Il y eut entre nous un moment de silei L'horloge sonna ; je pensai tout à coup q y avait juste un an qu'à pareil jour, à pare heure, j'avais découvert que ma maître me trompait.

« Entendez-vous cette horloge ? m'écr je, l'entendez-vous ? Je ne sais ce qu'elle so à présent ; mais c'est une heure terrible qui comptera dans ma vie. »

Je parlais ainsi dans un transport et s pouvoir démêler ce qui se passait en n Mais presque au même instant un dome que entra précipitamment dans la chamb il me prit la main, m'emmena à l'écart me dit tout bas : « Monsieur, je viens vo avertir que votre père se meurt ; il vi d'être pris d'une attaque d'apoplexie, et médecins désespèrent de lui. »

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Mon père demeurait à la campagne, à quelque distance de Paris. Lorsque j'arrivai, je trouvai le médecin sur la porte, qui me dit : « Vous venez trop tard ; votre père aurait voulu vous voir une dernière fois. »

J'entrai et vis mon père mort. « Monsieur, dis-je au médecin, faites, je vous prie, que tout le monde se retire et qu'on me laisse seul ici, mon père avait quelque chose à me dire, et il me le dira. » Sur mon ordre, les domestiques s'en allèrent ; je m'approchai alors du lit, et soulevai doucement le linceul qui couvrait déjà le visage. Mais, dès que j'y eus jeté les yeux, je me précipitai pour l'embrasser et perdis connaissance.

Quand je revins à moi, j'entendis qu'on d sait : « S'il le demande, refusez-le, sur que que prétexte que ce soit. » Je compris qu'o voulait m'éloigner du lit de mort, et feign de n'avoir rien entendu. Comme on me v tranquille, on me laissa. J'attendis que tou le monde fût couché dans la maison, e prenant un flambeau, je me rendis dans l chambre de mon père. J'y trouvai un jeun ecclésiastique, seul, assis près du lit. « Mon sieur, lui dis-je, disputer à un orphelin l dernière veillée à côté de son père, c'est un entreprise hardie ; j'ignore ce qu'on a pu vous en dire. Restez dans la chambre voi sine ; s'il y a quelque mal, je le prends sur moi. »

Il se retira. Un seul flambeau posé sur une table éclairait le lit ; je m'assis à la place de l'ecclésiastique, et découvris encore une fois ces traits que je ne devais jamais revoir. « Que vouliez-vous me dire, mon père ? lui demandai-je ; quelle a été votre dernière pensée en cherchant des yeux votre enfant ? »

Mon père écrivait un journal où il avait l'habitude de consigner tout ce qu'il faisait jour par jour. Ce journal était sur la table, et je

qu'il était ouvert ; je m'en approchai et genouillai ; sur la page ouverte étaient deux seuls mots : « Adieu, mon fils, je me et je meurs. »

e ne versai pas une larme, pas un sanglot sortit de mes lèvres ; ma gorge se serra, na bouche était comme scellée ; je regarmon père sans bouger.

l connaissait ma vie, et mes désordres lui ient donné plus d'une fois des motifs de inte ou de réprimande. Je ne le voyais re qu'il ne me parlât de mon avenir, de jeunesse et de mes folies. Ses conseils vaient souvent arraché à ma mauvaise tinée, et ils étaient d'une grande force, sa vie avait été, d'un bout à l'autre, un dèle de vertu, de calme et de bonté. Je ttendais qu'avant de mourir il avait haité de me voir pour tenter une fois ore de me détourner de la voie où j'étais gagé ; mais la mort était venue trop vite ; vait tout à coup senti qu'il n'avait plus 'un mot à dire, et il avait dit qu'il m'aimait.

CHAPITRE II

Une petite grille de bois entourait tombe de mon père. Selon sa volonté presse, manifestée depuis longtemps, il a été enterré dans le cimetière du vill Tous les jours j'y allais, et je pas une partie de la journée sur un petit b placé dans l'intérieur du tombeau. Le r du temps je vivais seul, dans la mai même où il était mort, et je n'avais avec r qu'un seul domestique.

Quelque douleur que puissent causer passions, il ne faut pas comparer les ch grins de la vie avec ceux de la mort. La p mière chose que j'avais sentie en m'assey auprès du lit de mon père, c'est que j'ét un enfant sans raison, qui ne savait rien ne connaissait rien; je puis dire même q mon cœur ressentit de sa mort une doule physique, et je me courbais quelquefois tordant mes mains comme un apprenti q s'éveille.

Pendant les premiers mois que je demeurai cette campagne, il ne me vint à l'esprit de nger ni au passé ni à l'avenir. Il ne me mblait pas que ce fût moi qui eusse vécu squ'alors; ce que j'éprouvais n'était pas désespoir et ne ressemblait en rien à ces uleurs furieuses que j'avais ressenties; ce était que de la langueur dans toutes mes tions, comme une fatigue et une indifférence tout, mais avec une poignante amertume ui me rongeait intérieurement. Je tenais ute la journée un livre à la main, mais je ne sais guère, ou, pour mieux dire, pas du tout, je ne sais à quoi je rêvais. Je n'avais point e pensées; tout en moi était silence: j'avais eçu un coup si violent et en même temps si rolongé, que j'en étais resté comme un être urement passif, et rien en moi ne réagissait!

Mon domestique, qui se nommait Larive, vait été très-attaché à mon père; c'était peut-tre, après mon père lui-même, le meilleur homme que j'aie jamais connu. Il était de la même taille et portait ses habits, que mon père lui donnait, n'ayant point de livrée. Il avait à peu près le même âge, c'est-à-dire que ses che-

veux grisonnaient, et, depuis vingt ans q
n'avait pas quitté mon père, il en avait p
quelque chose de ses manières. Tandis qu
me promenais dans la chambre après dîn
allant et venant de long en large, je l'ent
dais qui en faisait autant que moi dans l'a
tichambre; quoique la porte fût ouverte,
n'entrait jamais, et nous ne nous disions p
un mot; mais de temps en temps nous no
regardions pleurer. Les soirées se passaie
ainsi, et le soleil était couché depuis lon
temps lorsque je pensais à demander de
lumière, ou lui à m'en apporter.

Tout était resté dans la maison dans
même ordre qu'auparavant, et nous n
avions pas dérangé un morceau de papie
Le grand fauteuil de cuir dans lequel s'a
seyait mon père était auprès de la cheminée
sa table, ses livres, placés de même; je res
pectais jusqu'à la poussière de ses meubles
qu'il n'aimait pas qu'on lui dérangeât pou
les nettoyer. Cette maison solitaire, habitué
au silence et à la vie la plus tranquille, n
s'était aperçue de rien; il me semblait seu
lement que les murailles me regardaient quel
quefois avec pitié, quand je m'enveloppais

la robe de chambre de mon père et que m'asseyais dans son fauteuil. Une voix ble semblait s'élever et dire: « Où est le père? nous voyons bien que c'est l'orelin. »

e reçus de Paris plusieurs lettres, et je à toutes la réponse que je voulais passer é seul à la campagne, comme mon père it coutume de faire. Je commençais à tir cette vérité que dans tous les maux il toujours quelque bien, et qu'une grande uleur, quoi qu'on en dise, est un grand pos. Quelle que soit la nouvelle qu'ils aprtent, lorsque les envoyés de Dieu nous ppent sur l'épaule, ils font toujours cette nne œuvre de nous réveiller de la vie, et où ils parlent tout se tait. Les douleurs ssagères blasphèment et accusent le ciel, grandes douleurs n'accusent ni ne blasièment, elles écoutent.

Le matin je passais des heures entières en ntemplation devant la nature. Mes croies donnaient sur une vallée profonde, et milieu s'élevait le clocher du village; ut était pauvre et tranquille. L'aspect du rintemps, des fleurs et des feuilles naissan-

tes, ne produisait pas sur moi cet effet si
tre dont parlent les poëtes, qui trouv
dans les contrastes de la vie une raillerie
la mort. Je crois que cette idée frivole,
elle n'est pas une simple antithèse fait
plaisir, n'appartient encore en réalité qu'a
cœurs qui sentent à demi. Le joueur qui s
au point du jour, les yeux ardents et
mains vides, peut se sentir en guerre a
la nature, comme le flambeau d'une veill
hideuse ; mais que peuvent dire les feuill
qui poussent à l'enfant qui pleure son pèr
Les larmes de ses yeux sont sœurs de
rosée ; les feuilles des saules sont elle
mêmes des larmes. C'est en regardant le ci
les bois et les prairies, que je compris
que sont les hommes qui s'imaginent de
consoler.

Larive n'avait pas plus d'envie de me co
soler que de se consoler lui-même. Au m
ment de la mort de mon père, il avait
peur que je ne vendisse la maison et que
ne l'emmenasse à Paris. Je ne sais s'il éta
instruit de ma vie passée ; mais il m'avait t
moigné d'abord de l'inquiétude, et, quand
me vit m'installer, son premier regard m'all

u'au cœur. C'était un jour que j'avais apporter de Paris un grand portrait de père; je l'avais fait mettre dans la salle anger. Lorsque Larive entra pour servir, vit; il demeura irrésolu, regardant tan-e portrait, tantôt moi; il y avait dans yeux une joie si triste, que je ne pus y ster. Il semblait me dire « Quel bonheur! s allons donc souffrir tranquilles! » Je lui lis la main qu'il couvrit de baisers en san-ant.

soignait, pour ainsi dire, ma douleur, mme la maîtresse de la sienne. Quand lais le matin au tombeau de mon père, je trouvais arrosant les fleurs; dès qu'il me ait, il s'éloignait et rentrait au logis. Il suivait dans mes promenades; comme ais à cheval et lui à pied, je ne voulais nais de lui; mais, dès que j'avais fait t pas dans la vallée, je l'apercevais der-re moi, son bâton à la main et s'essuyant front. Je lui achetai un petit cheval qui partenait à un paysan des environs, et us nous mîmes ainsi à parcourir les bois. Il y avait dans le village quelques person-s de connaissance qui venaient souvent à

la maison. Ma porte leur était fermée, q
que j'en eusse du regret; mais je ne pouv
voir personne sans impatience. Renfer
dans ma solitude, je pensai, au bout de q
que temps, à visiter les papiers de mon p
Larive me les apporta avec un pieux r
pect, et, détachant les liasses d'une m
tremblante, il les étala devant moi.

Aux premières pages que je lus, je sen
au cœur cette fraîcheur qui vivifie l'air a
tour d'un lac tranquille; la douce sérén
de l'âme de mon père s'exhalait comme
parfum des feuilles poudreuses à mesure q
je les déployais. Le journal de sa vie repa
devant moi; je pouvais compter, jour p
jour, les battements de ce noble cœur.
commençai à m'ensevelir dans un rêve do
et profond, et, malgré le caractère série
et ferme qui dominait partout, je découvr
une grâce ineffable, la fleur paisible de
bonté. Pendant que je lisais, le souven
de sa mort se mêlait sans cesse au récit
sa vie; je ne puis dire avec quelle tristes
je suivais ce ruisseau limpide que j'avais
tomber dans l'Océan.

« O homme juste! m'écriai-je, homme sa

ur et sans reproche! quelle candeur dans
expérience! Ton dévouement pour tes
is, ta tendresse divine pour ma mère, ton
miration pour la nature, ton amour su-
ne pour Dieu, voilà ta vie; il n'y a pas eu
ce dans ton cœur pour autre chose. La
ge intacte au sommet des montagnes n'est
plus pure que ta sainte vieillesse; tes
veux blancs lui ressemblaient. O père! ô
e! donne-les-moi; ils sont plus jeunes que
tête blonde. Laisse-moi vivre et mourir
me toi; je veux planter sur la terre où tu
s le rameau vert de ma vie nouvelle; je
roserai de mes larmes, et le Dieu des or-
lins laissera pousser cette herbe pieuse
la douleur d'un enfant et sur le souvenir
ı vieillard. »

près avoir lu ces papiers chéris, je les
sai en ordre. Je pris alors la résolution
rire aussi mon journal; j'en fis relier un
t semblable à celui de mon père, et,
erchant soigneusement sur le sien les
ndres occupations de sa vie, je pris à
e de m'y conformer. Ainsi, à chaque
ant de la journée, l'horloge qui sonnait
faisait venir les larmes aux yeux : « Voilà,

me disais-je, ce que faisait mon père à cet
heure; » et que ce fût une lecture, une pr
menade ou un repas, je n'y manquais jama
Je m'habituai de cette manière à une
calme et régulière; il y avait dans cette exa
titude ponctuelle un charme infini pour m
cœur. Je me couchais avec un bien-être q
ma tristesse même rendait plus agréab
Mon père s'occupait beaucoup de jardinag
le reste du jour, l'étude, la promenade, u
juste répartition entre les exercices du cor
et ceux de l'esprit. En même temps j'hérit
de ses habitudes de bienfaisance, et con
nuais à faire pour les malheureux ce qu
faisait lui-même. Je commençai à recherch
dans mes courses les gens qui avaient beso
de moi, il n'en manquait pas dans la vall
Bientôt je fus connu des pauvres; le dirai-j
oui, je le dirai hardiment : là où le cœur
bon, la douleur est saine. Pour la premiè
fois de ma vie j'étais heureux; Dieu béniss
mes larmes, et la douleur m'apprenait
vertu.

CHAPITRE III

Comme je me promenais un soir dans une allée de tilleuls, à l'entrée du village, je vis sortir une jeune femme d'une maison écartée. Elle était mise très-simplement et voilée, en sorte que je ne pouvais voir son visage; cependant sa taille et sa démarche me parurent si charmantes, que je la suivis des yeux quelque temps. Comme elle traversait une prairie voisine, un chevreau blanc, qui paissait en liberté dans un champ, accourut à elle; elle lui fit quelques caresses, et regarda de côté et d'autre, comme pour chercher une herbe favorite à lui donner. Je vis près de moi un mûrier sauvage; j'en cueillis une branche et m'avançai en la tenant à la main. Le chevreau vint à moi à pas comptés, d'un air craintif; puis il s'arrêta, n'osant pas prendre la branche dans ma main. Sa maîtresse lui fit signe comme pour l'enhardir, mais il la regardait d'un air inquiet; elle fit quelques pas jusqu'à moi, posa la main sur

la branche, que le chevreau prit aussitôt. la saluai, et elle continua sa route.

Rentré chez moi, je demandai à Larive ne savait pas qui demeurait dans le villag l'endroit que je lui indiquai ; c'était u petite maison de modeste apparence, avec jardin. Il la connaissait ; les deux seules l bitantes étaient une femme âgée, pass pour très-dévote, et une jeune, qui se no mait madame Pierson. C'était elle que j'av vue. Je lui demandai qui elle était et si venait chez mon père. Il me répondit qu' était veuve, menait une vie retirée, et q l'avait vue quelquefois, mais rarement c mon père. Il n'en fut pas dit plus long, sortant de nouveau là-dessus, je m'en tournai à mes tilleuls, où je m'assis sur banc.

Je ne sais quelle tristesse me gagna tou coup en voyant le chevreau revenir à n Je me levai, et, comme par distraction, gardant le sentier que madame Pierson a pris pour s'en aller, je le suivis tout en vant, si bien que je m'enfonçai fort av dans la montagne.

Il était près de onze heures du soir lors

pensai à revenir; comme j'avais beaucoup
arché, je me dirigeai du côté d'une ferme
ie j'aperçus, pour demander une tasse de
it et un morceau de pain. En même temps
grosses gouttes de pluie qui commençaient
tomber annonçaient un orage que je vou-
is laisser passer. Quoiqu'il y eût de la lu-
ière dans la maison et que j'entendisse aller
venir, on ne me répondit pas quand je
appai, en sorte que je m'approchai d'une
nêtre pour regarder s'il n'y avait là per-
nne.

Je vis un grand feu allumé dans la salle
isse; le fermier, que je connaissais, était
sis près de son lit; je frappai aux carreaux
l'appelant. Au même instant la porte
uvrit, et je fus surpris de voir madame
erson, que je reconnus aussitôt, et qui de-
anda qui était dehors.

Je m'attendais si peu à la trouver là, qu'elle
aperçut de mon étonnement. J'entrai dans
chambre en lui demandant la permission
me mettre à l'abri. Je n'imaginais pas ce
l'elle pouvait faire à une pareille heure dans
ie ferme presque perdue au milieu de la
impagne, lorsqu'une voix plaintive qui sor-

tait du lit me fit tourner la tête, et je vis q la femme du fermier était couchée avec mort sur le visage

Madame Pierson, qui m'avait suivi, s'ét rassise en face du pauvre homme, qui p raissait accablé de douleur; elle me fit sig de ne pas faire de bruit : la malade dorma Je pris une chaise et m'assis dans un co jusqu'à ce que l'orage fût passé.

Pendant que je restais là, je la vis se lev de temps en temps, aller au lit, puis parl bas au fermier. Un des enfants, que j'atti sur mes genoux, m'apprit qu'elle venait to les soirs depuis que sa mère était malade, qu'elle passait quelquefois la nuit. Elle fa sait l'office d'une sœur de charité; il n'y avait point d'autre qu'elle dans le pays, et u seul médecin fort ignorant. « C'est Brigit la Rose, me dit-il à voix basse; est-ce qu vous ne la connaissez pas?

— Non, lui dis-je de même; pourqu l'appelle-t-on ainsi? » Il me répondit qu n'en savait rien, sinon que c'était peut-êtr qu'elle avait été rosière, et que le nom lui e était resté.

Cependant madame Pierson n'avait plu

n voile; je pouvais voir ses traits à découvert; au moment où l'enfant me quitta, je ai la tête. Elle était près du lit, tenant à main une tasse et la présentant à la fermère, qui s'était éveillée. Elle me parut pâle un peu maigre; ses cheveux étaient d'un nd cendré. Elle n'était pas régulièrement le; qu'en dirai-je? Ses grands yeux noirs ient fixés sur ceux de la malade, et ce uvre être près de mourir la regardait ssi. Il y avait dans ce simple échange de rité et de reconnaissance une beauté qui se dit pas.

La pluie redoublait; une profonde obscué pesait sur les champs déserts, que de lents coups de tonnerre éclairaient par tants. Le bruit de l'orage, le vent qui musait, la colère des éléments déchaînée sur toit de chaume, donnaient, par leur conste avec le silence religieux de la cabane, s de sainteté encore et comme une granr étrange à la scène dont j'étais témoin. regardais ce grabat, ces vitres inondées, les ffées de fumée épaisse renvoyées par la pête, l'abattement stupide du fermier, la reur superstitieuse des enfants, toute cette

furie au dehors assiégeant une moribon
et lorsqu'au milieu de tout cela je vo
cette femme douce et pâle allant et ven
sur la pointe du pied, ne quittant pas d'
minute son bienfait patient, ne paraiss
s'apercevoir de rien, ni de la tempête, n
notre présence, ni de son courage, si
qu'on avait besoin d'elle, il me semblait q
y avait dans cette œuvre tranquille je ne
quoi de plus serein que le plus beau ciel s
nuages, et que c'était une créature surhuma
que celle qui, environnée de tant d'horre
ne doutait pas un seul instant de son Di

« Qu'est-ce donc que cette femme?
demandais-je. D'où vient-elle? depuis qu
est-elle ici? Depuis longtemps, puisque l
se souvient de l'avoir vue rosière. Comm
n'ai-je point entendu parler d'elle? Elle vi
seule dans cette chaumière, à cette heu
Là où le danger ne l'appellera plus, elle
en chercher un autre? Oui, à travers t
ces orages, toutes ces forêts, toutes ces m
tagnes, elle va et vient, simple et voil
portant la vie où elle manque, tenant ce
petite tasse fragile, caressant sa chèvre
passant. C'est de ce pas silencieux et cal

elle marche elle-même à la mort. Voilà qu'elle faisait dans cette vallée pendant je courais les tripots; elle y est sans ite née, et on l'y ensevelira dans un coin cimetière, à côté de mon père bien-aimé. isi mourra cette femme obscure, dont sonne ne parle et dont les enfants vous nandent : « Est-ce que vous ne la conssez pas? »

e ne puis rendre ce que j'éprouvais; j'étais nobile dans un coin, je ne respirais qu'en mblant, et il me semblait que si j'avais ayé de l'aider, si j'avais étendu la main ir lui épargner un pas, j'aurais commis sacrilége et touché aux vases sacrés.

'orage dura près de deux heures. Lorsil fut apaisé, la malade, s'étant mise sur séant, commença à dire qu'elle se sentait ux et que ce qu'elle avait pris lui faisait bien. Les enfants accoururent aussitôt à lit, regardant leur mère avec de grands x moitié inquiets, moitié réjouis, et s'acchant à la robe de madame Pierson.

Je le crois bien, dit le mari, qui ne bougea de sa place, nous avons fait dire une sse, et il nous en a coûté gros! »

A cette parole grossière et stupide, je
gardai madame Pierson, ses yeux battus
pâleur, l'attitude de son corps, montra
clairement sa fatigue, et que les veilles
puisaient. « Ah! mon pauvre homme, d
malade, que Dieu te le rende! »

Je ne pouvais plus y tenir; je me l
comme transporté de la sottise de ces bru
qui rendaient grâce de la charité d'un a
à l'avarice de leur curé; j'étais prêt à
reprocher leur plate ingratitude et à les tra
comme ils le méritaient. Madame Pier
souleva dans ses bras un des enfants d
fermière, et lui dit avec un sourire : « I
brasse ta mère, elle est sauvée. » Je m'arr
en entendant ces mots; jamais le naïf c
tentement d'une âme heureuse et bienv
lante ne s'est peint avec tant de franch
sur un si doux visage. Je n'y retrouvai j
tout d'un coup ni sa fatigue ni sa pâle
elle rayonnait de toute la pureté de sa jo
et elle aussi rendait grâce à Dieu. La mal
venait de parler, et qu'importait ce qu'e
avait dit?

Cependant, quelques instants après, m
dame Pierson dit aux enfants de réveille

on de ferme, afin qu'il la reconduisît. Je ançai pour lui offrir mon escorte ; je lui u'il était inutile de réveiller le garçon, que je revenais par le même chemin, le me ferait honneur en acceptant. me demanda si je n'étais pas Octave ***. Je lui répondis que oui, et qu'elle uvenait peut-être de mon père. Il me t singulier que cette demande la fît re; elle prit mon bras gaiement, et partîmes.

CHAPITRE IV

us marchions en silence; le vent s'apai- les arbres frémissaient doucement en uant la pluie sur leurs rameaux. Quel- éclairs lointains brillaient encore; un um de verdure humide s'élevait dans attiédi. Le ciel redevint bientôt pur, et ne éclaira la montagne.

ne pouvais m'empêcher de penser à la rrerie du hasard, qui, en si peu d'heures, aisait ainsi me trouver seul, la nuit, dans

une campagne déserte, le compagno
voyage d'une femme dont je ne conna
pas l'existence au lever du soleil. Elle
accepté ma conduite sur le nom que je
tais, et marchait avec assurance, s'appu
sur mon bras d'un air distrait. Il me
blait que cette confiance était bien hard
bien simple; et elle devait être en effet
et l'autre, car, à chaque pas que nous
sions, je sentais mon cœur, à côté d
devenir fier et innocent.

Nous commençâmes à nous entreten
la malade qu'elle quittait, de ce que
voyions sur la route; il ne nous vint pas
pensée de nous faire des questions comm
nouvelles connaissances. Elle me parl
mon père, et toujours sur le même ton qu
avait pris lorsque je lui en avais d'a
rappelé le souvenir, c'est-à-dire presque
ment. A mesure que je l'écoutais, je
comprendre pourquoi, et que non-seulem
elle parlait ainsi de la mort, mais de la
de la souffrance et de tout au monde. C'
que les douleurs humaines ne lui enseigna
rien qui pût accuser Dieu, et je senti
piété de son sourire.

lui contai la vie solitaire que je me-
. Sa tante, me dit-elle, voyait mon père
souvent qu'elle-même, ils jouaient en-
ble aux cartes l'après-dînée. Elle m'en-
a à aller chez elle, où je serais le bien-
l.

rs le milieu de la route elle se sentit fa-
ée, et s'assit quelques moments sur un
; que des arbres épais avaient protégé
re la pluie. Je restai debout devant elle,
regardais sur son front les pâles rayons
a lune. Après un instant de silence, elle
eva, et, me voyant distrait : « A quoi
gez-vous ? me dit-elle ; il est temps de nous
ettre en marche.

- Je songeais, répondis-je, pourquoi Dieu
s a créée, et je me disais qu'en effet c'était
r guérir ceux qui souffrent.

- Voilà une parole, dit-elle, qui ne peut
re être dans votre bouche autre chose
un compliment.

- Pourquoi?

- Parce que vous me paraissez bien jeune.

- Il arrive quelquefois, lui dis-je, qu'on
t plus vieux que son visage.

– Oui, répondit-elle en riant, et il arrive

aussi qu'on soit plus jeune que ses paro

— Ne croyez-vous pas à l'expérience?

— Je sais que c'est le nom que la plup des hommes donnent à leurs folies et à le chagrins; que peut-on savoir à votre âge

— Madame, un homme de vingt ans p avoir plus vécu qu'une femme de trente. liberté dont les hommes jouissent les m bien plus vite au fond de toutes choses; courent sans entraves vers tout ce qui attire, ils essayent de tout. Dès qu'ils es rent, ils se mettent en marche, ils vont, s'empressent. Arrivés au but, ils se reto nent; l'espérance est restée en route, et bonheur a manqué de parole. »

Comme je parlais ainsi, nous étions sommet d'une petite colline qui descend dans la vallée; madame Pierson, comme i vitée par la pente rapide, se mit à saut légèrement. Sans savoir pourquoi, j'en autant qu'elle; nous nous mîmes à cou sans nous quitter le bras; l'herbe glissan nous entraînait. Enfin, comme deux oisea étourdis, en sautant et en riant, nous no trouvâmes au bas de la montagne.

« Voyez! dit madame Pierson; j'étais fat

tout à l'heure, maintenant je ne le suis
Et voulez-vous m'en croire? ajouta-t-
l'un ton charmant, traitez un peu votre
rience comme je traite ma fatigue. Nous
s fait une bonne course, et nous en sou-
ns de meilleur appétit. »

CHAPITRE V

llai la voir le lendemain. Je la trouvai à
piano, la vieille tante brodant à la fenêtre,
etite chambre remplie de fleurs, le plus
soleil du monde dans ses jalousies, et
grande volière d'oiseaux à côté d'elle.
m'attendais à voir en elle presque une
ieuse, du moins une de ces femmes de
ince qui ne savent rien de ce qui se passe
ux lieues à la ronde, et qui vivent dans
ertain cercle dont elles ne s'écartent ja-
s. J'avoue que ces existences à part, qui
comme enfouies çà et là dans les villes,
des milliers de toits ignorés, m'ont tou-
s effrayé comme des espèces de citernes
mantes; l'air ne m'y semble pas viable :

dans tout ce qui est oubli sur la terre, i
un peu de la mort.

Madame Pierson avait sur sa tabl
feuilles et les livres nouveaux ; il est bien
qu'elle n'y touchait guère. Malgré la sin
cité de ce qui l'entourait, de ses meuble
ses habits, on y reconnaissait la mode, c
à-dire la nouveauté, la vie ; elle n'y tena
ne s'en mêlait, mais tout cela allait sans
Ce qui me frappa dans ses goûts, c'est
rien n'y était bizarre, mais seulement je
et agréable. Sa conversation montrait
éducation achevée ; il n'était rien dont
ne parlât bien et aisément. En même te
qu'on la voyait naïve, on la sentait profo
et riche ; une intelligence vaste et libr
planait doucement sur un cœur simple et
les habitudes d'une vie retirée. L'hirond
de mer, qui tournoie dans l'azur des cie
plane ainsi du haut de la nue sur le b
d'herbe où elle a fait son nid.

Nous parlâmes littérature, musique,
presque politique. Elle était allée l'hive
Paris ; de temps en temps elle effleurait
monde ; ce qu'elle en voyait servait de thèr
et le reste était deviné.

Mais ce qui la distinguait par-dessus tout, ait une gaieté qui, sans aller jusqu'à la e, était inaltérable; on eût dit qu'elle était fleur, et que son parfum était la gaieté. Avec sa pâleur et ses grands yeux noirs, je puis dire combien cela frappait, sans npter que de temps en temps, à certains ts, à certains regards, il était clair qu'elle it souffert et que la vie avait passé par Je ne sais quoi vous disait en elle que la ice sérénité de son front n'était pas venue ce monde, mais qu'elle l'avait reçue de u et qu'elle la lui rapporterait fidèlement, lgré les hommes, sans en rien perdre; et avait des moments où l'on se rappelait la nagère qui, lorsque le vent souffle, met la in devant son flambeau.

Dès que j'eus passé une demi-heure dans chambre, je ne pus m'empêcher de lui e tout ce que j'avais dans le cœur. Je pens à ma vie passée, à mes chagrins, à mes nuis; j'allais et venais, me penchant sur les urs, respirant l'air, regardant le soleil. Je priai de chanter, elle le fit de bonne grâce. ndant ce temps-là, j'étais appuyé à la fetre et je regardais sautiller ses oiseaux. Il

me revint en tête un mot de Montaigne : n'aime ni n'estime la tristesse, quoique monde ait entrepris, comme à prix fait, l'honorer de faveur particulière. Ils en ha lent la sagesse, la vertu, la conscience. et vilain ornement. »

« Quel bonheur ! m'écriai-je malgré n quel repos ! quelle joie ! quel oubli ! »

La bonne tante leva la tête et me rega d'un air étonné ; madame Pierson s'arr court. Je devins rouge comme le feu, s tant ma folie, et j'allai m'asseoir sans r dire.

Nous descendîmes au jardin. Le chevre blanc que j'avais vu la veille y était cou sur l'herbe ; il vint à elle dès qu'il l'aperç et nous suivit familièrement.

Au premier tour d'allée, un grand jeu homme à figure pâle, enveloppé d'une esp de soutane noire, parut tout à coup à la gril Il entra sans sonner, et vint saluer mada Pierson ; il me sembla que sa physionom que je trouvai déjà de mauvais augure, s' sombrit quelque peu en me voyant. C'ét un prêtre que j'avais vu dans le village, qui se nommait Mercanson ; il sortait

it-Sulpice, et le curé de l'endroit était son
ent.

était à la fois gros et blême, chose qui
toujours déplu, et qui en effet est déplai-
le: c'est un contre-sens qu'une santé
adive. En outre, il avait une manière de
ler lente et saccadée qui annonçait un
ant. Sa démarche même, qui n'était ni
ne ni franche, me choquait; quant au re-
l, on pouvait dire qu'il n'en avait pas.
ne sais que penser d'un homme dont les
x ne me disent rien. Voilà les signes sur
quels j'avais jugé Mercanson, et qui mal-
reusement ne me trompèrent pas.

s'assit sur un banc et commença à parler
Paris, qu'il appelait la Babylone moderne.
n venait, connaissait tout le monde; il
it chez madame de B***, qui était un ange;
isait des sermons dans son salon, on les
utait à genoux. (Le pire de la chose est
c'était vrai.) Un de ses amis, qu'il y avait
né, venait d'être chassé du collége pour
ir séduit une fille, ce qui était bien affreux,
triste. Il fit mille compliments à ma-
ne Pierson sur les habitudes charitables
elle avait contractées dans le pays; il avait

appris ses bienfaits, les soins qu'elle pren
des malades, jusqu'à veiller sur eux en p
sonne. C'était bien beau, bien pur; il
manquerait pas d'en parler à Saint-Sulpi
Ne semblait-il pas dire qu'il ne manquer
pas d'en parler à Dieu?

Fatigué de cette harangue, pour n'en
hausser les épaules, je m'étais couché su
gazon, et je jouais avec le chevreau. M
canson abaissa sur moi son œil terne et sa
vie: « Le célèbre Vergniaud, dit-il, le célè
Vergniaud avait cette manie de s'asseoi
terre et de jouer avec les animaux.

— C'est une manie, répondis-je, bien in
cente, monsieur l'abbé. Si l'on n'en avait
de pareilles, le monde pourrait aller t
seul, sans tant de gens qui veulent s
mêler. »

Ma réponse ne lui plut pas; il fronça
sourcil et parla d'autre chose. Il était char
d'une commission: son parent, le curé
village, lui avait parlé d'un pauvre diable
n'avait pas de quoi gagner son pain. Il
meurait à tel endroit; il y avait été lui-mên
il s'y était intéressé; il espérait que madar
Pierson...

e la regardais pendant ce temps-là, et
tendais qu'elle répondît, comme si le son
a voix eût dû me guérir de celle de ce
tre. Elle ne fit qu'un profond salut, et il
retira.

uand il fut parti, notre gaieté revint. Il
gissait d'aller à une serre qui était au fond
jardin.

Madame Pierson traitait ses fleurs comme
oiseaux et ses paysans, il fallait que tout
portât bien autour d'elle, que chacun eût
goutte d'eau et son rayon de soleil, pour
elle pût être elle-même gaie et heureuse
mme un bon ange; aussi rien n'était mieux
u ni plus charmant que sa petite serre.
sque nous en eûmes fait le tour: « Mon-
ur de T***, me dit-elle, voilà mon petit
nde; vous avez vu tout ce que je possède,
mon domaine finit là.

– Madame, lui dis-je, que le nom de mon
re, qui m'a valu la faveur d'entrer ici, me
rmette d'y revenir, et je croirai que le bon-
ur ne m'a pas tout à fait oublié. »

Elle me tendit la main, et je la touchai
ec respect, n'osant la porter à mes lè-
es.

Le soir venu, je rentrai chez moi, ferm
ma porte et me mis au lit. J'avais devant l
yeux une petite maison blanche ; je me voya
sortant après dîner, traversant le village et l
promenade, et allant frapper à la grill
« O mon pauvre cœur ! m'écriai-je, Dieu so
loué ! tu es jeune encore, tu peux vivre, tu peu
aimer ! »

CHAPITRE VI

J'étais un soir chez madame Pierson. Pl
de trois mois s'étaient passés, durant lesque
je l'avais vue presque tous les jours ; et de c
temps que vous en dirai-je, sinon que je l
voyais ? « Être avec les gens qu'on aime, dit l
Bruyère, cela suffit ; rêver, leur parler, n
leur parler point, penser à eux, penser à d
choses plus indifférentes, mais auprès d'eu
tout est égal. »

J'aimais. Depuis trois mois nous avion
fait ensemble de longues promenades ; j'éta
initié dans les mystères de sa charité modeste
nous traversions les sombres allées, elle su
un petit cheval, moi à pied, une baguette à l

n; ainsi, moitié content, moitié rêvant,
s allions frapper aux chaumières. Il y
it un petit banc à l'entrée du bois où j'al-
l'attendre après dîner; nous nous trou-
ns de cette sorte comme par hasard et
ulièrement. Le matin, la musique, la
ure; le soir, avec la tante, la partie de
tes au coin du feu, comme autrefois mon
e; et toujours, en tout lieu, elle près de
elle souriant, et sa présence remplissant
n cœur. Par quel chemin, ô Providence!
vez-vous conduit au malheur? quelle des-
ée irrévocable étais-je donc chargé d'ac-
nplir? Quoi! une vie si libre, une intimité
charmante, tant de repos, l'espérance
ssante!... O Dieu! de quoi se plaignent
hommes? qu'y a-t-il de plus doux que
imer?

Vivre, oui, sentir fortement, profondément,
'on existe, qu'on est homme, créé par Dieu,
ilà le premier, le plus grand bienfait de
mour. Il n'en faut pas douter, l'amour est
mystère inexplicable. De quelques chaînes,
quelques misères, et je dirai même de
elques dégoûts que le monde l'ait entouré,
ut enseveli qu'il y est sous une montagne

de préjugés qui le dénaturent et le déprav
à travers toutes les ordures dans lesqu
on le traîne, l'amour, le vivace et fatal am
n'en est pas moins une loi céleste aussi p
sante et aussi incompréhensible que celle
suspend le soleil dans les cieux. Qu'es
que c'est, je vous le demande, qu'un lien
dur, plus solide que le fer, et qu'on ne
ni voir ni toucher? Qu'est-ce que c'est qu
rencontrer une femme, de la regarder, d
dire un mot et de ne plus jamais l'oubl
Pourquoi celle-là plutôt qu'une autre? In
quez la raison, l'habitude, les sens, la têt
cœur, et expliquez, si vous pouvez. Vous
trouverez que deux corps, un là, l'autre
et entre eux, quoi? l'air, l'espace, l'immens
O insensés qui vous croyez des hommes et
osez raisonner de l'amour! l'avez-vous vu p
en parler? Non, vous l'avez senti. Vous a
échangé un regard avec un être inconnu
passait, et tout à coup il s'est envolé de v
je ne sais quoi qui n'a pas de nom. Vous a
pris racine en terre, comme le grain ca
dans l'herbe qui sent que la vie le soulève
qu'il va devenir une moisson.

Nous étions seuls, la croisée ouverte; i

it au fond du jardin une petite fontaine
nt le bruit arrivait jusqu'à nous. O Dieu!
voudrais compter goutte par goutte toute
u qui en est tombée tandis que nous étions
is, qu'elle parlait et que je lui répondais.
st là que je m'enivrai d'elle jusqu'à en per-
la raison.

On dit qu'il n'y a rien de si rapide qu'un
itiment d'antipathie; mais je crois qu'on
vine plus vite encore qu'on se comprend et
'on va s'aimer. De quel prix sont alors les
oindres mots! Qu'importe de quoi parlent
lèvres, lorsqu'on écoute les cœurs se ré-
ndre? Quelle douceur infinie dans les pre-
iers regards près d'une femme qui vous
tire! D'abord il semble que tout ce qu'on
t en présence l'un de l'autre soit comme
s essais timides, comme de légères épreu-
s; bientôt naît une joie étrange: on sent
l'on a frappé un écho, on s'anime d'une
ouble vie. Quel toucher! quelle approche!
t, quand on est sûr de s'aimer, quand on a
connu dans l'être chéri la fraternité qu'on
cherchait, quelle sérénité dans l'âme! La
arole expire d'elle-même; on sait d'avance
e qu'on va se dire; les âmes s'entendent, les

lèvres se taisent. Oh ! quel silence ! quel ou
de tout !

Quoique mon amour, qui avait comme
dès le premier jour, eût augmenté jusq
l'excès, le respect que j'avais pour mada
Pierson m'avait pourtant fermé la bouc
Si elle m'eût admis moins facilement d
son intimité, j'eusse peut-être été plus ha
car elle avait produit sur moi une impr
sion si violente, que je ne la quittais jam
sans des transports d'amour. Mais il y av
dans sa franchise même et dans la confia
qu'elle me témoignait, quelque chose
m'arrêtait ; en outre, c'était sur le nom
mon père qu'elle m'avait traité en ami. Ce
considération me rendait encore plus resp
tueux auprès d'elle ; je tenais à me mont
digne de ce nom.

« Parler d'amour, dit-on, c'est faire
mour. » Nous en parlions rarement. Tou
les fois qu'il m'arrivait de toucher ce su
en passant, madame Pierson répondai
peine et parlait d'autre chose. Je ne dér
lais pas par quel motif, car ce n'était
pruderie ; mais il me semblait quelquef
que son visage prenait dans ces occasions u

re teinte de sévérité et même de souf-
ce. Comme je ne lui avais jamais fait
uestion sur sa vie passée, et que je ne
ais point lui en faire, je ne lui en deman-
pas plus long.

dimanche, on dansait au village; elle y
t presque toujours. Ces jours-là, sa toi-
, quoique toujours simple, était plus
ante; c'était une fleur dans les cheveux,
ruban plus gai, la moindre bagatelle;
s il y avait dans toute sa personne un air
jeune, plus dégagé. La danse, qu'elle
ait beaucoup pour elle-même, et fran-
ment, comme un exercice amusant, lui
irait une gaieté folâtre; elle avait sa
e sous le petit orchestre de l'endroit;
y arrivait en sautant, riant avec les filles
campagne, qui la connaissaient presque
tes. Une fois lancée, elle ne s'arrêtait plus.
rs il me semblait qu'elle me parlait avec
s de liberté qu'à l'ordinaire; il y avait en
re une familiarité inusitée. Je ne dansais
, étant encore en deuil; mais je restais
rière elle, et, la voyant si bien disposée,
vais éprouvé plus d'une fois la tentation
lui avouer que je l'aimais.

Mais je ne sais pourquoi, dès que j'y]
sais, je me sentais une peur invincible ; c
seule idée d'un aveu me rendait tout à c
sérieux au milieu des entretiens les]
gais. J'avais pensé quelquefois à lui écı
mais je brûlais mes lettres dès qu'e
étaient à moitié.

Ce soir-là j'avais dîné chez elle, je reg
dais toute cette tranquillité de son intérie
je pensais à la vie calme que je menai
mon bonheur depuis que je la connaissais
je me disais : « Pourquoi davantage, cela
te suffit-il pas ? Qui sait ? Dieu n'en a peut-ê
pas fait plus pour toi. Si je lui disais que
l'aime, qu'en arriverait-il ? elle me défendı
peut-être de la voir. La rendrai-je, en le
disant, plus heureuse qu'elle ne l'est aujo
d'hui ? en serai-je plus heureux moi-même

J'étais appuyé sur le piano, et, comme
faisais ces réflexions, la tristesse s'empar
de moi. Le jour baissait, elle alluma u
bougie ; en revenant s'asseoir, elle vit qu'u
larme s'était échappée de mes yeux. « Qu
vez-vous ? » dit-elle. Je détournai la tête.

Je cherchais une excuse et n'en trouva
point ; je craignais de rencontrer ses ı

ls. Je me levai et fus à la croisée. L'air
doux, la lune se levait derrière l'allée
illeuls, celle où je l'avais vue pour la pre-
re fois. Je tombai dans une rêverie pro-
le, j'oubliai sa présence même, et, éten-
t les bras vers le ciel, un sanglot sortit
non cœur.
lle s'était levée, et elle était derrière moi.
u'est-ce donc? » demanda-t-elle encore. Je
répondis que la mort de mon père s'était
résentée à ma pensée à la vue de cette
ée solitaire; je pris congé d'elle et sortis.
ourquoi j'étais déterminé à taire mon
our, je ne pouvais m'en rendre compte.
endant, au lieu de rentrer chez moi, je
mmençai à errer comme un fou dans le
age et dans le bois. Je m'asseyais là où
rouvais un banc, puis je me levais préci-
mment. Vers minuit je m'approchai de
maison de madame Pierson; elle était à
fenêtre. En la voyant, je me sentis trem-
r; je voulus retourner sur mes pas; j'é-
s comme fasciné: je vins lentement et triste-
nt m'asseoir au-dessous d'elle.
e ne sais si elle me reconnut; il y avait
elques instants que j'étais là, lorsque je

l'entendis, de sa voix douce et fraîche, c
ter le refrain d'une romance, et pre
aussitôt une fleur me tomba sur l'ép
C'était une rose que, le soir même, j'a
vue sur son sein ; je la ramassai et la p
à mes lèvres.

« Qui est là, dit-elle, à cette heure? e
vous? » Elle m'appela par mon nom.

La grille du jardin était entr'ouvert
me levai sans répondre et j'y entrai. Je n
rêtai au milieu de la pelouse; je mar
comme un somnambule et sans savoi
que je faisais.

Tout à coup je la vis paraître à la port
l'escalier; elle paraissait incertaine et reg
dait attentivement aux rayons de la l
Elle fit quelques pas vers moi, je m'avan
Je ne pouvais parler; je tombai à gen
devant elle et saisis sa main.

« Écoutez-moi, dit-elle, je le sais : mais
c'est à ce point, Octave, il faut partir. V
venez ici tous les jours, n'êtes-vous pas
bienvenu? n'est-ce pas assez? Que pui
pour vous? mon amitié vous est acqui
j'aurais voulu que vous eussiez eu la fo
de me garder la vôtre plus longtemps, »

CHAPITRE VII

adame Pierson, après avoir parlé ainsi, la le silence, comme attendant une ré-se. Comme je restais accablé de tristesse, retira doucement sa main, recula quel-pas, s'arrêta encore, puis rentra lente-t chez elle.

demeurai sur le gazon. Je m'attendais qu'elle m'avait dit ; ma résolution fut e aussitôt, et je me décidai à partir. Je relevai le cœur navré, mais ferme, et je e tour du jardin. Je regardai la maison, nêtre de sa chambre ; je tirai la grille en ant, et, après l'avoir fermée, je posai mes es sur la serrure.

entré chez moi, je dis à Larive de pré-er ce qu'il fallait, et que je comptais par-dès qu'il ferait jour. Le pauvre garçon en étonné, mais je lui fis signe d'obéir et de pas questionner. Il apporta une grande lle, et nous commençâmes à tout dis-er.

Il était cinq heures du matin, et le
commençait à paraître, lorsque je me
mandai où j'irais. A cette pensée si sim
qui ne m'était pas encore venue, je me se
un découragement irrésistible. Je jetai
yeux sur la campagne, regardant çà e
l'horizon. Une grande faiblesse s'empar
moi ; j'étais épuisé de fatigue. Je m'assis
un fauteuil ; peu à peu mes idées se trou
rent ; je portai la main à mon front, il é
baigné de sueur. Une fièvre violente fai
trembler tous mes membres ; je n'eus qu
force de me traîner à mon lit avec l'aid
Larive. Toutes mes pensées étaient si con
ses, que j'avais à peine le souvenir de ce
s'était passé. La journée s'écoula ; vers
soir j'entendis un bruit d'instruments. C'é
le bal du dimanche, et je dis à Larive
aller et de voir si madame Pierson y ét
Il ne l'y trouva point ; je l'envoyai c
elle. Les fenêtres étaient fermées la s
vante lui dit que sa maîtresse était par
avec sa tante, et qu'elles devaient pas
quelques jours chez un parent qui dem
rait à N***, petite ville assez éloignée.
même temps il m'apporta une lettre qu'on

t remise. Elle était conçue en ces termes :

Il y a trois mois que je vous vois, et un s que je me suis aperçue que vous pre- pour moi ce qu'à votre âge on appelle amour. J'avais cru remarquer en vous la lution de me le cacher et de vous vain- J'avais de l'estime pour vous, cela m'en nné davantage. Je n'ai aucun reproche à faire sur ce qui s'est passé, ni de ce que olonté vous a manqué.

Ce que vous croyez de l'amour n'est que ésir. Je sais que bien des femmes cher- nt à l'inspirer ; il pourrait y avoir un ueil mieux placé en elles, de faire en sorte lles n'en aient pas besoin pour plaire à qui les approchent ; mais cette vanité me est dangereuse, puisque j'ai eu tort de oir avec vous.

Je suis plus vieille que vous de quelques ées, et je vous demande de ne plus me ir. Ce serait en vain que vous tenteriez blier un moment de faiblesse ; ce qui passé entre nous ne peut ni être une nde fois ni s'oublier tout à fait.

Je ne vous quitte pas sans tristesse ; je une absence de quelques jours ; si en re-

venant je ne vous trouve plus au pays, serai sensible à cette dernière marque l'amitié et de l'estime que vous m'avez moignées.

« Brigitte PIERSON. »

CHAPITRE VIII

La fièvre me retint une semaine au lit. l que je fus en état d'écrire, je répondis à r dame Pierson qu'elle serait obéie et (j'allais partir. Je l'écrivis de bonne foi et sa aucun dessein de la tromper; mais je fus b loin de tenir ma promesse. A peine avais-je deux lieues que je criai d'arrêter et desc dis de voiture. Je me mis à me promener le chemin. Je ne pouvais détacher mes gards du village que j'apercevais encore d l'éloignement. Enfin, après une irrésolut affreuse, je sentis qu'il m'était impossi de continuer ma route, et, plutôt que de monter en voiture, j'aurais consenti à m rir sur la place. Je dis au postillon de to ner, et, au lieu d'aller à Paris, comme

vais annoncé, je m'en fus droit à N***, où
it madame Pierson.

J'y arrivai à dix heures du soir. A peine
scendu à l'auberge, je me fis indiquer par
garçon la maison de son parent, et, sans
léchir à ce que je faisais, je m'y rendis
r-le-champ. Une servante vint m'ouvrir;
lui demandai, si madame Pierson y était,
ller la prévenir qu'on voulait lui parler de
part de M. Desprez. C'était le nom du curé
notre village.

Tandis que la servante faisait ma commis-
n, j'étais resté dans une petite cour assez
mbre ; comme il pleuvait, j'avançai jus-
'à un péristyle au bas de l'escalier, qui
était pas éclairé. Madame Pierson arriva
entôt, précédant la servante; elle descendit
e, et ne me vit pas dans l'obscurité ; je fis
pas vers elle et lui touchai le bras. Elle
rejeta en arrière avec terreur et s'écria :
Que me voulez-vous ? »

Le son de sa voix était si tremblant, et,
rsque la servante parut avec sa lumière,
la vis si pâle, que je ne sus que penser.
ait-il possible que ma présence inattendue
eût troublée à ce point ? Cette réflexion me

traversa l'esprit, mais je me dis que ce n'étai sans doute qu'un mouvement de frayeur natu rel à une femme qui se sent tout à coup saisie

Cependant, d'une voix plus calme, elle ré-péta sa ques on. « Il faut, lui dis-je, que vous m'accordiez de vous voir encore une fois. Je partirai, je quitte le pays ; vous serez obéie, je vous le jure, et au delà de vos souhaits ; car je vendrai la maison de mon père, aussi bien que le reste, et passerai à l'étranger. Mais ce n'est qu'à cette condition que je vous reverrai encore une fois ; sinon je reste ; ne craignez rien de moi, mais j'y suis résolu. »

Elle fronça le sourcil et jeta de côté et d'autre un regard étrange ; puis elle me ré-pondit d'un air presque gracieux : « Venez demain dans la journée, je vous recevrai. » Elle partit là-dessus.

Le lendemain j'y allai à midi. On m'intro-duisit dans une chambre à vieilles tapisseries et à meubles antiques. Je la trouvai seule, assise sur un sofa. Je m'assis en face d'elle.

« Madame, lui dis-je, je ne viens ni vous parler de ce que je souffre, ni renier l'amour que j'ai pour vous. Vous m'avez écrit que ce

i s'était passé entre nous ne pouvait s'ou-
ier, et c'est vrai. Mais vous me dites qu'à
use de cela nous ne pouvons plus nous
voir sur le même pied qu'auparavant, et
us vous trompez. Je vous aime, mais je ne
us ai point offensée ; rien n'est changé
ur ce qui vous regarde, puisque vous ne
aimez pas. Si je vous revois, c'est donc
iquement de moi qu'il faut qu'on vous ré-
nde, et ce qui vous en répond, c'est pré-
ément mon amour. »

Elle voulut m'interrompre.

Permettez-moi, de grâce, d'achever. Per-
nne mieux que moi ne sait que, malgré
t le respect que je vous porte et en dépit
toutes les protestations par lesquelles je
urrais me lier, l'amour est le plus fort. Je
us répète que je ne viens pas renier ce que
dans le cœur. Mais ce n'est pas d'aujour-
ui, d'après ce que vous me dites vous-
me, que vous savez que je vous aime.
elle raison m'a donc empêché jusqu'à pré-
t de vous le déclarer? La crainte de vous
dre ; j'avais peur de ne plus être reçu
z vous, et c'est ce qui arrive. Mettez-moi
r condition qu'à la première parole que

j'en dirai, à la première occasion où il m'é
chappera un geste ou une pensée qui s'écart
du respect le plus profond, votre porte m
sera fermée ; comme je me suis tu déjà, j
me tairai à l'avenir. Vous croyez que c'es
depuis un mois que je vous aime, et c'est de
puis le premier jour. Quand vous vous en ête
aperçue, vous n'avez pas cessé de me voi
pour cela. Si vous aviez alors pour moi asse
d'estime pour me croire incapable de vous o
fenser, pourquoi aurais-je perdu cette estime
C'est elle que je viens vous redemander. Qu
vous ai-je fait ? J'ai fléchi le genou ; je n'ai pa
même dit un mot. Que vous ai-je appris
vous le saviez déjà. J'ai été faible parce qu
je souffrais. Eh bien, madame, j'ai vingt ans
et ce que j'ai vu de la vie m'en a déjà telle
ment dégoûté (je pourrais dire un mot plu
fort), qu'il n'y a aujourd'hui sur terre, n
dans la société des hommes, ni dans la soli
tude même, une place si petite et si insigni
fiante que je veuille encore l'occuper. L'es
pace renfermé entre les quatre murs d
votre jardin est le seul lieu au monde où j
vive ; vous êtes le seul être humain qui m
fasse aimer Dieu. J'avais renoncé à tou

ant même de vous connaître ; pourquo
ôter le seul rayon de soleil que la Provi-
nce m'ait laissé ? Si c'est par crainte, en
oi ai-je pu vous en inspirer ? Si c'est par
ersion, de quoi me suis-je rendu coupable ?
c'est par pitié et parce que je souffre, vous
us trompez de croire que je puisse guérir ;
le pouvais peut-être, il y a deux mois ; j'ai
eux aimé vous voir et souffrir, et ne m'en
pens pas, quoi qu'il arrive. Le seul mal-
ur qui puisse m'atteindre, c'est de vous
rdre. Mettez-moi à l'épreuve. Si jamais
n viens à sentir qu'il y a pour moi trop de
uffrances dans notre marché, je partirai ;
vous en êtes bien sûre, puisque vous me
nvoyez aujourd'hui et que je suis prêt à
rtir. Quel risque courez-vous en me don-
ant encore un mois ou deux du seul bon-
ur que j'aurai jamais ? »

J'attendais sa réponse. Elle se leva brus-
uement, puis se rassit. Elle garda un mo-
ent le silence. « Soyez-en persuadé, dit-elle,
la n'est pas ainsi. » Je crus m'apercevoir
u'elle cherchait des expressions qui ne pa-
ussent pas trop sévères, et qu'elle voulait
e répondre avec douceur.

« Un mot, lui dis-je en me levant, un mo
et rien de plus. Je sais qui vous êtes, et, s'
y a pour moi quelque compassion dans votr
cœur, je vous en remercie; dites un mot! c
moment décide de ma vie. »

Elle secouait la tête; je la vis hésiter. «Vou
croyez que j'en guérirai? m'écriai-je; qu
Dieu vous laisse cette pensée, si vous m
chassez d'ici... »

En disant ces mots, je regardais l'horizon
et je sentais jusqu'au fond de l'âme une s
horrible solitude à l'idée que j'allais partir
que mon sang se glaçait. Elle me vit debout, le
yeux sur elle, attendant qu'elle parlât; toute
les forces de ma vie étaient suspendues à se
lèvres.

« Eh bien, dit-elle, écoutez-moi. Ce voyag
que vous avez fait est une imprudence; il n
faut pas que ce soit pour moi que vous soye
venu ici; chargez-vous d'une commission qu
je vous donnerai pour un ami de ma famille
Si vous trouvez que c'est un peu loin, que c
soit pour vous l'occasion d'une absence qu
durera ce que vous voudrez, mais qui ne sera
pas trop courte. Quoi que vous en disiez
ajouta-t-elle en souriant, un petit voyage vous

nera. Vous vous arrêterez dans les Vosges, ous irez jusqu'à Strasbourg. Que dans un s, dans deux mois, pour mieux dire, vous niez me rendre compte de ce dont on chargera; je vous reverrai et vous ré-drai mieux. »

CHAPITRE IX

reçus le soir même, de la part de ma-ne Pierson, une lettre à l'adresse de M. R. à Strasbourg. Trois semaines après, ma mmission était faite et j'étais revenu.

n'avais pensé qu'à elle pendant mon age, et je perdais toute espérance de l'ou-r jamais. Cependant mon parti était pris ne taire devant elle; le danger que j'avais ru de la perdre par l'imprudence que ais commise m'avait fait souffrir trop ellement pour que j'eusse l'idée de m'y oser de nouveau. L'estime que j'avais pour ne me permettait pas de croire qu'elle ne pas de bonne foi, et je ne voyais, dans la marche qu'elle avait faite de quitter le

pays, rien qui ressemblât à de l'hypocrisi
En un mot, j'avais la ferme persuasion qu
la première parole d'amour que je lui dira
sa porte me serait fermée.

Je la retrouvai maigrie et changée. Son so
rire habituel paraissait languissant sur s
lèvres décolorées. Elle me dit qu'elle avait é
souffrante.

Il ne fut point question de ce qui s'ét
passé. Elle avait l'air de ne pas vouloir s'
souvenir, et je ne voulais pas en parler. No
reprîmes bientôt nos premières habitudes
voisinage; cependant il y avait entre no
une certaine gêne, et comme une famil
rité composée. Il semblait que nous nous
sions parfois : « Il en était ainsi auparava
qu'il en soit donc encore de même. » E
m'accordait sa confiance comme une réha
litation qui n'était pas sans charmes pour m
Mais nos entretiens étaient plus froids, p
cette raison même que nos regards avaie
pendant que nous parlions, une conversati
tacite. Dans tout ce que nous pouvions di
il n'y avait plus à deviner. Nous ne cherchio
plus, comme auparavant, à pénétrer da
l'esprit l'un de l'autre; il n'y avait plus

rêt de chaque mot, de chaque sentiment,
e estimation curieuse d'autrefois ; elle me
tait avec bonté, mais je me défiais de sa
té même ; je me promenais avec elle au
lin, mais je ne l'accompagnais plus hors
a maison ; nous ne traversions plus en-
ble les bois et les vallées ; elle ouvrait le
no quand nous étions seuls ; le son de sa
x n'éveillait plus dans mon cœur ces élans
jeunesse, ces transports de joie qui sont
nme des sanglots pleins d'espérance. Quand
ortais, elle me tendait toujours sa main,
is je la sentais inanimée ; il y avait beau-
up d'efforts dans notre aisance, beaucoup
réflexions dans nos moindres propos,
ucoup de tristesse au fond de tout cela.

Nous sentions bien qu'il y avait un tiers
re nous : c'était l'amour que j'avais pour
. Rien ne le trahissait dans mes actions,
is il parut bientôt sur mon visage : je per-
s ma gaieté, ma force, et l'apparence de
té que j'avais sur les joues. Un mois ne
tait pas encore écoulé, que je ne ressem
is plus à moi-même.

Cependant, dans nos entretiens, j'insistais
jours sur mon dégoût du monde, sur l'a-

version que j'éprouvais d'y rentrer jamais prenais à tâche de faire sentir à madame P son qu'elle ne devait pas se reprocher m'avoir reçu de nouveau. Tantôt je lui p gnais ma vie passée sous les couleurs les p sombres, et lui donnais à entendre que, fallait me séparer d'elle, je resterais livr une solitude pire que la mort ; je lui disais j'avais la société en horreur, et le récit fic de ma vie, que je lui avais fait, lui prouv que j'étais sincère. Tantôt j'affectais gaieté qui était bien loin de mon cœur, p lui dire qu'en me permettant de la voir m'avait sauvé du plus affreux malheur ; je remerciais presque à chaque fois que j'al chez elle, afin d'y pouvoir retourner le soir le lendemain. « Tous mes rêves de bonhe lui disais-je, toutes mes espérances, to mon ambition, sont renfermés dans ce p coin de terre que vous habitez ; hors de l que vous respirez, il n'y a point de vie p moi. »

Elle voyait ce que je souffrais, et ne pou s'empêcher de me plaindre. Mon courage faisait pitié ; et il se répandait sur toutes paroles, sur ses gestes même et sur son a

, quand j'étais là, une sorte d'attendris-
nt. Elle sentait la lutte qui se faisait en
; mon obéissance flattait son orgueil,
ma pâleur réveillait en elle son instinct
eur de charité. Je la voyais parfois irri-
presque coquette ; elle me disait d'un air
que mutin : « Je n'y serai pas demain,
enez pas tel jour. » Puis, comme je me
ais triste et résigné, elle s'adoucissait
à coup ; elle ajoutait : « Je n'en sais rien,
z toujours ; ou bien son adieu était plus
lier, elle me suivait jusqu'à la grille d'un
rd plus triste et plus doux.

N'en doutez pas, lui disais-je, c'est la
idence qui m'a mené à vous. Si je ne
avais pas connue, peut-être, à l'heure qu'il
serais-je retombé dans mes désordres.
u vous a envoyée comme un ange de lu-
re, pour me retirer de l'abîme. C'est une
sion sainte qui vous est confiée ; qui sait,
vous perdais, où pourraient me conduire
agrin qui me dévorerait, l'expérience fu-
e que j'ai à mon âge, et le combat terrible
na jeunesse avec mon ennui ? »

ette pensée, bien sincère en moi, était de
lus grande force sur une femme d'une

dévotion exaltée et d'une âme aussi pieu
qu'ardente. Ce fut peut-être pour cette se
cause que madame Pierson me permit de
voir.

Je me disposais un jour à aller chez el
lorsqu'on frappa à ma porte, et je vis ent
Mercanson, ce même prêtre que j'avais re
contré dans son jardin à ma première visi
Il commença par des excuses, aussi ennuy
ses que lui, sur ce qu'il se présentait ai
chez moi sans me connaître; je lui dis que
le connaissais très-bien pour le neveu
notre curé, et lui demandai ce dont il s
gissait.

Il tournait de côté et d'autre d'un air e
prunté, cherchant ses phrases et touchant
bout du doigt tout ce qui se trouvait sur
table, comme un homme qui ne sait q
dire. Enfin il m'annonça que madame Pier
était malade, et qu'elle l'avait chargé de m
vertir qu'elle ne pourrait me revoir de
journée.

« Elle est malade? Mais je l'ai quittée h
assez tard, et elle se portait bien! »

Il fit un salut. « Mais, monsieur l'ab
pourquoi, si elle est malade, me l'envo

par un tiers? Elle ne demeure pas si loin, importait peu de me laisser faire une se inutile. »

me réponse de Mercanson. Je ne pou- comprendre pourquoi cette démarche part, encore moins cette commission on l'avait chargé. « C'est bien, lui dis-je, verrai demain, et elle m'expliquera cela. »

s hésitations recommencèrent : « Ma- e Pierson lui avait dit en outre... il devait dire... il s'était chargé...

Eh! de quoi donc? m'écriai-je impa- té.

Monsieur, vous êtes violent. Je pense madame Pierson est assez gravement ade; elle ne pourra vous voir de toute la aine. »

ouveau salut; et il sortit.

était clair que cette visite cachait quel- mystère: ou madame Pierson ne voulait s me voir, et je ne savais à quoi l'attri- er; ou Mercanson s'entremettait de son pre mouvement.

e laissai passer la journée; le lendemain, bonne heure, je m'en fus à la porte, où je

rencontrai la servante; mais elle me qu'en effet sa maîtresse était fort malade, quoi que je pusse faire, elle ne voulut prendre l'argent que je lui offris, ni écou mes questions.

Comme je rentrais au village, je vis pré sément Mercanson sur la promenade; il ét entouré des enfants de l'école à qui son on faisait la leçon. Je l'abordai au milieu de harangue et le priai de me dire deux mots

Il me suivit jusqu'à la place; mais c'ét à mon tour d'hésiter, car je ne savais co ment m'y prendre pour tirer de lui son cret. « Monsieur, lui-dis-je, je vous supp de me dire si ce que vous m'avez appris h est la vérité, ou s'il y a quelque autre mo Outre qu'il n'y a point dans le pays de mé cin qui puisse être appelé, j'ai des raiso d'une grande importance pour vous dema der ce qui en est. »

Il se défendit de toutes les façons, prét dant que madame Pierson était malade, qu'il ne savait autre chose, sinon qu'e l'avait envoyé chercher et chargé d'al m'avertir, comme il s'en était acquitté. pendant, tout en parlant, nous étions arri

haut de la grand'rue, dans un endroit ert. Voyant que ni la ruse ni la prière ne servaient de rien, je me retournai tout à p et lui pris les deux bras.

Qu'est-ce à dire, monsieur ? Voulez-vous r de violence ?

- Non, mais je veux que vous me parliez.

- Monsieur, je n'ai peur de personne, et ous ai dit ce que je devais.

- Vous avez dit ce que vous deviez et non que vous savez. Madame Pierson n'est nt malade ; je le sais, j'en suis sûr.

- Qu'en savez-vous ?

- La servante me l'a dit. Pourquoi me me-t-elle sa porte, et pourquoi est-ce vous elle en charge ? »

Mercanson vit passer un paysan. « Pierre ! cria-t-il par son nom, attendez-moi, j'ai à us parler. »

Le paysan s'approcha de nous : c'était tout qu'il demandait, pensant bien que devant tiers je n'oserais le maltraiter. Je le lâ- ai en effet, mais si rudement, qu'il en re- la, et que son dos frappa contre un arbre. serra le poing et partit sans mot dire.

Je passai toute la semaine dans une agita

tion extrême, allant trois fois le jour ch madame Pierson, et constamment refusé sa porte. Je reçus d'elle une lettre ; elle n disait que mon assiduité faisait jaser dans pays, et me priait que mes visites fusse plus rares dorénavant. Pas un mot, du rest de Mercanson ni de sa maladie.

Cette précaution lui était si peu naturelle contrastait d'une manière si étrange avec fierté indifférente qu'elle témoignait po toute espèce de propos de ce genre, que j'e d'abord peine à y croire. Ne sachant cepe dant quelle autre interprétation trouver, lui répondis que je n'avais rien tant à cœ que de lui obéir. Mais, malgré moi, les e pressions dont je me servis se ressentaie de quelque amertume.

Je retardai même volontairement le jo où il m'était permis de l'aller voir, et n'e voyai point demander de ses nouvelles, af de la convaincre que je ne croyais point à maladie. Je ne savais par quelle raison el m'éloignait ainsi ; mais j'étais, en vérité, malheureux, que je pensais parfois sérieus ment à en finir avec cette vie insupportabl Je demeurais des journées entières dans l

s ; le hasard l'y fit me rencontrer un jour, is un état à faire pitié.

e fut à peine si j'eus le courage de lui nander quelques explications ; elle n'y ré- dit pas franchement, et je ne revins plus ce sujet. J'en étais réduit à compter les rs que je passais loin d'elle et à vivre des naines sur l'espoir d'une visite. A tout ment je me sentais l'envie de me jeter à genoux et de lui peindre mon désespoir. me disais qu'elle ne pourrait y être insen- le, qu'elle me payerait du moins de quel- s paroles de pitié ; mais, là-dessus, son usque départ et sa sévérité me revenaient ; tremblais de la perdre, et j'aimais mieux urir que de m'y exposer.

Ainsi, n'ayant pas même la permission d'a- uer ma peine, ma santé achevait de se truire. Mes pieds ne me portaient chez e qu'à regret : je sentais que j'allais y pui- r des sources de larmes, et chaque visite en coûtait de nouvelles ; c'était un déchi- ment comme si je n'eusse plus dû la revoir aque fois que je la quittais.

De son côté, elle n'avait plus avec moi ni même ton ni la même aisance qu'aupara-

vant; elle parlait de projets de voyage; el
affectait de me confier légèrement des envi
qui lui prenaient, disait-elle, de quitter
pays, et me rendaient plus mort que
quand je les entendais. Si elle se livrait
instant à un mouvement naturel, elle se
jetait aussitôt dans une froideur déses
rante. Je ne pus m'empêcher un jour de ple
rer de douleur devant elle de la mani
dont elle me traitait. Je l'en vis pâlir malg
elle. Comme je sortais, elle me dit à la port
« Je vais demain à Sainte-Luce (c'était
village des environs), et c'est trop loin po
aller à pied. Soyez ici à cheval de bon mat
si vous n'avez rien à faire : vous m'accom
gnerez. »

Je fus exact au rendez-vous, comme
peut le penser. Je m'étais couché sur ce
parole avec des transports de joie; mais,
sortant de chez moi, j'éprouvai, au contrai
une tristesse invincible. En me rendant
privilége que j'avais perdu de l'accompag
dans ses courses solitaires, elle avait cé
clairement à une fantaisie qui me pa
cruelle, si elle ne m'aimait pas. Elle
vait que je souffrais; pourquoi abuser

courage si elle n'avait pas changé d'avis? tte réflexion, que je fis malgré moi, me lit tout autre qu'à l'ordinaire. Lorsqu'elle ta à cheval, le cœur me battit quand je pris le pied; je ne sais si c'était de désir le colère. « Si elle est touchée, me dis-je oi-même, pourquoi tant de réserve? si n'est que coquette, pourquoi tant de rté? »

els sont les hommes. A mon premier , elle s'aperçut que je regardais de tra- et que mon visage était changé. Je ne parlai pas et je pris l'autre côté de la e. Tant que nous fûmes dans la plaine, parut tranquille et tournait seulement la de temps en temps pour voir si je la sui-; mais, lorsque nous entrâmes dans la t et que le pas de nos chevaux com-nça à retentir sous les sombres allées, mi les roches solitaires, je la vis trembler à coup. Elle s'arrêtait comme pour ttendre, car je me tenais un peu derrière ; dès que je la rejoignais, elle prenait galop. Bientôt nous arrivâmes sur le chant de la montagne, et il fallut aller pas. Je vins alors me mettre à côté

d'elle; mais nous baissions tous deux la tê
il était temps, je lui pris la main.

« Brigitte, lui dis-je, vous ai-je fatiguée
mes plaintes? Depuis que je suis reve
que je vous vois tous les jours et que tous
soirs, en rentrant, je me demande quan
faudra mourir, vous ai-je importunée? I
puis deux mois que je perds le repos, la fo
et l'espérance, vous ai-je dit un mot de
fatal amour qui me dévore et qui me t
ne le savez-vous pas? Levez la tête; fau
vous le dire? Ne voyez-vous pas que
souffre et que mes nuits se passent à pleur
n'avez-vous pas rencontré quelque part d
ces forêts sinistres un malheureux assis
deux mains sur son front? n'avez-vous jam
trouvé de larmes sur ces bruyères? Reg
dez-moi, regardez ces montagnes; vous s
venez-vous que je vous aime? Ils le sav
eux, ces témoins; ces rochers, ces dése
le savent. Pourquoi m'amener devant e
ne suis-je pas assez misérable? ai-je man
maintenant de courage? êtes-vous a
obéie? A quelle épreuve, à quelle tort
suis-je soumis, et pour quel crime? Si v
ne m'aimez pas, que faites-vous ici?

Partons, dit-elle, ramenez-moi, retour-s sur nos pas. » Je saisis la bride de son val.

Non, répondis-je, car j'ai parlé. Si nous urnons, je vous perds, je le sais ; en ren-t chez vous, je sais d'avance ce que vous direz. Vous avez voulu voir jusqu'où allait patience, vous avez mis ma douleur au , peut-être pour avoir le droit de me sser ; vous étiez lasse de ce triste amant souffrait sans se plaindre et qui buvait c résignation le calice amer de vos dé-ns ! vous saviez que, seul avec vous, à pect de ces bois, en face de ces solitudes mon amour a commencé, je ne pourrais der le silence ! vous avez voulu être of-sée : eh bien, madame, que je vous perde ! assez pleuré, j'ai assez souffert, j'ai assez oulé dans mon cœur l'amour insensé qui ronge ; vous avez eu assez de cruauté ! »

Comme elle fit un mouvement pour sauter bas de cheval, je la pris dans mes bras et llai mes lèvres sur les siennes. Mais, au ême instant, je la vis pâlir, ses yeux se mèrent, elle lâcha la bride qu'elle tenait glissa à terre.

« Dieu de bonté ! m'écriai-je, elle m'aime ! Elle m'avait rendu mon baiser.

Je mis pied à terre et courus à elle. El était étendue sur l'herbe. Je la soulevai, el ouvrit les yeux ; une terreur subite la f frissonner tout entière ; elle repoussa m main avec force, fondit en larmes et m' chappa.

J'étais resté au bord du chemin ; je la r gardais, belle comme le jour, appuyée co tre un arbre, ses longs cheveux tombant s ses épaules, ses mains irritées et trembla tes, ses joues couvertes de rougeur, tout brillantes de pourpre et de perles. « N m'approchez pas ! criait-elle, ne faites p un pas vers moi !

— O mon amour ! lui dis-je, ne craign rien ; si je vous ai offensée tout à l'heure, vo pouvez m'en punir ; j'ai eu un moment rage et de douleur ; traitez-moi comme vo voudrez, vous pouvez partir maintenan m'envoyer où il vous plaira ; je sais que vo m'aimez, Brigitte, vous êtes plus en sûre ici que tous les rois dans leurs palais. »

Madame Pierson, à ces paroles, fixa s moi ses yeux humides ; j'y vis le bonheur

vie venir à moi dans un éclair. Je traver-a route et allai me mettre à genoux de-elle. Qu'il aime peu, celui qui peut dire uelles paroles s'est servie sa maîtresse r lui avouer qu'elle l'aimait !

CHAPITRE X

i j'étais joaillier et si je prenais dans mon or un collier de perles pour en faire un sent à un ami, il me semble que j'aurais grande joie à le lui poser moi-même au-r du cou ; mais, si j'étais l'ami, je mour-plutôt que d'arracher le collier des ins du joaillier.

'ai vu que la plupart des hommes pres-t de se donner la femme qui les aime ; et toujours fait le contraire, non par calcul, is par un sentiment naturel. La femme aime un peu et qui résiste n'aime pas ez, et celle qui aime assez et qui résiste t qu'elle est moins aimée.

Madame Pierson me témoigna plus de afiance, après m'avoir avoué qu'elle m'ai-

mait, qu'elle ne m'en avait jamais mont
Le respect que j'avais pour elle lui insp
une si douce joie, que son beau visage en
vint comme une fleur épanouie ; je la voy
quelquefois s'abandonner à une gaieté fol
puis tout à coup s'arrêter pensive, affecta
à certains moments, de me traiter presq
en enfant, puis me regardant les yeux ple
de larmes ; imaginant mille plaisanter
pour se donner le prétexte d'un mot p
familier ou d'une caresse innocente, puis
quittant pour s'asseoir à l'écart et s'aba
donner à des rêveries qui la saisissaient.
a-t-il au monde un plus doux spectacl
Quand elle revenait à moi, elle me trouv
sur son passage, dans quelque allée d'où
l'avais observée de loin. « O mon amie !
disais-je, Dieu lui-même se réjouit de v
combien vous êtes aimée. »

Je ne pouvais pourtant lui cacher ni
violence de mes désirs, ni ce que je souffr
en luttant contre eux. Un soir que j'ét
chez elle, je lui dis que j'avais appris le m
tin la perte d'un procès important pour m
et qui apportait dans mes affaires un cha
gement considérable. « Comment se fait-

demanda-t-elle, que vous me l'annonciez iant ? »

Il y a, lui dis-je, une maxime d'un poëte an : « Celui qui est aimé d'une belle me est à l'abri des coups du sort. »

adame Pierson ne me répondit pas ; elle montra toute la soirée plus gaie encore de coutume. Comme je jouais aux cartes c sa tante et que je perdais, il n'y eut te de malice qu'elle n'employât pour me uer, disant que je n'y entendais rien et iant toujours contre moi, si bien qu'elle gagna tout ce que j'avais dans ma bourse. and la vieille dame se fut retirée, elle s'en a sur le balcon, et je l'y suivis en silence.

l faisait la plus belle nuit du monde : la ne se couchait, et les étoiles brillaient d'une rté plus vive sur un ciel d'un azur foncé. s un souffle de vent n'agitait les arbres, ir était tiède et embaumé.

Elle était appuyée sur son coude, les yeux ciel ; je m'étais penché à côté d'elle, et je regardais rêver. Bientôt je levai les yeux oi-même ; une volupté mélancolique nous nivrait tous deux. Nous respirions ensemble s tièdes bouffées qui sortaient des char-

milles : nous suivions au loin dans l'esp
les dernières lueurs d'une blancheur
que la lune entraînait avec elle en desc
dant derrière les masses noires des mar
niers. Je me souvins d'un certain jour
j'avais regardé avec désespoir le vide
mense de ce beau ciel ; ce souvenir me
tressaillir ; tout était si plein maintenant
sentis qu'un hymne de grâce s'élevait d
mon cœur et que notre amour montai
Dieu. J'entourai de mon bras la taille de
chère maîtresse ; elle tourna doucement
tête : ses yeux étaient noyés de larmes.
corps plia comme un roseau, ses lèvres
tr'ouvertes tombèrent sur les miennes,
l'univers fut oublié.

CHAPITRE XI

Ange éternel des nuits heureuses, qui
contera ton silence? O baiser! mystérie
breuvage que les lèvres se versent com
des coupes altérées! ivresse des sens, ô
lupté! oui, comme Dieu, tu es immortel

me élan de la créature, communion rselle des êtres, volupté trois fois sainte, t dit de toi ceux qui t'ont vantée? ils appelée passagère, ô créatrice! et ils it que ta courte apparence illuminait vie fugitive. Parole plus courte elle-e que le souffle d'un moribond! vraie le de brute sensuelle, qui s'étonne de une heure, et qui prend les clartés de mpe éternelle pour une étincelle qui sort caillou! Amour, ô principe du monde! me précieuse que la nature entière, me une vestale inquiète, surveille inces-ment dans le temple de Dieu! foyer de , par qui tout existe! les esprits de des-tion mourraient eux-mêmes en soufflant toi! Je ne m'étonne pas qu'on blasphème nom; car ils ne savent qui tu es, ceux croient t'avoir vu en face parce qu'ils ont ert les yeux; et, quand tu trouves tes s apôtres, unis sur terre dans un baiser, rdonnes à leurs paupières de se fermer me des voiles, afin qu'on ne voie pas le heur,

lais vous, délices, sourires languissants, mières caresses, tutoiement timide, pre-

miers bégayements de l'amante, vous qu peut voir, vous qui êtes à nous! êtes-v donc moins à Dieu que le reste, beaux c rubins qui planez dans l'alcôve et qui ra nez à ce monde l'homme éveillé du so divin! Ah! chers enfants de la volup comme votre mère vous aime! C'est vo causeries curieuses, qui soulevez les premi mystères, touchers tremblants et chas encore, regards déjà insatiables, qui co mencez à tracer dans le cœur, comme u ébauche craintive, l'ineffaçable image de beauté chérie! O royaume! ô conquête! c' vous qui faites les amants. Et toi, vrai d dème, toi, sérénité du bonheur! prem regard reporté sur la vie, premier retour heureux à tant d'objets indifférents, qu'ils voient plus qu'à travers leur joie, premi pas faits dans la nature à côté de la bi aimée! qui vous peindra? quelle parole h maine exprimera jamais la plus faible resse?

Celui qui, par une fraîche matinée, da la force de la jeunesse, est sorti un jour à p lents, tandis qu'une main adorée fermait s lui la porte secrète; qui a marché sans sav

regardant les bois et les plaines; qui a traversé une place sans entendre qu'on lui parlait; qui s'est assis dans un lieu solitaire, riant et pleurant sans raison; qui a posé ses mains sur son visage pour y respirer un reste de parfum; qui a oublié tout à coup ce qu'il avait fait sur la terre jusqu'alors; qui a parlé aux arbres de la route et aux oiseaux qu'il voyait passer; qui, enfin, au milieu des hommes, s'est montré un joyeux insensé, puis qui est tombé à genoux et qui en a remercié Dieu; celui-là mourra sans se plaindre: il a possédé la femme qu'il aimait.

QUATRIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

'ai à raconter maintenant ce qui advint
mon amour et le changement qui se fit en
i. Quelle raison puis-je en donner? Au-
e, sinon que je raconte et que je puis
: « C'est la vérité. »
y avait deux jours, ni plus ni moins, que
ais l'amant de madame Pierson. Je sor-
du bain à onze heures du soir, et par une
t magnifique je traversais la promenade
ir me rendre chez elle. Je me sentais un
bien-être dans le corps et tant de conten-
ient dans l'âme, que je sautais de joie en
rchant et que je tendais les bras au ciel.
la trouvai en haut de son escalier, ac-
dée sur la rampe, une bougie par terre à

côté d'elle. Elle m'attendait, et, dès qu'el m'aperçut, courut à ma rencontre. No fûmes bientôt dans sa chambre, et les ve rous tirés sur nous.

Elle me montrait comme elle avait chan sa coiffure, qui me déplaisait, et comme el avait passé la journée à faire prendre à s cheveux le tour que je voulais; comme el avait ôté de l'alcôve un grand vilain cad noir qui me semblait sinistre, comme el avait renouvelé ses fleurs, et il y en avait tous côtés; elle me contait tout ce qu'el avait fait depuis que nous nous connaission ce qu'elle m'avait vu souffrir, ce qu'elle ava souffert elle-même; comme elle avait vou mille fois quitter le pays et fuir son amou comme elle avait imaginé tant de précautio contre moi; qu'elle avait pris conseil de tante, de Mercanson et du curé; qu'el s'était juré à elle-même de mourir plutôt q de céder, et comme tout cela s'était envo sur un certain mot que je lui avais dit, s tel regard, sur telle circonstance; et, chaque confidence, un baiser. Ce que je tro vais, de mon goût dans sa chambre, ce q avait attiré mon attention parmi les bag

es dont ses tables étaient couvertes,
voulait me le donner, que je l'empor-
e le soir même et que je le misse sur
cheminée; ce qu'elle ferait dorénavant,
matin, le soir, à toute heure, que je le
asse à mon plaisir, et qu'elle ne se sou-
t de rien; que les propos du monde ne la
chaient pas; que, si elle avait fait
blant d'y croire, c'était pour m'éloigner;
s qu'elle voulait être heureuse et se bou-
r les deux oreilles; qu'elle venait d'avoir
te ans, qu'elle n'avait pas longtemps à
aimée de moi. « Et vous, m'aimerez-vous
gtemps? Est-ce un peu vrai, ces belles
oles dont vous m'avez si bien étourdie? »
là-dessus les chers reproches que je ve-
tard et que j'étais coquet; que je m'étais
parfumé au bain, ou pas assez, ou pas
guise, qu'elle était restée en pantoufles
r que je visse son pied nu, et qu'il était
si blanc que sa main; mais que du reste
n'était guère belle; qu'elle voudrait l'être
t fois plus; qu'elle l'avait été à quinze
. Elle allait et elle venait, toute folle
mour, toute vermeille de joie; et elle ne
ait qu'imaginer, quoi faire, quoi dire,

pour se donner et se donner encore, corps
âme, et tout ce qu'elle avait.

J'étais couché sur le sofa ; je sentais tomb
et se détacher de moi une mauvaise heure
ma vie passée, à chaque mot qu'elle disa
Je regardais l'astre de l'amour se lever s
mon champ, et il me semblait que j'éta
comme un arbre plein de séve qui secoue
vent ses feuilles sèches pour se revêtir d'u
verdure nouvelle.

Elle se mit au piano, et me dit qu'elle alla
me jouer un air de Stradella. J'aime pa
dessus tout la musique sacrée, et ce morcea
qu'elle m'avait déjà chanté, m'avait pa
très-beau. « Eh bien, dit-elle quand e
eut fini, vous vous y êtes bien tromp
l'air est de moi, et je vous en ai fait a
croire.

— Il est de vous?

— Oui, et je vous ai conté qu'il était
Stradella pour voir ce que vous en diriez.
ne joue jamais ma musique, quand il m'arri
d'en composer ; mais j'ai voulu faire un ess
et vous voyez qu'il m'a réussi, puisque vo
en étiez la dupe. »

Monstrueuse machine que l'homme ! Q

ait-il de plus innocent? Un enfant un peu
sé eût imaginé cette ruse pour surprendre
 précepteur. Elle en riait de bon cœur en
 le disant; mais je sentis tout à coup
mme un nuage qui fondait sur moi; je chan-
i de visage: « Qu'avez-vous, dit-elle, qui
us prend?

– Rien; jouez-moi cet air encore une
s. »

Tandis qu'elle jouait, je me promenais de
ng en large; je passais la main sur mon
nt comme pour en écarter un brouillard,
frappais du pied, je haussais les épaules de
 propre démence; enfin je m'assis à terre
r un coussin qui était tombé; elle vint à
oi. Plus je voulais lutter avec l'esprit de té-
bres qui me saisissait en ce moment, plus
paisse nuit redoublait dans ma tête. « Vrai-
ent, lui dis-je, vous mentez si bien? Quoi!
t air de vous? vous savez donc mentir si
sément? »

Elle me regarda d'un air étonné. « Qu'est-ce
nc? » dit-elle. Une inquiétude inexprimable
 peignit sur ses traits. Assurément elle ne
uvait me croire assez fou pour lui faire un
proche véritable d'une plaisanterie aussi

simple; elle ne voyait là de sérieux que l tristesse qui s'emparait de moi; mais plus cause en était frivole, plus il y avait de qu surprendre. Elle voulut croire un instant qu je plaisantais à mon tour; mais, quand el me vit toujours plus pâle et comme prêt défaillir, elle resta les lèvres ouvertes, corps penché, comme une statue « Dieu d ciel! s'écria-t-elle, est-ce possible? »

Tu souris peut-être, lecteur, en lisant cet page; moi qui l'écris, j'en frémis encore. L malheurs ont leurs symptômes comme l maladies, et il n'y a rien de si redoutable e mer qu'un petit point noir à l'horizon.

Cependant, quand le jour parut, ma chèr Brigitte tira au milieu de la chambre u petite table ronde en bois blanc; elle y pos de quoi souper, ou pour mieux dire de qu déjeuner, car déjà les oiseaux chantaient les abeilles bourdonnaient sur le parterr Elle avait tout préparé elle-même, et je n bus pas une goutte qu'elle n'eût porté verre à ses lèvres. La lumière bleuâtre d jour, perçant les rideaux de toile bariolé éclairait son charmant visage et ses grand yeux un peu battus; elle se sentait envie d

mir, et laissa tomber, tout en m'embras-
t, sa tête sur mes épaules, avec mille
pos languissants.

ne pouvais lutter contre un si charmant
ndon, et mon cœur se rouvrait à la joie;
me crus délivré tout à fait du mauvais
e que je venais de faire, et je lui deman-
pardon d'un moment de folie dont je ne
ıvais me rendre compte. «Mon amie, lui
-je du fond du cœur, je suis bien malheu-
x de t'avoir adressé un reproche injuste
un badinage innocent; mais, si tu m'ai-
s, ne me mens jamais, fût-ce sur les moin-
s choses: le mensonge me semble hor-
le, et je ne puis le supporter.»

lle se coucha: il était trois heures du
tin, et je lui dis que je voulais rester jus-
à ce qu'elle fût endormie. Je la vis fer-
r ses beaux yeux, je l'entendis dans son
mier sommeil murmurer tout en sou-
nt, tandis que, penché au chevet, je lui
nnais mon baiser d'adieu. Enfin je sortis
cœur tranquille, me promettant de jouir
mon bonheur sans que désormais rien
t le troubler.

Mais, le lendemain même, Brigitte me dit

comme par hasard : « J'ai un gros livre c
j'écris mes pensées, tout ce qui me passe p
la tête, et je veux vous donner à lire ce q
j'y ai écrit de vous dans les premiers jou
que je vous ai vu. »

Nous lûmes ensemble ce qui me regarda
et nous y ajoutâmes cent folies ; après qu
je me mis à feuilleter le livre d'une maniè
indifférente. Une phrase tracée en gros c
ractères me sauta aux yeux au milieu d
pages que je tournais rapidement ; je lus d
tinctement quelques mots qui étaient ass
insignifiants, et j'allais continuer lorsq
Brigitte me dit : « Ne lisez pas cela. »

Je jetai le livre sur un meuble. « C'est vr
lui dis-je, je ne sais ce que je fais.

— Le prenez-vous encore au sérieux ? n
répondit-elle en riant, voyant sans doute m
mal reparaître ; reprenez ce livre ; je ve
que vous lisiez.

— N'en parlons plus. Que puis-je donc
trouver de si curieux ? Vos secrets sont
vous, ma chère. »

Le livre restait sur le meuble, et j'ava
beau faire, je ne le quittai pas des yeu
J'entendis tout à coup comme une voix q

chuchotait à l'oreille, et je crus voir nacer devant moi, avec son sourire gla-, la figure sèche de Desgenais. « Que nt faire Desgenais ici? » me demandai-je noi-même, comme si je l'eusse vu réelle-nt. Il m'avait apparu tel qu'il était un r, le front incliné sous ma lampe, quand ne débitait de sa voix aiguë son catéchisme libertin.

'avais toujours les yeux sur le livre, et je itais vaguement dans ma mémoire je ne s quelles paroles oubliées, entendues au-fois, mais qui m'avaient serré le cœur. sprit du doute, suspendu sur ma tête, ve-it de me verser dans les veines une goutte poison; la vapeur m'en montait au cer-au, et je chancelais à demi dans un com-ncement d'ivresse malfaisante. Quel se-t me cachait Brigitte? Je savais bien que n'avais qu'à me baisser et à ouvrir le livre; is à quel endroit? comment reconnaître feuille sur laquelle le hasard m'avait fait mber?

Mon orgueil, d'ailleurs, ne voulait pas que prisse le livre; était-ce donc vraiment mon gueil? « O Dieu! me dis-je avec une tris-

tesse affreuse, est-ce que le passé est un sp
tre? est-ce qu'il sort de son tombeau? A
misérable, est-ce que je vais ne pas pouv
aimer? »

Toutes mes idées de mépris pour les fe
mes, toutes ces phrases de fatuité moque
que j'avais répétées comme une leçon
comme un rôle pendant le temps de mes
sordres, me traversèrent l'esprit subiteme
et, chose étrange! tandis qu'autrefois je
croyais pas en en faisant parade, il me se
blait maintenant qu'elles étaient réelles,
que du moins elles l'avaient été.

Je connaissais madame Pierson depuis q
tre mois, mais je ne savais rien de sa
passée et ne lui en avais rien demandé.
m'étais livré à mon amour pour elle avec u
confiance et un entraînement sans bornes.
vais trouvé une sorte de jouissance à ne fa
aucune question sur elle à personne ni à e
même : d'ailleurs, les soupçons et la jalou
sont si peu dans mon caractère, que j'étais p
étonné d'en ressentir que Brigitte d'en trou
en moi. Jamais, dans mes premières amo
ni dans le commerce habituel de la vie
n'avais été défiant, mais plutôt hardi,

raire, et ne doutant pour ainsi dire de
. Il avait fallu que je visse de mes pro-
yeux la trahison de ma maîtresse pour
e qu'elle pouvait me tromper. Desge-
lui-même, tout en me sermonnant à sa
ière, me plaisantait continuellement sur
facilité à me laisser duper. L'histoire de
vie entière était une preuve que j'étais
ôt crédule que soupçonneux; aussi, quand
ue de ce livre me frappa ainsi tout à
, il me sembla que je sentais en moi un
vel être et une sorte d'inconnu; ma rai-
se révoltait contre ce que j'éprouvais, et
'osais me demander où tout cela allait
conduire.

ais les souffrances que j'avais endurées,
ouvenir des perfidies dont j'avais été le
oin, l'affreuse guérison que je m'étais
osée, les discours de mes amis, le monde
rompu que j'avais traversé, les tristes vé-
s que j'y avais vues, celles que, sans les
naître, j'avais comprises et devinées par
funeste intelligence, la débauche enfin,
mépris de l'amour, l'abus de tout, voilà
que j'avais dans le cœur sans m'en dou-
encore; et, au moment où je croyais re-

naître à l'espérance et à la vie, toutes ces
ries engourdies me prenaient à la gorge
me criaient qu'elles étaient là.

Je me baissai et ouvris le livre, puis j
fermai aussitôt et le rejetai sur la table.
gitte me regardait ; il n'y avait dans ses be
yeux ni orgueil blessé ni colère ; il n'y a
qu'une tendre inquiétude, comme si j'eu
été malade. « Est-ce que vous croyez que
des secrets ? demanda-t-elle en m'embrass
— Non, lui dis-je, je ne crois rien, sinon
tu es belle et que je veux mourir en t
mant. »

Rentré chez moi, comme j'étais en trai
dîner, je demandai à Larive : « Qu'est-ce d
que cette madame Pierson ? »

Il se retourna tout étonné. « Tu es, lui
je, dans le pays depuis nombre d'années
dois la connaître mieux que moi. Que di
d'elle ici ? qu'en pense-t-on dans le villa
quelle vie menait-elle avant que je la c
nusse ? quelles gens voyait-elle ?

— Ma foi, monsieur, je ne lui ai vu f
que ce qu'elle fait tous les jours, c'est-à-
se promener dans la vallée, jouer au pi
avec sa tante, et faire la charité aux pauv

paysans l'appellent Brigitte la Rose; je
jamais entendu dire un mot contre elle
i que ce soit, sinon qu'elle court les
nps toute seule, à toute heure du jour et
nuit; mais c'est dans un but si louable!
est la providence du pays. Quant aux
qu'elle voit, ce n'est guère que le curé,
. de Dalens aux vacances.

Qu'est-ce que c'est que M. de Dalens?

C'est le propriétaire d'un château qui
là-bas, derrière la montagne; il ne vient
ue pour la chasse.

— Est-il jeune?

— Oui, monsieur.

— Est-il parent de madame Pierson?

— Non; il était ami de son mari.

— Y a-t-il longtemps que son mari est mort?

— Cinq ans à la Toussaint; c'était un di-
homme.

— Et ce M. de Dalens, dit-on qu'il lui fait
our?

— A la veuve, monsieur? Dame! à vrai
e... (Il s'arrêta d'un air embarrassé.)

— Parleras-tu?

— On l'a dit, et on ne l'a pas dit... Je n'en
s rien, je n'en ai rien vu.

— Et tu me disais tout à l'heure qu'on parlait pas d'elle dans le pays?

— On n'a jamais rien dit du reste, et pensais que monsieur savait cela.

— Enfin, le dit-on, oui ou non?

— Oui, monsieur, je le crois du moins.

Je me levai de table et descendis sur promenade; Mercanson y était. Je m'att dais qu'il allait m'éviter, tout au contrai il m'aborda.

« Monsieur, me dit-il, vous avez l'au jour donné des marques de colère dont homme de mon caractère ne saurait cons ver la mémoire. Je vous exprime mon reg de m'être chargé d'une commission inte pestive (c'était sa manière que les lo mots), et de m'être mis en travers des ro avec tant soit peu d'importunité »

Je lui rendis son compliment, croyant q me quitterait là-dessus; mais il se mit à m cher à côté de moi.

« Dalens! Dalens! répétais-je entre n dents, qui me parlera de Dalens? » Car l rive ne m'avait rien dit que ce que peut d un valet. Par qui le savait-il? par quelc servante ou quelque paysan. Il me fallait

oin qui pût avoir vu Dalens chez madame
son, et qui sût à quoi s'en tenir. Ce Da-
ne me sortait pas de la tête, et, ne pou-
parler d'autre chose, j'en parlai tout de
e à Mercanson.

Mercanson était un méchant homme,
était niais ou rusé, je ne l'ai jamais dis-
ué clairement; il est certain qu'il devait
haïr, et qu'il en agit avec moi aussi mé-
mment que possible. Madame Pierson,
avait la plus grande amitié pour le curé
c'était à juste titre), avait fini, presque
gré elle, par en avoir pour le neveu. Il en
it fier, par conséquent jaloux. Il n'y a que
nour seul qui donne de la jalousie; une
ur, un mot bienveillant, un sourire d'une
e bouche, peuvent l'inspirer jusqu'à la
e à certaines gens.

Iercanson parut d'abord étonné, aussi
n que Larive, des questions que je lui
essais. J'en étais moi-même plus étonné
ore. Mais qui se connaît ici-bas?

ux premières réponses du prêtre, je le vis
nprendre ce que je voulais savoir, et dé-
é à ne pas me le dire.

Comment se fait-il, monsieur, que vous

qui connaissez madame Pierson depuis lo
temps, et qui êtes reçu chez elle d'une fa
assez intime (je le pense du moins), vous
ayez point rencontré M. de Dalens? Mais
paremment vous avez quelque raison, q
ne m'appartient point de connaître, pour v
enquérir de lui aujourd'hui. Ce que j'en p
dire pour ma part, c'est que c'était un h
nête gentilhomme, plein de bonté et de c
rité; il était, comme vous, monsieur,
intime chez madame Pierson; il a une m
considérable et fait à merveille les honne
de chez lui. Il faisait de très-bonne music
comme vous, monsieur, chez madame P
son. Pour ses devoirs de charité, il les r
plissait ponctuellement; lorsqu'il était d
le pays, il accompagnait, comme vous, m
sieur, cette dame à la promenade. Sa fam
jouit à Paris d'une excellente réputation
m'arrivait de le trouver chez cette d
presque toutes les fois que j'y allais;
mœurs passent pour excellentes. Du re
vous pensez, monsieur, que je n'entends
ler en tout que d'une familiarité honn
telle qu'il convient aux personnes de ce
rite. Je crois qu'il ne vient que pour la cha

ait ami du mari; on le dit fort riche et
-généreux; mais je ne le connais d'ail-
s presque pas, sinon par ouï-dire... »
e combien de phrases entortillées le pe-
t bourreau m'assomma! Je le regardais,
teux de l'écouter, n'osant plus faire une
le question ni l'arrêter dans son bavar-
e. Il calomnia aussi sourdement et aussi
gtemps qu'il voulut : il m'enfonça tout à
ir sa lame torse dans le cœur; quand ce
fait, il me quitta sans que je pusse le re-
ir; et, à tout prendre, il ne m'avait rien dit.
e restai seul sur la promenade; la nuit
nmençait à venir. Je ne sais si je ressen-
s plus de fureur ou plus de tristesse. Cette
fiance que j'avais eue de me livrer aveu-
ment à mon amour pour ma chère Brigitte
avait été si douce et si naturelle, que je
pouvais me résoudre à croire que tant de
nheur m'eût trompé. Ce sentiment naïf et
dule qui m'avait conduit à elle sans que
voulusse le combattre ni en douter jamais
avait semblé à lui seul comme une preuve
elle en était digne. Était-il donc possible
e ces quatre mois si heureux ne fussent
jà qu'un rêve?

« Mais après tout, me dis-je tout à co
cette femme s'est donnée bien vite. N'y
rait-il point eu de mensonge dans cette
tention de me fuir qu'elle m'avait d'ab
marquée et qu'une parole a fait évanou
N'aurais-je point par hasard affaire à u
femme comme on en voit tant? Oui, c
ainsi qu'elles s'y prennent toutes : elles
gnent de reculer afin de se voir poursuiv
Les biches elles-mêmes en font autant : c
un instinct de la femelle. N'est-ce pas de
propre mouvement qu'elle m'a avoué
amour, au moment même où je croy
qu'elle ne serait jamais à moi? Dès le p
mier jour que je l'ai vue, n'a-t-elle pas
cepté mon bras, sans me connaître, avec u
légèreté qui aurait dû me faire douter d'el
Si ce Dalens a été son amant, il est proba
qu'il l'est encore : ce sont de ces liaisons
monde qui ne commencent ni ne finisse
quand on se voit on se reprend, et dès qu
se quitte on s'oublie. Si cet homme revi
aux vacances, elle le reverra sans doute,
probablement sans rompre avec moi. Qu'e
ce que c'est que cette tante, que cette
mystérieuse qui a la charité pour affiche, q

liberté déterminée qui ne se soucie
cun propos? Ne seraient-ce point des
turières que ces deux femmes avec leur
te maison, leur prud'homie et leur sa-
e qui en imposent si vite aux gens et se
entent plus vite encore? Assurément,
qu'il en soit, je suis tombé les yeux fer-
dans une affaire de galanterie que j'ai
e pour un roman; mais que faire à pré-
? Je ne vois personne ici que ce prêtre
ne veut pas parler clairement, ou son
le, qui en dira moins encore. O mon Dieu!
me sauvera? comment savoir la vérité? »
insi parlait la jalousie; ainsi, oubliant tant
larmes et tout ce que j'avais souffert, j'en
ais, au bout de deux jours, à m'inquiéter
ce que Brigitte m'avait cédé. Ainsi, comme
s ceux qui doutent, je mettais déjà de côté
sentiments et les pensées pour disputer
c les faits, m'attacher à la lettre morte
disséquer ce que j'aimais.

Tout en m'enfonçant dans mes réflexions,
gagnais à pas lents la maison de Brigitte.
trouvai la grille ouverte, et, comme je
versais la cour, je vis de la lumière dans
cuisine. Je pensai à questionner la ser-

vante. Je tournai donc de ce côté, et, r
niant dans ma poche quelques pièces d'
gent, je m'avançai vers le seuil.

Une impression d'horreur m'arrêta cou
Cette servante était une vieille femme mai
et ridée, le dos toujours courbé, comme
gens attachés à la glèbe. Je la trouvai
muant sa vaisselle sur un évier malprop
Une chandelle dégoûtante tremblotait d
sa main; autour d'elle des casseroles,
plats, des restes du dîner que visitait un ch
errant, entré comme moi avec honte; u
odeur chaude et nauséabonde sortait
murs humides. Lorsque la vieille m'aperç
elle me regarda en souriant avec un air c
fidentiel : elle m'avait vu me glisser le ma
hors de la chambre de sa maîtresse. Je fr
sonnai de dégoût de moi-même et de ce c
je venais chercher dans un lieu si bien asso
à l'action ignoble que je méditais. Je
sauvai de cette vieille comme de ma jalou
personnifiée, et comme si l'odeur de sa va
selle fût sortie de mon propre cœur.

Brigitte était à la fenêtre, arrosant
fleurs bien-aimées; un enfant d'une de r
voisines, assis au fond de la bergère, et

é dans les coussins, se berçait à une de manches, et lui faisait, la bouche pleine bonbons, dans son langage joyeux et in·npréhensible, un de ces grands discours marmots qui ne savent pas encore parler. m'assis auprès d'elle, et baisai l'enfant ses grosses joues, comme pour rendre à n cœur un peu d'innocence. Brigitte me un accueil craintif; elle voyait dans mes ards son image déjà troublée. De mon é, j'évitais ses yeux; plus j'admirais sa uté et son air de candeur, plus je me di-s qu'une pareille femme, si elle n'était pas ange, était un monstre de perfidie. Je efforçais de me rappeler chaque parole de rcanson, et je confrontais pour ainsi dire insinuations de cet homme avec les traits ma maîtresse et les contours charmants son visage « Elle est bien belle, me disais-bien dangereuse, si elle sait tromper; mais la rouerai et lui tiendrai tête; et elle saura i je suis. »

« Ma chère, lui dis-je après un long silence, viens de donner un conseil à un ami qui 'a consulté. C'est un jeune homme assez mple; il m'écrit qu'il a découvert qu'une

femme qui vient de se donner à lui a même temps un autre amant. Il m'a deman ce qu'il devait faire.

— Que lui avez-vous répondu?

— Deux questions: Est-elle jolie? et l'a mez-vous? Si vous l'aimez, oubliez-la; si e est jolie et que vous ne l'aimiez pas, gard la pour votre plaisir; il sera toujours tem de la quitter si vous n'avez affaire qu'à beauté, et autant vaut celle-là qu'u autre. »

En m'entendant parler ainsi, Brigitte lâcl l'enfant qu'elle tenait; elle fut s'asseoir a fond de la chambre. Nous étions sans l mière; la lune, qui éclairait la place q Brigitte venait de quitter, projetait u ombre profonde sur le sofa où elle éta assise. Les mots que j'avais prononcés po taient un sens si dur, si cruel, que j'en éta navré moi-même et que mon cœur s'empli sait d'amertume. L'enfant, inquiet, appela Brigitte, et s'attristait en nous regardant. S cris joyeux, son petit bavardage, cessèren peu à peu; il s'endormit sur la bergèr Ainsi tous trois nous demeurâmes en silenc et un nuage passa sur la lune.

ne servante entra, qui vint chercher l'en-; on apporta de la lumière. Je me levai, rigitte en même temps; mais elle porta deux mains sur son cœur et tomba à terre pied de son lit.

e courus à elle épouvanté; elle n'avait perdu connaissance et me pria de n'ap-er personne. Elle me dit qu'elle était ette à de violentes palpitations qui la rmentaient depuis sa jeunesse et la pre-ent ainsi tout à coup, mais que du reste 'y avait point de danger dans ces attaques, aucun remède à employer. J'étais à genoux près d'elle; elle m'ouvrit doucement les as; je lui saisis la tête et me jetai sur mon aule. « Ah! mon ami, dit-elle, je vous ins.

— Écoute-moi, lui dis-je à l'oreille, je suis misérable fou, mais je ne puis rien garder r le cœur. Qu'est-ce que c'est qu'un M. Da-ns, qui demeure sur la montagne, et qui ent te voir quelquefois? »

Elle parut étonnée de m'entendre prononcer nom. « Dalens? dit-elle, c'est un ami de on mari. »

Elle me regardait comme pour ajouter: A

propos de quoi cette question ? Il me sem que son visage s'était rembruni. Je me m dis les lèvres. « Si elle veut me tromp pensai-je, j'ai eu tort de parler. »

Brigitte se leva avec peine ; elle prit s éventail et marcha à grands pas dans chambre. Elle respirait avec violence ; l'avais blessée. Elle resta quelque ten pensive, et nous échangeâmes deux ou tr regards presque froids et presque ennem Elle alla à son secrétaire, qu'elle ouvrit, tira un paquet de lettres attachées avec de soie, et le jeta devant moi sans dire mot.

Mais je ne regardais ni elle ni ses lettre je venais de lancer une pierre dans un abîn et j'en écoutais retentir l'écho. Pour la pı mière fois, sur le visage de Brigitte av paru l'orgueil offensé. Il n'y avait plus da ses yeux ni inquiétude ni pitié, et, comme venais de me sentir tout autre que je n'ava jamais été, je venais aussi de voir en el une femme qui m'était inconnue.

« Lisez cela, » dit-elle enfin. Je m'avanç et lui tendis la main. « Lisez cela, lisez cela répéta-t-elle d'un ton glacé.

e tenais les lettres. Je me sentis en ce ment si persuadé de son innocence, et je trouvais si injuste, que j'étais pénétré de entir. « Vous me rappelez, me dit-elle, je vous dois l'histoire de ma vie ; asseyez-us, et vous la saurez. Vous ouvrirez en-ite ces tiroirs, et vous lirez tout ce qu'il y ci écrit de ma main ou de mains étran-res. »

Elle s'assit et me montra un fauteuil. Je vis ffort qu'elle faisait pour parler. Elle était le comme la mort; sa voix altérée sortait ec peine, et sa gorge se contractait.

« Brigitte! Brigitte! m'écriai-je, au nom ciel, ne parlez pas! Dieu m'est témoin e je ne suis pas né tel que vous me croyez; n'ai jamais été de ma vie ni soupçonneux défiant. On m'a perdu, on m'a faussé le eur. Une expérience déplorable m'a conduit ns un précipice, et je n'ai vu, depuis un , que ce qu'il y a de mal ici-bas. Dieu 'est témoin que jusqu'à ce jour je ne me oyais pas moi-même capable de ce rôle noble, le dernier de tous, celui d'un jaloux. ieu m'est témoin que je vous aime, et qu'il y a que vous en ce monde qui puissiez me

guérir du passé. Je n'ai eu affaire jusqu' qu'à des femmes qui m'ont trompé ou q étaient indignes d'amour. J'ai mené la d'un libertin ; j'ai dans le cœur des souveni qui ne s'en effaceront jamais. Est-ce r faute si une calomnie, si l'accusation la pl vague, la plus insoutenable, rencontre aujou d'hui dans ce cœur des fibres encore sou frantes, prêtes à accueillir tout ce qui re semble à la douleur ? On m'a parlé ce so d'un homme que je ne connais pas, do j'ignorais l'existence ; on m'a fait entend qu'il y avait eu, sur vous et sur lui, des prop tenus qui ne prouvent rien ; je ne veux rie vous en demander ; j'en ai souffert, je vous l' avoué, et c'est un tort irréparable. Mais, plut que d'accepter ce que vous me proposez, vais tout jeter dans le feu. Ah ! mon amie, n me dégradez pas ; n'en venez pas à vous just fier, ne me punissez pas de souffrir. Commer pourrais-je, au fond du cœur, vous soupçonne de me tromper ? Non, vous êtes belle et vou êtes sincère ; un seul de vos regards, Brigitte m'en dit plus long que je n'en demande pou vous aimer. Si vous saviez quelles horreurs quelles perfidies monstrueuses a vues l'en

qui est devant vous! Si vous saviez
me on l'a traité, comme on s'est raillé
out ce qu'il a de bon, comme on a pris
de lui apprendre tout ce qui peut mener
oute, à la jalousie, au désespoir ! Hélas!
s ! ma chère maîtresse, si vous saviez
vous aimez! Ne me faites point de repro-
; ayez le courage de me plaindre; j'ai
oin d'oublier qu'il existe d'autres êtres
vous. Qui sait par quelles épreuves, par
ls affreux moments de douleur il ne va
falloir que je passe! Je ne me doutais
qu'il en pût être ainsi, je ne croyais pas
ir à combattre. Depuis que vous êtes à
i, je m'aperçois de ce que j'ai fait; j'ai
ti en vous embrassant combien mes lèvres
aient souillées. Au nom du ciel, aidez-moi
ivre! Dieu m'a fait meilleur que cela. »
Brigitte me tendit les bras, me fit les plus
dres caresses. Elle me pria de lui conter
t ce qui avait donné lieu à cette triste
ne. Je ne lui parlai que de ce que m'avait
Larive, et n'osai lui avouer que j'avais
errogé Mercanson. Elle voulut absolument
e j'écoutasse ses explications. M. de Dalens
vait aimée; mais c'était un homme léger,

très-dissipé et très-inconstant; elle lui av fait comprendre que, ne voulant pas se marier, elle ne pouvait que le prier de chan de langage, et il s'était résigné de bon grâce; mais ses visites, depuis ce tem avaient toujours été plus rares, et aujo d'hui il ne venait plus. Elle tira de la lia une lettre qu'elle me montra, et dont la d était récente; je ne pus m'empêcher de ro gir en y trouvant la confirmation de qu'elle venait de me dire; elle m'assu qu'elle me pardonnait, et exigea de moi, po tout châtiment, la promesse que dorén vant je lui ferais part à l'instant même ce qui pourrait éveiller en moi quelq soupçon sur elle. Notre traité fut scellé d' baiser, et lorsque je partis, au jour, no avions oublié tous deux que M. Dale existât.

CHAPITRE II

Une espèce d'inertie stagnante, color d'une joie amère, est ordinaire aux déba chés. C'est une suite d'une vie de caprice,

n'est réglé sur les besoins du corps, mais
les fantaisies de l'esprit, et où l'un doit
jours être prêt à obéir à l'autre. La jeu-
se et la volonté peuvent résister aux excès;
is la nature se venge en silence, et le jour
elle décide qu'elle va réparer sa force, la
onté meurt pour l'attendre et en abuser
nouveau.

Retrouvant alors autour de lui tous les
jets qui le tentaient la veille, l'homme qui
plus la force de s'en saisir ne peut rendre
e qui l'entoure que le sourire du dégoût.
outez que ces objets mêmes, qui excitaient
er son désir, ne sont jamais abordés de
ng-froid; tout ce qu'aime le débauché, il
n empare avec violence; sa vie est une
vre; ses organes, pour chercher la jouis-
nce, sont obligés de se mettre au pair avec
s liqueurs fermentées, des courtisanes et
s nuits sans sommeil; dans ses jours d'en-
ui et de paresse, il sent donc une bien plus
rande distance qu'un autre homme entre
on impuissance et ses tentations, et, pour
ésister à celles-ci, il faut que l'orgueil vienne
son secours et lui fasse croire qu'il les dé-
aigne. C'est ainsi qu'il crache sans cesse sur

tous les festins de sa vie, et qu'entre une s ardente et une profonde satiété la vanité tr quille le conduit à la mort.

Quoique je ne fusse plus un débauché m'arriva tout à coup que mon corps se s vint de l'avoir été. Il est tout simple que j que-là je ne m'en fusse pas aperçu. Devant douleur que j'avais ressentie à la mort mon père, tout d'abord avait fait silence. amour violent était venu ; tant que j'étais da la solitude, l'ennui n'avait pas à lutter. Tri ou gai, comme vient le temps, qu'import celui qui est seul ?

Comme le zinc, ce demi-métal, tiré de veine bleuâtre où il dort dans la calamir fait jaillir de lui-même un rayon du soleil approchant du cuivre vierge, ainsi les b sers de Brigitte réveillèrent peu à peu da mon cœur ce que j'y portais enfoui. Des q je me trouvai vis-à-vis d'elle, je m'aperçus ce que j'étais.

Il y avait de certains jours où je me senta dès le matin, une disposition d'esprit si b zarre, qu'il est impossible de la qualifier. me réveillais sans motif, comme un homr qui a fait la veille un excès de table qui

sé. Toutes les sensations du dehors me
aient une fatigue insupportable, tous les
ts connus et habituels me rebutaient et
nnuyaient; si je parlais, c'était pour tour-
en ridicule ce que disaient les autres ou
que je pensais moi-même. Alors, étendu
un canapé, et comme incapable de mou-
ent, je faisais manquer de propos déli-
é toutes les parties de promenade que
us avions concertées la veille; j'imaginais
rechercher dans ma mémoire ce que, du-
t mes bons moments, j'avais pu dire de
eux senti et de plus sincèrement tendre à
chère maîtresse, et je n'étais satisfait que
sque mes plaisanteries ironiques avaient
té et empoisonné ces souvenirs des jours
ureux. « Ne pourriez-vous me laisser cela?
demandait tristement Brigitte. S'il y a en
us deux hommes si différents, ne pourriez-
us, quand le mauvais se lève, vous conten-
r d'oublier le bon? »

La patience que Brigitte opposait à ces
garements ne faisait cependant qu'exciter ma
ieté sinistre. Étrange chose, que l'homme
i souffre veuille faire souffrir ce qu'il aime!
u'on ait si peu d'empire sur soi, n'est-ce pas

la pire des maladies? Qu'y a-t-il de plus cr
pour une femme que de voir un homme
sort de ses bras tourner en dérision, par
bizarrerie sans excuse, ce que les nuits h
reuses ont de plus sacré et de plus mystérie
Elle ne me fuyait pourtant pas; elle res
auprès de moi, courbée sur sa tapisserie, t
dis que, dans mon humeur féroce, j'insult
ainsi à l'amour, et laissais grommeler ma
mence sur une bouche humide de ses baise

Ces jours-là, contre l'ordinaire, je me s
tais en train de parler de Paris et de rep
senter ma vie débauchée comme la meille
chose du monde. « Vous n'êtes qu'une dévc
disais-je en riant à Brigitte; vous ne sa
pas ce que c'est. Il n'y a rien de tel que
gens sans souci et qui font l'amour san
croire.» N'était-ce pas dire que je n'y croy
pas?

« Eh bien, me répondait Brigitte, enseign
moi à vous plaire toujours. Je suis peut-ê
aussi jolie que les maîtresses que vous regr
tez; si je n'ai pas l'esprit qu'elles avaient pc
vous divertir à leur manière, je ne deman
qu'à apprendre. Faites comme si vous
m'aimiez pas, et laissez-moi vous aimer sa

rien dire. Si je suis dévote à l'église, je le aussi en amour. Que faut-il faire pour vous le croyiez? »

a voilà devant son miroir, s'habillant au ieu du jour comme pour un bal ou pour fête, affectant une coquetterie qu'elle pouvait cependant souffrir, cherchant à ndre le même ton que moi, riant et saut par la chambre. « Suis-je à votre goût? it-elle. A laquelle de vos maîtresses trou-vous que je ressemble? Suis-je assez e pour vous faire oublier qu'on peut ire encore à l'amour? Ai-je l'air d'une s-souci? » Puis, au milieu de cette joie tice, je la voyais qui me tournait le dos, un frisson involontaire faisait trembler ses cheveux les tristes fleurs qu'elle y ait. Je m'élançais alors à ses pieds. esse, lui disais-je, tu ressembles trop bien e que tu veux imiter et à ce que ma bou-est assez vile pour oser rappeler devant Ote ces fleurs, ôte cette robe. Lavons te gaieté avec une larme sincère; ne me pas souvenir que je ne suis que l'enfant digue; je ne sais que trop le passé. »

lais ce repentir même était cruel: il lui

prouvait que les fantômes que j'avais da
le cœur étaient pleins de réalité. En céd
à un mouvement d'horreur, je ne fais
que lui dire clairement que sa résignation
son désir de me plaire ne m'offraient qu'u
image impure.

Et c'était vrai. J'arrivais chez Brigitte tra
porté de joie, jurant d'oublier dans ses b
mes douleurs et ma vie passée; je protest
à deux genoux de mon respect pour elle j
qu'au pied de son lit; j'y entrais comme da
un sanctuaire; je lui tendais les bras en
pandant des larmes; puis elle faisait un c
tain geste, elle quittait sa robe d'une certa
façon, elle disait un certain mot en s'app
chant de moi; et je me souvenais tout à co
de telle fille qui, en quittant sa robe un s
et en approchant de mon lit, avait fait
geste, avait dit ce mot.

Pauvre âme dévouée! que souffrais-tu al
en me voyant pâlir devant toi, lorsque m
bras, prêts à te recevoir, tombaient com
privés de vie sur ton épaule douce et fraîc
lorsque le baiser se fermait sur ma lèvre
que le plein regard de l'amour, ce pur ray
de la lumière de Dieu, reculait dans m

comme une flèche que le vent détourne ! Brigitte, quels diamants coulaient de tes pières ! dans quels trésors de charité sue tu puisais, d'une main patiente, ton e amour plein de pitié !

ndant longtemps les bons et les mauvais s se succédèrent presque régulièrement ; e montrais alternativement dur et rail-, tendre et dévoué, sec et orgueilleux, ntant et soumis. La figure de Desgenais, la première m'avait apparu comme pour vertir de ce que j'allais faire, était sans e présente à ma pensée. Durant mes s de doute et de froideur, je m'entrete-, pour ainsi dire, avec lui, souvent, au nent même où je venais d'offenser Bri- par quelque raillerie cruelle, je me di- : « S'il était à ma place, il en ferait bien itres que moi ! »

uelquefois aussi, en mettant mon cha- u pour aller chez Brigitte, je me regar- dans la glace et je me disais : « Quel nd mal y a-t-il ? J'ai, après tout, une jolie itresse ; elle s'est donnée à un libertin, elle me prenne tel que je suis. » J'arrivais ourire sur les lèvres, je me jetais dans

un fauteuil d'un air indolent et délibér
puis je voyais approcher Brigitte avec s
grands yeux doux et inquiets : je prenais da
mes mains ses petites mains blanches, et
me perdais dans un rêve infini.

Comment donner un nom à une chose sa
nom ? Étais-je bon ou étais-je méchan
étais-je défiant ou étais-je fou ? Il ne faut p
y réfléchir, il faut aller ; cela était ainsi.

Nous avions pour voisine une jeune fem
qui s'appelait madame Daniel ; elle ne ma
quait pas de beauté, encore moins de coqu
terie ; elle était pauvre, et voulait pas
pour riche ; elle venait nous voir après dîn
et jouait toujours gros jeu contre no
quoique ses pertes la missent mal à l'ais
elle chantait, et n'avait point de voix.
fond de ce village ignoré, où sa mauva
destinée la forçait à s'ensevelir, elle se s
tait dévorée d'une soif inouïe de plaisir. E
ne parlait que de Paris, où elle mettait
pieds deux ou trois jours par an ; elle p
tendait suivre les modes ; ma chère Brigi
l'y aidait de son mieux, tout en souriant
pitié. Son mari était employé au cadast
il la menait, les jours de fête, au chef-li

département, et, affublée de tous ses
urs, la petite femme dansait là de tout
cœur avec la garnison, dans les salons
la préfecture. Elle en revenait les yeux
lants et le corps brisé ; elle arrivait alors
z nous afin d'avoir à conter ses prouesses
es petits chagrins qu'elle avait causés. Le
te du temps, elle lisait des romans,
yant jamais rien vu que son ménage, qui,
reste, n'était pas ragoûtant.

'outes les fois que je la voyais, je ne man-
uis pas de me moquer d'elle, ne trouvant
n de si ridicule que cette vie qu'elle
yait mener ; j'interrompais ses récits de
pour lui demander des nouvelles de son
ri et de son beau-père, qu'elle détestait
-dessus tout, l'un parce qu'il était son mari,
l'autre parce qu'il n'était qu'un paysan ;
in nous n'étions guère ensemble sans nous
puter sur quelque sujet.

e m'avisai, dans mes mauvais jours, de
re la cour à cette femme, uniquement
ur chagriner Brigitte. « Voyez, disais-je,
mme madame Daniel entend parfaitement
vie ! De l'humeur enjouée dont elle est,
ut-on souhaiter une plus charmante maî-

tresse? » J'entreprenais alors son éloge: sc
babillage insignifiant devenait un laisser all
plein de finesse, ses prétentions exagéré
une envie de plaire toute naturelle; était-
sa faute si elle était pauvre? du moins el
ne pensait qu'au plaisir et le confessait fran
chement; elle ne faisait pas de sermons
n'écoutait pas ceux des autres J'allais ju
qu'à dire à Brigitte qu'elle devait la prend
pour modèle, et que c'était là tout à fait
genre de femme qui me plaisait.

La pauvre madame Daniel surprit dans le
yeux de Brigitte quelques signes de mélan
colie. C'était une étrange créature, auss
bonne et aussi sincère, quand on la tirait d
ses chiffons, qu'elle était sotte quand elle le
avait en tête. Elle fit, à cette occasion, un
action toute semblable à elle, c'est-à-dire
la fois bonne et sotte. Un beau jour, à la pro
menade, comme elles étaient toutes deu
seules, elle se jeta dans les bras de Brigitte
lui dit qu'elle s'apercevait que je commen-
çais à lui faire la cour, et que je lui adres-
sais des propos dont l'intention n'était pas
douteuse; mais qu'elle savait que j'étais l'a-
mant d'une autre, et que, pour elle, quoi

qu'il pût arriver, elle mourrait plutôt que de détruire le bonheur d'une amie. Brigitte la remercia, et madame Daniel, ayant mis sa conscience en repos, ne se fit plus faute d'œillades pour me désoler de son mieux.

Lorsque, le soir, elle fut partie, Brigitte me dit d'un ton sévère ce qui s'était passé dans le bois; elle me pria de lui épargner de pareils affronts à l'avenir. « Non pas, dit-elle, que j'en fasse cas, ni que je croie à ces plaisanteries; mais, si vous avez quelque amour pour moi, il me semble qu'il est inutile d'apprendre à un tiers que vous ne l'avez pas tous les jours.

— Est-il possible, répondis-je en riant, que cela ait quelque importance? Vous voyez bien que je me moque et que c'est pour passer le temps.

— Ah! mon ami, mon ami, dit Brigitte, c'est un malheur qu'il faille passer le temps.»

Quelques jours après, je lui proposai d'aller nous-mêmes à la préfecture et de voir danser madame Daniel; elle y consentit à regret. Tandis qu'elle achevait sa toilette, j'étais auprès de la cheminée, et je lui fis quelque reproche sur ce qu'elle perdait son

ancienne gaieté. « Qu'avez-vous donc? lu demandai-je (je le savais aussi bien qu'elle) pourquoi cet air morose qui maintenant n vous quitte plus? En vérité, vous nous fere vivre dans un tête-à-tête un peu triste. J vous ai connu autrefois un caractère plu joyeux, plus libre et plus ouvert; il n'es guère flatteur pour moi de voir que je l'a fait changer. Mais vous avez l'esprit claustral vous étiez née pour vivre au couvent. »

C'était un dimanche; quand nous passâmes sur la promenade, Brigitte fit arrêter la voiture pour dire bonsoir à quelques bonnes amies, fraîches et braves filles de campagne qui s'en allaient danser aux Tilleuls. Après qu'elle les eut quittées, elle eut longtemps la tête à la portière; son petit bal lui était cher; elle porta son mouchoir à ses yeux.

Nous trouvâmes à la préfecture madame Daniel dans toute sa joie. Je commençai à la faire danser assez souvent pour qu'on le remarquât; je lui fis mille compliments, et elle y répondit de son mieux.

Brigitte était en face de nous; son regard ne nous quittait pas. Ce que j'éprouvais est difficile à dire: c'était du plaisir et de la

e. Je la voyais clairement jalouse ; mais, ieu d'en être touché, je fis tout ce qu'il it pour l'inquiéter davantage.

m'attendais, en revenant, à des repro- de sa part ; non-seulement elle ne m'en as, mais elle resta sombre et muette le lemain et le jour suivant. Quand j'arri- chez elle, elle venait à moi et m'embras- ; après quoi nous nous asseyions l'un en de l'autre, préoccupés tous deux et angeant à peine quelques paroles insigni- tes. Le troisième jour, elle parla, éclata eproches amers, me dit que ma conduite t inexplicable, qu'elle ne savait qu'en ser, sinon que je ne l'aimais plus, mais lle ne pouvait supporter cette vie, et lle était résolue à tout plutôt que de ffrir mes bizarreries et mes froideurs. avait les yeux pleins de larmes, et j'étais t à lui demander pardon, lorsqu'il lui appa tout à coup quelques mots tellement ers, que mon orgueil se révolta. Je lui ré- quai sur le même ton, et notre querelle t un caractère de violence. Je lui dis qu'il it ridicule que je ne pusse inspirer à ma îtresse assez de confiance pour qu'elle s'en

rapportât à moi sur les actions les plus
dinaires ; que madame Daniel n'était q
prétexte ; qu'elle savait fort bien que je
pensais pas sérieusement à cette femme ;
sa prétendue jalousie n'était qu'un de
tisme très-réel, et que, du reste, si cette
la fatiguait, il ne tenait qu'à elle de la r
pre.

« Soit, me répondit-elle. Aussi bien, de
que je suis à vous, je ne vous reconnais p
vous avez sans doute joué une comédie p
me persuader que vous m'aimiez ; elle
lasse, et vous n'avez plus que du mal à
rendre. Vous me soupçonnez de vous trom
sur le premier mot qu'on vous dit, et je
pas le droit de souffrir une insulte que v
me faites. Vous n'êtes plus l'homme que
aimé.

— Je sais, lui dis-je, ce que c'est que
souffrances. A quoi tient-il qu'elles ne se
nouvellent à chaque pas que je ferai
n'aurai bientôt plus la permission d'adre
la parole à une autre que vous. Vous feig
d'être maltraitée afin de pouvoir insu
vous-même ; vous m'accusez de tyran
pour que je devienne un esclave. Puisqu

uble votre repos, vivez en paix; vous ne verrez plus. »

Nous nous quittâmes avec colère, et je pas- un jour sans la voir. Le lendemain soir, s minuit, je me sentis une telle tristesse, je ne pus y résister. Je versai un torrent larmes; je m'accablai moi-même d'injures je méritais bien Je me dis que je n'étais un fou, et qu'une méchante espèce de fou, faire souffrir la plus noble, la meilleure créatures Je courus chez elle pour me er à ses pieds

En entrant dans le jardin, je vis sa cham- e éclairée, et une pensée douteuse me tra- sa l'esprit. « Elle ne m'attend pas à cette ure, me dis-je; qui sait ce qu'elle fait? Je i laissée en larmes hier; je vais peut-être retrouver en train de chanter, et ne se sou- nt pas plus de moi que si je n'existais pas. e est peut-être à sa toilette, comme l'*autre*. faut que j'entre doucement et que je sache quoi m'en tenir. »

Je m'avançai sur la pointe du pied, et, la rte se trouvant par hasard entr'ouverte, je s voir Brigitte sans en être vu.

Elle était assise devant sa table et écrivait

dans ce même livre qui avait causé mes p miers doutes sur son compte. Elle ter dans sa main gauche une petite boîte de b blanc qu'elle regardait de temps en ter avec une sorte de tremblement nerveux. ne sais ce qu'il y avait de sinistre dans l' parence de tranquillité qui régnait dans chambre. Son secrétaire était ouvert, et p sieurs liasses de papier y étaient rangé comme venant d'y être mises en ordre.

Je fis quelque bruit en poussant la por Elle se leva, alla au secrétaire, qu'elle ferm puis vint à moi avec un sourire : « Octa me dit-elle, nous sommes deux enfants, m ami. Notre querelle n'a pas le sens commu et, si tu n'étais revenu ce soir, j'aurais chez toi cette nuit. Pardonne-moi, c'est m qui ai tort. Madame Daniel vient dîner main ; fais-moi repentir, si tu veux, de ce q tu appelles mon despotisme. Pourvu que m'aimes, je suis heureuse; oublions ce q s'est passé, et ne gâtons pas notre bonheur

CHAPITRE III

Notre querelle avait été, pour ainsi dire, moins triste que notre réconciliation; elle fut accompagnée, de la part de Brigitte, d'un mystère qui m'effraya d'abord, puis qui me laissa dans l'âme une inquiétude continuelle. Plus j'allais, plus se développaient en moi, malgré tous mes efforts, les deux éléments de malheur que le passé m'avait légués. tantôt une jalousie furieuse, pleine de reproches et d'injures; tantôt une gaieté cruelle, une légèreté affectée qui outrageait en plaisantant ce que j'avais de plus cher. Ainsi me poursuivaient sans relâche des souvenirs inexorables; ainsi Brigitte, se voyant traitée alternativement ou comme une maîtresse infidèle ou comme une fille entretenue, tombait peu à peu dans une tristesse qui dévastait notre vie entière; et le pire de tout, c'est que cette tristesse même, quoique j'en susse le motif et que je me sentisse coupable, ne m'en était pas moins à charge. J'étais jeune

et j'aimais le plaisir; ce tête-à-tête de tous jours avec une femme plus âgée que n qui souffrait et languissait, ce visage de p en plus sérieux que j'avais toujours dev moi, tout cela révoltait ma jeunesse et m'i pirait des regrets amers pour ma libe d'autrefois.

Lorsque, par un beau clair de lune, n traversions lentement la forêt, nous n sentions pris tous les deux d'une mélanc profonde. Brigitte me regardait avec pi Nous allions nous asseoir sur une roche dominait une gorge déserte; nous y passi des heures entières; ses yeux à demi voi plongeaient dans mon cœur à travers miens, puis elle les reportait sur la natu sur le ciel et sur la vallée. « Ah! mon cl enfant, disait-elle, que je te plains! tu m'aimes pas. »

Pour gagner cette roche, il fallait fa deux lieues dans les bois; autant pour re nir, cela faisait quatre. Brigitte n'avait pe ni de la fatigue ni de la nuit. Nous partio à onze heures du soir pour ne rentrer qu quefois qu'au matin. Quand il s'agissait ces grandes courses, elle prenait une blou

e et des habits d'homme, disant avec
té que son costume habituel n'était pas
pour les broussailles. Elle marchait de-
moi dans le sable, d'un pas déterminé
vec un mélange si charmant de délica-
e féminine et de témérité enfantine, que
n'arrêtais pour la regarder à chaque
ant. Il semblait, une fois lancée, qu'elle
à accomplir une tâche difficile, mais sa-
; elle allait devant comme un soldat, les
s ballants et chantant à tue-tête; tout
1 coup elle se retournait, venait à moi et
mbrassait. C'était pour aller; au retour,
s'appuyait sur mon bras: alors plus de
nson; c'étaient des confidences, de ten-
s propos à voix basse, quoique nous fus-
ns tous deux seuls à plus de deux lieues à
onde. Je ne me souviens pas d'un seul
t échangé durant le retour qui ne fût pas
mour ou d'amitié.

n soir nous avions pris, pour gagner la ro-
, un chemin de notre invention, c'est-à-dire
nous avions été à travers les bois sans
vre le chemin. Brigitte y allait de si bon
ur et sa petite casquette de velours sur
grands cheveux blonds lui donnait si

bien l'air d'un gamin résolu, que j'oubl
qu'elle était femme lorsqu'il y avait quel
pas difficile à franchir. Plus d'une fois
avait été obligée de me rappeler pour l'ai
à grimper aux rochers, tandis que, sans s
ger à elle, je m'étais déjà élancé plus ha
Je ne puis dire l'effet que produisait alc
dans cette nuit claire et magnifique, au r
lieu des forêts, cette voix de femme à de
joyeuse et à demi plaintive, sortant de ce
tit corps d'écolier accroché aux genêts et a
troncs d'arbres, et ne pouvant plus avanc
Je la prenais dans mes bras. « Allons, m
dame, lui disais-je en riant, vous êtes un j
petit montagnard brave et alerte; mais vc
écorchez vos mains blanches, et, malgré v
gros souliers ferrés, votre bâton et votre a
martial, je vois qu'il faut vous emporter. »

Nous arrivâmes tout essoufflés; j'avais a
tour du corps une courroie, et je portais
quoi boire dans une bouteille d'osier. Lor
que nous fûmes sur la roche, ma chère Bı
gitte me demanda ma bouteille; je l'ava
perdue, aussi bien qu'un briquet qui nous se
vait à un autre usage : c'était à lire les non
des routes écrits sur les poteaux quand nou

is étions égarés, ce qui arrivait continuelient. Je grimpais alors aux poteaux, et il gissait d'allumer le briquet assez à propos ir saisir au passage les lettres à demi efées; tout cela follement, comme deux ents que nous étions. Il fallait nous voir is un carrefour, lorsqu'il y avait à déchifr, non pas un poteau, mais cinq ou six, qu'à ce que le bon se trouvât. Mais ce soirtout notre bagage était resté dans l'herbe. h bien, me dit Brigitte, nous passerons la t ici; aussi bien je suis fatiguée. Ce rocher un lit un peu dur; nous en ferons un avec feuilles sèches. Asseyons-nous, et n'en lons plus. »

La soirée était superbe : la lune se levait rière nous; je la vois encore à ma gaue. Brigitte la regarda longtemps sortir ucement des dentelures noires que les colles boisées dessinaient à l'horizon. A mere que la clarté de l'astre se dégageait des llis épais et se répandait dans le ciel, la anson de Brigitte devenait plus lente et is mélancolique. Elle s'inclina bientôt, et, jetant ses bras autour du cou : « Ne crois s, me dit-elle, que je ne comprenne pas

ton cœur, et que je te fasse des reproches
ce que tu me fais souffrir. Ce n'est pas
faute, mon ami, si tu manques de force p
oublier ta vie passée; c'est de bonne foi q
tu m'as aimée, et je ne regretterai jama
quand je devrais mourir de ton amour,
jour où je me suis donnée. Tu as cru ren
tre à la vie et que tu oublierais dans n
bras le souvenir des femmes qui t'ont per
Hélas! Octave, j'ai souri autrefois de ce
précoce expérience que tu disais avoir a
quise, et dont je t'entendais te vanter com
les enfants qui ne savent rien. Je croyais q
je n'avais qu'à vouloir, et que tout ce qu'i
avait de bon dans ton cœur allait te venir s
les lèvres à mon premier baiser. Tu le croya
toi-même, et nous nous sommes trompés to
deux. O enfant! tu portes au cœur une pla
qui ne veut pas guérir; cette femme qui t
trompé, il faut que tu l'aies bien aimée! o
plus que moi, bien plus, hélas! puisqu'av
tout mon pauvre amour je ne puis effacer s
image; il faut aussi qu'elle t'ait cruelleme
trompé, puisque c'est en vain que je te su
fidèle! Et les autres, ces misérables, qu'on
elles donc fait pour empoisonner ta jeuness

s plaisirs qu'elles t'ont vendus étaient donc
n vifs et bien terribles, puisque tu me de-
ndes de leur ressembler! Tu te souviens
lles près de moi! Ah! mon enfant, c'est là
plus cruel. J'aime mieux te voir, injuste et
rieux, me reprocher des crimes imaginaires
te venger sur moi du mal que t'a fait ta
emière maîtresse, que de trouver sur ton
age cette affreuse gaieté, cet air de liber-
railleur qui vient tout à coup se poser
mme un masque de plâtre entre tes lèvres
les miennes. Dis-moi, Octave, pourquoi
a? pourquoi ces jours où tu parles de l'a-
our avec mépris, et où tu railles si triste-
ent jusqu'à nos épanchements les plus
ux? Quel empire avait donc pris sur tes
rfs irritables cette vie affreuse que tu as
enée, pour que de pareilles injures flottent
core malgré toi sur tes lèvres? Oui, malgré
i, car ton cœur est noble; tu rougis toi-
ême de ce que tu fais; tu m'aimes trop pour
en pas souffrir, parce que tu vois que j'en
uffre. Ah! je te connais maintenant. La pre-
ière fois que je t'ai vu ainsi, j'ai été prise
une terreur dont rien ne peut te donner
dée. J'ai cru que tu n'étais qu'un roué, que

tu m'avais trompée à dessein par l'appare d'un amour que tu n'éprouvais pas, et qu te voyais tel que tu étais véritablemen mon ami! j'ai pensé à la mort; quelle n j'ai passée! Tu ne connais pas ma vie; tu sais pas que, moi qui te parle, je n'ai pas du monde une expérience plus douce qu tienne. Hélas! elle est douce, la vie, n c'est à ceux qui ne la connaissent pas.

« Vous n'êtes pas, mon cher Octave premier homme que j'aie aimé. Il y a au f de mon cœur une histoire fatale que je sire que vous sachiez. Mon père m'avait d tinée, jeune encore, au fils unique d'un v ami. Ils étaient voisins de campagne et p sédaient deux petits domaines à peu p d'égale valeur. Les deux familles se voyai tous les jours et vivaient pour ainsi dire semble. Mon père mourut; il y avait lo temps que nous avions perdu ma mère. demeurai sous la garde de ma tante, c vous connaissez. Un voyage qu'elle fut ol gée de faire quelque temps après la força me confier à son tour à mon futur beau-pè Il ne m'appelait jamais autrement que fille, et il était si bien connu dans le pa

e je devais épouser son fils, qu'on nous ssait tous deux ensemble avec la plus ande liberté.

« Ce jeune homme, dont il est inutile de us dire le nom, avait toujours paru m'ai- r. Ce qui était depuis des années une nitié d'enfance devint de l'amour avec le nps. Il commençait, quand nous étions uls, à me parler du bonheur qui nous at- ndait ; il me peignait son impatience. J'étais us jeune que lui d'un an seulement ; mais il ait fait dans le voisinage la connaissance d'un mme de mauvaise vie, espèce de chevalier industrie dont il avait écouté les conseils. ndis que je me livrais à ses caresses avec confiance d'un enfant, il résolut de tromper n père, de nous manquer à tous de parole de m'abandonner après m'avoir perdue.

« Son père nous avait fait venir le matin ns sa chambre, et là, en présence de toute famille, nous avait annoncé que le jour de otre mariage était fixé. Le soir même de ce ur, il me rencontra au jardin, me parla de n amour avec plus de force que jamais, e dit que, puisque l'époque était décidée, il e regardait comme mon mari, et qu'il l'était

devant Dieu depuis sa naissance. Je n'e
d'autre excuse à alléguer que ma jeunes
mon ignorance et la confiance que j'ava
Je me donnai à lui avant d'être sa femn
et huit jours après il quitta la maison de s
père; il prit la fuite avec une femme q
son nouvel ami lui avait fait connaître;
nous écrivit qu'il partait pour l'Allemag
et nous ne l'avons jamais revu.

« Voilà en un mot l'histoire de ma vie; m
mari l'a sue comme vous le savez maintenan
J'ai beaucoup d'orgueil, mon enfant, et j'
vais juré dans ma solitude que jamais u
homme ne me ferait souffrir une secon
fois ce que j'ai souffert alors. Je vous ai v
et j'ai oublié mon serment, mais non pas n
douleur. Il faut me traiter doucement;
vous êtes malade, je le suis aussi; il fa
avoir soin l'un de l'autre. Vous le voyez, O
tave, je sais aussi ce que c'est que le souven
du passé. Il m'inspire aussi près de vous d
moments de terreur cruelle; j'aurai plus d
courage que vous, car peut-être ai-je pl
souffert. Ce sera à moi de commencer; mo
cœur est bien peu sûr de lui, je suis enco
bien faible; ma vie, dans ce village, était

anquille avant que tu n'y fusses venu! je 'étais tant promis de n'y rien changer! Tout la me rend exigeante. Eh bien, n'importe, suis à toi. Tu m'as dit, dans tes bons moents, que la Providence m'a chargée de iller sur toi comme une mère. C'est la vété, mon ami; je ne suis pas votre maîtresse us les jours; il y en a beaucoup où je suis, je veux être votre mère. Oui, lorsque vous e faites souffrir, je ne vois plus en vous on amant; vous n'êtes plus qu'un enfant alade, défiant ou mutin, que je veux soigner 1 guérir pour retrouver celui que j'aime et ue je veux toujours aimer. Que Dieu me onne cette force! ajouta-t-elle en regardant ciel. Que Dieu qui nous voit, qui m'entend, ue le Dieu des mères et des amantes me uisse accomplir cette tâche! Quand je devrais succomber, quand mon orgueil qui se réolte, mon pauvre cœur qui se brise malgré noi, quand toute ma vie... »

Elle n'acheva pas; ses larmes l'arrêtèrent.) Dieu! je l'ai vue là sur ses genoux, les nains jointes, inclinée sur la pierre; le vent a faisait vaciller devant moi comme les ruyères qui nous environnaient. Frêle et

sublime créature! elle priait pour son amou
Je la soulevai dans mes bras. « O mon uniqu
amie! m'écriai-je, ô ma maîtresse, ma mèr
et ma sœur! demande aussi pour moi que j
puisse t'aimer comme tu le mérites. Demand
que je puisse vivre; que mon cœur se lav
dans tes larmes; qu'il devienne une hosti
sans tache, et que nous la partagions devan
Dieu! »

Nous nous renversâmes sur la pierre. Tou
se taisait autour de nous; au-dessus de no
têtes se déployait le ciel resplendissant d'é
toiles. « Le reconnais-tu? dis-je à Brigitte; t
souviens-tu du premier jour? »

Dieu merci, depuis cette soirée, nous n
sommes jamais retournés à cette roche. C'es
un autel qui est resté pur; c'est un des seul
spectres de ma vie qui soit encore vêtu d
blanc lorsqu'il passe devant mes yeux.

CHAPITRE IV

Comme je traversais la place, je vis un
soir deux hommes arrêtés, dont l'un disai
assez haut : « Il paraît qu'il l'a maltraitée. –

(st sa faute, répondit l'autre; pourquoi oisir un homme pareil? Il n'a eu affaire (à des filles; elle porte la peine de sa ie. »

Je m'avançai dans l'obscurité pour reconitre ceux qui parlaient ainsi et tâcher d'en endre davantage; mais ils s'éloignèrent me voyant.

Je trouvai Brigitte inquiète; sa tante était avement malade; elle n'eut que le temps me dire quelques mots. Je ne pus la voir une semaine entière; je sus qu'elle avait it venir un médecin de Paris; enfin un jour le m'envoya demander.

« Ma tante est morte, me dit-elle; je perds seul être qui me restât sur la terre. Je is maintenant seule au monde, et je vais uitter le pays.

— Ne suis-je donc vraiment rien pour ous?

— Si, mon ami; vous savez que je vous ime, et je crois souvent que vous m'aimez. lais comment pourrais-je compter sur vous? e suis votre maîtresse, hélas! sans que ous soyez mon amant. C'est pour vous que hakspeare a dit ce triste mot: « Fais-toi

« faire un habit de taffetas changeant, c
« ton cœur est semblable à l'opale aux mi
« couleurs. » Et moi, Octave, ajouta-t-e
en me montrant sa robe de deuil, je sı
vouée à une seule couleur, et pour lon
temps, je n'en changerai plus.

— Quittez le pays si vous voulez ; ou je r
tuerai, ou je vous suivrai. Ah ! Brigitte, co
tinuai-je en me jetant à genoux devant ell
vous avez pensé que vous étiez seule en voya
mourir votre tante ! C'est la plus cruelle p
nition que vous puissiez m'infliger ; jama
je n'ai senti avec plus de douleur la misè
de mon amour pour vous. Il faut que vo
rétractiez cette pensée horrible ; je la mérit
mais elle me tue. O Dieu ! serait-il vrai qı
je compte pour rien dans votre vie, ou qı
je n'y suis quelque chose que par le m
que je vous fais ?

— Je ne sais, dit-elle, qui s'occupe c
nous ; il s'est répandu depuis quelque temp
dans ce village et dans les environs, des di:
cours singuliers. Les uns disent que je m
perds ; on m'accuse d'imprudence et de folie
les autres vous représentent comme u
homme cruel et dangereux. On a fouillé, j

e sais comment, jusque dans nos plus secrètes pensées ; ce que je croyais savoir seule, les inégalités dans votre conduite et les tristes scènes auxquelles elles ont donné lieu, tout cela est connu ; ma pauvre tante m'en a parlé, et il y a longtemps qu'elle le savait sans en rien dire. Qui sait si tout cela ne l'a pas fait descendre plus vite, plus cruellement, dans le tombeau ? Lorsque je rencontre à la promenade mes anciennes amies, elles m'abordent froidement ou s'éloignent à mon approche ; mes chères paysannes elles-mêmes, ces bonnes filles qui m'aimaient tant, lèvent les épaules le dimanche lorsqu'elles voient ma place vide sous l'orchestre de leur petit bal. Pourquoi, comment cela se fait-il ? je l'ignore, vous aussi sans doute ; mais il faut que je parte, je ne puis supporter cela. Et cette mort, cette maladie subite et affreuse, par-dessus tout, cette solitude ! cette chambre vide ! Le courage me manque ; mon ami, mon ami, ne m'abandonnez pas ! »

Elle pleurait ; j'aperçus dans la chambre voisine des hardes en désordre, une malle à terre, et tout ce qui annonce des préparatifs

de départ. Il était clair qu'au moment de mort de sa tante Brigitte avait voulu par sans moi, et qu'elle n'en avait pas eu la for Elle était en effet si abattue, qu'elle ne p lait qu'avec peine ; sa situation était horrib et c'était moi qui l'avais faite. Non-seulem elle était malheureuse, mais on l'outrage en public, et l'homme en qui elle aurait trouver à la fois un soutien et un consolate n'était pour elle qu'une source plus fécon encore d'inquiétude et de tourments.

Je sentis si vivement mes torts, que je n fis honte à moi-même. Après tant de pr messes, tant d'exaltation inutile, tant de pr jets et tant d'espérances, voilà, en somme, que j'avais fait, et dans l'espace de tro mois ! Je me croyais dans le cœur un tréso et il n'en était sorti qu'un fiel amer, l'om bre d'un rêve, et le malheur d'une femm que j'adorais. Pour la première fois je m trouvais réellement en face de moi-même ; Br gitte ne me reprochait rien ; elle voulait parti et ne le pouvait pas ; elle était prête à souffri encore. Je me demandai tout à coup si je n devais pas la quitter, si ce n'était pas à mo de la fuir et de la délivrer d'un fléau

me levai, et, passant dans la chambre
ine, j'allai m'asseoir sur la malle de Bri-
e. Là, j'appuyai mon front dans mes
ns, et demeurai comme anéanti. Je re-
dais autour de moi tous ces paquets à
itié faits, ces hardes étalées sur les meu-
; hélas! je les connaissais toutes; il y
it un peu de mon cœur après tout ce qui
it touchée. Je commençai à calculer
le mal que j'avais causé; je revis passer
chère Brigitte sous l'allée des tilleuls,
chevreau blanc courant après elle.

O homme! m'écriai-je, et de quel droit?
i te rend si osé que de venir ici et de
ttre la main sur cette femme? Qui a per-
qu'on souffre pour toi? Tu te peignes
ant ton miroir, et t'en vas, fat, en bonne
tune chez ta maîtresse désolée; tu te jettes
les coussins où elle vient de prier pour
et pour elle, et tu frappes doucement,
n air dégagé, sur ces mains fluettes qui
mblent encore. Tu ne t'entends pas trop
l à exalter une pauvre tête, et tu pérores
ez chaudement dans tes délires amoureux,
eu près comme les avocats qui sortent les
ux rouges d'un méchant procès qu'ils ont

perdu. Tu fais le petit enfant prodigue, badines avec la souffrance; tu trouves laisser-aller à accomplir à coups d'épin un meurtre de boudoir. Que diras-tu Dieu vivant lorsque ton œuvre sera achev Où s'en va la femme qui t'aime? Où gliss tu, où tombes-tu, pendant qu'elle s'app sur toi? De quel visage enseveliras-tu jour ta pâle et misérable amante, com elle vient d'ensevelir le dernier être qui protégeait? Oui, oui, sans aucun doute, l'enseveliras, car ton amour la tue et la co sume; tu l'as vouée à tes furies, et c'est e qui les apaise. Si tu suis cette femme, e mourra par toi. Prands garde! son bon an hésite; il est venu frapper ce coup da cette maison pour en chasser une passi fatale et honteuse; il a inspiré à Brigi cette pensée de son départ; il lui donne pe être en ce moment à l'oreille son dern avertissement. O assassin! ô bourrea prends garde! il s'agit de vie et de mort

Ainsi je me parlais à moi-même; puis vis sur un coin du sofa une petite robe guingan rayé, déjà pliée pour entrer dans malle. Elle avait été le témoin de l'un d

s de nos jours heureux. Je la touchai et
oulevai.

Moi te quitter! lui dis-je; moi te per-
O petite robe! tu veux partir sans moi?
Non, je ne puis abandonner Brigitte;
ce moment ce serait une lâcheté. Elle
t de perdre sa tante, la voilà seule: elle
en butte aux propos de je ne sais quel
emi. Ce ne peut être que Mercanson; il
a sans doute raconté son entretien avec
sur Dalens, et, me voyant jaloux un
, il en aura conclu et deviné le reste.
urément c'est une couleuvre qui vient
er sur ma fleur bien-aimée. Il faut d'abord
je l'en punisse, il faut ensuite que je
are le mal que j'ai fait à Brigitte. Insensé
je suis! je pense à la quitter lorsqu'il
t lui consacrer ma vie, expier mes torts,
rendre, en bonheur, en soins et en amour,
que j'ai fait couler de larmes de ses yeux!
sque je suis son seul appui au monde, son
l ami, sa seule épée! lorsque je dois la
vre au bout de l'univers, lui faire un abri
mon corps, la consoler de m'avoir aimé et
s'être donnée à moi! »

Brigitte! m'écriai-je en entrant dans la

chambre où elle était restée, attendez-
une heure, et je reviens.

— Où allez-vous? demanda-t-elle.

— Attendez-moi, lui dis-je, ne partez
sans moi. Souvenez-vous des paroles
Ruth: « En quelque lieu que vous all
« votre peuple sera mon peuple, et votre D
« sera mon Dieu; la terre où vous mou
« me verra mourir, et je serai ensevelie
« vous le serez. »

Je la quittai précipitamment et je cou
chez Mercanson; on me dit qu'il était so
et j'entrai chez lui pour l'attendre.

Je m'étais assis dans un coin, sur la cha
de cuir du prêtre, devant sa table noir
sale. Je commençais à trouver le temps lo
lorsque je vins à me rappeler mon duel
sujet de ma première maîtresse.

« J'y ai reçu, me dis-je, un bon coup de p
tolet, et j'en suis resté un fou ridicu
Qu'est-ce que je viens faire ici? Ce prêtre
se battra pas; si je vais lui chercher quere
il me répondra que la forme de son habi
dispense de m'écouter, et il en jasera un p
davantage quand je serai parti. Quels so
d'ailleurs ces propos que l'on tient? De qu

quiète Brigitte ? On dit qu'elle se perd de
utation, que je la maltraite et qu'elle a
t de le souffrir. Quelle sottise ! cela ne re-
de personne ; il n'y a rien de mieux que
laisser dire ; en pareil cas, s'occuper de
misères, c'est leur donner de l'impor-
ce. Peut-on empêcher des gens de pro-
ce de s'occuper de leurs voisins ? Peut-on
pêcher des bégueules de médire d'une
me qui prend un amant ? Quel moyen
rait-on trouver de faire cesser un bruit
lic ? Si on dit que je la maltraite, c'est
moi à prouver le contraire par ma con-
te avec elle, et non par de la violence. Il
ait aussi ridicule de chercher querelle à
canson que de quitter un pays parce
on y jase. Non, il ne faut pas quitter le
s : c'est une maladresse ; ce serait faire
à tout le monde qu'on avait raison
tre nous et donner gain de cause aux ba-
ds. Il ne faut ni partir ni se soucier des
pos.

e retournai chez Brigitte. Une demi-heure
ait à peine passée, et j'avais changé trois
de sentiment. Je la dissuadai de son pro-
je lui racontai ce que je venais de faire

et pourquoi je m'étais abstenu. Elle m'écou avec résignation ; cependant elle voulait pa tir ; cette maison où sa tante était morte était odieuse ; il fallut bien des efforts de m part pour la faire consentir à rester ; j'y pa vins enfin. Nous nous répétâmes que no méprisions les propos du monde, qu'il fallait leur céder en rien ni rien change notre vie habituelle. Je lui jurai que m amour la consolerait de tous ses chagrins. elle feignit de l'espérer. Je lui dis que ce circonstance m'avait si bien éclairé sur m torts, que ma conduite lui prouverait m repentir, que je voulais chasser de m comme un fantôme tout le mauvais leva qui restait dans mon cœur, qu'elle n'aur désormais à souffrir ni de mon orgueil ni mes caprices ; et ainsi, triste et patiente, to jours suspendue à mon cou, elle obéit à pur caprice que je prenais moi-même po un éclair de ma raison.

CHAPITRE V

ı jour, en rentrant au logis, je vis ou-
ɜ une petite chambre qu'elle appelait son
oire; il n'y avait en effet pour tout
ble qu'un prie-Dieu et un petit autel,
une croix et quelques vases de fleurs.
este, les murs et les rideaux, tout était
c comme la neige. Elle s'y enfermait
quefois, mais rarement, depuis que je
is chez elle.
me penchai contre la porte, et je vis
itte assise à terre au milieu de fleurs
le venait de jeter. Elle tenait une petite
onne qui me parut être d'herbes sèches,
le la brisait entre ses mains.
Que faites-vous donc? » lui demandai-je.
tressaillit et se leva. « Ce n'est rien, dit-
un jouet d'enfant; c'est une vieille cou-
e de roses qui s'est fanée dans cet ora-
; il y a longtemps que je l'y avais mise;
uis venue pour changer mes fleurs. »

Elle parlait d'une voix tremblante et raissait prête à défaillir. Je me souvins d nom de Brigitte la Rose, que je lui avais tendu donner. Je lui demandai si par has ce n'était pas sa couronne de rosière qu venait de briser ainsi.

« Non, répondit-elle en pâlissant.

— Oui! m'écriai-je, oui; sur ma vie! d nez-m'en les morceaux! »

Je les ramassai et les posai sur l'autel, je restai muet, les yeux fixés sur ce débri

« N'aurais-je pas raison, dit-elle, si c'é ma couronne, de l'avoir ôtée de ce mu elle était depuis si longtemps? A quoi ruines sont-elles bonnes? Brigitte la R n'est plus de ce monde, pas plus que les r qui l'ont baptisée. »

Elle sortit; j'entendis un sanglot, e porte se ferma sur moi; je tombai à ge sur la pierre et je pleurai amèrement.

Lorsque je remontai chez elle, je la tro assise à table; le dîner était prêt, et m'attendait. Je pris ma place en silenc il ne fut pas question de ce que nous av dans le cœur.

CHAPITRE VI

'était en effet Mercanson qui avait raconté is le village et dans les châteaux environ-its mon entretien avec lui sur Dalens et soupçons que, malgré moi, je lui avais sé voir clairement. On sait comment dans provinces les propos médisants se ré-ent, volent de bouche en bouche et s'exa-ent ; ce fut alors ce qui arriva.

rigitte et moi nous nous trouvions l'un à-vis de l'autre dans une position nou-e. Quelque faiblesse qu'elle eût mise dans entative de départ, elle ne l'en avait pas ins faite. C'était sur ma prière qu'elle it restée ; il y avait là une obligation. Je tais engagé à ne troubler son repos ni ma jalousie ni par ma légèreté ; chaque ole dure ou railleuse qui m'échappait it une faute, chaque regard triste qu'elle dressait était un reproche senti et mérité. Son bon et simple naturel lui fit trouver

d'abord à sa solitude un charme de pl
elle pouvait me voir à toute heure et s
être obligée à aucune précaution. Peut-ê
se livra-t-elle à cette facilité pour me prou
qu'elle préférait son amour à sa réputati
il semblait qu'elle se repentît de s'ê
montrée sensible aux discours des médisan
Quoi qu'il en soit, au lieu de veiller sur n
et de nous défendre de la curiosité, n
prîmes au contraire un genre de vie p
libre et plus insouciant que jamais.

J'allais chez elle à l'heure du déjeun
n'ayant rien à faire de la journée, je ne s
tais qu'avec elle. Elle me retenait à dîner
soirée s'ensuivait par conséquent, bient
lorsque l'heure de rentrer arrivait, n
imaginâmes mille prétextes, nous prîn
mille précautions illusoires, qui, au fo
n'en étaient point. Enfin je vivais, pour ai
dire, chez elle, et nous faisions semblant
croire que personne ne s'en apercevait.

Je tins parole quelque temps, et pas
nuage ne troubla notre tête-à-tête. Ce fur
d'heureux jours; ce n'est pas de ceux-là q
faut parler.

On disait partout dans le pays que Brigi

ivait publiquement avec un libertin arrivé e Paris; que son amant la maltraitait, que eur temps se passait à se quitter et à se re- rendre, mais que tout cela finirait mal. utant on avait donné de louanges à Brigitte our sa conduite passée, autant on la blâmait naintenant. Il n'était rien dans cette con- uite même autrefois digne de tous les loges, qu'on n'allât rechercher pour y trou- 'er une mauvaise interprétation. Ses courses olitaires dans les montagnes, dont la charité tait le but et qui n'avaient jamais fait naître in soupçon, devinrent tout à coup le sujet les quolibets et des railleries. On parlait l'elle comme d'une femme qui avait perdu out respect humain et qui devait s'attirer ustement d'inévitables et affreux malheurs.

J'avais dit à Brigitte que mon avis était de aisser jaser, et je ne voulais pas paraître me oucier de ces propos; mais la vérité est qu'ils me devenaient insupportables. Je sor- ais quelquefois exprès, et j'allais faire des 'isites dans les environs pour tâcher d'en- endre un mot positif que j'eusse pu regarder comme une insulte, afin d'en demander rai- son. J'écoutais avec attention tout ce qui se

disait à voix basse dans un salon où je r
trouvais; mais je ne pouvais rien saisi
pour me déchirer à son aise, on attend
que je fusse parti. Je rentrais alors au log
et je disais à Brigitte que tous ces cont
n'étaient que des misères, qu'il fallait êt
fou pour s'en occuper; qu'on parlerait
nous tant qu'on voudrait, et que je n'en vo
lais rien savoir.

N'étais-je point coupable au delà de tou
expression? Si Brigitte était imprudent
n'était-ce pas à moi de réfléchir et de l'avert
du danger? Tout au contraire, je pris, po
ainsi dire, le parti du monde contre elle.

J'avais commencé par me montrer inso
ciant; j'en vins bientôt à me montrer m
chant. « Vraiment, disais-je à Brigitte,
dit du mal de vos excursions nocturne
Êtes-vous bien sûre qu'on a tort? Ne s'est
rien passé dans les allées et dans les grott
de cette forêt romantique? N'avez-vous jama
accepté, pour rentrer à la brune, le bras d'u
inconnu, comme vous avez accepté le mien
Était-ce bien la charité seule qui vous serva
de divinité dans ce beau temple de verdu
que vous traversiez si courageusement? »

Le premier regard de Brigitte, lorsque je nmmençai à prendre ce ton, ne sortira nais de ma mémoire; j'en frissonnai moi-me. « Mais, bah! pensai-je, elle ferait nme ma première maîtresse, si je prenais t et cause pour elle; elle me montrerait doigt comme un sot ridicule, et je payerais ur tous aux yeux du public. »

De l'homme qui doute à celui qui renie il a guère de distance. Tout philosophe est usin d'un athée. Après avoir dit à Brigitte e je doutais de sa conduite passée, j'en utai véritablement; et, dès que j'en doutai, n'y crus pas.

J'en venais à me figurer que Brigitte me mpait, elle que je ne quittais pas une ure par jour; je faisais quelquefois à des-n des absences assez longues, et je con-nais avec moi-même que c'était pour l'é-ouver; mais, au fond, ce n'était que pour donner, comme à mon insu, sujet de uter et de railler. Alors j'étais content sque je lui faisais remarquer que, bien n d'être encore jaloux, je ne me souciais us de ces folles craintes qui me traversaient trefois l'esprit; bien entendu que cela vou-

lait dire que je ne l'estimais pas assez p
être jaloux.

J'avais d'abord gardé pour moi-même
remarques que je faisais; je trouvai bien
du plaisir à les faire tout haut devant B
gitte. Sortions-nous pour une promena
« Cette robe est jolie, lui disais-je; telle
de mes amies en a, je crois, une pareill
Étions-nous à table: « Allons, ma ch
mon ancienne maîtresse chantait sa chan
au dessert, il convient que vous l'imitie
Se mettait-elle au piano: « Ah! de grâ
jouez-moi donc la valse qui était de m
l'hiver passé; cela me rappelle le
temps. »

Lecteur, cela dura six mois: pendant
mois entiers, Brigitte, calomniée, expo
aux insultes du monde, eut à essuyer de
part tous les dédains et toutes les inju
qu'un libertin colère et cruel peut prodig
à la fille qu'il paye

Au sortir de ces scènes affreuses où m
esprit s'épuisait en tortures et déchirait m
propre cœur, tour à tour accusant et railla
mais toujours avide de souffrir et de reve
au passé; au sortir de là, un amour étran

ne exaltation poussée jusqu'à l'excès, me
isaient traiter ma maîtresse comme une
lole, comme une divinité. Un quart d'heure
près l'avoir insultée, j'étais à genoux;
ès que je n'accusais plus, je demandais
ardon; dès que je ne raillais plus, je pleu-
ais. Alors un délire inouï, une fièvre de
onheur, s'emparaient de moi; je me mon-
ais navré de joie, je perdais presque la
aison par la violence de mes transports; je
e savais que dire, que faire, qu'imaginer,
our réparer le mal que j'avais fait. Je pre-
ais Brigitte dans mes bras, et je lui faisais
épéter cent fois, mille fois, qu'elle m'aimait
t qu'elle me pardonnait. Je parlais d'expier
nes torts et de me brûler la cervelle si je re-
ommençais à la maltraiter. Ces élans du
œur duraient des nuits entières, pendant
esquelles je ne cessais de parler, de pleurer,
le me rouler aux pieds de Brigitte, de m'en-
vrer d'un amour sans bornes, énervant,
nsensé. Puis le matin venait, le jour parais-
ait; je tombais sans force, je m'endormais,
t je me réveillais le sourire sur les lèvres,
ne moquant de tout et ne croyant à rien.

Durant ces nuits de volupté terrible, Bri-

gitte ne paraissait pas se souvenir qu'il y a en moi un autre homme que celui qu'e avait devant les yeux. Lorsque je lui dema dais pardon, elle haussait les épaul comme pour me dire : « Ne sais-tu pas q je te pardonne ? » Elle se sentait gagnée ma fièvre. Que de fois je l'ai vue, pâle plaisir et d'amour, me dire qu'elle me vo lait ainsi, que c'était sa vie que ces orage que les souffrances qu'elle endurait l étaient chères, ainsi payées, qu'elle ne plaindrait jamais tant qu'il resterait da mon cœur une étincelle de notre amou qu'elle savait qu'elle en mourrait, ma qu'elle espérait que j'en mourrais moi-mêm enfin, que tout lui était bon, lui était dou venant de moi, les insultes comme les la mes, et que ces délices étaient son tombea

Cependant les jours s'écoulaient, et mon m empirait sans cesse ; mes accès de mécha ceté et d'ironie prenaient un caractère som bre et intraitable J'avais, au milieu de m folies, de véritables accès de fièvre qui n frappaient comme des coups de foudre ; m'éveillais tremblant de tous mes membre et couvert d'une sueur froide. Un mouve

nt de surprise, une impression inattendue, faisaient tressaillir jusqu'à effrayer ceux i me voyaient. Brigitte, de son côté, quoi-'elle ne se plaignît pas, portait sur le vi-ge des marques d'une altération profonde. and je commençais à la maltraiter, elle rtait sans mot dire et s'enfermait. Dieu rci, je n'ai jamais porté la main sur elle : ns mes plus grands accès de violence, je rais plutôt mort que de la toucher.

Un soir, la pluie fouettait les vitres ; nous ions seuls, les rideaux fermés « Je me ns d'humeur joyeuse, dis-je à Brigitte, et pendant ce temps horrible m'attriste algré moi. Il ne faut pas nous laisser ire, et si vous êtes de mon avis, nous nous vertirons en dépit de l'orage. »

Je me levai et j'allumai toutes les bougies ii se trouvaient dans les flambeaux. La ambre, assez petite, en fut tout à coup lairée comme d'une illumination En même mps, un feu ardent (nous étions à l'hiver) répandait une chaleur étouffante « Allons, is-je, qu'allons-nous faire en attendant qu'il oit temps de souper ? »

Je pensai qu'alors, à Paris, c'était le temps

du carnaval. Il me sembla voir passer devan
moi les voitures de masques qui se croisen
aux boulevards. J'entendais la foule joyeus
se renvoyer à l'entrée des théâtres mil
propos étourdissants; je voyais les danse
lascives, les costumes bariolés, le vin et l
folie; toute ma jeunesse me fit bondir le cœur

« Déguisons-nous, dis-je à Brigitte. C
sera pour nous seuls; qu'importe? Si nou
n'avons pas de costume, nous avons de quo
nous en faire, et nous en passerons le temp
plus agréablement. »

Nons prîmes dans une armoire des robes
des châles, des manteaux, des écharpes, de
fleurs artificielles; Brigitte comme toujour
montrait une gaieté patiente. Nous nou
travestîmes tous deux; elle voulut me coiffe
elle-même; nous avions mis du rouge e
nous nous étions poudrés; tout ce qu'il nou
fallait pour cela s'était trouvé dans une vieill
cassette qui venait, je crois, de la tante. Enfin
au bout d'une heure, nous ne nous recon-
naissions plus l'un l'autre. La soirée se
passa à chanter, à imaginer mille folies
vers une heure du matin, il fut temps de
souper.

ous avions fouillé dans toutes les armoi-
; il y en avait une près de moi qui était
tée entr'ouverte. En m'asseyant pour me
ttre à table, j'y aperçus sur un rayon le
e dont j'ai déjà parlé, où Brigitte écri-
t souvent.

N'est-ce pas le recueil de vos pensées?
nandai-je en étendant le bras et en le
enant. Si ce n'est pas une indiscrétion,
ssez-moi y jeter les yeux. »

J'ouvris le livre, quoique Brigitte fît un
ste pour m'en empêcher; à la première
ge, je tombai sur ces mots : *Ceci est mon
tament!*

Tout était écrit d'une main tranquille; j'y
ouvai d'abord un récit fidèle, sans amer-
me et sans colère, de tout ce que Brigitte
ait souffert par moi depuis qu'elle était ma
aîtresse. Elle annonçait une ferme déter-
ination de tout supporter tant que je l'ai-
erais et de mourir quand je la quitterais.
es dispositions étaient faites; elle rendait
mpte, jour par jour, du sacrifice de sa vie.
e qu'elle avait perdu, ce qu'elle avait espéré,
isolement affreux où elle se trouvait jusque
ans mes bras, la barrière toujours crois-

sante qui s'interposait entre nous, les cru
tés dont je payais son amour et sa résignati
tout cela était raconté sans une plainte ;
prenait à tâche, au contraire, de me justifi
Enfin elle arrivait au détail de ses affai
personnelles et réglait ce qui regardait
héritiers. C'était par le poison, disait-el
qu'elle en finirait avec la vie. Elle mourr
de sa propre volonté, et défendait expres
ment que sa mémoire servît jamais de p
texte à quelque démarche contre moi. « Pr
pour lui ! » telle était sa dernière parc

Je trouvai dans l'armoire, sur le mêm
rayon, une petite boîte que j'avais déjà vu
pleine d'une poudre fine et bleuâtre, se
blable à du sel

« Qu'est-ce que c'est que cela ? » demandai
à Brigitte en portant la boîte à mes lèvr
Elle poussa un cri terrible et se jeta sur m

« Brigitte, lui-dis-je, dites-moi adieu. J'e
porte cette boîte ; vous m'oublierez et vo
vivrez, si vous voulez m'épargner un meu
tre. Je partirai cette nuit même, et ne vo
demande point de pardon ; vous me l'acco
deriez que Dieu n'en voudrait pas. Donne
moi un dernier baiser. »

Je me penchai sur elle et la baisai au front. « Pas encore ! » s'écria-t-elle avec angoisse. Mais je la repoussai sur le sofa et m'élançai hors de la chambre.

Trois heures après, j'étais prêt à partir, et les chevaux de poste étaient arrivés. La pluie tombait toujours, et je montai à tâtons dans la voiture. Au même instant le postillon partit ; je sentis deux bras qui me serraient le corps et un sanglot qui se collait sur ma bouche.

C'était Brigitte. Je fis tout au monde pour la décider à rester ; je criai qu'on arrêtât ; je lui dis tout ce que je pus imaginer pour lui persuader de descendre ; j'allai même jusqu'à lui promettre que je reviendrais un jour à elle, lorsque le temps et les voyages auraient effacé le souvenir du mal que je lui avais fait. Je m'efforçai de lui prouver que ce qui avait été hier serait encore demain ; je lui répétai que je ne pouvais que la rendre malheureuse, que s'attacher à moi c'était faire de moi un assassin. J'employai la prière, les serments, la menace même ; elle ne me répondit qu'un mot : « Tu pars, emmène-moi ; quittons le pays, quittons le passé. Nous

ne pouvons plus vivre ici. Allons ailleurs, (tu voudras; allons mourir dans un coin (la terre. Il faut que nous soyons heureu moi par toi, toi par moi. »

Je l'embrassai avec un tel transport, qu je crus sentir mon cœur se briser. « Pa donc! » criai-je au postillon. Nous nou jetâmes dans les bras l'un de l'autre et l chevaux partirent au galop.

CINQUIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Décidés à un long voyage, nous étions ve-
us à Paris ; les préparatifs nécessaires et
s affaires à régler demandaient du temps,
il fallut prendre pour un mois un apparte-
ent à l'hôtel garni.

La résolution de quitter la France avait
ut fait changer de face : la joie, l'espoir, la
nfiance, tout était revenu à la fois ; plus de
agrin, plus de querelles devant la pensée du
part prochain. Il ne s'agissait plus que de
ves de bonheur, de serments d'aimer à ja-
ais ; je voulais enfin pour tout de bon faire
ublier à ma chère maîtresse tous les maux
u'elle avait soufferts. Comment aurais-je pu
sister à tant de preuves d'une affection si

tendre et à une résignation si courageus
Non-seulement Brigitte me pardonnait, ma
elle s'apprêtait à me faire le plus grand sacr
fice et à tout quitter pour me suivre. Auta
je me sentais indigne du dévouement qu'e
me témoignait, autant je voulais à l'avenir q
mon amour la récompensât ; enfin mon b
ange avait triomphé, et l'admiration et l
mour prenaient le dessus dans mon cœur

Inclinée près de moi, Brigitte cherchait s
la carte le lieu où nous allions nous ensevel
nous ne l'avions pas décidé encore, et no
trouvions à cette incertitude un plaisir si
et si nouveau, que nous feignions, pour ai
dire, de ne pouvoir nous fixer sur rien. I
rant ces recherches, nos fronts se touchaie
mon bras entourait la taille de Brigitte. « (
irons-nous ? que ferons-nous ? où comme
cera la vie nouvelle ? » Comment dirai-je
que j'éprouvais lorsqu'au milieu de tant d'
pérances je relevais la tête par moment
Quel repentir me pénétrait à la vue de
beau et tranquille visage qui souriait à l
venir, pâle encore des douleurs du pass
Lorsque je la tenais ainsi et que son do
errait sur la carte, tandis qu'elle parlait

oix basse de ses affaires qu'elle disposait, e ses désirs, de notre retraite future, j'aurais donné mon sang pour elle. Projets de onheur, vous êtes peut-être le seul bonheur éritable ici-bas !

Il y avait huit jours environ que notre temps e passait en courses et en emplettes, lorsqu'un jeune homme se présenta chez nous ; apportait des lettres à Brigitte. Après l'entretien qu'il eut avec elle, je la trouvai triste t abattue ; mais je n'en pus savoir autre hose, sinon que les lettres étaient de N***, ette même ville où, pour la première fois, 'avais parlé de mon amour, et où demeuraient les seuls parents que Brigitte eût encore.

Cependant nos préparatifs se faisaient rapidement, et il n'y avait place dans mon cœur que pour l'impatience du départ, en même temps la joie que j'éprouvais me laissait à peine un instant de repos. Quand je me levais le matin et que le soleil éclairait nos croisées, je me sentais de tels transports, que j'en étais comme enivré ; j'entrais alors sur la pointe du pied dans la chambre où dormait Brigitte. Elle me trouva plus d'une

fois, en s'éveillant, à genoux au pied de sc
lit, la regardant dormir et ne pouvant ret
nir mes larmes ; je ne savais par quel moye
la convaincre de la sincérité de mon repenti
Si mon amour pour ma première maîtress
m'avait fait faire autrefois des folies, j'en fa
sais maintenant cent fois plus : tout ce qu
la passion portée à l'excès peut inspirer d'
trange ou de violent, je le recherchais ave
fureur. C'était un culte que j'avais pour Br
gitte, et, quoique son amant depuis plus d
six mois, il me semblait, quand je m'appro
chais d'elle, que je la voyais pour la premièr
fois ; j'osais à peine baiser le bas de la rob
de cette femme que j'avais si longtemps ma
traitée. Ses moindres mots me faisaient tres
saillir comme si sa voix m'eût été nouvelle
tantôt je me jetais dans ses bras en sanglo
tant, et tantôt j'éclatais de rire sans motif
je ne parlais de ma conduite passée qu'ave
horreur et avec dégoût, et j'aurais voulu qu'i
eût existé quelque part un temple consacré
l'amour, pour m'y laver dans un baptême e
m'y couvrir d'un vêtement distinct que rie
désormais n'eût pu m'arracher.

J'ai vu le saint Thomas du Titien poser so

oigt sur la plaie du Christ, et j'ai souvent ensé à lui : si j'osais comparer l'amour à la i d'un homme en son Dieu, je pourrais dire ue je lui ressemblais. Quel nom porte le sen-ment qu'exprime cette tête inquiète, presue doutant encore et adorant déjà ? Il touche plaie ; le blasphème étonné s'arrête sur ses vres ouvertes, où la prière se pose douce-ent. Est-ce un apôtre ? est-ce un impie ? se epent-il autant qu'il a offensé ? Ni lui, ni le eintre, ni toi qui le regardes, vous n'en savez ien ; le Sauveur sourit, et tout s'absorbe omme une goutte de rosée dans un rayon e l'immense bonté.

C'est ainsi que, devant Brigitte, j'étais muet t comme surpris sans cesse ; je tremblais u'elle ne conservât des craintes et que tant e changements qu'elle avait vus en moi ne rendissent défiante. Mais au bout de quinze ours elle avait lu clairement dans mon cœur ; lle comprit qu'en la voyant sincère je l'é-ais devenu à mon tour, et, comme mon mour venait de son courage, elle ne douta as plus de l'un que de l'autre.

Notre chambre était pleine de hardes en désordre, d'albums, de crayons, de livres, de

paquets, et sur tout cela, toujours étalée, chère carte que nous aimions tant. Nous a lions et venions ; je m'arrêtais à tout mome pour me jeter aux genoux de Brigitte, q me traitait de paresseux, disant en ria qu'il lui fallait tout faire et que je n'étais b à rien ; et, tout en préparant les malles, l projets allaient comme on pense. C'était bi loin de gagner la Sicile ; mais l'hiver y est agréable ; c'est le climat le plus heureu Gênes est bien belle avec ses maisons peinte ses jardins verts en espalier, et les Apennin derrière elle ! Mais que de bruit ! quelle mu titude ! Sur trois hommes qui passent da les rues, il y a un moine et un soldat. Floren est triste, c'est le moyen âge encore viva au milieu de nous. Comment souffrir ces f nêtres grillées et cette affreuse couleur brun dont les maisons sont toutes salies ? Qu'irion nous faire à Rome ? nous ne voyageons pa pour nous éblouir, et encore moins pour rie apprendre. Si nous allions sur les bords d Rhin ? mais la saison y sera passée, et quoi qu'on ne cherche pas le monde, il est toujour triste d'aller où il va, quand il n'y est plus Mais l'Espagne ? trop d'embarras nous y ar

êteraient : il faut y marcher comme en
uerre et s'attendre à tout, hormis au repos.
llons en Suisse ! si tant de gens y voyagent,
issons les sots en faire fi ; c'est là qu'écla-
nt dans toute leur splendeur les trois cou-
urs les plus chères à Dieu : l'azur du ciel,
verdure des plaines, et la blancheur des
eiges au sommet des glaciers. « Partons,
artons, disait Brigitte, envolons-nous comme
eux oiseaux. Figurons-nous, mon cher Oc-
ave, que c'est d'hier que nous nous connais-
ons, vous m'avez rencontrée au bal, je vous
i plu, et je vous aime ; vous me contez
u'à quelques lieues d'ici, dans je ne sais
uelle petite ville, vous avez aimé une ma-
ame Pierson ; ce qui s'est passé entre vous
t elle, je ne le veux seulement pas croire.
l'iriez-vous pas me faire confidence de vos
mours avec une femme que vous avez quittée
our moi ? Je vous dis tout bas à mon tour
u'il n'y a pas bien longtemps encore j'ai
imé un mauvais sujet qui m'a rendue assez
nalheureuse ; vous me plaignez, vous m'im-
osez silence, et il est convenu entre nous
u'il n'en sera jamais question. »

Lorsque Brigitte parlait ainsi, ce que j'é-

prouvais ressemblait à de l'avarice; je la s rais avec des bras tremblants. « O Dieu! m criais-je, je ne sais si c'est de joie ou crainte que je frissonne. Je vais t'emport mon trésor. Devant cet horizon immense, es à moi; nous allons partir. Meure ma je nesse, meurent les souvenirs, meurent soucis et les regrets! O ma bonne et bra maîtresse! tu as fait un homme d'un enfar si je te perdais maintenant, jamais je pourrais aimer. Peut-être avant de te co naître une autre femme aurait pu me gu rir; mais maintenant toi seule au monde peux me tuer ou me sauver, car je porte cœur la blessure de tout le mal que je t' fait. J'ai été ingrat, aveugle et cruel. Di soit béni! tu m'aimes encore. Si jamais retournes au village où je t'ai vue sous l tilleuls, regarde cette maison déserte; il do y avoir là un fantôme, car l'homme qui e sort avec toi n'est pas celui qui y était en tré.

— Est-ce bien vrai? disait Brigitte; et so beau front, tout radieux d'amour, se leva alors vers le ciel; est-ce bien vrai que je su à toi? Oui, loin de ce monde odieux qui vou

ait vieilli avant l'âge, oui, enfant, vous al-
aimer Je vous aurai tel que vous êtes, et,
el que soit le coin de la terre où nous al-
s trouver la vie, vous m'y pourrez oublier
is remords le jour où vous n'aimerez plus.
mission sera remplie, et il me restera tou-
rs là-haut un Dieu pour l'en remercier. »
De quel poignant et affreux souvenir me
nplissent encore ces paroles! Enfin il était
cidé que nous irions d'abord à Genève, et
e nous choisirions au pied des Alpes un
u tranquille pour le printemps. Déjà Bri-
te parlait du beau lac; déjà j'aspirais
ns mon cœur le souffle du vent qui l'agite
la vivace odeur de la verte vallée; déjà
usanne, Vevay, l'Oberland, et par delà les
nmets du mont Rose la plaine immense de
Lombardie; déjà l'oubli, le repos, la fuite,
us les esprits des solitudes heureuses, nous
nviaient et nous invitaient; déjà, quand,
soir, les mains jointes, nous nous regar-
ons l'un l'autre en silence, nous sentions
lever en nous ce sentiment plein d'une
andeur étrange qui s'empare du cœur à la
ille des longs voyages, vertige secret et
explicable qui tient à la fois des terreurs

de l'exil et des espérances du pèlerinage
Dieu ! c'est ta voix elle-même qui app
alors, et qui avertit l'homme qu'il va ve
à toi. N'y a-t-il pas dans la pensée huma
des ailes qui frémissent et des cordes sono
qui se tendent ? Que vous dirai-je ? n'y a-
pas un monde dans ces seuls mots : « T
était prêt, nous allions partir ? »

Tout à coup Brigitte languit ; elle baisse
tête, elle garde le silence. Quand je lui
mande si elle souffre, elle me dit que n
d'une voix éteinte ; quand je lui parle du j
du départ, elle se lève, froide et résignée
continue ses préparatifs ; quand je lui j
qu'elle va être heureuse et que je veux
consacrer ma vie, elle s'enferme pour pleur
quand je l'embrasse, elle devient pâle et
tourne les yeux en me tendant les lèvr
quand je lui dis que rien n'est encore f
qu'elle peut renoncer à nos projets, elle fron
le sourcil d'un air dur et farouche ; qua
je la supplie de m'ouvrir son cœur, qua
je lui répète que, dussé-je en mourir, je
crifierai mon bonheur s'il doit jamais
coûter un regret, elle se jette à mon c
puis s'arrête et me repousse comme involo

airement. Enfin j'entre un jour dans sa chambre, tenant à la main un billet où nos places sont marquées pour la voiture de Besançon. Je m'approche d'elle, je le pose sur ses genoux, elle étend les bras, pousse un cri et tombe sans connaissance à mes pieds.

CHAPITRE II

Tous mes efforts pour deviner la cause d'un changement aussi inattendu étaient restés sans résultat comme les questions que j'avais pu faire. Brigitte était malade et gardait opiniâtrément le silence. Après une journée entière passée tantôt à la supplier de s'expliquer, tantôt à m'épuiser en conjectures, j'étais sorti sans savoir où j'allais. En passant près de l'Opéra, un commissionnaire m'offrit un billet, et machinalement j'y entrai, comme c'était mon habitude.

Je ne pouvais faire attention à ce qui se passait ni sur le théâtre ni dans la salle : j'étais navré d'une telle douleur et en même temps si stupéfait, que je ne vivais, pour

ainsi dire, qu'en moi, et que les objets ex
rieurs ne semblaient plus frapper mes se
Toutes mes forces concentrées se portaie
sur une pensée, et plus je la remuais da
ma tête, moins j'y pouvais voir netteme
Quel obstacle affreux, survenu tout à cou
renversait ainsi, à la veille du départ, ta
de projets et d'espérances? S'il s'agissait d'
événement ordinaire ou même d'un malhe
véritable, comme d'un accident de fortu
ou de la perte de quelque ami, pourquoi
silence obstiné? Après tout ce qu'avait fa
Brigitte, dans un moment où nos rêves l
plus chers paraissaient près de se réalise
de quelle nature pouvait être un secret q
détruisait notre bonheur et qu'elle refusa
de me confier? Quoi! c'est de moi qu'elle s
cache! Que ses chagrins, que ses affaires, l
crainte même de l'avenir, je ne sais que
motif de tristesse, d'incertitude ou de colère
la retiennent ici quelque temps ou la fassen
renoncer pour toujours à ce voyage si désiré
par quelle raison ne pas s'ouvrir à moi
Dans l'état où se trouvait mon cœur, je n
pouvais cependant supposer qu'il y eût là
rien de blâmable. L'apparence seule d'un

oupçon me révoltait et me faisait horreur. omment, d'autre part, croire à de l'incon-ance ou à du caprice seulement dans cette mme telle que je la connaissais? Je me erdais dans un abîme, et ne voyais pas même plus faible lueur, le moindre point qui pût e fixer.

Il y avait en face de moi, à la galerie, un une homme dont les traits ne m'étaient pas connus. Comme il arrive souvent quand on l'esprit préoccupé, je le regardais sans 'en rendre compte et je cherchais à mettre on nom sur son visage. Tout à coup je le econnus: c'était lui qui, comme je l'ai dit lus haut, avait apporté à Brigitte des let-res de N***. Je me levai précipitamment pour ller lui parler, sans songer à ce que je fai-ais. Il occupait une place à laquelle je ne ouvais arriver sans déranger un grand ombre de spectateurs, et je fus contraint 'attendre l'entr'acte.

Mon premier mouvement avait été de pen-er que, si quelqu'un pouvait m'éclairer sur 'unique souci qui m'inquiétait, c'était ce eune homme plus que tout autre. Il avait u avec madame Pierson plusieurs entre-

tiens depuis quelques jours, et je me souvi
que, lorsqu'il l'avait quittée, je l'avais tro
vée constamment triste, non-seulement
premier jour, mais toutes les fois qu'il ét
venu. Il l'avait vue la veille, le matin mêr
du jour où elle était tombée malade. L
lettres qu'il apportait, Brigitte ne me l
avait point montrées; il était possible qu
connût la véritable raison qui retardait not
départ. Peut-être n'était-il pas entièreme
dans la confidence, mais il ne pouvait ma
quer de m'apprendre au moins quel était
contenu de ces lettres, et je devais le supp
ser assez au fait de nos affaires pour ne p
craindre de l'interroger. J'étais ravi de l'
voir trouvé, et, dès que la toile fut baissé
je courus le joindre dans le corridor. Je n
sais s'il me vit venir, mais il s'éloigna et e
tra dans une loge. Je résolus d'attendre qu
en sortît, et demeurai un quart d'heure à m
promener, regardant toujours la porte de l
loge. Elle s'ouvrit enfin, il sortit; je le salua
aussitôt de loin en m'avançant à sa rencontre
Il fit quelques pas d'un air irrésolu; puis
tournant tout à coup, il descendit l'escalie
et disparut.

Mon intention de l'aborder avait été trop idente pour qu'il pût m'échapper ainsi sans dessein formel de m'éviter. Il devait con-ître mon visage, et d'ailleurs même sans 'il le connût, un homme qui en voit un au- venir à lui doit au moins l'attendre. Nous ons seuls dans le corridor quand je m'é-is avancé vers lui, ainsi il était hors de ute qu'il n'avait pas voulu me parler. Je songeai pas à y voir une impertinence : homme qui venait tous les jours dans un partement où je demeurais, à qui j'avais ujours fait bon accueil quand je m'étais ncontré avec lui, dont les manières étaient mples et modestes, comment penser qu'il ulût m'insulter? Il n'avait voulu que me ir et se dispenser d'en entretien fâcheux. urquoi encore? Ce second mystère me trou-a presque autant que le premier. Quoi que fisse pour écarter cette idée, la disparition ce jeune homme se liait invinciblement ns ma tête avec le silence obstiné de Bri-tte.

L'incertitude est de tous les tourments le us difficile à supporter, et dans plusieurs rconstances de ma vie je me suis exposé à

de grands malheurs, faute de pouvoir atte
dre patiemment. Lorsque je rentrai à la ma
son, je trouvai Brigitte lisant préciséme
ces fatales lettres de N***. Je lui dis qu
m'était impossible de rester plus longtem
dans la situation d'esprit où je me trouvai
et qu'à tout prix j'en voulais sortir; que
voulais savoir, quel qu'il fût, le motif
changement subit qui s'était opéré en ell
et que, si elle refusait de répondre, je rega
derais son silence comme un refus positif
partir avec moi, et même comme un ord
de m'éloigner d'elle pour toujours.

Elle me montra avec répugnance une d
lettres qu'elle tenait. Ses parents lui écı
vaient que son départ la déshonorait à j
mais, que personne n'en ignorait la caus
et qu'ils se croyaient obligés de lui déclar
par avance quels en seraient les résultats
qu'elle vivait publiquement comme ma ma
tresse, et que, bien qu'elle fût libre et veuv
elle avait encore à répondre du nom qu'el
portait; que ni eux ni aucun de ses ancie
amis ne la reverraient si elle persistait; e
fin, par toutes sortes de menaces et de co
seils, ils l'engageaient à revenir au pays.

Le ton de cette lettre m'indigna, et je n'y is d'abord qu'une injure. « Et ce jeune homme ui vous apporte ces remontrances, m'é-riai-je, sans doute il s'est chargé de vous en ire de vive voix, et il n'y manque pas, n'est-pas vrai? »

La profonde tristesse de Brigitte me fit éfléchir et calma ma colère. « Vous ferez, ie dit-elle, ce que vous voudrez, et vous chèverez de me perdre. Aussi bien mon ort est entre vos mains, et il y a longtemps ue vous en êtes le maître. Tirez telle ven-eance qu'il vous plaira du dernier effort ue mes vieux amis font pour me rappeler à ı raison, au monde, que je respectais jadis, t à l'honneur, que j'ai perdu. Je n'ai pas un ıot à vous dire, et, si vous voulez même ıe dicter ma réponse, je la ferai telle que ous le souhaiterez.

— Je ne souhaite rien, répondis-je, que de onnaître vos intentions; c'est à moi au ontraire de m'y conformer, et, je vous le ure, j'y suis prêt. Dites-moi si vous restez, i vous partez, ou s'il faut que je parte seul.

— Pourquoi cette question? demanda Bri-gitte; vous ai-je dit que j'eusse changé

d'avis? Je souffre et ne puis partir ains mais, dès que je serai guérie ou seuleme en état de me lever, nous irons à Genèv comme il est convenu. »

Nous nous séparâmes sur ces mots, et mortelle froideur dont elle les avait pr noncés m'attrista plus qu'un refus ne l'a rait fait. Ce n'était pas la première fois qu par des avis de ce genre, on tentait rompre notre liaison ; mais jusqu'ici, quelq impression que de pareilles lettres eusse faite sur Brigitte, elle s'en était bientôt di traite. Comment croire que ce seul motif e aujourd'hui sur elle tant de force, lorsqu n'avait rien pu dans des temps moins he reux? Je cherchais si, dans ma conduite d puis que nous étions à Paris, je n'avais ri à me reprocher. « Serait-ce seulement, r disais-je, la faiblesse d'une femme qui voulu faire un coup de tête et qui, au m ment de l'exécution, recule devant sa prop volonté? Serait-ce ce que les libertins pou raient nommer un dernier scrupule? Ma cette gaieté qu'il y a huit jours Brigitte mo trait du matin au soir, ces projets si dou quittés, repris sans cesse, ces promess

s protestations, tout cela pourtant était nc, réel, sans aucune contrainte. C'était algré moi qu'elle voulait partir. Non, il y à quelque mystère; et comment le savoir, maintenant, quand je la questionne, elle paye d'une raison qui ne peut être la ritable? Je ne puis lui dire qu'elle ment ni forcer à répondre autre chose. Elle me dit 'elle veut toujours partir; mais, si elle le de ce ton, ne dois-je pas refuser absolument? Puis-je accepter un sacrifice pareil, and il s'accomplit comme une tâche, mme une condamnation? quand ce que je oyais m'être offert par l'amour, j'en viens ur ainsi dire à l'exiger de la parole donnée? Dieu! serait-ce donc cette pâle et languisnte créature que j'emporterais dans mes as? N'emmènerais-je si loin de la patrie, ur si longtemps, pour la vie peut-être d'une victime résignée? Je ferai, dit-elle, ce i te plaira! Non certes, il ne me plaira int de rien demander à la patience, et, utôt que de voir ce visage souffrant seulement encore une semaine, si elle se tait, je rtirai seul. »

nsensé que j'étais, en avais-je la force?

J'avais été trop heureux depuis quinze jou
pour oser vraiment regarder en arrière, e
loin de me sentir ce courage, je ne songea
qu'aux moyens d'emmener Brigitte. Je pass
la nuit sans fermer l'œil, et le lendemain, d
grand matin, je résolus, à tout hasar
d'aller chez ce jeune homme que j'avais v
à l'Opéra. Je ne sais si c'était la colère ou
curiosité qui m'y poussait, ni ce qu'au for
je voulais de lui; mais je pensais que d
cette manière il ne pourrait du moins m'
viter, et c'était tout ce que je désirais.

Comme je ne savais pas son adresse, j'e
trai chez Brigitte pour la demander, pr
textant une politesse que je lui devais apr
toutes les visites qu'il nous avait faites, c
je n'avais pas dit un mot de ma rencontre a
spectacle Brigitte était au lit, et ses yeu
fatigués montraient qu'elle avait pleur
Lorsque j'entrai, elle me tendit la main
me dit : « Que me voulez-vous? » Sa vo
était triste, mais tendre. Nous échangeâm
quelques paroles amicales, et je sortis
cœur moins désolé.

Le jeune homme que j'allais voir se nom
mait Smith; il demeurait à peu de distanc

n frappant à sa porte, je ne sais quelle in-
uiétude me saisit; je m'avançai lentement
comme frappé tout à coup d'une lumière
attendue. A son premier geste, mon sang
glaça. Il était couché, et, avec le même
ccent que tout à l'heure Brigitte, avec un
sage aussi pâle et aussi défait, il me tendit
main en me voyant et me dit la même
arole : « Que me voulez-vous? »

Qu'on en pense ce qu'on voudra; il y a de
els hasards dans la vie que la raison de
homme ne saurait s'expliquer. Je m'assis
ans pouvoir répondre, et, comme si je me
usse éveillé d'un rêve, je me répétai à moi-
ıême la question qu'il m'adressait. Que
enais-je faire en effet chez lui? comment
ui dire ce qui m'amenait? En supposant
u'il pût m'être utile de l'interroger, com-
nent savoir s'il voudrait parler? Il avait ap-
orté des lettres et connaissait ceux qui les
vaient écrites, mais n'en savais-je pas aussi
ong que lui après ce que Brigitte venait de
me montrer? Il m'en coûtait de lui faire des
questions, et je craignais qu'il ne soupçonnât
ce qui se passait dans mon cœur. Les premiers
mots que nous échangeâmes furent polis et

insignifiants. Je le remerciai de s'être charg des commissions de la famille de madam Pierson; je lui dis qu'en quittant la Franc nous le prierions à notre tour de nous rendr quelques services; après quoi nous demeu râmes en silence, étonnés de nous trouve vis-à-vis l'un de l'autre.

Je regardais autour de moi, comme le gens embarrassés. La chambre qu'occupai ce jeune homme était au quatrième étage tout y annonçait une pauvreté honnête e laborieuse. Quelques livres, des instrument de musique, des cadres de bois blanc, de papiers en ordre sur une table couverte d'u tapis, un vieux fauteuil et quelques chaises c'était tout; mais tout se ressentait d'un ai de propreté et de soin qui en faisait un ensemble agréable. Quant à lui, sa physionomi ouverte et animée prévenait d'abord en sa faveur. J'aperçus à la cheminée le portrait d'une femme âgée; je m'en approchai tout en rêvant, et il me dit que c'était sa mère.

Je me souvins alors que Brigitte m'avait souvent parlé de lui, et mille détails que j'avais oubliés me revinrent à la mémoire. Brigitte le connaissait depuis son enfance.

vant que je vinsse au pays, elle le voyait ıelquefois à N***; mais, depuis mon arvée, elle n'y était allée qu'une fois, et il n'y ait point à ce moment. Ce n'était donc que ır hasard que j'avais appris sur son compte ıelques particularités, qui cependant m'aıient frappé. Il avait pour tout bien un moıque emploi qui lui servait à entretenir une ère et une sœur. Sa conduite envers ces ıux femmes méritait les plus grands éloges; se privait de tout pour elles, et, quoiqu'il ossédât comme musicien des talents préeux qui pouvaient mener à la fortune, une robité et une réserve extrêmes lui avaient ıujours fait préférer le repos aux chances succès qui s'étaient présentées. En un ıot, il était de ce petit nombre d'êtres qui vent sans bruit et savent gré aux autres de pas s'apercevoir de ce qu'ils valent.

On m'avait cité de lui certains traits qui ıffisent pour peindre un homme : il avait é très-amoureux d'une belle fille de son oisinage, et, après plus d'un an d'assiduités, n consentait à la lui donner pour femme. lle était aussi pauvre que lui. Le contrat llait être signé et tout était prêt pour la

noce, lorsque sa mère lui dit : « Et ta sœu
qui la mariera ?» Cette seule parole lui fit co
prendre que, s'il prenait femme, il dépenser
pour son ménage ce qu'il gagnerait de son t
vail, et que par conséquent sa sœur n'aur
point de dot. Il rompit aussitôt tout ce c
était commencé et renonça courageusem
à son mariage et à son amour; ce fut al
qu'il vint à Paris et obtint la place qu'il ava

Je n'avais jamais entendu cette histoi
dont on parlait dans le pays, sans dési
d'en connaître le héros. Ce dévouement tra
quille et obscur m'avait semblé plus adn
rable que toutes les gloires des champs
bataille. En voyant le portrait de sa mère,
m'en souvins aussitôt, et, reportant mes r
gards sur lui, je fus étonné de le trouver
jeune. Je ne pus m'empêcher de lui demand
son âge; c'était le mien. Huit heures so
nèrent, et il se leva.

Aux premiers pas qu'il fit, je le vis cha
celer; il secoua la tête. « Qu'avez-vous?
lui dis-je. Il me répondit que c'était l'heu
d'aller au bureau, et qu'il ne se sentait p
la force de marcher.

« Êtes-vous malade?

— J'ai la fièvre, et je souffre cruellement.

— Vous vous portiez mieux hier soir; je vous ai vu, je pense, à l'Opéra.

— Pardonnez-moi de ne pas vous avoir reconnu. J'ai mes entrées à ce théâtre, et j'espère vous y retrouver. »

Plus j'examinais ce jeune homme, cette chambre, cette maison, moins je me sentais la force d'aborder le véritable sujet de ma visite L'idée que j'avais eue la veille, qu'il avait pu me nuire dans l'esprit de Brigitte, s'évanouissait malgré moi; je lui trouvais un air de franchise et en même temps de sévérité qui m'arrêtait et m'imposait. Peu à peu mes pensées prenaient un autre cours; je le regardais attentivement, et il me sembla que de son côté il m'observait aussi avec curiosité.

Nous avions vingt et un ans tous deux, et quelle différence entre nous! Lui, habitué à une existence dont le son réglé d'une horloge déterminait les mouvements; n'ayant jamais vu de la vie que le chemin d'une chambre isolée à un bureau enfoui dans un ministère; envoyant à une mère l'épargne même, ce denier de la joie humaine que serre avec tant

d'avarice toute main qui travaille ; se pla gnant d'une nuit de souffrance parce qu'ell le privait d'un jour de fatigue ; n'ayant qu'un pensée, qu'un bien, veiller au bien d'un au tre, et cela depuis son enfance, depuis qu'i avait des bras ? Et moi, de ce temps précieux rapide, inexorable de ce temps buveur d sueurs, qu'en avais-je fait ? étais-je un homme Lequel de nous avait vécu ?

Ce que je dis là en une page, il nous fallu un regard pour le sentir. Nos yeux venaien de se rencontrer et ne se quittaient pas. I me parla de mon voyage et du pays que nous allions visiter.

« Quand partez-vous ? me demanda-t-il.

— Je ne sais ; madame Pierson est souffrante et garde le lit depuis trois jours.

— Depuis trois jours ! répéta-t-il avec un mouvement involontaire.

— Oui ; qu'y a-t-il qui vous étonne ? »

Il se leva et se jeta sur moi, les bras étendus et les yeux fixes. Un frisson terrible le fit tressaillir.

« Souffrez-vous ? » lui dis-je en lui prenant la main. Mais, au même instant, il la porta à son visage, et, ne pouvant étouffer

es larmes, il se traîna lentement à son lit.

Je le regardais avec surprise; le transport iolent de sa fièvre l'avait abattu tout à coup. 'hésitais à le laisser en cet état, et je m'ap-rochai de lui de nouveau. Il me repoussa vec force et comme avec une terreur étrange. orsqu'il fut enfin revenu à lui :

« Excusez-moi, dit-il d'une voix faible; je uis hors d'état de vous recevoir. Soyez as-ez bon pour me laisser; dès que mes forces ne le permettront, j'irai vous remercier de otre visite. »

CHAPITRE III

Brigitte se portait mieux. Comme elle me 'avait dit, elle avait voulu partir aussitôt guérie; mais je m'y étais opposé, et nous de-ions attendre encore une quinzaine qu'elle ût en état de supporter le voyage.

Toujours triste et silencieuse, elle était ourtant bienveillante. Quoi que je fisse pour a déterminer à me parler à cœur ouvert, la ettre qu'elle m'avait montrée était, disait-

elle, le seul motif de sa mélancolie, et el
me priait qu'il n'en fût plus question. Ains
réduit moi-même à me taire comme elle, j
cherchais vainement à deviner ce qui se pas
sait dans son cœur. Le tête-à-tête nous pesa
à tous deux, et nous allions au spectacle tou
les soirs. Là, assis l'un près de l'autre, dar
le fond d'une loge, nous nous serrions que
quefois la main; de temps en temps, un bea
morceau de musique, un mot qui nous fraj
pait, nous faisaient échanger des regarc
amis; mais, pour aller comme pour reveni
nous restions muets, plongés dans nos per
sées. Vingt fois par jour je me sentais prêt
me jeter à ses pieds et à lui demander comm
une grâce de me donner le coup de la mo
ou de me rendre le bonheur que j'avais er
trevu; vingt fois, au moment de le faire, j
voyais ses traits s'altérer; elle se levait
me quittait, ou, par une parole glacée, arré
tait mon cœur sur mes lèvres.

Smith venait presque tous les jours. Quo
que sa présence dans la maison eût été l
cause de tout le mal et que la visite que j
lui avais faite m'eût laissé dans l'esprit d
singuliers soupçons, la manière dont il par

it de notre voyage, sa bonne foi et sa simicité me rassuraient sur lui. Je lui avais rlé des lettres qu'il avait apportées, et il 'en avait paru non pas aussi offensé, mais us triste que moi. Il en ignorait le contenu, l'amitié de vieille date qu'il avait pour Britte les lui faisait blâmer hautement. Il ne en serait pas chargé, disait-il, s'il avait su qu'elles renfermaient. Au ton réservé que adame Pierson gardait avec lui, je ne pouis le croire dans sa confidence. Je le voyais onc avec plaisir, quoiqu'il y eût toujours ntre nous une sorte de gêne et de cérémoie. Il s'était chargé d'être, après notre départ, l'intermédiaire entre Brigitte et sa faille et d'empêcher une rupture éclatante. 'estime qu'on avait pour lui dans le pays e devait pas être de peu d'importance dans ette négociation, et je ne pouvais m'empêher de lui en savoir gré. C'était le plus nole caractère. Quand nous étions tous trois nsemble, s'il apercevait quelque froideur u quelque contrainte, je le voyais faire tous es efforts pour ramener la gaieté entre nous; 'il semblait inquiet de ce qui se passait, 'était toujours sans indiscrétion et de ma-

nière à faire comprendre qu'il eût souhai
de nous voir heureux; s'il parlait de not
liaison, c'était pour ainsi dire avec respe
et comme un homme pour qui l'amour est i
lien sacré devant Dieu; enfin c'était u
sorte d'ami, et il m'inspirait une entiè
confiance.

Mais, malgré tout et en dépit de ses effor
mêmes, il était triste, et je ne pouvais vainc
d'étranges pensées qui me saisissaient. L
larmes que j'avais vu répandre à ce jeun
homme, sa maladie arrivée précisément e
même temps que celle de ma maîtresse,
ne sais quelle sympathie mélancolique qu
je croyais découvrir entre eux, me trou
blaient et m'inquiétaient. Il n'y avait pas u
mois que, sur de moindres soupçons, j'au
rais eu des transports de jalousie; ma
maintenant de quoi soupçonner Brigitte
Quel que fût le secret qu'elle me cachai
n'allait-elle pas partir avec moi? Quand bie
même il eût été possible que Smith fût dan
la confidence de quelque mystère que j'igno
rais, de quelle nature pouvait être ce mys
tère? Que pouvait-il y avoir de blâmabl
dans leur tristesse et dans leur amitié? Ell

l'avait connu enfant; elle le revoyait après de longues années, au moment de quitter la France; elle se trouvait dans une situation malheureuse, et le hasard voulait qu'il en fût instruit, qu'il eût servi même en quelque sorte d'instrument à sa mauvaise destinée. N'était-il pas tout naturel qu'ils échangeassent quelques tristes regards, que la vue de ce jeune homme rappelât à Brigitte le passé, quelques souvenirs et quelques regrets? Pouvait-il, à son tour, la voir partir sans crainte, sans songer malgré lui aux chances d'un long voyage, aux risques d'une vie désormais errante, presque proscrite et abandonnée? Sans doute cela devait être, et je sentais, quand j'y pensais, que c'était à moi à me lever, à me mettre entre eux deux, à les rassurer, à les faire croire en moi, à dire à l'une que mon bras la soutiendrait tant qu'elle voudrait s'y appuyer, à l'autre que je lui étais reconnaissant de l'affection qu'il nous témoignait et des services qu'il allait nous rendre. Je le sentais, et ne pouvais le faire. Un froid mortel me serrait le cœur, et je restais sur mon fauteuil.

Smith parti le soir, ou nous nous taisions,

ou nous parlions de lui. Je ne sais quel a
trait bizarre me faisait demander tous l
jours à Brigitte de nouveaux détails sur s
compte. Elle n'avait cependant à m'en di
que ce que j'en ai dit au lecteur; sa vie n'
vait jamais été autre chose que ce qu'el
était, pauvre, obscure et honnête Pour
raconter tout entière, il suffisait de peu
mots; mais je me les faisais répéter sa
cesse, et sans savoir pourquoi j'y prena
intérêt.

En y réfléchissant, il y avait au fond d
mon cœur une souffrance secrète que je n
m'avouais pas Si ce jeune homme fût arri
au moment de notre joie, qu'il eût apporté
Brigitte une lettre insignifiante, qu'il lui e
serré la main en montant en voiture, y a
rais-je fait la moindre attention? Qu'il m'e
reconnu ou non à l'Opéra, qu'il lui f
échappé devant moi des larmes dont j'ign
rais la cause, que m'importait, si j'étais he
reux? Mais, tout en ne pouvant deviner
motif de la tristesse de Brigitte, je voya
bien que ma conduite passée, quoi qu'elle
pût dire, n'était pas maintenant étrangère
ses chagrins Si j'eusse été ce que j'avais d

être depuis six mois que nous vivions ensemble, rien au monde, je le savais, n'aurait pu troubler notre amour. Smith n'était qu'un homme ordinaire, mais il était bon et dévoué; ses qualités simples et modestes ressemblaient à de grandes lignes pures que l'œil saisit sans peine et tout d'abord; en un quart d'heure on le connaissait, et il inspirait la confiance, sinon l'admiration. Je ne pouvais m'empêcher de me dire que, s'il eût été l'amant de Brigitte, elle serait partie joyeuse avec lui.

C'était de ma propre volonté que j'avais retardé notre départ, et déjà je m'en repentais. Brigitte aussi, quelquefois, me pressait: « Qui nous arrête? disait-elle; me voilà guérie, tout est prêt. » Qui m'arrêtait en effet? Je ne sais.

Assis près de la cheminée, je fixais mes yeux alternativement sur Smith et sur ma maîtresse. Je les voyais tous deux pâles, sérieux, muets J'ignorais pourquoi ils étaient ainsi, et malgré moi je me répétais que ce pouvait bien être la même cause et qu'il n'y avait pas là deux secrets à apprendre. Mais ce n'était pas un de ces soupçons vagues et

maladifs qui m'avaient tourmenté autrefois c'était un instinct invincible, fatal. Quell étrange chose que nous ! je me plaisais à le laisser seuls et à les quitter au coin du fe pour aller rêver sur le quai, m'appuyer su le parapet et regarder l'eau comme un oisi des rues.

Lorsqu'ils parlaient de leur séjour à N*** e que Brigitte, presque enjouée, prenait u petit ton de mère pour lui rappeler les jour passés ensemble, il me semblait que je souf frais, et cependant j'y prenais plaisir Je leu faisais des questions ; je parlais à Smith d sa mère, de ses occupations, de ses projets Je lui donnais occasion de se montrer dan un jour favorable et je forçais sa modestie nous révéler son mérite. « Vous aimez beau coup votre sœur, n'est-il pas vrai ? lui de mandai-je. Quand comptez-vous la marier? Il nous disait alors en rougissant que le mé nage coûtait beaucoup, que ce serait fai peut-être dans deux ans, peut-être plus tôt si sa santé lui permettait quelques travau extraordinaires qui lui valaient des gratifica tions ; qu'il y avait dans le pays une famill assez à l'aise dont le fils aîné était son ami

qu'ils étaient presque d'accord ensemble, et que le bonheur pouvait venir un jour, comme le repos, sans y songer; qu'il avait renoncé pour sa sœur à la petite part de l'héritage que le père leur avait laissé ; que la mère s'y opposait, mais qu'il tiendrait bon malgré elle ; qu'un jeune homme devait vivre de ses mains, tandis que l'existence d'une fille se décidait le jour de son mariage. Ainsi peu à peu il nous déroulait toute sa vie et toute son âme, et je regardais Brigitte l'écouter. Puis, quand il se levait pour se retirer, je l'accompagnais à la porte, et j'y restais pensif, immobile, jusqu'à ce que le bruit de ses pas se fût perdu dans l'escalier.

Je rentrais alors dans la chambre et je trouvais Brigitte se disposant à se déshabiller. Je contemplais avidement ce corps charmant, ces trésors de beauté, que tant de fois j'avais possédés. Je la regardais peigner ses longs cheveux, nouer son mouchoir, et se détourner lorsque sa robe glissait à terre, comme une Diane qui entre au bain. Elle se mettait au lit, je courais au mien; il ne pouvait me venir à l'esprit que Brigitte me trompât ni que Smith fût amoureux d'elle;

je ne pensais ni à les observer ni à les su prendre. Je ne me rendais compte de rien Je me disais. « Elle est bien belle, et c pauvre Smith est un honnête garçon ; ils on tous deux un grand chagrin, et moi aussi. Cela me brisait le cœur et en même temp me soulageait.

Nous avions trouvé en rouvrant nos malle qu'il y manquait encore quelques bagatelles Smith s'était chargé d'y pourvoir. Il avai une activité infatigable, et on l'obligeait disait-il, quand on lui confiait le soin d quelques commissions Comme je revenai un jour au logis, je le vis à terre, fermant un porte-manteau. Brigitte était devant un pian que nous avions loué à la semaine pour notr séjour à Paris Elle jouait un de ces ancien airs où elle mettait tant d'expression et qui m'avaient été si chers. Je m'arrêtai dans l'antichambre près de la porte, qui était ouverte; chaque note m'entrait dans l'âme: jamais elle n'avait chanté si tristement et si saintement.

Smith l'écoutait avec délices, il était à genoux, tenant la boucle du porte-manteau. Il la froissa, puis la laissa tomber et regarda

les hardes qu'il venait de plier lui-même et de couvrir d'un linge blanc. L'air terminé, il resta ainsi ; Brigitte, les mains sur le clavier, regardait au loin l'horizon. Je vis pour la seconde fois tomber des larmes des yeux du jeune homme ; j'étais près d'en verser moi-même, et, ne sachant ce qui se passait en moi, j'entrai et lui tendis la main.

« Étiez-vous là ? » demanda Brigitte. Elle tressaillit et parut surprise.

« Oui, j'étais là, lui répondis-je. Chantez, ma chère, je vous en supplie. Que j'entende encore votre voix ! »

Elle recommença sans répondre ; c'était aussi pour elle un souvenir. Elle voyait mon émotion, celle de Smith ; sa voix s'altéra. Les derniers sons, à peine articulés, semblèrent se perdre dans les cieux ; elle se leva et me donna un baiser. Smith tenait encore ma main ; je le sentis me la serrer avec force et convulsivement ; il était pâle comme la mort.

Un autre jour, j'avais apporté un album lithographié qui représentait plusieurs vues de Suisse. Nous le regardions tous les trois, et de temps en temps, lorsque Brigitte trou-

vait un site qui lui plaisait, elle s'y arrêtai pour l'observer. Il y en eut un qui lui paru surpasser de beaucoup tous les autres, c'étai un paysage du canton de Vaud, à quelqu distance de la route de Brigues : une vallé verte plantée de pommiers où des bestiau paissaient à l'ombre ; dans l'éloignement, u village consistant en une douzaine de mai-sons de bois semées en désordre dans la prairie et étagées sur les collines environ-nantes. Sur le premier plan, une jeune fille coiffée d'un large chapeau de paille, étai assise au pied d'un arbre, et un garçon de ferme, debout devant elle, semblait lui mon-trer, un bâton ferré à la main, la route qu'il avait parcourue ; il indiquait un sentier tor-tueux qui se perdait dans la montagne. Au-dessus d'eux paraissaient les Alpes, et le ta-bleau était couronné par trois sommets cou-verts de neige, teints des nuances du soleil couchant Rien n'était plus simple et en même temps rien n'était plus beau que ce paysage. La vallée ressemblait à un lac de verdure, et l'œil en suivait les contours avec la plus parfaite tranquillité.

« Irons-nous là ? » dis-je à Brigitte. Je pris

un crayon et traçai quelques traits sur l'estampe.

« Que faites-vous ? demanda-t-elle.

— Je cherche, lui dis-je, si avec un peu d'adresse il faudrait changer beaucoup cette figure pour qu'elle vous ressemblât. La jolie coiffure de cette jeune fille vous irait, je crois, à merveille ; et ne pourrais-je pas, si je réussissais, donner à ce brave montagnard quelque ressemblance avec moi ? »

Ce caprice parut lui plaire ; et, s'emparant aussitôt d'un grattoir, elle eut bientôt effacé sur la feuille le visage du garçon et celui de la fille. Me voilà faisant son portrait, et elle voulut essayer le mien. Les figures étaient très-petites, en sorte que nous ne fûmes pas difficiles ; il fut convenu que les portraits étaient frappants, et il suffisait en effet qu'on y cherchât nos traits pour les y retrouver. Lorsque nous en eûmes ri, le livre resta ouvert, et, le domestique m'ayant appelé pour quelque affaire, je sortis quelques instants après.

Lorsque je rentrai, Smith était appuyé sur la table et regardait l'estampe avec tant d'attention, qu'il ne s'aperçut pas que je fusse re-

venu. Il était absorbé dans une rêverie pr fonde; je repris ma place auprès du feu, et ne fut qu'à la première parole que j'adress à Brigitte qu'il releva la tête. Il nous regar tous deux un moment; puis il prit congé nous à la hâte, et, comme il traversait la sal à manger, je le vis se frapper le front.

Quand je surprenais ces signes de douleu je me levais et courais m'enfermer. « Eh qu'est-ce donc? qu'est-ce donc? » répétais-j Puis je joignais les mains pour supplier. qui? je l'ignore; peut-être mon bon ang peut-être mon mauvais destin.

CHAPITRE IV

Mon cœur me criait de partir, et cepe dant je tardais toujours ; une volupté secrè et amère me clouait le soir à ma place. Quan Smith devait venir, je n'avais point de rep que je n'eusse entendu le bruit de la sonnett Comment se fait-il qu'il y ait ainsi en nou je ne sais quoi qui aime le malheur?

Chaque jour un mot, un éclair rapide, u

egard, me faisaient frémir ; chaque jour un utre mot, un autre regard, par une impression contraire, me rejetaient dans l'incertiude. Par quel mystère inexplicable les oyais-je si tristes tous deux? Par quel autre nystère restais-je immobile comme une stane, à les regarder, lorsque dans plus d'une ccasion semblable je m'étais montré violent usqu'à la fureur? Je n'avais pas la force de ouger, moi qui m'étais senti en amour de es jalousies presque féroces, comme on en oit en Orient. Je passais mes journées à atendre, et je n'aurais pu dire ce que j'attenais. Je m'asseyais le soir sur mon lit et me isais : « Voyons, pensons à cela. » Je mettais na tête dans mes mains, puis je m'écriais : C'est impossible! » et je recommençais le our suivant.

En présence de Smith, Brigitte me témoinait plus d'amitié que quand nous étions euls. Il arriva, un soir, comme nous venions 'échanger quelques mots assez durs, quand lle entendit sa voix dans l'antichambre, lle vint s'asseoir sur mes genoux Pour lui, oujours tranquille et triste, il semblait qu'il it sur lui-même un effort continuel. Ses

moindres gestes étaient mesurés; il parl peu et lentement; mais les mouvemen brusques qui lui échappaient n'en étaient q plus frappants par leur contraste avec contenance habituelle.

Dans la circonstance où je me trouva puis-je appeler curiosité l'impatience qui r dévorait? Qu'aurais-je répondu si quelqu' fût venu me dire : « Que vous importe? vo êtes bien curieux. » Peut-être cependa n'était-ce pas autre chose.

Je me souviens qu'un jour, au pont Roy je vis un homme se noyer. Je faisais avec d amis ce qu'on appelle une pleine eau à l cole de natation, et nous étions suivis par u bateau où se tenaient deux maîtres nageur C'était au plus fort de l'été; notre bateau avait rencontré un autre, en sorte que no nous trouvions plus de trente sous la gran arche du pont. Tout à coup, au milieu nous, un jeune homme est pris d'un co de sang. J'entends un cri et je me retourn Je vis deux mains qui s'agitaient à la su face de l'eau, puis tout disparut. Nous plo geâmes aussitôt; ce fut en vain, et u heure après seulement on parvint à ret

er le cadavre engagé sous un train de bois.

L'impression que j'éprouvai tandis que je longeais dans la rivière ne sortira jamais e ma mémoire. Je regardais de tous côtés ans les couches d'eau obscures et profondes ui m'enveloppaient avec un sourd murnure. Tant que je pouvais retenir mon haeine, je m'enfonçais toujours plus avant; uis je revenais à la surface, j'échangeais ne question avec quelque autre nageur aussi nquiet que moi : puis je retournais à cette êche humaine. J'étais plein d'horreur et 'espérance; l'idée que j'allais peut-être me entir saisi par deux bras convulsifs me cauait une joie et une terreur indicibles; et ce e fut qu'exténué de fatigue que je remontai ans le bateau.

Quand la débauche n'abrutit pas l'homme, ne de ses suites nécessaires est une étrange uriosité. J'ai dit plus haut celle que j'avais essentie à ma première visite à Desgenais. e m'expliquerai davantage.

La vérité, squelette des apparences, veut que tout homme, quel qu'il soit, vienne à son our et à son heure toucher ses ossements éternels au fond de quelque plaie passagère.

Cela s'appelle connaître le monde, et l'ex
rience est à ce prix.

Or il arrive que devant cette épreuve
uns reculent épouvantés, les autres, faib
et effrayés, en restent vacillants comme
ombres. Quelques créatures, les meilleu
peut-être, en meurent aussitôt. Le plus gra
nombre oublie, et ainsi tout flotte à la mo

Mais certains hommes, à coup sûr malhe
reux, ne reculent ni ne chancellent, ne me
rent ni n'oublient : quand leur tour vient
toucher au malheur, autrement dit à la v
rité, ils s'en approchent d'un pas ferme, éte
dent la main, et, chose horrible ! se prenne
d'amour pour le noyé livide qu'ils ont se
au fond des eaux. Ils le saisissent, le palpen
l'étreignent, les voilà ivres du désir de co
naître; ils ne regardent plus les choses q
pour voir à travers, ils ne font plus que do
ter et tenter; ils fouillent le monde comm
des espions de Dieu; leurs pensées s'aigu
sent en flèches, et il leur naît un lynx dans le
entrailles.

Les débauchés, plus que tous les autres
sont exposés à cette fureur, et la raison en es
toute simple : en comparant la vie ordinair

à une surface plane et transparente, les débauchés, dans les courants rapides, à tout moment touchent le fond. Au sortir d'un bal, par exemple, ils s'en vont dans un mauvais lieu. Après avoir serré dans la valse la main pudique d'une vierge, et peut-être l'avoir fait trembler, ils partent, ils courent, jettent leur manteau, et s'attablent en se frottant les mains. La dernière phrase qu'ils viennent d'adresser à une belle et honnête femme est encore sur leurs lèvres; ils la répètent en éclatant de rire. Que dis-je? ne soulèvent-ils pas, pour quelques pièces d'argent, ce vêtement qui fait la pudeur, la robe, ce voile plein de mystère, qui semble respecter lui-même l'être qu'il embellit, et l'entoure sans le toucher? Quelle idée doivent-ils donc se faire du monde? ils s'y trouvent à chaque instant comme des comédiens dans une coulisse. Qui, plus qu'eux, est habitué à cette recherche du fond des choses, et, si l'on peut ainsi parler, à ces tâtements profonds et impies? Voyez comme ils parlent de tout. toujours les termes les plus crus, les plus grossiers, les plus abjects; ceux-là seulement leur paraissent vrais; tout le reste n'est que pa-

rade, convention et préjugés. Qu'ils racontent une anecdote, qu'ils rendent compte de qu'ils ont éprouvé : toujours le mot sale physique, toujours la lettre, toujours la mor Ils ne disent pas : « Cette femme m'a aimé ils disent : « J'ai eu cette femme ; » ils ne sent pas : « J'aime ; » ils disent : « J'ai envie ; ils ne disent jamais . « Dieu le veuille ! ils sent partout : « Si je voulais ! » Je ne sais qu'ils pensent d'eux-mêmes et quels monol gues ils font.

De là, inévitablement, ou la paresse ou curiosité ; car, pendant qu'ils s'exercent ain à voir en tout ce qu'il y a de pire, ils n'en en tendent pas moins les autres continuer croire au bien. Il faut donc qu'ils soient no chalants jusqu'à se boucher les oreilles, ou qu ce bruit du reste du monde les vienne éveill en sursaut. Le père laisse aller son fils vont tant d'autres, où allait Caton lui-même il dit que jeunesse se passe. Mais, en rentran le fils regarde sa sœur ; et voyez ce qu'a pro duit en lui une heure passée en tête-à-têt avec la brute réalité ! il faut qu'il se dise : « M sœur n'a rien de semblable à la créature qu je quitte ; » et, de ce jour, le voilà inquiet.

La curiosité du mal est une maladie infâme qui naît de tout contact impur. C'est l'instinct rôdeur des fantômes qui lève la pierre des tombeaux; c'est une torture inexplicable dont Dieu punit ceux qui ont failli; ils voudraient croire que tout peut faillir, et ils en seraient peut-être désolés. Mais ils s'enquêtent, ils cherchent, disputent; ils penchent la tête de côté comme un architecte qui ajuste une équerre, et travaillent ainsi à voir ce qu'ils désirent. Du mal prouvé, ils en sourient; du mal douteux, ils en jureraient; le bien, ils veulent voir derrière. Qui sait? voilà la grande formule, le premier mot que Satan a dit quand il a vu le ciel se fermer. Hélas! combien de malheureux a faits cette seule parole! combien de désastres et de morts, combien de coups de faux terribles dans des moissons prêtes à pousser! combien de cœurs, combien de familles où il n'y a plus que des ruines depuis que ce mot s'y est fait entendre! Qui sait? qui sait? qui sait? parole infâme! Plutôt que de la prononcer, on devrait faire comme les moutons, qui ne savent où est l'abattoir et qui y vont en broutant de l'herbe. Cela vaut mieux que

d'être un esprit fort et de lire la Roch
foucauld.

Quel meilleur exemple en puis-je donn
que ce que je raconte en ce moment? Ma ma
tresse voulait partir et je n'avais qu'à di
un mot. Je la voyais triste, et pourquoi re
tais-je? qu'en serait-il arrivé si j'étais part
Ce n'eût été qu'un moment de crainte; no
n'aurions pas voyagé trois jours que tout
serait oublié. Seul auprès d'elle, elle n'e
pensé qu'à moi; que m'importait d'apprend
un mystère qui n'attaquait pas mon bonheu
Elle consentait, tout finissait là. Il ne fall
qu'un baiser sur les lèvres; au lieu de ce
voyez ce que je fais.

Un soir que Smith avait dîné avec nous,
m'étais retiré de bonne heure et les ava
laissés ensemble. Comme je fermais ma por
j'entendis Brigitte demander du thé. Le le
demain, en entrant dans sa chambre,
m'approchai par hasard de la table, et à có
de la théière je ne vis qu'une seule tas
Personne n'était entré avant moi, et par co
séquent le domestique n'avait rien empoı
de ce dont on s'était servi la veille. Je che
chai autour de moi sur les meubles si

royais une seconde tasse, et m'assurai qu'il n'y en avait point.

« Est-ce que Smith est resté tard? demandai-je à Brigitte.

— Il est resté jusqu'à minuit.

— Vous êtes-vous couchée seule, ou avez-vous appelé quelqu'un pour vous mettre au lit?

— Je me suis couchée seule; tout le monde dormait dans la maison. »

Je cherchais toujours, et les mains me tremblaient. Dans quelle comédie burlesque y a-t-il un jaloux assez sot pour aller s'enquérir de ce qu'une tasse est devenue? A propos de quoi Smith et madame Pierson auraient-ils bu dans la même tasse? La noble pensée qui me venait là!

Je tenais cependant la tasse et j'allais et venais par la chambre. Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire, et je la lançai sur le carreau. Elle s'y brisa en mille pièces, que j'écrasai à coups de talon.

Brigitte me vit faire sans me dire un seul mot. Pendant les deux jours suivants, elle me traita avec une froideur qui avait l'air de tenir du mépris, et je la vis affecter avec

Smith un ton plus libre et plus bienveilla
qu'à l'ordinaire. Elle l'appelait Henri,
son nom de baptême, et lui souriait fam
lièrement.

« J'ai envie de prendre l'air, dit-elle apr
dîner ; venez-vous à l'Opéra, Octave? je su
d'humeur à y aller à pied.

— Non, je reste ; allez-y sans moi. »

Elle prit le bras de Smith et sortit.
restai seul toute la soirée ; j'avais du papi
devant moi, et je voulais écrire pour fix
mes pensées, mais je ne pus en venir
bout.

Comme un amant, dès qu'il se voit se
tire de son sein une lettre de sa maîtresse
s'ensevelit dans un rêve chéri, ainsi je m'e
fonçais à plaisir dans le sentiment d'une p
fonde solitude et je m'enfermais pour do
ter. J'avais devant moi les deux siéges vid
que Smith et Brigitte venaient d'occuper;
les regardais d'un œil avide, comme s'
eussent pu m'apprendre quelque chose.
repassais mille fois dans ma tête ce que j'
vais vu et entendu ; de temps en temps j'a
lais à la porte et je jetais les yeux sur n
malles, qui étaient rangées contre le mur

qui attendaient depuis un mois; je les en-r'ouvrais doucement, j'examinais les har-des, les livres, rangés en ordre par ces petites mains soigneuses et délicates ; j'écoutais pas-ser les voitures ; leur bruit me faisait palpi-ter le cœur. J'étalais sur la table notre carte l'Europe, témoin naguère de si doux projets ; t là, en présence même de toutes mes espé-ances, dans cette chambre où je les avais onçues et vues si près de se réaliser, je me ivrais à cœur ouvert aux plus affreux pres-entiments.

Comment cela était-il possible? Je ne sen-ais ni colère ni jalousie, et cependant une louleur sans bornes. Je ne soupçonnais pas, t pourtant je doutais. L'esprit de l'homme st si bizarre, qu'il sait se forger, avec ce u'il voit et malgré ce qu'il voit, cent sujets e souffrance. En vérité, sa cervelle ressemble ces cachots de l'inquisition où les murailles ont couvertes de tant d'instruments de sup-lice, qu'on n'en comprend ni le but ni la orme et qu'on se demande en les voyant si e sont des tenailles ou des jouets. Dites-moi, e vous le demande, quelle différence il y a le dire à sa maîtresse : « Toutes les femmes

trompent, » ou de lui dire : « Vous me trompez? »

Ce qui se passait dans ma tête était pourtant peut-être aussi subtil que le plus fin sophisme; c'était une sorte de dialogue entre l'esprit et la conscience. « Si je perdais Brigitte? disait l'esprit. — Elle part avec toi, disait la conscience. — Si elle me trompait ? — Comment te tromperait-elle, elle qui avait fait son testament, où elle recommandait de prier pour toi! — Si Smith l'aimait ? — Fou, que t'importe, puisque tu sais que c'est toi qu'elle aime? — Si elle m'aime, pourquoi est-elle triste? — C'est son secret, respecte-le. — Si je l'emmène, sera-t-elle heureuse? — Aime-la, elle le sera. — Pourquoi, quand cet homme la regarde, semble-t-elle craindre de rencontrer ses yeux? — Parce qu'elle est femme et qu'il est jeune. — Pourquoi, quand elle le regarde, cet homme pâlit-il tout à coup? — Parce qu'il est homme et qu'elle est belle. — Pourquoi, quand je l'ai été voir, s'est-il jeté en pleurant dans mes bras? pourquoi, un jour, s'est-il frappé le front? — Ne demande pas ce qu'il faut que tu ignores. — Pourquoi faut-il que j'ignore ces choses? —

Parce que tu es misérable et fragile, et que tout mystère est à Dieu. — Mais pourquoi est-ce que je souffre? pourquoi ne puis-je songer à cela sans que mon âme s'épouvante? — Songe à ton père et à faire le bien. — Mais pourquoi ne le puis-je pas? pourquoi le mal m'attire-t-il à lui? — Mets-toi à genoux, confesse-toi; si tu crois au mal, tu l'as fait. — Si je l'ai fait, était-ce ma faute? pourquoi le bien m'a-t-il trahi? — De ce que tu es dans les ténèbres, est-ce une raison pour nier la lumière? s'il y a des traîtres, pourquoi es-tu l'un d'eux? — Parce que j'ai peur d'être dupe. — Pourquoi passes-tu tes nuits à veiller? Les nouveaux-nés dorment à cette heure. Pourquoi es-tu seul maintenant? — Parce que je pense, je doute et je crains. — Quand donc feras-tu ta prière? — Quand je croirai. Pourquoi m'a-t-on menti? — Pourquoi mens-tu, lâche! à ce moment même? Que ne meurs-tu, si tu ne peux souffrir? »

Ainsi parlaient et gémissaient en moi deux voix terribles et contraires, et une troisième criait encore : « Hélas! hélas, mon innocence! hélas! hélas! les jours d'autrefois! »

CHAPITRE V

Effroyable levier que la pensée humaine! c'est notre défense et notre sauvegarde, le plus beau présent que Dieu nous ait fait. Elle est à nous et nous obéit; nous la pouvons lancer dans l'espace, et, une fois hors de ce faible crâne, c'en est fait, nous n'en répondons plus.

Tandis que, du jour au lendemain, je remettais sans cesse ce départ, je perdais la force et le sommeil, et peu à peu, sans que je m'en aperçusse, toute la vie m'abandonnait. Lorsque je m'asseyais à table, je me sentais un mortel dégoût; la nuit, ces deux pâles visages, celui de Smith et de Brigitte, que j'observais tant que durait le jour, me poursuivaient dans des rêves affreux. Lorsqu'ils allaient le soir au spectacle, je refusais d'y aller avec eux; puis je m'y rendais de mon côté, je me cachais dans le parterre, et de là je les regardais. Je feignais d'avoir affaire dans la chambre voisine, et j'y restais

une heure à les écouter. Tantôt l'idée de chercher querelle à Smith et de le forcer à se battre avec moi me saisissait avec violence ; je lui tournais le dos pendant qu'il me parlait; puis je le voyais, d'un air de surprise, venir à moi en me tendant la main. Tantôt, quand j'étais seul la nuit et que tout dormait dans la maison, je me sentais la tentation d'aller au secrétaire de Brigitte et de lui enlever ses papiers. Je fus obligé une fois de sortir pour y résister. Que puis-je dire? Je voulais un jour les menacer, un couteau à la main, de les tuer s'ils ne me disaient par quelle raison ils étaient si tristes; un autre jour c'était contre moi que je voulais tourner ma fureur. Avec quelle honte je l'écris! Et qui m'aurait demandé au fond ce qui me faisait agir ainsi, je n'aurais su que lui répondre.

Voir, savoir, douter, fureter, m'inquiéter et me rendre misérable, passer les jours l'oreille au guet, et la nuit me noyer de larmes, me répéter que j'en mourrais de douleur et croire que j'en avais sujet, sentir l'isolement et la faiblesse déraciner l'espoir dans mon cœur, m'imaginer que j'épiais, tandis que je n'écoutais dans l'ombre que le battement de

mon pouls fiévreux ; rebattre sans fin ces phra ses plates qui courent partout : « La vie est ui songe, il n'y a rien de stable ici-bas ; mau dire enfin, blasphémer Dieu en moi, par ma misère et mon caprice : voilà quelle était ma jouissance, la chère occupation pour laquell je renonçais à l'amour, à l'air du ciel, à la liberté !

Éternel Dieu, la liberté ! oui, il y avait d certains moments où, malgré tout, j'y pen sais encore. Au milieu de tant de démence de bizarrerie et de stupidité, il y avait en moi des bondissements qui m'enlevaient tou à coup à moi-même. C'était une bouffée d'ai qui me frappait le visage quand je sortais d mon cachot ; c'était une page d'un livre qu je lisais, quand toutefois il m'arrivait d'en prendre d'autres que ceux de ces sycophante modernes qu'on appelle des pamphlétaires et à qui on devrait défendre, par simple me sure de salubrité publique, de dépecer et d philosophailler. Puisque je parle de ces bon moments, ils furent si rares, que j'en veu citer un. Je lisais un soir les Mémoires d Constant ; j'y trouve les dix lignes suivantes

« Salsdorf, chirurgien saxon attaché au

prince Christian, eut, à la bataille de Wagram, la jambe cassée par un obus. Il était couché sur la poussière presque sans vie. A quinze pas de lui, Amédée de Kerbourg, aide de camp (j'ai oublié de qui), froissé à la poitrine par un boulet, tombe et vomit le sang. Salsdorf voit que, si ce jeune homme n'est secouru, il va mourir d'une apoplexie ; il recueille ses forces, se traîne en rampant jusqu'à lui, le saigne et lui sauve la vie. Au sortir de là, Salsdorf mourut à Vienne, quatre jours après l'amputation. »

Quand je lus ces mots, je jetai le livre et je fondis en larmes. Je ne regrette pas celles-là, elles me valurent une bonne journée ; car je ne fis que parler de Salsdorf, et ne me souciai de quoi que ce soit. Je ne pensai pas, à coup sûr, à soupçonner personne ce jour-là. Pauvre rêveur ! devais-je alors me souvenir que j'avais été bon ? A quoi cela me servait-il ? à tendre au ciel des bras désolés, à me demander pourquoi j'étais au monde et à chercher autour de moi s'il ne tomberait pas aussi quelque obus qui me délivrât pour l'éternité. Hé as ! ce n'en était que l'éclair qui traversait un instant ma nuit.

Comme ces derviches insensés qui trouvent l'extase dans le vertige, quand la pensée tournant sur elle-même, s'est épuisée à se creuser, lasse d'un travail inutile, elle s'arrête épouvantée. Il semble que l'homme soit vide, et qu'à force de descendre en lui il arrive à la dernière marche d'une spirale. Là, comme au sommet des montagnes, comme au fond des mines, l'air manque, et Dieu défend d'aller plus loin. Alors, frappé d'un froid mortel, le cœur, comme altéré d'oubli, voudrait s'élancer au dehors pour renaître ; il redemande la vie à ce qui l'environne, il aspire l'air ardemment ; mais il ne trouve autour de lui que ses propres chimères qu'il vient d'animer de la force qui lui manque, et qui, créées par lui, l'entourent comme des spectres sans pitié.

Il n'était pas possible que les choses continuassent longtemps ainsi. Fatigué de l'incertitude, je résolus de tenter une épreuve pour découvrir la vérité.

J'allai demander des chevaux de poste pour dix heures du soir. Nous avions loué une calèche, et j'ordonnai que tout fût prêt pour l'heure indiquée. Je défendis en même temps

qu'on en dît rien à madame Pierson. Smith vint dîner ; en me mettant à table, j'affectai plus de gaieté qu'à l'ordinaire, et, sans les avertir de mon dessein, je mis l'entretien sur notre voyage. J'y renoncerais, dis-je à Brigitte, si je pensais qu'elle l'eût moins à cœur ; je me trouvais si bien à Paris, que je ne demandais pas mieux que d'y rester tant qu'elle le trouverait agréable. Je fis l'éloge de tous les plaisirs qu'on ne peut trouver que dans cette ville ; je parlai des bals, des théâtres, de tant d'occasions de se distraire qui s'y rencontrent à chaque pas. Bref, puisque nous étions heureux, je ne voyais pas pourquoi nous changions de place, et je ne songeais pas à partir de sitôt.

Je m'attendais qu'elle allait insister pour notre projet d'aller à Genève, et en effet elle n'y manqua pas. Ce ne fut pourtant qu'assez faiblement ; mais, dès qu'elle en eut dit les premiers mots, je feignis de me rendre à ses instances ; puis, détournant la conversation, je parlai de choses indifférentes, comme si tout eût été convenu.

« Et pourquoi, ajoutai-je, Smith ne viendrait-il pas avec nous ? Il est bien vrai qu'il a

ici des occupations qui le retiennent; mai ne peut-il obtenir un congé? D'ailleurs, le talents qu'il possède, et dont il ne veut pa profiter, ne doivent-ils pas lui assurer partou une existence libre et honorable? Qu'il vienn sans façon; la voiture est grande, et nou lui offrons une place. Il faut qu'un jeun homme voie le monde, et il n'y a rien de s triste à son âge que de s'enfermer dans u cercle restreint. N'est-il pas vrai? deman dai-je à Brigitte. Allons, ma chère, que votr crédit obtienne de lui ce qu'il me refuserai peut-être; décidez-le à nous sacrifier si semaines de son temps. Nous voyagerons d compagnie, et un tour en Suisse avec nou lui fera retrouver avec plus de plaisir so cabinet et ses travaux. »

Brigitte se joignit à moi, quoiqu'elle sû bien que cette invitation n'était qu'une plai santerie. Smith ne pouvait s'absenter de Pa ris sans danger de perdre sa place, et il nou répondit, non sans regret, que cette raiso l'empêchait d'accepter. Cependant j'avais fai monter une bouteille de bon vin, et, tout e continuant de le presser, moitié en riant moitié sérieusement, nous nous étions ani

més tous trois. Après dîner, je sortis un quart d'heure pour m'assurer que mes ordres étaient suivis; puis je rentrai d'un air joyeux, et, m'asseyant au piano, je proposai de faire de la musique. « Passons ici notre soirée, leur dis-je; si vous m'en croyez, n'allons pas au spectacle; je ne suis pas capable de vous aider, mais je le suis de vous entendre. Nous ferons jouer Smith s'il s'ennuie, et le temps passera plus vite qu'ailleurs. »

Brigitte ne se fit pas prier, elle chanta de bonne grâce; Smith l'accompagnait sur son violoncelle. On avait apporté de quoi faire du punch, et bientôt la flamme du rhum brûlant nous égaya de sa clarté. Le piano fut quitté pour la table; on y revint; nous prîmes des cartes; tout se passa comme je voulais, et il ne fut question que de se divertir.

J'avais les yeux fixés sur la pendule, et j'attendais impatiemment que l'aiguille marquât dix heures. L'inquiétude me dévorait, mais j'eus la force de n'en rien laisser voir. Enfin arriva le moment fixé : j'entendis le fouet du postillon et les chevaux entrer dans la cour. Brigitte était assise près de moi; je lui pris la main et lui demandai si elle était

prête à partir. Elle me regarda avec sur prise, croyant sans doute que je voulais rir Je lui dis qu'à dîner elle m'avait paru si bie décidée, que je n'avais pas hésité à faire ve nir des chevaux, et que c'était pour en de mander que j'étais sorti. Au même instan entra le garçon de l'hôtel, qui venait annon cer que les paquets étaient sur la voiture e qu'on n'attendait plus que nous.

« Est-ce sérieux? demanda Brigitte ; vou voulez partir cette nuit?

— Pourquoi pas, répondis-je, puisque nou sommes d'accord ensemble que nous devon quitter Paris?

— Quoi ! maintenant? à l'instant même?

— Sans doute ; n'y a-t-il pas un mois qu tout est prêt? Vous voyez qu'on n'a eu qu la peine de lier nos malles sur la calèche du moment qu'il est décidé que nous ne res terons pas ici, le plus tôt fait n'est-il pas l meilleur? Je suis d'avis qu'il faut tout fair ainsi et ne rien remettre au lendemain. Vou êtes ce soir d'humeur voyageuse, et je m hâte d'en profiter. Pourquoi attendre et dif férer sans cesse? Je ne saurais supporte cette vie. Vous voulez partir, n'est-il pa

vrai? eh bien, partons, il ne tient plus qu'à vous. »

Il y eut un moment de profond silence. Brigitte alla à la fenêtre et vit qu'en effet on avait attelé. D'ailleurs, au ton dont je parlais, il ne pouvait lui rester aucun doute, et, quelque prompte que dût lui paraître cette résolution, c'était d'elle qu'elle venait. Elle ne pouvait se dédire de ses propres paroles ni prétexter de motif de retard. Sa détermination fut prise aussitôt; elle fit d'abord quelques questions comme pour s'assurer que tout fût en ordre; voyant qu'on n'avait rien omis, elle chercha de côté et d'autre. Elle prit son châle et son chapeau, puis les posa, puis chercha encore. « Je suis prête, dit-elle, me voilà; nous partons donc? nous allons partir? » Elle prit une lumière, visita ma chambre, la sienne, ouvrit les coffres et les armoires. Elle demandait la clef de son secrétaire, qu'elle avait perdue, disait-elle. Où pouvait être cette clef? elle l'avait tenue il y avait une heure. « Allons, allons! je suis prête, répétait-elle avec une agitation extrême; partons, Octave, descendons. » En disant cela, elle chercha tou-

jours et vint enfin se rasseoir près de nou

J'étais resté sur le canapé et regarda Smith debout devant moi. Il n'avait pa changé de contenance et ne semblait troublé ni surpris; mais deux gouttes d sueur lui coulaient sur les tempes et j'enten dis craquer dans ses doigts un jeton d'ivoir qu'il tenait, et dont les morceaux tombèren à terre. Il nous tendit ses deux mains à fois. « Un bon voyage, mes amis! » dit-il.

Nouveau silence; je l'observais toujou et j'attendais qu'il ajoutât un mot. « S'il y ici un secret, pensai-je, quand le saurai-je, ce n'est en ce moment? Ils doivent l'avo tous deux sur les lèvres. Qu'il en sorte l'om bre, et je la saisirai. »

« Mon cher Octave, dit Brigitte, où comp tez-vous que nous nous arrêterons? Vou nous écrirez, n'est-ce pas, Henri? vous n'ou blierez pas ma famille, et ce que vous pour rez pour moi, vous le ferez? »

Il répondit d'une voix émue, mais avec u calme apparent, qu'il s'engageait de tout so cœur à la servir et qu'il y ferait ses efforts « Je ne puis, dit-il, répondre de rien, et su les lettres que vous avez reçues il y a bie

peu d'espérance. Mais ce ne sera pas de ma faute si, malgré tout, je ne puis bientôt vous envoyer quelque heureuse nouvelle. Comptez sur moi, je vous suis dévoué. »

Après nous avoir adressé encore quelques paroles obligeantes, il se disposait à sortir. Je me levai et le devançai ; je voulus une dernière fois les laisser encore un moment ensemble, et aussitôt que j'eus fermé la porte derrière moi, dans toute la rage de la jalousie déçue, je collai mon front sur la serrure.

« Quand vous reverrai-je ? demanda-t-il.

— Jamais, répondit Brigitte ; adieu, Henri. » Elle lui tendit la main. Il s'inclina, la porta à ses lèvres, et je n'eus que le temps de me jeter en arrière dans l'obscurité. Il passa sans me voir et sortit.

Demeuré seul avec Brigitte, je me sentis le cœur désolé. Elle m'attendait, son manteau sous le bras, et l'émotion qu'elle éprouvait était trop claire pour s'y méprendre. Elle avait trouvé la clef qu'elle cherchait, et son secrétaire était ouvert. Je retournai m'asseoir près de la cheminée.

« Écoutez, lui dis-je sans oser la regarder,

j'ai été si coupable envers vous, que je doi
attendre et souffrir sans avoir le droit de m
plaindre. Le changement qui s'est fait e
vous m'a jeté dans un tel désespoir, que j
n'ai pu m'empêcher de vous en demander l
raison; mais aujourd'hui je ne vous la de
mande plus. Vous en coûte-t-il de partir
dites-le-moi; je me résignerai.

— Partons, partons! répondit-elle.

— Comme vous voudrez; mais soyez fran
che. Quel que soit le coup que je reçoive, j
ne dois pas même demander d'où il vient; j
m'y soumettrai sans murmure. Mais, si j
dois vous perdre jamais, ne me rendez pa
l'espérance; car, Dieu le sait! je n'y surv
vrais pas. »

Elle se retourna précipitamment. « Parle
moi, dit-elle, de votre amour, ne me parl
pas de votre douleur.

— Eh bien, je t'aime plus que ma vie! A
près de mon amour ma douleur n'est qu'u
rêve. Viens avec moi au bout du monde, o
je mourrai, ou je vivrai par toi! »

En prononçant ces mots, je fis un pas ve
elle et je la vis pâlir et reculer. Elle faisa
un vain effort pour forcer à sourire ses lèvr

contractées ; et, se baissant sur le secrétaire : « Un instant, dit-elle, un instant encore ; j'ai quelques papiers à brûler. » Elle me montra les lettres de N***, les déchira et les jeta au feu ; elle en prit d'autres, qu'elle relut et qu'elle étala sur la table. C'étaient des mémoires de ses marchands, et il y en avait dans le nombre qui n'étaient pas encore payés. Tout en les examinant, elle commença à parler avec volubilité, les joues ardentes comme dans la fièvre. Elle me demandait pardon de son silence obstiné et de sa conduite depuis son arrivée. Elle me témoignait plus de tendresse, plus de confiance que jamais. Elle frappait des mains en riant et se promettait le plus charmant voyage ; enfin elle était tout amour, ou du moins tout semblant d'amour. Je ne puis dire combien je souffrais de cette joie factice ; il y avait, dans cette douleur qui se démentait ainsi elle-même, une tristesse plus affreuse que les larmes et plus amère que les reproches. Je l'eusse mieux aimée froide et indifférente que s'excitant ainsi pour se vaincre ; il me semblait voir une parodie de nos moments les plus heureux. C'étaient les mêmes paroles, la

même femme, les mêmes caresses; et ce qui, quinze jours auparavant, m'enivrait d'amour et de bonheur, répété ainsi, me faisait horreur.

« Brigitte, lui dis-je tout à coup, quel mystère me cachez-vous donc? Si vous m'aimez, quelle comédie horrible jouez-vous donc ainsi devant moi?

— Moi! dit-elle presque offensée. Qui vous fait croire que je la joue?

— Qui me le fait croire? Dites-moi, ma chère, que vous avez la mort dans l'âme et que vous souffrez le martyre. Voilà mes bras prêts à vous recevoir; appuyez-y la tête et pleurez. Alors je vous emmènerai peut-être; mais, en vérité, pas ainsi.

— Partons, partons! répéta-t-elle encore.

— Non, sur mon âme! non, pas à présent, non, tant qu'il y a entre nous un mensonge ou un masque. J'aime mieux le malheur que cette gaieté-là. » Elle resta muette, consternée de voir que je ne me trompais pas à ses paroles et que je la devinais malgré ses efforts.

« Pourquoi nous abuser? continuai-je. Suis-je donc tombé si bas dans votre estime

que vous puissiez feindre devant moi? Ce malheureux et triste voyage, vous y croyez-vous donc condamnée? Suis-je un tyran, un maître absolu? suis-je un bourreau qui vous traîne au supplice? Que craignez-vous donc de ma colère, pour en venir à de pareils détours? quelle terreur vous fait mentir ainsi?

— Vous avez tort, répondit-elle; je vous en prie, pas un mot de plus.

— Pourquoi donc si peu de sincérité? Si je ne suis pas votre confident, ne puis-je du moins être traité en ami? si je ne puis savoir d'où viennent vos larmes, ne puis-je du moins les voir couler? N'avez-vous pas même cette confiance de croire que je respecte vos chagrins? Qu'ai-je fait pour les ignorer? ne saurait-on y trouver de remède?

— Non, disait-elle, vous avez tort; vous ferez votre malheur et le mien si vous me pressez davantage. N'est-ce pas assez que nous partions?

— Et comment voulez-vous que je parte, lorsqu'il suffit de vous regarder pour voir que ce voyage vous répugne, que vous venez à contre-cœur, que vous vous en repentez

déjà? Qu'est-ce donc, grand Dieu! et que m
cachez-vous? A quoi bon jouer avec les pa
roles, quand la pensée est aussi claire qu
cette glace que voilà? Ne serais-je pas le de
nier des hommes, d'accepter ainsi sans mu
mure ce que vous me donnez avec tant d
regret? Comment cependant le refuserais-je
que puis-je faire si vous ne parlez pas?

— Non, je ne vous suis pas à contre-cœu
vous vous trompez; je vous aime, Octav
cessez de me tourmenter ainsi. »

Elle mit tant de douceur dans ces parole
que je me jetai à ses genoux. Qui eût résis
à son regard et au son divin de sa voi
« Mon Dieu! m'écriai-je, vous m'aimez, B
gitte? ma chère maîtresse, vous m'aimez?

— Oui, je vous aime, oui, je vous appa
tiens; faites de moi ce que vous voudrez.
vous suivrai; partons ensemble; venez, O
tave, on nous attend. » Elle serrait ma ma
dans les siennes et me donna un baiser s
le front. « Oui, il le faut, murmura-t-ell
oui, je le veux, jusqu'au dernier soupir.

— *Il le faut?* » me dis-je à moi-même.
me levai. Il ne restait plus sur la table qu'u
seule feuille de papier que Brigitte parco

rait des yeux. Elle la prit, la retourna, puis la laissa tomber à terre. « Est-ce tout? demandai-je.

— Oui, c'est tout. »

Lorsque j'avais fait venir les chevaux, ce n'avait pas été avec la pensée que nous partirions en effet. Je ne voulais que faire une tentative; mais, par la force même des choses, elle était devenue véritable. J'ouvris la porte. « Il le faut! me disais-je; il le faut! répétais-je tout haut. Que veut dire ce mot, Brigitte? qu'y a-t-il donc que j'ignore ici? Expliquez-vous, sinon je reste. Pourquoi faut-il que vous m'aimiez? »

Elle tomba sur le canapé et se tordit les mains de douleur. « Ah! malheureux, malheureux! dit-elle, tu ne sauras jamais aimer!

— Eh bien, peut-être, oui, je le crois; mais, devant Dieu, je sais souffrir. Il faut que vous m'aimiez, n'est-ce pas? eh bien, il faut aussi me répondre. Quand je devrais vous perdre à jamais, quand ces murs devraient crouler sur ma tête, je ne sortirai pas d'ici que je ne sache quel est ce mystère qui me torture depuis un mois. Vous parlerez, ou je vous quitte. Que je sois un fou, un furieux, que je

gâte à plaisir ma vie, que je vous demande ce que peut-être je devrais feindre de vouloir ignorer, qu'une explication entre nous doive détruire notre bonheur et élever désormais devant moi une barrière insurmontable, que par là je rende impossible ce départ même que j'ai tant souhaité; quoi qu'il puisse vous en coûter à vous et à moi, vous parlerez, ou je renonce à tout.

— Non, non, je ne parlerai pas!

— Vous parlerez! Croyez-vous, par hasard, que je sois dupe de vos mensonges? Quand je vous vois du soir au lendemain plus différente de vous-même que le jour ne l'est de la nuit, croyez-vous donc que je m'y trompe? Quand vous me donnez pour raison je ne sais quelles lettres qui ne valent pas seulement la peine qu'on les lise, vous imaginez-vous que je me contente du premier prétexte venu, parce qu'il vous plaît de n'en pas chercher d'autre? Votre visage est-il de plâtre, pour qu'il soit si difficile d'y voir ce qui se passe dans votre cœur? Quelle opinion avez-vous donc de moi? Je ne m'abuse pas autant qu'on le pense, et prenez garde qu'à défaut de paroles votre silence ne m'ap-

renne ce que vous cachez si obstinément.

— Que voulez-vous que je vous cache ?

— Ce que je veux ! vous me le demandez? st-ce pour me braver en face que vous me ites cette question ? est-ce pour me pousr à bout et vous débarrasser de moi ? Oui, coup sûr, l'orgueil offensé est là, qui atnd que j'éclate. Si je m'expliquais francheent, vous auriez à votre service toute l'hyocrisie féminine ; vous attendez que je vous cuse, afin de me répondre qu'une femme omme vous ne descend pas à se justifier. ans quels regards de fierté dédaigneuse ne uvent pas s'envelopper les plus coupables les plus perfides ! Votre grande arme est le lence ; ce n'est pas d'hier que je le sais. ous ne voulez qu'être insultée, vous vous uisez jusqu'à ce qu'on y vienne ; allez, allez, uttez avec mon cœur ; là où bat le vôtre, ous le trouverez ; mais ne luttez pas avec ma te, elle est plus dure que le fer et elle en uit aussi long que vous !

— Pauvre garçon ! murmura Brigitte, vous e voulez donc pas partir ?

— Non ! je ne pars qu'avec ma maîtresse, t vous ne l'êtes pas maintenant. J'ai assez

lutté, j'ai assez souffert, je me suis assez dé voré le cœur ! Il est temps que le jour se lève j'ai assez vécu dans la nuit. Oui ou non voulez-vous répondre ?

— Non.

— Comme il vous plaira ; j'attendrai. »

J'allai m'asseoir à l'autre bout de la cham bre, déterminé à ne pas me lever que j n'eusse appris ce que je voulais savoir. Ell paraissait réfléchir et marchait hautemen devant moi.

Je la suivais d'un œil avide, et le silenc qu'elle gardait augmentait par degrés ma co lère. Je ne voulais pas qu'elle s'en aperçût et ne savais quel parti prendre. J'ouvris l fenêtre. « Qu'on dételle les chevaux, criai-je et qu'on les paye ! je ne partirai pas ce soir.

— Pauvre malheureux ! » dit Brigitte. J refermai tranquillement la fenêtre et m rassis sans avoir l'air d'entendre ; mais je m sentais une telle rage, que je n'y pouvais ré-sister. Ce froid silence, cette force négative m'exaspéraient au dernier point. J'aurais été réellement trompé et sûr de la trahison d'une femme aimée, que je n'aurais rien éprouvé de pire. Dès que je me fus condamné moi-

même à rester encore à Paris, je me dis qu'à tout prix il fallait que Brigitte parlât. Je cherchais en vain dans ma tête un moyen de l'y obliger; mais, pour le trouver à l'instant même, j'aurais donné tout ce que je possédais. Que faire? que dire? Elle était là, tranquille, me regardant avec tristesse. J'entendis dételer les chevaux; ils s'en allèrent au petit trot, et le bruit de leurs grelots se perdit bientôt dans les rues. Je n'avais qu'à me retourner pour qu'ils revinssent, et il me semblait cependant que leur départ était irrévocable. Je poussai le verrou de la porte; je ne sais quoi me disait à l'oreille : « Te voilà seul, face à face avec l'être qui doit te donner la vie ou la mort. »

Tandis que, perdu dans mes pensées, je m'efforçais d'inventer un biais qui pût me ramener à la vérité, je me souvins d'un roman de Diderot où une femme, jalouse de son amant, s'avise, pour éclaircir ses doutes, d'un moyen assez singulier. Elle lui dit qu'elle ne l'aime plus et lui annonce qu'elle va le quitter. Le marquis des Arcis (c'est le nom de l'amant) donne dans le piége et avoue que lui-même il est lassé de son amour.

Cette scène bizarre, que j'avais lue tro jeune, m'avait frappé comme un tour d'a dresse, et le souvenir que j'en avais gard me fit sourire en ce moment. « Qui sait ? m dis-je, si j'en faisais autant, Brigitte s' tromperait peut-être et m'apprendrait que est son secret. »

D'une colère furieuse je passai tout à cou à des idées de ruse ou de rouerie. Était-i donc si difficile de faire parler une femm malgré elle ? Cette femme était ma maîtresse j'étais bien faible si je n'y parvenais. Je m renversai sur le sofa d'un air libre et indif-férent. « Eh bien, ma chère, dis-je gaiement, nous ne sommes donc pas au jour des con-fidences ? »

Elle me regarda d'un air étonné.

« Eh ! mon Dieu, oui, continuai-je, il faut pourtant qu'un jour ou l'autre nous en venions à nos vérités. Tenez, pour vous donner l'exemple, j'ai quelque envie de commencer ; cela vous rendra confiante, et il n'y a rien de tel que de s'entendre entre amis. »

Sans doute qu'en parlant ainsi mon vi-sage me trahissait ; Brigitte ne semblait pas

m'entendre et continuait de se promener.

« Savez-vous bien, lui dis-je, qu'après tout voilà six mois que nous sommes ensemble? Le genre de vie que nous menons n'a rien qui ressemble à ce dont on peut rire. Vous êtes jeune, je le suis aussi; s'il arrivait que le tête-à-tête cessât d'être de votre goût, seriez-vous femme à me le dire? En vérité, si cela était, je vous l'avouerais franchement. Et pourquoi pas? est-ce un crime d'aimer? ce ne peut donc pas être un crime de moins aimer, ou de n'aimer plus. Qu'y aurait-il d'étonnant qu'à notre âge on eût besoin de changement? »

Elle s'arrêta. « A notre âge! dit-elle. Est-ce que c'est à moi que vous vous adressez? Quelle comédie jouez-vous aussi? »

Le sang me monta au visage. Je lui saisis la main. « Assieds-toi là, lui dis-je, et écoute-moi.

— A quoi bon? ce n'est pas vous qui parlez. »

J'étais honteux de ma propre feinte, et j'y renonçai.

« Écoutez-moi! répétai-je avec force, et venez, je vous en supplie, vous asseoir ici

près de moi. Si vous voulez garder le silenc faites-moi du moins la grâce de m'entendr

— J'écoute; qu'avez-vous à me dire ?

— Si on me disait aujourd'hui: « Vou êtes un lâche! » j'ai vingt-deux ans, et je m suis déjà battu; ma vie entière, mon cœur s révolteraient. N'aurais-je pas en moi l conscience de ce que je suis? Il faudra pourtant aller sur le pré, il faudrait que me misse vis-à-vis du premier venu, il fa drait jouer ma vie contre la sienne; pou quoi? pour prouver que je ne suis pas u lâche; sans quoi le monde le croirait. Cett seule parole demande cette réponse, tout les fois qu'on l'a prononcée, et n'importe qu

-- C'est vrai; où voulez-vous en venir ?

— Les femmes ne se battent pas; mai telle que la société est faite, il n'y a pourtar aucun être, de tel sexe qu'il soit, qui r doive, à certains moments de sa vie, fût-el réglée comme une horloge, solide comme fer, voir tout mis en question. Réfléchissez qui voyez-vous échapper à cette loi? que ques personnes peut-être; mais voyez ce qu en arrive: si c'est un homme, le déshor neur; si c'est une femme, quoi? l'oubl

Tout être qui vit de la vie véritable doit par cela même faire preuve qu'il vit. Il y a donc pour une femme, comme pour un homme, telle occasion où elle est attaquée. Si elle est brave, elle se lève, fait acte de présence et se rassoit. Un coup d'épée ne prouve rien pour elle. Non-seulement il faut qu'elle se défende, mais qu'elle forge elle-même ses armes. On la soupçonne; qui? un indifférent? elle peut et doit le mépriser. Est-ce son amant, l'aime-t-elle cet amant? si elle l'aime, c'est là sa vie, elle ne peut pas le mépriser.

— Sa seule réponse est le silence.

— Vous vous trompez; l'amant qui la soupçonne offense par là sa vie entière, je le sais; ce qui répond pour elle, n'est-ce pas? ce sont ses larmes, sa conduite passée, son dévouement et sa patience. Qu'arrivera-t-il si elle se tait? que son amant la perdra par sa faute et que le temps la justifiera. N'est-ce pas là votre pensée?

— Peut-être, le silence avant tout.

— Peut-être, dites-vous? assurément je vous perdrai si vous ne me répondez pas; mon parti est pris: je pars seul.

— Eh bien, Octave...

— Eh bien, m'écriai-je, le temps don
vous justifiera? Achevez; à cela du moin
dites oui ou non.

— Oui, je l'espère.

— Vous l'espérez! voilà ce que je vou
prie de vous demander sincèrement. C'est l
dernière fois sans doute que vous en aure
l'occasion devant moi. Vous me dites qu
vous m'aimez, et je le crois. Je vous soup
çonne; votre intention est-elle que je part
et que le temps vous justifie?

— Et de quoi me soupçonnez-vous?

— Je ne voulais pas vous le dire, car j
vois que c'est inutile. Mais, après tou
misère pour misère, à votre loisir : j'aim
autant celle-là. Vous me trompez; vous e
aimez un autre; voilà votre secret et le mie

— Qui donc? demanda-t-elle.

— Smith. »

Elle me posa sa main sur les lèvres et se d
tourna. Je n'en pus dire davantage; nous re
tâmes tous deux pensifs, les yeux fixés à terr

« Écoutez-moi, dit-elle avec effort. J'
beaucoup souffert, et je prends le ciel à t
moin que je donnerais ma vie pour vou
Tant qu'il me restera au monde la plus fa

ble lueur d'espérance, je serai prête à souffrir encore ; mais quand je devrais exciter de nouveau votre colère en vous disant que je suis femme, je le suis pourtant, mon ami. Il ne faut pas aller trop avant ni plus loin que la force humaine. Je ne répondrai jamais là-dessus. Tout ce que je puis en cet instant, c'est de me mettre une dernière fois à genoux et de vous supplier encore de partir. »

Elle s'inclina en disant ces mots. Je me levai.

« Bien insensé, dis-je avec amertume, bien insensé qui, une fois dans sa vie, veut obtenir la vérité d'une femme ! Il n'obtiendra que le mépris, et il le mérite en effet ! La vérité ! celui-là la sait qui corrompt des femmes de chambre ou qui se glisse à leur chevet à l'heure où elles parlent en rêve. Celui-là la sait qui se fait femme lui-même et que sa bassesse initie à tout ce qui s'agite dans l'ombre ! Mais l'homme qui la demande franchement, celui qui ouvre une main loyale pour obtenir cette affreuse aumône, ce n'est pas lui qui l'obtiendra jamais ! On se tient en garde avec lui ; pour toute réponse on hausse les épaules, et, si la patience lui échappe,

on se lève dans sa vertu comme une vestale outragée, et on laisse tomber de ses lèvres le grand oracle féminin, que le soupçon détruit l'amour et qu'on ne saurait pardonner ce à quoi l'on ne peut répondre. Ah ! juste Dieu, quelle fatigue ! quand donc finira tout cela ?

— Quand vous voudrez, dit-elle d'un ton glacé ; j'en suis aussi lasse que vous.

— A l'instant même ; je vous quitte pour jamais, et que le temps vous justifie donc. Le temps ! le temps ! ô froide amante ! souvenez-vous de cet adieu. Le temps ! et ta beauté, et ton amour, et le bonheur, où seront-ils allés ? Est-ce donc sans regret que tu me perds ainsi ? Ah ! sans doute, le jour où l'amant jaloux saura qu'il a été injuste, le jour où il verra les preuves, il comprendra quel cœur il a blessé, n'est-il pas vrai ? il pleurera sa honte, il n'aura plus ni joie ni sommeil ; il ne vivra que pour se souvenir qu'il eût pu vivre autrefois heureux. Mais ce jour-là, sa maîtresse orgueilleuse pâlira peut-être de se voir vengée ; elle se dira : « Si je l'avais fait plus tôt ! » Et croyez-moi, si elle a aimé, l'orgueil ne la consolera pas.

J'avais voulu parler avec calme, mais je n'étais plus maître de moi : à mon tour je marchais avec agitation. Il y a de certains regards qui sont de vrais coups d'épée, ils se croisent comme le fer ; c'étaient de ceux-là que Brigitte et moi nous échangions en ce moment. Je la regardais comme un prisonnier regarde la porte d'un cachot. Pour briser le sceau qu'elle avait sur les lèvres e. pour la forcer à parler, j'aurais exposé ma vie et la sienne.

« Où allez-vous ? demanda-t-elle, que voulez-vous que je vous dise ?

— Ce que vous avez dans le cœur ? N'êtes-vous pas assez cruelle de me le faire répéter ainsi ?

— Et vous, et vous, s'écria-t-elle, n'êtes-vous pas plus cruel cent fois ? Ah ! bien insensé, dites-vous, qui veut savoir la vérité ! Folle, puis-je dire à mon tour, qui peut espérer qu'on la croie ! Vous voulez savoir mon secret, et mon secret, c'est que je vous aime. Folle que je suis ! vous en cherchez un autre. Cette pâleur qui me vient de vous, vous l'accusez, vous l'interrogez. Folle ! j'ai voulu souffrir en silence, vous consacrer ma rési-

gnation ; j'ai voulu vous cacher mes larmes; vous les épiez comme des témoins d'un crime. Folle ! j'ai voulu traverser les mers, m'exiler de France avec vous, aller mourir, loin de tout ce qui m'a aimée, sur ce cœur qui doute de moi. Folle ! j'ai cru que la vérité avait un regard, un accent, qu'on la devinait, qu'on la respectait ! Ah ! quand j'y pense, les larmes me suffoquent. Pourquoi, s'il en devait être ainsi, m'avoir entraînée à une démarche qui troublera à jamais mon repos ? Ma tête se perd, je ne sais où j'en suis ! »

Elle se pencha en pleurant sur moi. « Folle ! folle ! » répétait-elle avec une voix déchirante.

« Et qu'est-ce donc ? continua t-elle ; jusqu'à quand persévérerez-vous ? Que puis-je faire à ces soupçons sans cesse renaissants sans cesse altérés ? Il faut, dites-vous, que je me justifie ! De quoi ? de partir, d'aimer, de mourir, de désespérer ? et, si j'affecte une gaieté forcée, cette gaieté même vous offense. Je vous sacrifie tout pour partir, et vous n'aurez pas fait une lieue, que vous regarderez en arrière. Partout, toujours, quoi que je fasse, l'injure, la colère ! Ah ! cher enfant, s

vous saviez quel froid mortel, quelle souffrance de voir ainsi la plus simple parole du cœur accueillie par le doute et le sarcasme! Vous vous priverez par là du seul bonheur qu'il y ait au monde : aimer avec abandon. Vous tuerez dans le cœur de ceux qui vous aiment tout sentiment délicat et élevé ; vous en viendrez à ne plus croire qu'à ce qu'il y a de plus grossier ; il ne vous restera de l'amour que ce qui est visible et se touche du doigt. Vous êtes jeune, Octave, et vous avez encore une longue vie à parcourir ; vous aurez d'autres maîtresses. Oui, comme vous dites, l'orgueil est peu de chose, et ce n'est pas lui qui me consolera ; mais Dieu veuille qu'une larme de vous me paye un jour de celles que vous me faites répandre en ce moment ! »

Elle se leva. « Faut-il donc le dire ? faut-il donc que vous le sachiez, que depuis six mois je ne me suis pas couchée un soir sans me répéter que tout était inutile et que vous ne guéririez jamais ; que je ne me suis pas levée un matin sans me dire qu'il fallait essayer encore ; que vous n'avez pas dit une parole que je ne sentisse que je devais vous quitter,

et que vous ne m'avez pas fait une caresse que je ne sentisse que j'aimais mieux mourir; que jour par jour, minute par minute, toujours entre la crainte et l'espoir, j'ai mille fois tenté de vaincre ou mon amour ou ma douleur; que, dès que j'ouvrais mon cœur près de vous, vous jetiez un coup d'œil moqueur jusqu'au fond de mes entrailles, et que, dès que je le fermais, il me semblait y sentir un trésor que vous seul pouviez dépenser? Vous raconterai-je ces faiblesses et tous ces mystères qui semblent puérils à ceux qui ne les respectent pas? que, lorsque vous me quittiez avec colère, je m'enfermais pour relire vos premières lettres; qu'il y a une valse chérie que je n'ai jamais jouée en vain lorsque j'éprouvais trop vivement l'impatience de vous voir venir? Ah! malheureuse! que toutes ces larmes ignorées, que toutes ces folies si douces aux faibles, te coûteront cher! Pleure maintenant; ce supplice même, cette douleur n'a servi de rien. »

Je voulus l'interrompre. « Laissez-moi, laissez-moi, dit-elle; il faut qu'un jour je vous parle aussi. Voyons, pourquoi doutez-vous de moi? Depuis six mois, de pensée, de coups

et d'âme, je n'ai appartenu qu'à vous. De quoi osez-vous me soupçonner? Voulez-vous partir pour la Suisse? Je suis prête, vous le voyez. Est-ce un rival que vous croyez avoir? envoyez-lui une lettre que je signerai et que vous mettrez à la poste. Que faisons-nous, où allons-nous? prenons un parti. Ne sommes-nous pas toujours ensemble? Eh bien, pourquoi me quittes-tu? je ne peux pas être à la fois près et loin de toi. Il faudrait, dis-tu, pouvoir se fier à sa maîtresse, c'est vrai. Ou l'amour est un bien, ou c'est un mal : si c'est un bien, il faut croire en lui; si c'est un mal, il faut s'en guérir. Tout cela, vois-tu, c'est un jeu que nous jouons; mais notre cœur et notre vie servent d'enjeu, et c'est horrible! Veux-tu mourir? ce sera plus tôt fait. Qui suis-je donc pour qu'on doute de moi? »

Elle s'arrêta devant la glace.

« Qui suis-je donc? répétait-elle, qui suis-je donc? Y pensez-vous? regardez donc ce visage que j'ai.

« Douter de toi, s'écria-t-elle en s'adressant à sa propre image; pauvre tête pâle, on te soupçonne! pauvres joues maigres, pauvres yeux fatigués, on doute de vous et de vos

larmes! Eh bien, achevez de souffrir; que ces baisers qui vous ont desséchés vous ferment les paupières! Descends dans cette terre humide, pauvre corps vacillant qui ne te soutiens plus! Quand tu y seras, on le croira peut-être, si le doute croit à la mort. O triste spectre! sur quelle rive veux-tu donc errer et gémir? quel est ce feu qui te dévore? Tu fais des projets de voyage, toi qui as un pied dans le tombeau! Meurs! Dieu t'en est témoin, tu as voulu aimer! Ah! quelles richesses, quelles puissances d'amour on a éveillées dans ton cœur! Ah! quel rêve on t'a laissé faire et de quels poisons on t'a tuée! Quel mal avais-tu fait pour que l'on mît en toi cette fièvre ardente qui te brûle? Quelle fureur l'anime donc, cette créature insensée qui te pousse du pied dans le cercueil, tandis que ses lèvres te parlent d'amour? Que deviendras-tu donc si tu vis encore? N'est-il pas temps? n'en est-ce pas assez? Quelle preuve de ta douleur donneras-tu pour qu'on y croie quand toi, toi-même, pauvre preuve vivante, pauvre témoin, on ne te croit pas? A quelle torture veux-tu te soumettre, que tu n'aies pas déjà usée? Par quels tourments, quels

sacrifices, apaiseras-tu l'avide, l'insatiable amour ? Tu ne seras qu'un objet de risée; tu chercheras en vain une rue déserte où ceux qui passent ne te montrent pas au doigt. Tu perdras toute honte et jusqu'à l'apparence de cette vertu fragile qui t'a été si chère; et l'homme pour qui tu t'aviliras sera le premier à t'en punir. Il te reprochera de vivre pour lui seul, de braver le monde pour lui, et, tandis que tes propres amis murmureront autour de toi, il cherchera dans leurs regards s'il n'aperçoit pas trop de pitié; il t'accusera de le tromper si une main serre encore la tienne, et si, dans le désert de ta vie, tu trouves par hasard quelqu'un qui puisse te plaindre en passant. O Dieu! te souvient-il d'un jour d'été où l'on a posé sur ta tête une couronne de roses blanches? Était-ce ce front qui la portait? Ah! cette main qui l'a suspendue aux murailles de l'oratoire, elle n'est pas tombée en poussière comme elle! O ma vallée! ô ma vieille tante, qui dormez maintenant en paix! ô mes tilleuls, ma petite chèvre blanche, mes braves fermiers qui m'aimiez tant! vous souvient-il de m'avoir vue heureuse, fière, tranquille et respectée?

Qui donc a jeté sur ma route cet étranger qui veut m'en arracher? qui donc lui a donné le droit de passer dans le sentier de mon village? Ah! malheureuse! pourquoi t'es-tu retournée le premier jour qu'il t'y a suivie? pourquoi l'as-tu accueilli comme un frère? pourquoi as-tu ouvert la porte et lui as-tu tendu la main? Octave, Octave, pourquoi m'as-tu aimée, si tout devait finir ainsi! »

Elle était près de défaillir, et je la soutins jusqu'à un fauteuil, où elle tomba la tête sur mon épaule. L'effort terrible qu'elle venait de faire en me parlant si amèrement l'avait brisée. Au lieu d'une maîtresse outragée, je ne trouvai plus tout à coup en elle qu'un enfant plaintif et souffrant. Ses yeux se fermèrent; je l'entourai de mes bras, et elle resta sans mouvement.

Lorsqu'elle reprit connaissance, elle se plaignit d'une extrême langueur et me pria d'une voix tendre de la laisser pour qu'elle se mît au lit. Elle pouvait à peine marcher; je la portai jusqu'à l'alcôve et la posai doucement sur son lit. Il n'y avait en elle aucune marque de souffrance : elle se reposait de sa douleur comme d'une fatigue et ne semblait pas s'en

souvenir. Sa nature faible et délicate cédait sans lutter, et, comme elle l'avait dit elle-même, j'avais été plus loin que sa force. Elle tenait ma main dans la sienne ; je l'embrassai ; nos lèvres encore amantes s'unirent comme à notre insu, et, au sortir d'une scène si cruelle, elle s'endormit sur mon cœur en souriant comme au premier jour.

CHAPITRE VI

Brigitte dormait. Muet, immobile, j'étais assis à son chevet. Comme un laboureur, après un orage, compte les épis d'un champ dévasté, ainsi je commençais à descendre en moi-même et à sonder le mal que j'avais fait.

Je n'y eus pas plutôt pensé que je le jugeai irréparable. Certaines souffrances, par leur excès même, nous avertissent de leur terme, et plus j'éprouvais de honte et de remords, plus je sentis qu'après une telle scène il ne restait qu'à nous dire adieu. Quelque courage que pût avoir Brigitte, elle

avait bu jusqu'à la lie la coupe amère de son triste amour; si je ne voulais la voir mourir, il fallait qu'elle s'en reposât. Il était arrivé souvent qu'elle m'eût fait de cruels reproches, et elle y avait peut-être mis jusqu'alors plus de colère que cette fois; mais, cette fois, ce qu'elle m'avait dit, ce n'étaient plus de vaines paroles dictées par l'orgueil offensé, c'était la vérité qui, refoulée au fond du cœur, l'avait brisé pour en sortir. La circonstance où nous nous trouvions et mon refus de partir avec elle rendaient d'ailleurs tout espoir impossible; elle aurait voulu pardonner, qu'elle n'en eût pas eu la force. Ce sommeil même, cette mort passagère d'un être qui ne pouvait plus souffrir, témoignait assez là-dessus; ce silence venu tout à coup, cette douceur qu'elle avait montrée en revenant si tristement à la vie, ce pâle visage, et jusqu'à ce baiser, tout me disait que c'en était fait, et, quelque lien qui pût nous unir, que je l'avais rompu pour toujours. De même qu'elle dormait maintenant, il était clair qu'à la première souffrance qui lui viendrait de moi elle s'endormirait du sommeil éternel. L'horloge sonna,

et je sentis que l'heure écoulée emportait ma vie avec elle.

Ne voulant appeler personne, j'avais allumé la lampe de Brigitte ; je regardais cette faible lueur, et mes pensées semblaient flotter dans l'ombre comme ses rayons incertains.

Quoi que j'eusse pu dire ou faire, jamais l'idée de perdre Brigitte ne s'était encore présentée à moi. J'avais cent fois voulu la quitter ; mais qui a aimé en ce monde et ne sait pas ce qui en est ? Ce n'était que du désespoir ou des mouvements de colère. Tant que je me savais aimé d'elle, j'étais bien sûr de l'aimer aussi ; l'invincible nécessité venait, pour la première fois, de se lever entre nous deux. Je ressentais comme une langueur sourde, où je ne distinguais rien clairement. J'étais courbé près de l'alcôve, et, quoique j'eusse vu dès le premier instant toute l'étendue de mon malheur, je n'en sentais pas la souffrance. Ce que mon esprit comprenait, mon âme, faible et épouvantée, semblait reculer pour n'en rien voir. « Allons, me disais-je, cela est certain ; je l'ai voulu et je l'ai fait ; il n'y a pas le moindre doute que

nous ne pouvons plus vivre ensemble ; je ne veux pas tuer cette femme, ainsi je n'ai plus qu'à la quitter. Voilà qui est fait, je m'en irai demain. » Et, tout en me parlant ainsi, je ne pensais ni à mes torts, ni au passé, ni à l'avenir, je ne me souvenais ni de Smith ni de quoi que ce soit en ce moment ; je n'aurais pu dire qui m'avait amené là ni ce que j'avais fait depuis une heure. Je regardais les murs de la chambre, et je crois que tout ce qui m'occupait était de chercher pour le lendemain par quelle voiture je m'en irais.

Je demeurai assez longtemps dans cet état de calme étrange. Comme un homme frappé d'un coup de poignard ne sent d'abord que le froid du fer ; il fait encore quelques pas sur sa route, et, stupéfait, les yeux égarés, il se demande ce qui lui arrive. Mais peu à peu le sang vient goutte à goutte, la plaie s'entr'ouvre et le laisse couler ; la terre se teint d'une pourpre noire, la mort arrive ; l'homme, à son approche, frissonne d'horreur et tombe foudroyé. Ainsi, tranquille en apparence, j'écoutais venir le malheur ; je me répétais à voix basse ce que Brigitte m'avait dit, et je disposais autour d'elle tout ce que je savais

l'habitude qu'on lui préparait pour la nuit ; puis je la regardais, puis j'allais à la fenêtre et j'y restais le front collé aux vitres devant un grand ciel sombre et lourd ; puis je revenais près du lit. Partir demain, c'était ma seule pensée, et peu à peu ce mot de *partir* me devenait intelligible : « Ah Dieu ! m'écriai-je tout à coup, ma pauvre maîtresse, je vous perds, et je n'ai pas su vous aimer ! »

Je tressaillis à ces paroles, comme si c'eût été un autre que moi qui les eût prononcées ; elles retentirent dans tout mon être, comme dans une harpe tendue un coup de vent qui va la briser. En un instant deux ans de souffrances me traversèrent le cœur, et après elles, comme leur conséquence et leur dernière expression, le présent me saisit. Comment rendrai-je une pareille douleur ? Par un seul mot peut-être, pour ceux qui ont aimé. J'avais pris la main de Brigitte, et, rêvant sans doute dans son sommeil, elle avait prononcé mon nom.

Je me levai et marchai dans la chambre ; un torrent de larmes coulait de mes yeux. J'étendais les bras comme pour ressaisir tout ce passé qui m'échappait. « Est-ce pos-

sible? répétais-je ; quoi ! je vous perds? je ne puis aimer que vous. Quoi ! vous partez ? C'en est fait pour toujours? Quoi! vous, ma vie, mon adorée maîtresse, vous me fuyez, je ne vous verrai plus? Jamais, jamais! » disais-je tout haut; et, m'adressant à Brigitte endormie, comme si elle eût pu m'entendre : « Jamais, jamais, n'y comptez pas; jamais je n'y consentirai! Et qu'est-ce donc? pourquoi tant d'orgueil? N'y a-t-il plus aucun moyen de réparer l'offense que je vous ai faite? Je vous en prie, cherchons ensemble. Ne m'avez-vous pas pardonné mille fois? Mais vous m'aimez, vous ne pourrez partir, et le courage vous manquera. Que voulez-vous que nous fassions ensuite? »

Une démence horrible, effrayante, s'empara de moi subitement : j'allais et venais, parlant au hasard, cherchant sur les meubles quelque instrument de mort. Je tombai enfin à genoux et je me frappai la tête sur le lit. Brigitte fit un mouvement, et je m'arrêtai aussitôt.

« Si je l'éveillais! me dis-je en frissonnant. Que fais-tu donc, pauvre insensé? Laisse-la dormir jusqu'au jour; tu as encore une nuit à la voir. »

Je repris ma place; j'avais une telle frayeur que Brigitte fût éveillée, que j'osais à peine respirer. Mon cœur semblait s'être arrêté en même temps que mes larmes. Je demeurai glacé d'un froid qui me faisait trembler, et, comme pour me forcer au silence : « Regarde-la, me disais-je, regarde-la, cela t'est permis encore. »

Je parvins enfin à me calmer, et je sentis des larmes plus douces couler lentement sur mes joues. A la fureur que j'avais ressentie succédait l'attendrissement. Il me sembla qu'un cri plaintif déchirait les airs; je me penchai sur le chevet et je me mis à regarder Brigitte, comme si, pour la première fois, mon bon ange m'eût dit de graver dans mon âme l'empreinte de ses traits chéris!

Qu'elle était pâle! Ses longues paupières, entourées d'un cercle bleuâtre, brillaient encore, humides de larmes; sa taille, autrefois si légère, était courbée comme sous un fardeau; sa joue, amaigrie et plombée, reposait dans sa main fluette, sur son bras faible et chancelant; son front semblait porter l'empreinte de ce diadème d'épines sanglantes dont se couronne la résignation. Je me sou-

vins de la chaumière. Qu'elle était jeune, il y avait six mois! qu'elle était gaie, libre, insouciante! Qu'avais-je fait de tout cela? Il me semblait qu'une voix inconnue me répétait une vieille romance que depuis longtemps j'avais oubliée :

Altra volta gieri biele,
Blanch' e rossa com' un' flore,
Ma ora nò. Non son più biele,
Consumatis dal' amore.

C'était l'ancienne romance de ma première maîtresse, et ce patois mélancolique me paraissait clair pour la première fois. Je le répétais comme si je n'eusse fait jusque-là que le conserver dans ma mémoire sans le comprendre. Pourquoi l'avais-je appris et pourquoi m'en souvenais-je? Elle était là, ma fleur fanée, prête à mourir, consumée par l'amour.

« Regarde-la, me dis-je en sanglotant; regarde-la! Pense à ceux qui se plaignent que leurs maîtresses ne les aiment pas; la tienne t'aime, elle t'a appartenu; et tu la perds, e n'as pas su l'aimer. »

Mais la douleur était trop forte : je me leva

et marchai de nouveau. « Oui, continuai-je, regarde-la ; pense à ceux que l'ennui dévore et qui s'en vont traîner au loin une douleur qui n'est point partagée. Les maux que tu souffres, on en a souffert, et rien en toi n'est resté solitaire. Pense à ceux qui vivent sans mère, sans parents, sans chien, sans amis ; à ceux qui cherchent et ne trouvent pas, à ceux qui pleurent et qu'on en raille, à ceux qui aiment et qu'on méprise, à ceux qui meurent et sont oubliés. Devant toi, là, dans cette alcôve, repose un être que la nature avait peut-être formé pour toi. Depuis les sphères les plus élevées de l'intelligence jusqu'aux mystères les plus impénétrables de la matière et de la forme, cette âme et ce corps sont tes frères ; depuis six mois ta bouche n'a pas parlé, ton cœur n'a pas battu une fois, qu'un mot, un battement de cœur ne t'aient répondu ; et cette femme que Dieu t'envoyait comme il envoie la rosée à l'herbe, elle n'aura fait que glisser sur ton cœur. Cette créature qui, à la face du ciel, était venue les bras ouverts pour te donner sa vie et son âme, elle se sera évanouie comme une ombre, et il n'en restera pas seulement le vestige d'une apparence.

Pendant que tes lèvres touchaient les siennes, pendant que tes bras entouraient son cou, pendant que les anges de l'éternel amour vous enlaçaient comme un seul être des liens de sang de la volupté, vous étiez plus loin l'un de l'autre que deux exilés aux deux bouts de la terre, séparés par le monde entier. Regarde-la, et surtout fais silence. Tu as encore une nuit à la voir si tes sanglots ne l'éveillent pas.

Peu à peu ma tête s'exaltait et des idées de plus en plus sombres me remuaient et m'épouvantaient, une puissance irrésistible m'entraînait à descendre en moi.

Faire le mal! tel était donc le rôle que la Providence m'avait imposé! Moi, faire le mal! moi à qui ma conscience, au milieu de mes fureurs mêmes, disait pourtant que j'étais bon! moi qu'une destinée impitoyable entraînait sans cesse plus avant dans un abîme et à qui en même temps une horreur secrète montrait sans cesse la profondeur de cet abîme où je tombais! moi qui partout, malgré tout, eussé-je commis un crime et versé le sang de ces mains que voilà, me serais encore répété que mon cœur n'était

pas coupable, que je me trompais, que ce n'était pas moi qui agissais ainsi, mais mon destin, mon mauvais génie, je ne sais quel être qui habitait le mien, mais qui n'y était pas né! moi, faire le mal! Depuis six mois j'avais accompli cette tâche : pas une journée ne s'était passée que je n'eusse travaillé à cette œuvre impie, et j'en avais en ce moment même la preuve devant les yeux. L'homme qui avait aimé Brigitte, qui l'avait offensée, puis insultée, puis délaissée, quittée pour la reprendre, remplie de craintes, assiégée de soupçons, jetée enfin sur ce lit de douleur où je la voyais étendue, c'était moi ! Je me frappais le cœur, et en la voyant je n'y pouvais pas croire. Je contemplais Brigitte ; je la tou chais comme pour m'assurer que je n'étais pas trompé par un songe. Mon pauvre visage, que j'apercevais dans la glace, me regardait avec étonnement. Qu'était-ce donc que cette créature qui m'apparaissait sous mes traits? qu'était-ce donc que cet homme sans pitié qui blasphémait avec ma bouche et torturait avec mes mains ? Était-ce lui que ma mère appelait Octave? était-ce lui qu'autrefois, à quinze ans, parmi les bois et les prairies,

j'avais vu dans les claires fontaines où je me penchais avec un cœur pur comme le cristal de leurs eaux?

Je fermais les yeux et je pensais aux jours de mon enfance. Comme un rayon de soleil qui traverse un nuage, mille souvenirs me traversaient le cœur. « Non me disais-je, je n'ai pas fait cela. Tout ce qui m'entoure dans cette chambre n'est qu'un rêve impossible. » Je me rappelais le temps où j'ignorais, où je sentais mon cœur s'ouvrir à mes premiers pas dans la vie. Je me souvenais d'un vieux mendiant qui s'asseyait sur un banc de pierre devant la porte d'une ferme, et à qui on m'envoyait quelquefois porter, le matin, après le déjeuner, les restes de notre repas. Je le voyais, tendant ses mains ridées, faible, courbé, me bénir en souriant. Je sentais le vent du matin glisser sur mes tempes, je ne sais quoi de frais comme la rosée qui tombait du ciel dans mon âme. Puis tout à coup je rouvrais les yeux, et je retrouvais, à la lueur de la lampe, la réalité devant moi.

« Et tu ne te crois pas coupable? me demandai-je avec horreur. O apprenti cor-

rompu d'hier! parce que tu pleures, tu te crois innocent? ce que tu prends pour le témoignage de ta conscience, ce n'est peut-être que du remords; et quel meurtrier n'en éprouve pas? Si ta vertu te crie qu'elle souffre, qui te dit que ce n'est pas parce qu'elle se sent mourir? O misérable! ces voix lointaines que tu entends gémir dans ton cœur, tu crois que ce sont des sanglots; ce n'est peut-être que le cri de la mouette, l'oiseau funèbre des tempêtes, que le naufrage appelle à lui. Qui t'a jamais raconté l'enfance de ceux qui meurent couverts de sang? Ils ont aussi été bons à leurs jours; ils posent aussi leurs mains sur leur visage pour s'en souvenir quelquefois. Tu fais le mal et tu te repens? Néron aussi, quand il tua sa mère. Qui donc t'a dit que les pleurs nous lavaient?

« Et quand bien même il en serait ainsi, quand il serait vrai qu'une part de ton âme n'appartiendra jamais au mal, que feras-tu de l'autre qui lui appartiendra? Tu palperas de ta main gauche les plaies qu'ouvrira ta main droite; tu feras un suaire de ta vertu pour y ensevelir tes crimes; tu frapperas, et comme Brutus, tu graveras sur ton épée

les *b*avardages de Platon! A l'être qui t'ouvrira ses bras tu plongeras au fond du cœur cette arme ampoulée et déjà repentante; tu conduiras au cimetière les restes de tes passions, et tu effeuilleras sur leur tombe la fleur stérile de ta pitié; tu diras à ceux qui te verront: « Que voulez-vous? on m'a ap-
« pris à tuer, et remarquez que j'en pleure
« encore et que Dieu m'avait fait meilleur. »
Tu parleras de ta jeunesse, tu te persuaderas toi-même que le ciel doit te pardonner, que tes malheurs sont involontaires, et tu harangueras tes nuits d'insomnie pour qu'elles te laissent un peu de repos.

«Mais qui sait? tu es jeune encore. Plus tu te fieras à ton cœur, plus ton orgueil t'égarera. Te voilà aujourd'hui devant la première ruine que tu vas laisser sur ta route. Que Brigitte meure demain, tu pleureras sur son cercueil; où iras-tu en la quittant? Tu partiras pour trois mois peut-être, et tu feras un voyage en Italie; tu t'envelopperas dans ton manteau comme un Anglais travaillé du spleen, et tu te diras quelque beau matin, au fond d'une auberge, après boire, que tes remords sont apaisés et qu'il est temps d'oublier pour re-

vivre. Toi qui commences à pleurer trop tard, prends garde de ne plus pleurer un jour. Qui sait? qu'on vienne à te railler sur ces douleurs que tu crois senties; qu'un jour, au bal, une belle femme sourie de pitié quand on lui contera que tu te souviens d'une maîtresse morte; n'en pourrais-tu pas tirer quelque gloire et t'enorgueillir tout à coup de ce qui te navre aujourd'hui? Quand le présent, qui te fait frissonner et que tu n'oses regarder en face, sera devenu le passé, une vieille histoire, un souvenir confus, ne pourrais-tu par hasard te renverser quelque soir sur ta chaise, dans un souper de débauchés, et raconter, le sourire sur les lèvres, ce que tu as vu les larmes aux yeux? c'est ainsi qu'on boit toute honte, c'est ainsi qu'on marche ici-bas. Tu as commencé par être bon, tu deviens faible, et tu seras méchant.

« Mon pauvre ami, me dis-je du fond du cœur, j'ai un conseil à te donner : c'est que je crois qu'il te faut mourir. Pendant que tu es bon à cette heure, profites-en pour n'être plus méchant; pendant qu'une femme que tu aimes est là, mourante, sur ce lit, et que tu sens l'horreur de toi-même, étends la main sur

sa poitrine ; elle vit encore, c'est assez ; ferme les yeux et ne les rouvre plus ; n'assiste pas à ses funérailles, de peur que demain tu n'en sois consolé ; donne-toi un coup de poignard pendant que le cœur que tu portes aime encore le Dieu qui l'a fait. Est-ce ta jeunesse qui t'arrête ? et ce que tu veux épargner, est-ce la couleur de tes cheveux ? Ne les laisse jamais blanchir s'ils ne sont pas blancs cette nuit.

« Et aussi bien, que veux-tu faire au monde ? Si tu sors, où vas-tu ? Qu'espères-tu si tu restes ? Ah ! n'est-ce pas qu'en regardant cette femme il te semble avoir dans le cœur tout un trésor encore enfoui ? N'est-ce pas que ce que tu perds, c'est moins ce qui a été que ce qui aurait pu être, et que le pire des adieux est de sentir qu'on n'a pas tout dit ? Que ne parlais-tu il y a une heure ? Quand cette aiguille était à cette place, tu pouvais encore être heureux. Si tu souffrais, que n'ouvrais-tu ton âme ? si tu aimais, que ne le disais-tu ? Te voilà comme l'enfouisseur mourant de faim sur son trésor ; tu as fermé ta porte, avare ; tu te débats derrière tes verrous. Secoue-les donc, ils sont solides ;

c'est ta main qui les a forgés. O insensé ! qui as désiré et qui as possédé ton désir, tu n'avais pas pensé à Dieu ! Tu jouais avec le bonheur comme un enfant avec un hochet, et tu ne réfléchissais pas combien c'était rare et fragile, ce que tu tenais dans tes mains ; tu le dédaignais, tu en souriais et tu remettais d'en jouir, et tu ne comptais pas les prières que ton bon ange faisait pendant ce temps-là pour te conserver cette ombre d'un jour ! Ah ! s'il en est un dans les cieux qui ait jamais veillé sur toi, que devient-il en ce moment ? Il est assis devant un orgue ; ses ailes sont à demi ouvertes, ses mains étendues sur le clavier d'ivoire ; il commence un hymne éternel : l'hymne d'amour et d'immortel oubli. Mais ses genoux chancellent, ses ailes tombent, sa tête s'incline comme un roseau brisé ; l'ange de la mort lui a touché l'épaule, il disparaît dans l'immensité !

« Et toi, c'est à vingt-deux ans que tu restes seul sur la terre, quand un amour noble et élevé, quand la force de la jeunesse, allaient peut-être faire de toi quelque chose ! Lorsque après de si longs ennuis, des chagrins si cuisants, tant d'irrésolutions, une jeunesse

si dissipée, tu pouvais voir se lever sur toi un jour tranquille et pur; lorsque ta vie, consacrée à un être adoré, pouvait se remplir d'une séve nouvelle, c'est en ce moment que tout s'abîme et s'évanouit devant toi! Te voilà, non plus avec des désirs vagues, mais avec des regrets réels; non plus le cœur vide, mais dépeuplé! Et tu hésites? Qu'attends-tu? Puisqu'elle ne veut plus de ta vie, que ta vie ne compte plus pour rien! Puisqu'elle te quitte, quitte-toi aussi. Que ceux qui ont aimé ta jeunesse pleurent sur toi! ils ne sont pas nombreux. Qui a été muet près de Brigitte doit rester muet pour toujours! Que celui qui a passé sur son cœur en garde du moins la trace intacte! Ah! Dieu! si tu veux vivre encore, ne faudrait-il pas l'effacer? Quel autre parti te resterait-il, pour conserver ton souffle misérable, que d'achever de le corrompre? Oui, maintenant ta vie est à ce prix. Il te faudrait, pour la supporter, non-seulement oublier l'amour, mais désapprendre qu'il existe; non-seulement renier ce qui a été bon en toi, mais tuer ce qui peut l'être encore; car que ferais-tu si tu t'en souvenais? Tu ne ferais pas un pas sur terre, tu

ne rirais pas, tu ne pleurerais pas, tu ne donnerais pas l'aumône à un pauvre, tu ne pourrais pas être bon un quart d'heure, sans que ton sang, reflué au cœur, ne te criât que Dieu t'avait fait bon pour que Brigitte fût heureuse. Tes moindres actions retentiraient en toi, et, comme des échos sonores, y feraient gémir tes malheurs; tout ce qui remuerait ton âme y éveillerait un regret, et l'espérance, ce messager céleste, ce saint ami qui nous invite à vivre, se changerait lui-même pour toi en un fantôme inexorable et deviendrait frère jumeau du passé; tous tes essais de saisir quelque chose ne seraient qu'un long repentir. Quand l'homicide marche dans l'ombre, il tient ses mains serrées sur sa poitrine, de peur de rien toucher et que les murs ne l'accusent. C'est ainsi qu'il te faudrait faire; choisis de ton âme ou de ton corps : il te faut tuer l'un des deux. Le souvenir du bien t'envoie au mal, fais de toi un cadavre si tu ne veux être ton propre spectre. O enfant, enfant! meurs honnête! qu'on puisse pleurer sur ton tombeau! »

Je me jetai sur le pied du lit, plein d'un si affreux désespoir, que ma raison m'aban-

donnait et que je ne savais plus où j'étais ni ce que je faisais. Brigitte poussa un soupir, et, écartant le drap qui la couvrait, comme oppressée d'un poids importun, découvrit son sein blanc et nu.

A cette vue, tous mes sens s'émurent. Était-ce de douleur ou de désir ? je n'en sais rien. Une pensée horrible m'avait fait frémir tout à coup. « Eh quoi ! me dis-je, laisser cela à un autre ! mourir, descendre dans la terre, tandis que cette blanche poitrine respirera l'air du firmament ? Dieu juste ! une autre main que la mienne sur cette peau fine et transparente ! une autre bouche sur ces lèvres et un autre amour dans ce cœur ! un autre homme ici à ce chevet ! Brigitte heureuse, vivante, adorée, et moi dans le coin d'un cimetière, tombant en poussière au fond d'une fosse ! Combien de temps pour qu'elle m'oublie si je n'existe plus demain ? combien de larmes ? aucune, peut-être ! Pas un ami, personne qui l'approche, qui ne lui dise que ma mort est un bien, qui ne s'empresse de l'en consoler, qui ne la conjure de n'y plus songer ! Si elle pleure, on voudra la distraire ; si un souvenir la frappe, on l'écar-

tera ; si son amour me survit en elle, on l'en guérira comme d'un empoisonnement ; et elle-même, qui le premier jour dira peut-être qu'elle veut me suivre, se détournera dans un mois pour ne pas voir de loin le saule pleureur qu'on aura planté sur ma tombe ! Comment en serait-il autrement ? Qui regrette-t-on quand on est si belle ? Elle voudrait mourir de chagrin, que ce beau sein lui dirait qu'il veut vivre et qu'un miroir le lui persuaderait ; et le jour où les larmes taries feront place au premier sourire, qui ne la félicitera pas, convalescente de sa douleur ? Lorsque après huit jours de silence elle commencera à souffrir qu'on prononce mon nom devant elle, puis qu'elle en parlera elle-même en regardant languissamment, comme pour dire : « Consolez-moi ; » puis peu à peu qu'elle en sera venue, non plus à éviter mon souvenir, mais à n'en plus parler, et qu'elle ouvrira ses fenêtres, par les beaux matins de printemps, quand les oiseaux chantent dans la rosée ; quand elle deviendra rêveuse et qu'elle dira : « J'ai aimé !..... » qui sera là, à côté d'elle ? qui osera lui répondre qu'il faut aimer encore ?

Ah! alors je n'y serai plus! Tu l'écouteras infidèle ; tu te pencheras, en rougissant comme une rose qui va s'épanouir, et ta beauté et ta jeunesse te monteront au front. Tout en disant que ton cœur est fermé, tu en laisseras sortir cette fraîche auréole dont chaque rayon appelle un baiser. Qu'elles veulent bien qu'on les aime, celles qui disent qu'elles n'aiment plus! Et quoi d'étonnant? Tu es une femme ; ce corps, cette gorge d'albâtre, tu sais ce qu'ils valent, on te l'a dit ; quand tu les caches sous ta robe, tu ne crois pas, comme les vierges, que tout le monde te ressemble, et tu sais le prix de ta pudeur. Comment la femme qui a été vantée peut-elle se résoudre à ne l'être plus ? se croit-elle vivante si elle reste à l'ombre et s'il y a silence autour de sa beauté ? Sa beauté même, c'est l'éloge et le regard de son amant. Non, non, il n'en faut pas douter, qui a aimé ne vit plus sans amour ; qui apprend une mort se rattache à la vie. Brigitte m'aime, et en mourrait peut-être ; je me tuerai, et un autre l'aura.

« Un autre, un autre ! répétais-je en m'inclinant, appuyé sur le lit, et mon front et

fleurait son épaule. N'est-elle pas veuve? pensai-je ; n'a-t-elle pas déjà vu la mort ? ces petites mains délicates n'ont-elles pas soigné et enseveli? Ses larmes savent combien elles durent, et les secondes durent moins. Ah! Dieu me préserve! pendant qu'elle dort, à quoi tient-il que je ne la tue? Si je l'éveillais maintenant et si je lui disais que son heure est venue et que nous allons mourir dans un dernier baiser, elle accepterait. Que m'importe? est-il donc sûr que tout ne finisse pas là? »

J'avais trouvé un couteau sur la table et je le tenais dans ma main.

« Peur, lâcheté, superstition! qu'en savent-ils ceux qui le disent? C'est pour le peuple et les ignorants qu'on nous parle d'une autre vie, mais qui y croit au fond du cœur? Quel gardien de nos cimetières a vu un mort quitter son tombeau et aller frapper chez le prêtre? C'est autrefois qu'on voyait des fantômes; la police les interdit à nos villes civilisées, et il n'y crie plus du sein de la terre que des vivants enterrés à la hâte. Qui eût rendu la mort muette, si elle avait jamais parlé? Est-ce parce que les processions n'ont plus le

droit d'encombrer nos rues que l'esprit céleste se laisse oublier ? Mourir, voilà la fin, le but. Dieu l'a posé, les hommes le discutent, mais chacun porte écrit au front : « Fais ce que tu « veux, tu mourras. » Qu'en dirait-on, si je tuais Brigitte? ni elle ni moi n'en entendrions rien. Il y aurait demain dans un journal que Octave de T*** a tué sa maîtresse, et après-demain on n'en parlerait plus. Qui nous suivrait au dernier cortége? Personne qui, en rentrant chez soi, ne déjeûnât tranquillement; et nous, étendus côte à côte dans les entrailles de cette fange d'un jour, le monde pourrait marcher sur nous sans que le bruit des pas nous éveillât. N'est-il pas vrai, ma bien-aimée, n'est-il pas vrai que nous y serions bien? C'est un lit moelleux que la terre; aucune souffrance ne nous y atteindrait ; on ne jaserait pas, dans les tombes voisines, de notre union devant Dieu ; nos ossements s'embrasseraient en paix et sans orgueil : la mort est consolatrice, et ce qu'elle noue ne se délie pas. Pourquoi le néant t'effrayerait-il, pauvre corps qui lui es promis? Chaque heure qui sonne t'y entraîne, chaque pas que tu fais brise l'échelon où tu viens de t'appuyer;

tu ne te nourris que de morts; l'air du ciel te pèse et t'écrase, la terre que tu foules te tire à elle par la plante des pieds. Descends, descends! pourquoi tant d'épouvante? Est-ce un mot qui te fait horreur? Dis seulement : « Nous ne vivrons plus. » N'est-ce pas là une grande fatigue dont il est doux de se reposer? Comment se fait-il qu'on hésite, s'il n'y a que la différence d'un peu plus tôt à un peu plus tard? La matière est impérissable, et les physiciens, nous dit-on, tourmentent à l'infini le plus petit grain de poussière sans pouvoir jamais l'anéantir. Si la matière est la propriété du hasard, quel mal fait-elle en changeant de torture, puisqu'elle ne peut changer de maître? Qu'importe à Dieu la forme que j'ai reçue et quelle livrée porte ma douleur : La souffrance vit dans mon crâne; elle m'appartient, je la tue; mais l'ossement ne m'appartient pas, et je le rends à qui me l'a prêté: qu'un poëte en fasse une coupe où il boira son vin nouveau! Quel reproche puis-je encourir, et ce reproche, qui me le ferait? quel juge inflexible viendra me dire que j'ai mésusé? Qu'en sait-il, était-il en moi? Si chaque créature a sa tâche à remplir, et si c'est un

crime de la secouer, quels grands coupables sont donc les enfants qui meurent sur le sein de la nourrice? pourquoi ceux-là sont-ils épargnés? Des comptes rendus après la mort, à qui servirait la leçon? Il faudrait bien que le ciel fût désert pour que l'homme fût puni d'avoir vécu, car c'est assez qu'il ait à vivre, et je ne sais qui l'a demandé, sinon Voltaire au lit de mort; digne et dernier cri d'impuissance d'un vieil athée désespéré. A quoi bon? pourquoi tant de luttes? qui donc est là-haut qui regarde et qui se plaît à tant d'agonies? qui donc s'égaye et se désœuvre à ce spectacle d'une création toujours naissante et toujours moribonde? à voir bâtir, et l'herbe pousse; à voir planter, et la foudre tombe; à voir marcher, et la mort crie : « Holà! » à voir pleurer, et les larmes sèchent; à voir aimer, et le visage se ride; à voir prier, se prosterner, supplier et tendre les bras, et les moissons n'en ont pas un brin de froment de plus! Qui est-ce donc qui a tant fait pour le plaisir de savoir tout seul que ce qu'il a fait ce n'est rien? La terre se meurt; Herschell dit que c'est de froid : qui donc tient dans sa main cette goutte de vapeurs condensées et

la regarde s'y dessécher, comme un pêcheur un peu d'eau de mer, pour en avoir un grain de sel? Cette grande loi d'attraction qui suspend le monde à sa place, l'use et le ronge dans un désir sans fin; chaque planète charrie ses misères en gémissant sur son essieu; elles s'appellent d'un bout du ciel à l'autre, et, inquiètes du repos, cherchent qui s'arrêtera la première. Dieu les retient; elles accomplissent assidûment et éternellement leur labeur vide et inutile; elles tournent, elles souffrent, elles brûlent, elles s'éteignent et s'allument, elles descendent et remontent, elles se suivent et s'évitent, elles s'enlacent comme des anneaux; elles portent à leur surface des milliers d'êtres renouvelés sans cesse; ces êtres s'agitent, se croisent aussi, se serrent une heure les uns contre les autres, puis tombent, et d'autres se lèvent; là où la vie manque, elle accourt; là où l'air sent le vide, il se précipite; pas un désordre, tout est réglé, marqué, écrit en lignes d'or et en paraboles de feu, tout marche au son de la musique céleste sur des sentiers impitoyables et pour toujours; et tout cela n'est rien! Et nous, pauvres rêves sans nom, pâles et douloureuses apparences, im-

perceptibles éphémères, nous qu'on anime d'un souffle d'une seconde pour que la mort puisse exister, nous nous épuisons de fatigue pour nous prouver que nous jouons un rôle et que je ne sais quoi s'aperçoit de nous. Nous hésitons à nous tirer sur la poitrine un petit instrument de fer et à nous faire sauter la tête avec un haussement d'épaules ; il semble que si nous nous tuons le chaos va se rétablir ; nous avons écrit et rédigé les lois divines et humaines, et nous avons peur de nos catéchismes ; nous souffrons trente ans sans murmurer, et nous croyons que nous luttons ; enfin la souffrance est la plus forte, nous envoyons une pincée de poudre dans le sanctuaire de l'intelligence, et il pousse une fleur sur notre tombeau. »

Comme j'achevais ces paroles, j'avais approché le couteau que je tenais de la poitrine de Brigitte. Je n'étais plus maître de moi, et je ne sais, dans mon délire, ce qui en serait arrivé ; je rejetai le drap pour découvrir le cœur, et j'aperçus entre les deux seins blancs un petit crucifix d'ébène.

Je reculai, frappé de crainte ; ma main s'ouvrit et l'arme tomba. C'était la tante de

Brigitte qui lui avait, au lit de mort, donné ce petit crucifix. Je ne me souvenais pourtant pas de le lui avoir jamais vu ; sans doute, au moment de partir, elle l'avait suspendu à son cou, comme une relique préservatrice des dangers du voyage. Je joignis les mains tout à coup et me sentis fléchir vers la terre. « Seigneur mon Dieu, dis-je en tremblant, Seigneur mon Dieu, vous étiez là ! »

Que ceux qui ne croient pas au Christ lisent cette page ; je n'y croyais pas non plus. Ni enfant, ni au collége, ni homme, je n'avais hanté les églises ; ma religion, si j'en avais une, n'avait ni rite ni symbole, et je ne croyais qu'à un Dieu sans forme, sans culte et sans révélation. Empoisonné, dès l'adolescence, de tous les écrits du dernier siècle, j'y avais sucé de bonne heure le lait stérile de l'impiété. L'orgueil humain, ce dieu de l'égoïste, fermait ma bouche à la prière, tandis que mon âme effrayée se réfugiait dans l'espoir du néant. J'étais comme ivre et insensé quand je vis le Christ sur le sein de Brigitte ; mais, bien que n'y croyant pas moi-même, je reculai, sachant qu'elle y croyait. Ce ne fut

pas une terreur vaine, qui en ce moment m'arrêta la main. Qui me voyait? J'étais seul, la nuit. S'agissait-il des préjugés du monde? qui m'empêchait d'écarter de mes yeux ce petit morceau de bois noir? Je pouvais le jeter dans les cendres, et ce fut mon arme que j'y jetai. Ah! que je le sentis jusqu'à l'âme, et que je le sens maintenant encore! quels misérables sont les hommes qui ont jamais fait une raillerie de ce qui peut sauver un être! Qu'importent le nom, la forme, la croyance? tout ce qui est bon n'est-il pas sacré? Comment ose-t-on toucher à Dieu?

Comme à un regard du soleil la neige descend des montagnes, et du glacier qui menaçait le ciel fait un ruisseau dans la vallée, ainsi descendait dans mon cœur une source qui s'épenchait. Le repentir est un pur encens; il s'exhalait de toute ma souffrance. Quoique j'eusse presque commis un crime, dès que ma main fut désarmée, je sentis mon cœur innocent. Un seul instant m'avait rendu le calme, la force et la raison; je m'avançai de nouveau vers l'alcôve; je m'inclinai sur mon idole et je baisai son crucifix.

« Dors en paix, lui dis-je, Dieu veille sur toi ! Pendant qu'un rêve te faisait sourire, tu viens d'échapper au plus grand danger que tu aies couru de ta vie. Mais la main qui t'a menacée ne fera de mal à personne ; j'en jure par ton Christ lui-même, je ne tuerai ni toi ni moi ! Je suis un fou, un insensé, un enfant qui s'est cru un homme. Dieu soit loué ! tu es jeune et vivante, et tu es belle, et tu m'oublieras. Tu guériras du mal que je t'ai fait, si tu peux le pardonner. Dors en paix jusqu'au jour, Brigitte, et décide alors de notre destin ; quel que soit l'arrêt que tu prononces, je m'y soumettrai sans murmure. Et toi, Jésus, qui l'as sauvée, pardonne-moi, ne le lui dis pas. Je suis né dans un siècle impie, et j'ai beaucoup à expier. Pauvre fils de Dieu qu'on oublie, on ne m'a pas appris à t'aimer. Je ne t'ai jamais cherché dans les temples ; mais, grâce au ciel, là où je te trouve, je n'ai pas encore appris à ne pas trembler. Une fois avant de mourir je t'aurai du moins baisé de mes lèvres sur un cœur qui est plein de toi. Protége-le tant qu'il respirera ; restes-y, sainte sauvegarde ; souviens-toi qu'un infortuné n'a pas osé mourir de sa

douleur en te voyant cloué sur ta croix; impie, tu l'as sauvé du mal; s'il avait cru, tu l'aurais consolé. Pardonne à ceux qui l'ont fait incrédule, puisque tu l'as fait repentant; pardonne à tous ceux qui blasphèment! ils ne t'ont jamais vu, sans doute, lorsqu'ils étaient au désespoir! Les joies humaines sont railleuses, elles dédaignent sans pitié; ô Christ! les heureux de ce monde pensent n'avoir jamais besoin de toi! pardonne: quand leur orgueil t'outrage, leurs larmes les baptisent tôt ou tard; plains-les de se croire à l'abri des tempêtes et d'avoir besoin, pour venir à toi, des leçons sévères du malheur. Notre sagesse et notre scepticisme sont dans nos mains de grands hochets d'enfants; pardonne-nous de rêver que nous sommes impies, toi qui souriais au Golgotha. De toutes nos misères d'une heure, la pire est, pour nos vanités, qu'elles essayent de t'oublier. Mais, tu le vois, ce ne sont que des ombres qu'un regard de toi fait tomber. Toi-même, n'as-tu pas été homme? C'est la douleur qui t'a fait Dieu; c'est un instrument de supplice qui t'a servi à monter au ciel et qui t'a porté les bras ouverts au sein de ton père glorieux; et

nous, c'est aussi la douleur qui nous conduit à toi comme elle t'a amené à ton père ; nous ne venons que couronnés d'épines nous incliner devant ton image ; nous ne touchons à tes pieds sanglants qu'avec des mains ensanglantées, et tu as souffert le martyre pour être aimé des malheureux. »

Les premiers rayons de l'aurore commençaient à paraître ; tout s'éveillait peu à peu, et l'air s'emplissait de bruits lointains et confus. Faible et épuisé de fatigue, j'allais quitter Brigitte pour prendre un peu de repos. Comme je sortais, une robe jetée sur un fauteuil glissa à terre près de moi, et il en tomba un papier plié. Je le ramassai ; c'était une lettre, et je reconnus la main de Brigitte. L'enveloppe n'était pas cachetée, je l'ouvris et lus ce qui suit :

« 25 décembre 18..

« Lorsque vous recevrez cette lettre, je serai loin de vous, et peut-être ne la recevrez-vous jamais. Ma destinée est liée à celle d'un homme à qui j'ai tout sacrifié ; vivre sans moi lui est impossible, et je vais essayer de

mourir pour lui. Je vous aime; adieu, plaignez-nous. »

Je retournai le papier après l'avoir lu, et je vis sur l'adresse : « A M. Henri Smith, à N***, poste restante. »

CHAPITRE VII

Le lendemain, à midi, par un beau soleil de décembre, un jeune homme et une femme qui se donnaient le bras traversèrent le jardin du Palais-Royal. Ils entrèrent chez un bijoutier, où ils choisirent deux bagues pareilles, et, les échangeant avec un sourire, en mirent chacun une à leur doigt. Après une courte promenade, ils allèrent déjeuner aux Frères-Provençaux, dans une de ces petites chambres élevées d'où l'on découvre, dans tout son ensemble, l'un des plus beaux lieux qui soient au monde. Là, enfermés en tête-à-tête, quand le garçon se fut retiré, ils s'accoudèrent à la fenêtre et se serrèrent doucement la main. Le jeune homme était en habit de voyage; à voir la joie qui paraissait

sur son visage, on l'aurait pris pour un nouveau marié montrant pour la première fois à sa jeune femme la vie et les plaisirs de Paris. Sa gaieté était douce et calme comme l'est toujours celle du bonheur. Qui eût eu de l'expérience y eût reconnu l'enfant qui devient homme et dont le regard plus confiant commence à raffermir le cœur. De temps en temps il contemplait le ciel, puis revenait à son amie, et des larmes brillaient dans ses yeux; mais il les laissait couler sur ses joues et souriait sans les essuyer. La femme était pâle et pensive, elle ne regardait que son ami. Il y avait dans ses traits comme une souffrance profonde qui, sans faire d'efforts pour se cacher, n'osait cependant résister à la gaieté qu'elle voyait. Quand son compagnon souriait, elle souriait aussi, mais non pas toute seule; quand il parlait, elle lui répondait, et elle mangeait ce qu'il lui servait; mais il y avait en elle un silence qui ne semblait vivre que par instants. A sa langueur et à sa nonchalance, on distinguait clairement cette mollesse de l'âme, ce sommeil du plus faible entre deux êtres qui s'aiment, et dont l'un n'existe que dans l'autre

et ne s'anime que par écho. Le jeune homme ne s'y trompait pas et en paraissait fier et reconnaissant; mais on voyait à sa fierté même que son bonheur lui était nouveau. Lorsque la femme s'attristait tout à coup et baissait les yeux vers la terre, il s'efforçait de prendre, pour la rassurer, un air ouvert et résolu, mais il n'y pouvait pas toujours réussir et se troublait lui-même quelquefois. Ce mélange de force et de faiblesse, de joie et de chagrin, de trouble et de sérénité, eût été impossible à comprendre pour un spectateur indifférent; on eût pu les croire tour à tour les deux êtres les plus heureux de la terre et les plus malheureux; mais en ignorant leur secret on eût senti qu'ils souffraient ensemble, et, quelle que fût leur peine mystérieuse, on voyait qu'ils avaient posé sur leurs chagrins un sceau plus puissant que l'amour lui-même, l'amitié. Tandis qu'ils se serraient la main, leurs regards restaient chastes; quoiqu'ils fussent seuls, ils parlaient à voix basse. Comme accablés par leurs pensées, ils posèrent leur front l'un contre l'autre, et leurs lèvres ne se touchèrent pas. Ils se regardaient d'un air tendre et solennel, comme les

faibles qui veulent être bons. Lorsque l'horloge sonna une heure, la femme poussa un profond soupir, et, se détournant à demi :

« Octave, dit-elle, si vous vous trompiez !

— Non, mon amie, répondit le jeune homme, soyez-en sûre, je ne me trompe pas. Il vous faudra souffrir beaucoup, longtemps peut-être, et à moi toujours ; mais nous en guérirons tous deux : vous avec le temps, moi avec Dieu.

— Octave, Octave, répéta la femme, êtes-vous sûre de ne pas vous tromper ?

— Je ne crois pas, ma chère Brigitte, que nous puissions nous oublier ; mais je crois que dans ce moment nous ne pouvons nous pardonner encore, et c'est ce qu'il faut cependant à tout prix, même en ne nous revoyant jamais.

— Pourquoi ne nous reverrions-nous pas ? Pourquoi un jour... Vous êtes si jeune ! »

Elle ajouta avec un sourire :

« A votre premier amour, nous nous reverrons sans danger.

— Non, mon amie ; car, sachez-le bien, je ne vous reverrai jamais sans amour. Puisse celui à qui je vous laisse, à qui je vous

donne, être digne de vous ! Smith est brave, bon et honnête; mais, quelque amour que vous ayez pour lui, vous voyez bien que vous m'aimez encore; car si je voulais rester ou vous emmener, vous y consentiriez.

— C'est vrai, répondit la femme.

— Vrai? vrai? répéta le jeune homme en la regardant de toute son âme; vrai, si je voulais, vous viendriez avec moi ?

Puis il continua doucement :

« C'est pour cette raison qu'il ne faut jamais nous revoir. Il y a de certains amours dans la vie qui bouleversent la tête, les sens, l'esprit et le cœur; il y en a parmi tous un seul qui ne trouble pas, qui pénètre, et celui-là ne meurt qu'avec l'être dans lequel il a pris racine.

— Mais vous m'écrirez cependant?

— Oui, d'abord pendant quelque temps, car ce que j'ai à souffrir est si rude, que l'absence de toute forme habituelle et aimée me tuerait maintenant. C'est peu à peu et avec mesure que, n'étant pas connu de vous, je me suis approché, non sans crainte, que je suis devenu plus familier, qu'enfin... Ne parlons pas du passé. C'est peu à peu que

mes lettres seront plus rares, jusqu'au jour où elles cesseront. Je redescendrai ainsi la colline que j'ai gravie depuis un an. Il y aura là une grande tristesse, et peut-être aussi quelque charme. Lorsqu'on s'arrête, au cimetière, devant une tombe fraîche et verdoyante où sont gravés deux noms chéris, on éprouve une douleur pleine de mystère qui fait couler les larmes sans amertume ; c'est ainsi que je veux quelquefois me souvenir d'avoir été vivant. »

La femme, à ces dernières paroles, se jeta sur un fauteuil et sanglota. Le jeune homme fondait en larmes ; mais il resta immobile et comme ne voulant pas lui-même s'apercevoir de sa douleur. Lorsque les larmes eurent cessé, il s'approcha de son amie, lui prit la main et la baisa.

« Croyez-moi, dit-il, être aimé de vous, quel que soit le nom que porte la place qu'on occupe dans votre cœur, cela donne de la force et du courage. N'en doutez jamais, ma Brigitte, nul ne vous comprendra mieux que moi ; un autre vous aimera plus dignement, nul ne vous aimera plus profondément. Un autre ménagera en vous des qualités que

j'offense, il vous entourera de son amour : vous aurez un meilleur amant, vous n'aurez pas un meilleur frère. Donnez-moi la main, et laissez rire le monde d'un mot sublime qu'il ne comprend pas. « Restons amis, et « adieu pour jamais. » Quand nous nous sommes serrés pour la première fois dans les bras l'un de l'autre, il y avait déjà longtemps que quelque chose de nous savait que nous allions nous unir. Que cette part de nous-mêmes, qui s'est embrassée devant Dieu, ne sache pas que nous nous quittons sur terre ; qu'une misérable querelle d'une heure ne délie pas notre éternel bonheur ! »

Il tenait la main de la femme ; elle se leva baignée encore de larmes , et, s'avançant devant la glace avec un sourire étrange, elle tira ses ciseaux et coupa sur sa tête une longue tresse de cheveux ; puis elle se regarda un instant, ainsi défigurée et privée d'une partie de sa plus belle parure, et la donna à son amant.

L'horloge sonna de nouveau ; il fut temps de descendre ; quand ils repassèrent sous les galeries, ils paraissaient aussi joyeux que lorsqu'ils y étaient arrivés.

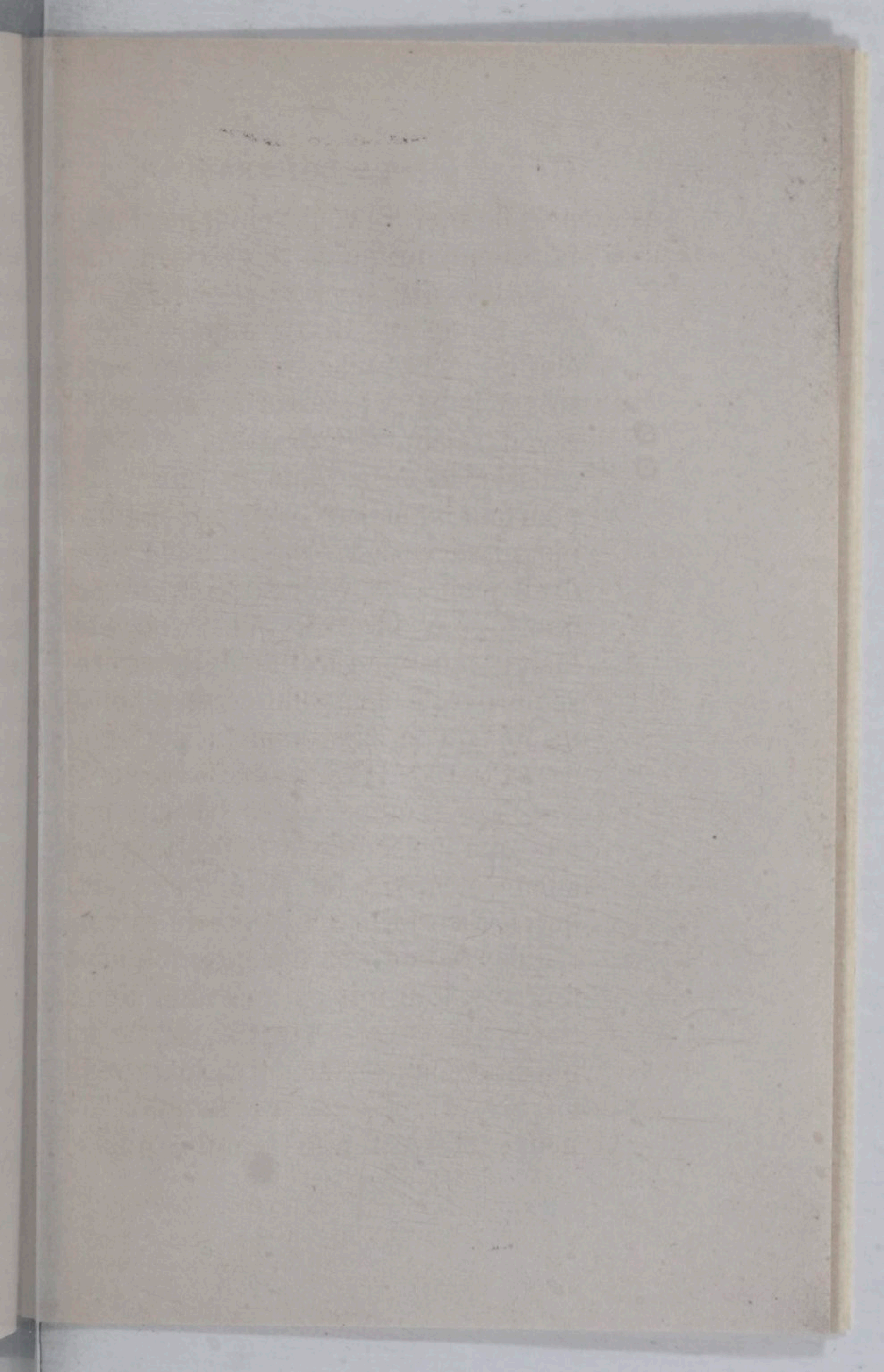
« Voilà un beau soleil, dit le jeune homme.

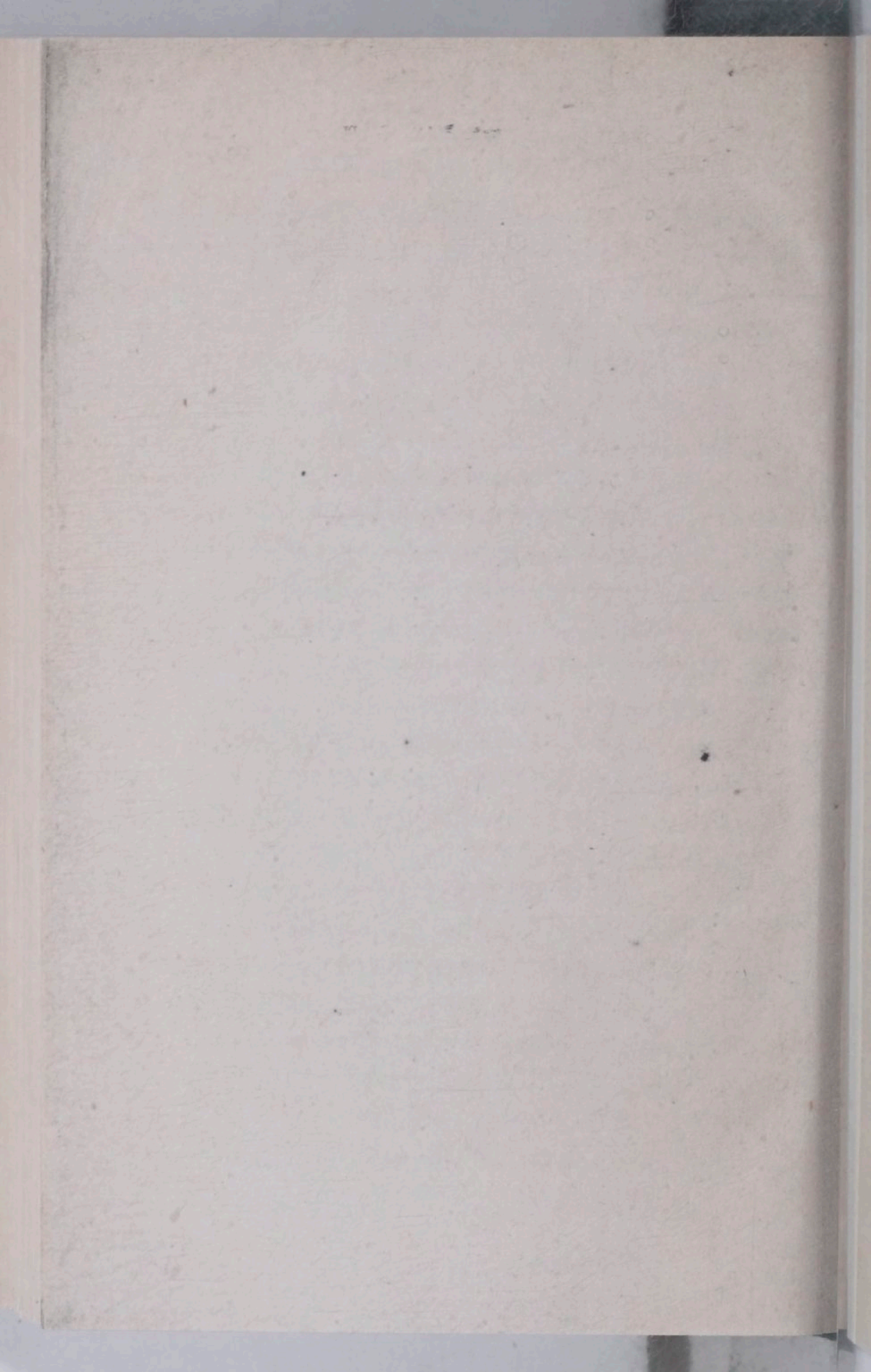
— Et une belle journée, dit Brigitte, et que rien n'effacera là ! »

Elle frappa sur son cœur avec force ; ils pressèrent le pas et disparurent dans la foule. Une heure après, une chaise de poste passa sur une petite colline, derrière la barrière de Fontainebleau. Le jeune homme y était seul ; il regarda une dernière fois sa ville natale dans l'éloignement et remercia Dieu d'avoir permis que, de trois êtres qui avaient souffert par sa faute, il ne restât qu'un malheureux.

FIN

Impr. E. CAPIOMONT et V. RENAULT, rue des Poitevins, 6.





Imp. E. Capiomont et V. Renault, r. des Poitevins, 6.

